



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

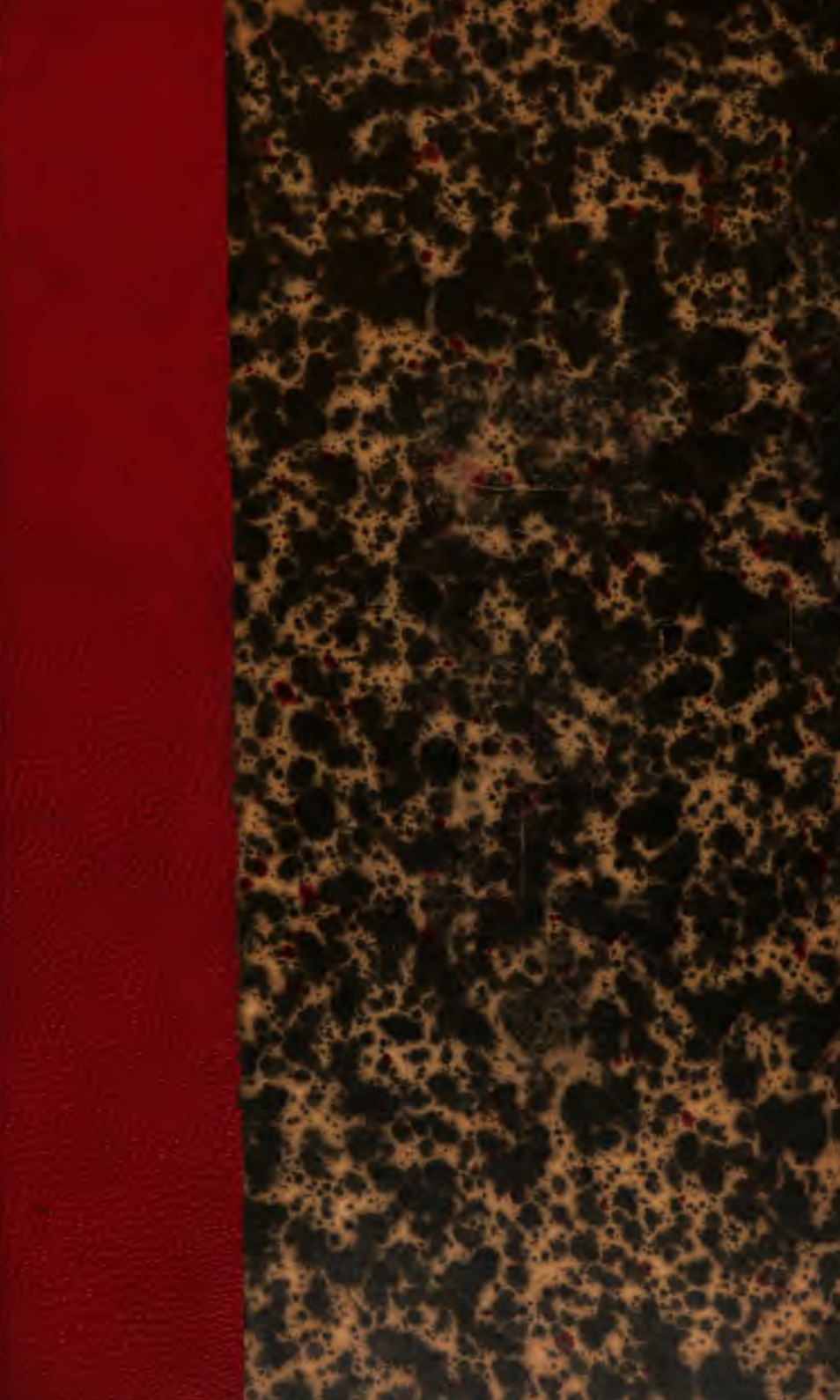
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Fr 28.4.2

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY











BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST



TOME VI



1869 — 1870



BREST

IMPRIMERIE DE J. B. LEFOURNIER AÎNÉ, GRAND'RUE, 86



1870



BULLETIN

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST

TOME II

1866 - 1870

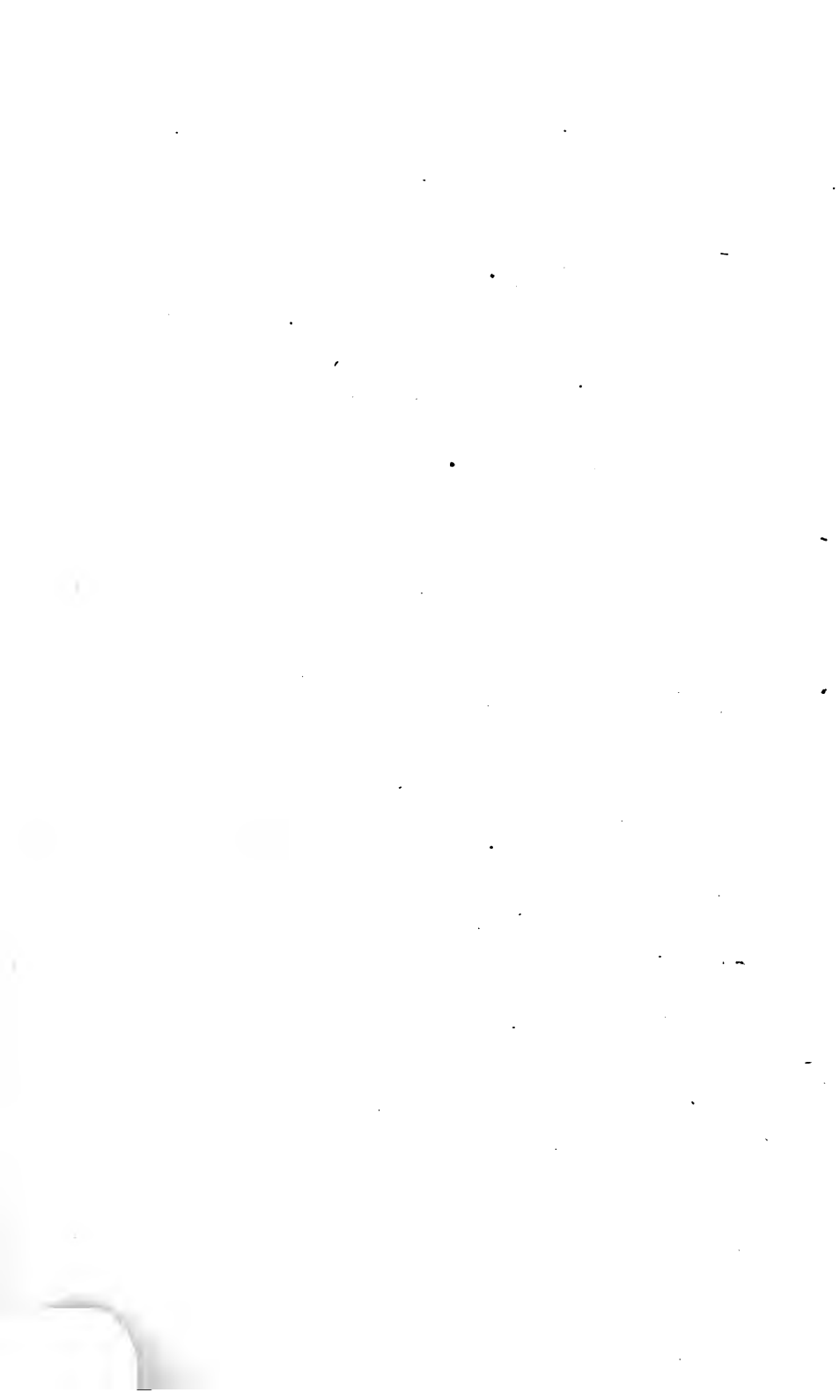
BREST

Imprimerie de J. L. LEBLANC, 18, rue de la République

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST



BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST



TOME VI



1869 — 1870



BREST

IMPRIMERIE DE J. B. LEFOURNIER AÎNÉ, GRAND'RUE, 86



1870

Fr 28.4.2

Harvard College Library

NOV 20 1911

Gift of
Prof. A. C. Coolidge

PROCÈS-VERBAL

DE LA

SÉANCE ANNUELLE DU 6 DÉCEMBRE 1869

PRÉSIDENCE DE M. DU TEMPLE

La salle de la Bourse, mise à la disposition de la Société par la bienveillance de l'administration municipale, a été ouverte à sept heures. Les places ont été occupées par les personnes invitées dont le nombre, malheureusement trop restreint, avait été limité par l'exiguïté du seul local qui, dans la ville entière, pût être consacré à cette solennité. La séance a commencé à huit heures, et, conformément à l'ordre du jour. M. Du Temple, président, a pris la parole pour retracer d'abord l'origine de la Société, le but qu'elle se propose et l'importance des Compagnies savantes qui se forment dans les départements.

Il a payé, ensuite, un légitime tribut de regrets au fondateur de la Société académique, l'honorable M. Levot, qui, pour des motifs graves de santé, n'a pu continuer à la guider en qualité de Président, mais que ses collègues, à

l'unanimité, ont nommé Président honoraire, afin de lui témoigner leur sympathie et leur reconnaissance.

Enfin, M. Du Temple a donné l'énumération complète des travaux de toutes natures publiés dans les Bulletins annuels, prouvant ainsi, la vitalité de la Compagnie qu'il préside.

Mémoires historiques, recherches scientifiques, œuvres littéraires, rien n'a été oublié dans cette analyse fidèle, qui aurait pu comprendre encore bien d'autres ouvrages lus dans les séances mensuelles, si les ressources pécuniaires de la Société lui eussent permis de publier tous les travaux remarquables produits devant elle, et ne lui eussent point imposé, au contraire, un choix toujours pénible et bien souvent rigoureux.

M. Lécureux, membre résidant, a interprété sur le piano deux morceaux de sa composition :

Le Rêve de la Châtelaine ;

Le Muletier.

Le premier, vague et mélancolique comme son titre, et l'autre apportant le contraste d'une vivacité sonore et d'effets imitatifs variés avec un art délicat.

M. Combette, membre résidant, ne se proposait de conduire son auditoire que pendant *Dix minutes dans le Ciel*. La durée de la course a un peu dépassé ces brèves limites ; mais le système solaire à visiter en entier demandait un long voyage, surtout lorsqu'aucun des astres ne devait être oublié et que l'exploration, loin d'être sèche et aride, voulait se compléter de tous les riches tableaux des merveilles célestes tracées par un pinceau savant et coloré.

M^{me} Dorès, du théâtre de Brest, a lu, d'une voix émue et vibrante, *l'Épouse du Croisé*, légende bretonne, publiée par M. de la Villemarqué, et traduite en vers par M. Charbonnier, membre résidant.

Au moment de quitter la Bretagne pour aller combattre les infidèles, un jeune chevalier confie sa femme à son frère. Mais bientôt, égaré par une passion coupable, celui-ci insulte sa belle-sœur, et, s'irritant de la résistance qu'elle lui oppose, il la chasse de chez lui et l'envoie garder les troupeaux sur les landes. C'est là qu'après sept ans, le Croisé la retrouve et la reconnaît. Il la ramène au château de son frère, maudit ce dernier et le chasse à son tour, en regrettant de ne pouvoir, sous le toit qui fut celui de leur père, assouvir sa juste vengeance dans le sang du criminel.

Sous la direction de M. Chic, membre résident, la musique des équipages de ligne a joué, avec l'ensemble parfait qui la distingue, l'*Allegretto de la deuxième Symphonie* de Mendelssohn, œuvre savante qui révèle le génie de l'auteur et les plus sublimes inspirations.

M. Norlis, du théâtre de Brest, a lu l'élégie de la *Mort de Pétrarque*, de M. Aigues-Spares, autrefois membre résident, jeune poète mort au moment où il allait réaliser les espérances que ses premiers chants avaient fait concevoir.

Fatigué par l'âge, Pétrarque appelle tout son passé devant ses yeux à demi-éteints, et surtout il invoque le fantôme éblouissant de Laure, qu'il a tant aimée, et qui l'a précédé au ciel. Elle l'entend, descend à ses côtés, et lui montre les béatitudes infinies qui lui sont promises. Le poète penche la tête et s'endort, mais du sommeil éternel.

M. Chic, membre résident, dirigeant de nouveau la musique des équipages de ligne, lui a fait exécuter le *Menuet et la Symphonie en mi bémol* de Mozart, œuvre trop connue pour qu'on puisse en tenter l'éloge.

M. Norlis a interprété ensuite les *Adieux d'un jeune soldat*, chanson bretonne de M. Proux, imitée en vers par M. Mauriès, membre résident.

Arraché de son pays, le malheureux jette un regard désolé sur tous les objets chéris qu'il abandonne et qu'il désespère de revoir jamais.

M. Dupuy, membre résidant, a retracé l'existence de *Madame de Sévigné en Bretagne* ; il a suivi la noble marquise dans ses longs voyages de Paris à Nantes, en coche, sur la Loire, décrivant ses équipages, les incidents de sa route, puis il la conduit tour à tour au Buron, aux Rochers, où l'attendent le duc de Chaulnes, toute la noblesse bretonne, réunie à Rennes pour les États.

Dans ce vaste cadre, sont apparues successivement des physionomies étranges, ressuscitées les unes avec leur esprit, les autres avec leur ridicule, esquisses charmantes d'une société évanouie.

Enfin, M. Norlis et M^{me} Dorès ont interprété le *Secret du bonheur en ménage*, proverbe en vers par M. Joubert, membre résidant. Ce secret, l'entente complète dans une vie intime et commune, a été méconnu par deux jeunes époux. Ivres de liberté, ils ont voulu, l'un et l'autre, se créer un domaine distinct, marqué par d'infranchissables limites. Mais l'ennui arrive, et ils comprennent bientôt leur erreur, en se promettant d'être plus prudents à l'avenir.

Le jeu spirituel et élégant des deux artistes a été vivement applaudi.

L'ordre du jour étant épuisé, le Président a levé la séance.

L'un des Secrétaires,
CHARBONNIER.

DISCOURS

DU

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST

MESDAMES ET MESSIEURS,

Les fonctions de Président m'imposent un devoir, que je vous demande la permission de remplir. Au début de cette séance annuelle, la première depuis la création de la Société, je dois énumérer les travaux produits, et montrer que la Société académique de Brest a fait, dans la limite de ses ressources, des efforts pour être utile.

Les Sociétés savantes des départements ont un rôle plus sérieux qu'on ne le pense généralement, et chaque jour ce rôle devient plus important, plus nécessaire. Les sciences ont fait des progrès tels, que c'est à peine si la vie humaine suffit pour embrasser l'une d'elles. En général, on ne peut étudier complètement qu'une partie, qu'une branche ; ce n'est qu'en se créant une spécialité, vers laquelle l'esprit est plus particulièrement porté, que l'on peut acquérir quelque célébrité. La science, dans son ensemble, est le

résumé, la synthèse de toutes ces études spéciales, de tous ces travaux partiels.

L'histoire d'un peuple ne peut être que la réunion des historiens des différentes parties de ce peuple. Or, la vie d'un groupe quelconque d'individus dépend de bien des circonstances locales. La configuration du lieu qu'il habite, le climat, la situation géographique, sont des éléments de la plus grande importance pour son développement social et politique. Toutes ces questions accidentelles se lient d'une manière intime à l'histoire générale, et en déterminent les différentes phases. Les générations passées ont laissé des traces plus ou moins couvertes par la poussière des temps : les matériaux employés dans la construction d'un édifice, l'architecture d'un monument, la forme d'un tombeau, les monnaies, les armes, les ustensiles, etc., servent à établir ou à confirmer certains faits complètement ignorés, ou, du moins, restés obscurs. Un objet, quelque insignifiant qu'il paraisse au premier abord, peut avoir une grande importance ; aussi doit-on immédiatement signaler sa découverte. On ne peut trop réunir de documents, car les erreurs, une fois admises, sont bien difficiles à déraciner ; il faut des preuves évidentes et nombreuses pour les arracher des esprits.

Toutes ces recherches, tous ces travaux ne peuvent être entrepris que par les habitants des localités ; tous ces renseignements ne peuvent être fournis que par les hommes instruits qui sont sur les lieux mêmes ; et la publication de ces matériaux précieux ne peut être faite, en général, que par les Académies ou par les Sociétés savantes des provinces.

Les sciences naturelles ne marchent qu'avec le concours d'une multitude de travailleurs apportant chaque jour le fruit de leurs recherches. Rien n'est insignifiant, rien n'est

inutile ; dans une chaîne, le plus petit maillon est indispensable. Toutes ces investigations minutieuses, toutes ces études patientes, tous ces travaux partiels ne peuvent être faits que par les Sociétés savantes des provinces. Ce sont les fourmis qui travaillent pour la communauté, les abeilles qui butinent pour la grande ruche scientifique.

Les Sociétés savantes n'ont pas seulement l'utilité générale dont je viens de parler, elles en ont une autre plus intime, plus morale. Elles réunissent des hommes désireux de s'instruire mutuellement par l'échange de leurs idées, en dehors de toutes les questions qui passionnent et qui divisent. Quel que soit souvent le peu d'intérêt des réunions mensuelles, quelque peu divertissants que soient parfois les travaux lus, on sort toujours ayant appris quelque chose, et c'est beaucoup. Puis, des hommes, que les occupations ou que les positions sociales maintiennent éloignés les uns des autres, se trouvent en contact et apprennent à se connaître, à s'estimer et même à s'aimer. Enfin, c'est une première arène où de jeunes ambitions peuvent venir essayer leurs forces et se préparer aux luttes plus sérieuses de l'avenir.

Je pourrais m'étendre longuement sur l'utilité des Sociétés savantes des provinces, et répondre victorieusement à ceux qui les combattent, ou du moins qui cherchent à les tourner en ridicule. Les membres qui les composent n'ont, en général, que deux mobiles : apprendre et instruire. Tous ne sont pas des savants, dans le sens épigrammatique que l'on donne à ce mot, mais tous sont des hommes de bonne volonté ; et chacun d'eux, quelle que soit sa position ou son état, peut apporter un élément utile à l'œuvre commune. On oublie trop que l'instruction, aujourd'hui, ne se rencontre pas toujours là où elle devrait être, et se trouve parfois là où on ne semble pas la suppo-

ser. Du reste, la critique est toujours facile et demande peu de peine, tandis qu'il faut beaucoup de travail pour produire la moindre chose ; cette pensée devrait donner plus d'indulgence, ou du moins plus de circonspection.

Quoi qu'il en soit, après avoir indiqué le but des Sociétés savantes, je dois donner une idée des travaux de la Société académique de Brest et montrer qu'elle n'est pas restée improductive. Malgré tout mon désir de ne pas abuser de votre attention, qui sera plus agréablement sollicitée par les autres parties de l'ordre du jour de cette réunion de famille, l'énumération que j'ai à faire demandera un certain temps et je dois réclamer un peu de patience de votre part.

La Société académique de Brest fut créée en 1858. Elle doit son existence, en grande partie, à M. Levot, qui fut son président jusqu'à ces derniers temps. Il serait encore à notre tête s'il avait cédé aux instances de tous. Longtemps sa démission fut refusée, mais la Société a dû s'incliner devant le besoin qu'il avait de se soustraire au surcroît de fatigue que lui donnait la présidence. Cependant, il reste notre président honoraire ; la Société lui a décerné cette distinction à l'unanimité. C'est un devoir et un plaisir pour moi d'être, dans cette circonstance, l'interprète des sentiments affectueux de la Société pour notre collègue et ami.

Depuis la création, bien des membres ont traversé la Société. Les uns sont allés habiter d'autres lieux ; les autres, trop nombreux, hélas ! ont quitté cette terre pour un séjour plus heureux sans doute. De temps en temps nous avons des nouvelles des premiers, qui sont restés, pour la plupart, membres correspondants. Les autres, avec lesquels nous ne pouvons plus communiquer que par la pensée, ont laissé dans nos cœurs un profond souvenir.

Pour rester dans les limites de temps qui me sont imposées, je ne parlerai que des travaux insérés dans notre Bulletin, laissant de côté, bien à regret, ceux qui n'ont pu trouver place dans nos publications, dont l'étendue dépend de nos ressources financières.

Je parlerai d'abord des travaux historiques; viendront ensuite ceux d'archéologie, de numismatique et de géographie, qui s'enchaînent les uns dans les autres. Après, je passerai en revue les œuvres littéraires, et je finirai par les études sur les sciences proprement dites. Pour l'histoire, j'adopte l'ordre chronologique, partant de notre localité et rayonnant à l'entour; pour les autres travaux, je suivrai l'ordre de leur impression dans le Bulletin.

— M. Fleury, conservateur de la bibliothèque de la ville, nous a donné la *Monographie du Château* (t. III, p. 1); une *Notice historique sur le couvent et l'église des Carmes* (t. I, p. 153); des *Notes historiques sur le Petit-Couvent*, communauté des filles du Sacré-Cœur de Jésus et de l'Union chrétienne (t. II, p. 308), et l'*Histoire de la place de Latour-d'Auvergne* (t. IV, p. 80), si heureusement transformée en un charmant petit square.

— M. Levot, conservateur de la bibliothèque de la marine, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les sciences historiques, est l'auteur des travaux suivants :

La Marine Française et le Port de Brest sous Richelieu et Mazarin (t. I, p. 1).

Le passage et divers droits ou coutumes de Brest en 1780.

Le Pont Impérial en 1861 (t. II, p. 249).

— M. Fleury a fait l'*Histoire des corporations des arts et métiers de Brest*, et des établissements qu'elles ont fondés dans la ville (t. III, p. 306).

— M. Mauriès, sous-bibliothécaire de la ville, nous a donné un mémoire sur un document inédit, intitulé : *Journal de ce qui s'est passé à Brest en 1778* (t. v, p. 104).

— M. Levot raconte comment les ambassadeurs de Tippou-Saheb furent reçus à Brest en 1788 (t. III, p. 237). Il démontre que la maison dite de l'*espion* et située à Laninon, ne doit pas son nom à Alexandre Gordon, comme on le croit généralement, mais bien à Jouslair, le chamoiseur (t. I, p. 87); il donne aussi tous les détails du procès Gordon, ce jeune officier anglais, condamné comme espion, et exécuté sur la place du marché, le 24 novembre 1789 (t. I, p. 296).

— M. Le Guillou-Pénanros, juge au tribunal civil, à propos de l'ouvrage de M. du Chatellier, intitulé : *Brest et le Finistère sous la Terreur*, étudie l'administration de Brest, et met sous les yeux du lecteur les actes principaux du tribunal révolutionnaire de Brest en 1793 et 1794 (t. II, p. 65).

— M. Duseigneur nous a donné un travail sur les *Émigrations bretonnes* (t. II, p. 1); une *Étude historique et critique sur la Ligue en Bretagne* (t. I, p. 120), et une *Étude biographique sur Guy-Eder de la Fontenelle* (t. IV, p. 242).

— M. du Chatellier, membre correspondant, nous a envoyé un extrait de son *Histoire des évêchés de Cornouailles et de Léon*, intitulé : L'évêque et la communauté politique de Kimper devant le roi Charles VII et la reine Anne de Bretagne. Ce qu'ont été les concessions municipales en Bretagne (t. III, p. 360).

— M. Frédéric Saulnier, membre correspondant, est l'auteur des derniers documents sur Roscelin, chanoine de Besançon et célèbre prédicateur du IX^e siècle, qui, suivant l'auteur, serait né en Bretagne (t. III, p. 247). Il nous a envoyé aussi la *Biographie du chevalier de Sévigné*,

figure bien effacée et qui méritait d'être conservée (t. iv, p. 128).

— M. Levot nous a retracé toute l'existence du chevalier de Fréminville (t. v, p. 1).

— M. Guichon de Grandpont, commissaire général de la marine, nous a raconté un épisode de l'histoire du Sénégal; le procès criminel et la condamnation à mort du chef ou roi indigène Moktar (t. v, p. 221).

— M. Le Guen, chef d'escadron de l'artillerie, traite de l'origine d'une ancienne coutume bretonne; celle de quêter pour les pauvres, avec solennité, vers la fin du mois de décembre (t. iv, p. 234).

— M. Pilven, que nous avons eu la douleur de perdre, nous a donné la description et le dessin d'une pierre trouvée dans la tour de la Motte-Tanguy. A cette communication M. Levot a ajouté quelques mots sur cette tour et sur l'ordre de la Cordelière (t. iii, p. 247):

— M. Denis-Lagarde, si regretté de tous ceux qui l'ont connu, a laissé les travaux suivants :

Étude sur la colonne milliaire de Kerscao (t. iv, p. 20);

Description d'une monnaie de l'empereur Gratien (t. i, p. 83);

Notice sur des monnaies romaines (t. ii, p. 123);

Description de quelques monnaies récemment découvertes en Bretagne (t. ii, p. 331);

Poids monétaires du temps de Henri II (t. ii, p. 331);

Note sur une découverte de monnaies romaines, au village de Kervian, près Camaret (t. iii, p. 91). Ce travail contient la description de 300 pièces.

— M. Guichon de Grandpont nous a donné la liste et la description de 144 jetons, à emblèmes maritimes (t. ii, p. 349).

— M. Mauriès a traduit les inscriptions latines des fontaines de Recouvrance (t. iv, p. 320) et de Saint-Pierre-Quilbignon (t. v, p. 174), il a fourni aussi le *fac simile* de

la médaille commémorative de l'érection de la Halle de Brest (t. v, p. 359).

— M. Le Guen signale à la Société l'existence de ruines près de Landerneau (t. v, p. 520).

— M. Flagelle, expert-arpenteur, indique les curiosités archéologiques qui se trouvent dans les environs de Landerneau ; sept planches, représentant les lieux dont il est question, complètent ce travail (t. v, p. 520).

— M. le capitaine de frégate Jouan, membre correspondant, nous a envoyé l'*Archipel Hawaïen* en 1855, construction physique, production, population (t. i, p. 218).

— M. Fleury nous fait faire une excursion dans l'arrondissement de Brest (t. i, p. 422).

— M. Dubois, professeur à l'école navale, sous le titre de *Trois mois de captivité à Madagascar*, raconte les différents incidents de la captivité de trois Français en 1855 (t. iii, p. 131).

— M. Félix Béraud nous donne quelques détails sur la Nouvelle-Calédonie (t. iii, p. 371).

— M. Duval, ancien professeur, est l'auteur d'une *Notice sur Belle-Ile-en-Mer et sur ses environs* (t. iv, p. 164).

— M. Flagelle fournit des *Notes statistiques sur trois cantons du Finistère* (t. iv, p. 164).

— M. Levot retrace tous les incidents d'une révolte à bord d'un sloop anglais, le *Bounty* (t. v, p. 345).

J'arrive aux travaux littéraires ; ils sont nombreux et mériteraient mieux que l'énumération sommaire que je vais en faire.

— M. Paul Chabal, tige coupée avant d'avoir produit toutes ses fleurs, nous a laissé une critique sérieuse du livre de l'*Amour*, de Michelet (t. i, p. 55).

— M. Duseigneur a fait une étude critique de la *Légende des Siècles*, de Victor Hugo (t. i, p. 383).

— M. Milin nous a donné la traduction des légendes bretonnes dont les noms suivent :

Iann-ar-Kolm-wenn (t. III, p. 382);

L'incendie de la Tour de plomb, à Quimper (t. v, p. 90);

Loiza hag Abalard (t. v, p. 385), et le sommaire d'un conte breton intitulé *le Corps sans âme* (t. v, p. 395).

— M. Mauriès a rendu compte de la traduction, en breton, de *l'Imitation de Jésus-Christ*, par MM. Troude et Milin (t. iv, p. 216).

— M. Bouyer, capitaine de frégate, nous a donné une étude critique de *Vellêda*, la grande œuvre de notre muse bretonne, M^{me} Auguste Penquer, que nous sommes heureux de compter parmi nos membres honoraires (t. v, p. 494).

— M. Duval nous montre l'union intime de la poésie et de la prose, dans la nature, dans les sciences, dans les lettres, partout enfin où apparaît le génie de l'homme (t. v, p. 564).

— Aigues-Spares, ce jeune poète qui nous a quitté pour toujours, nous a laissé deux morceaux de poésie :

La mort de Pétrarque, qui va être interprétée par M. Norlis (t. i, p. 27), et *Terre et Ciel* (t. i, p. 78).

— M. Milin nous a donné *Matulin ar barz dall*, Mathurin le barde aveugle, pièce en vers bretons (t. i, p. 103).

— M. Clérec aîné, encore un membre que nous avons perdu, est l'auteur du *Fou et de ses Médecins* (t. i, p. 117); de la traduction de la complainte à Marie, *Stabat Mater*, et du psaume *Cæli enarrant gloriam Dei* (t. II, pp. 116 et 127).

— M. Guichon de Grandpont a donné à la Société les poésies suivantes :

Le Chemin royal de la Sainte-Croix, Imitation de Jésus-Christ, liv. II, chap. 12 (t. i, p. 143);

De la pureté du cœur et de la simplicité d'intention, Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. 4 (t. II, p. 369);

Définition de l'administration, en vers ;

Analyse de deux poèmes latins sur la numismatique (t. v, p. 221).

— M. Olivier de Lafaye est l'auteur des *Souvenirs* (t. i, p. 175), et de la *Sorcière* (t. ii, p. 173).

— M. Bouyer nous raconte, en vers, toutes les péripéties d'une longue traversée sur la frégate la *Constitution* (t. i, p. 371).

— M^{me} Auguste Penquer a bien voulu nous donner quelques poésies tirées des *Chants du Foyer* :

Les *Étoiles* ; le *Siècle*, et *Postface* (t. ii, p. 373).

— M. Joubert est l'auteur des deux proverbes en vers :

Le *Secret du bonheur en ménage* (t. iii, p. 65), et *A bon ami bon compte* (t. iv, p. 332). Le premier va être interprété par M^{me} Dorès et M. Norlis, qui ont bien voulu nous prêter le concours de leur talent.

Une *visite au poète Jasmin* (t. iv, p. 11) ; les *Ruines d'un Cloître* (t. v, p. 467), et le *Baromètre* (t. v, p. 467), sont aussi de M. Joubert.

— M. Mauriès a donné deux poèmes lyriques : *La France dans l'extrême Orient* (t. iii, p. 289), et *Portzmoguer* (t. v, p. 128). Ce dernier a obtenu une récompense dans l'un des concours ouverts par la Société.

Nous avons aussi de M. Mauriès, une pièce de poésie intitulée : *La Bretagne* (t. iv, p. 304).

— M. Morel, que nous avons perdu, nous a laissé la *Fusée et le Ver luisant*, la *Chauve-Souris et les Hirondelles*, fables. Le *Rêve d'un vieillard*, et *Conseils* (t. iii, p. 373 et t. v, p. 315).

— Nous devons à M. Duval les poèmes suivants : *Au connétable de Richemont* ; *Super flumina Babylonis* (t. v, p. 561).

— Nous avons de M. Charbonnier plusieurs poésies : *Un Orphelin* (t. iv, p. 150) ; *Blanche-Neige et Rouge-Rose*

(t. v, p. 614) ; *Qui s'y frotte s'y pique* et *Rira bien qui rira le dernier*, proverbes (t. v, p. 221).

— M. Héliès est l'auteur d'un poème intitulé : *L'Amiral Duperré* (t. v, p. 139).

— M. Eugène Pol nous a envoyé une *Étude sur saint Augustin* (t. v, p. 462).

— M. Le Monnier, chef de bataillon en retraite, nous a raconté, en vers, un *Voyage aux Pyrénées* et nous a donné l'*Arc-en-ciel* et le *Chapelet* (t. v, p. 533).

— M. Émile Bermingham est l'auteur des *Stances humoristiques* (t. v, p. 578).

Je n'ai plus à énumérer que les travaux sur les sciences proprement dites.

— M. Dubois est l'auteur d'une *Note sur l'éclipse de soleil du 18 juillet 1860*. Nous avons aussi de lui une *Revue astronomique pour l'année 1860* et une autre pour l'année 1861 (tom I, p. 247 et t. II, p. 177).

— M. Delavaud nous a remis une *Note sur une forêt sous marine qui existe dans l'anse de Sainte-Anne* (t. I, p. 36).

— M. Constantin a résumé le voyage d'exploration de M. Coste sur le littoral de la France et de l'Italie (t. II, p. 129).

— M. Chassaniol est l'auteur d'un travail sur la *Posthottomie au XIX^e siècle* (t. IV, p. 38).

— M. Le Guen nous a donné des *Notions sur quelques mines d'argent d'Amérique* (t. IV, p. 268).

— M. Cuzent a fait un long travail sur l'*Épidémie de la Guadeloupe en 1865 et 1866* (t. IV, p. 365).

— Nous devons à M. Pilven un mémoire sur quelques combinaisons théoriques d'appareils auxiliaires d'éclairage susceptibles de projeter, selon les conditions déterminées,

la totalité des rayons émis par un point lumineux isolé dans l'espace (t. v, p. 182).

— Enfin, M. Combette nous a remis une *Note sur la formule de l'Ellipse* ; la proposition nouvelle énoncée est de M. Lefranc, un des élèves de M. Combette (t. v, p. 582).

Tels sont les travaux faits par les Membres de la Société académique de Brest et imprimés dans notre Bulletin. Pour ne pas abuser de votre attention ou de votre bonne volonté, j'ai dû passer sous silence une grande quantité d'études sérieuses, que le peu de ressources dont nous disposons a empêché de faire paraître.

La Société académique de Brest est en rapport avec la plus grande partie des Sociétés savantes de France, et avec quelques-unes de l'étranger. Les publications de toutes ces Sociétés, réunies aux dons assez nombreux que l'on a bien voulu nous faire, constituent un commencement de bibliothèque pour les Membres de la Société.

Nous avons reçu aussi beaucoup de cadeaux touchant l'archéologie, la numismatique, l'histoire naturelle ; mais le manque d'un local convenable nous empêche de disposer toutes ces richesses de manière à en former un musée.

Deux fois la Société académique de Brest a ouvert un concours.

Le premier en 1863. Le sujet à traiter était :

Le Finistère au point de vue statistique, géographique, archéologique, industriel, commercial, etc., etc.

Dans sa séance du 25 mai 1863, la Société a décerné la première mention honorable à M. Duseigneur, auteur du mémoire ayant pour titre :

Étude sur l'Histoire du Finistère.

La deuxième à M. Dauvin, auteur du mémoire intitulé :
Le Finistère en 1862.

Le second concours a eu lieu en 1867. Une médaille du prix de 300 fr. devait être décernée à l'auteur d'un travail traitant de l'un des sujets ci-après, et jugé digne de cette récompense :

Sciences, Poésie, Histoire, Beaux-Arts.

Le prix fut divisé. La *Légende d'Is*, de M. Le Guyader, étranger à notre Société, reçut une médaille de 200 fr., et M. Mauriès, auteur de l'*Ode à Portzmoguer*, obtint une médaille de 100 fr. Ces deux ouvrages sont dans le cinquième volume de notre Bulletin.

Ici je termine la tâche aride que j'avais à remplir ; si je n'ai pu vous intéresser pendant cette longue énumération de travaux, dont il m'était impossible de vous donner même une faible idée, j'espère au moins avoir démontré que la Société académique de Brest a rempli le but pour lequel elle a été créée, et qu'elle peut marcher sur la même ligne que la plupart des Sociétés savantes répandues dans les différentes parties de la France.

L. DU TEMPLE.



DIX MINUTES DANS LE CIEL

MESSIEURS,

Je désire avant tout m'excuser d'avoir accepté l'insigne honneur de représenter les Sciences dans cette séance annuelle. Je suis persuadé, comme vous tous, que des Sociétaires plus autorisés que moi eussent rempli ce devoir avec plus de dignité, avec plus de talent. Malgré cette conviction, j'ai cru de mon devoir de ne pas rester sourd à l'appel que votre Président m'a fait.

C'est donc en comptant sur toute l'indulgence de la Société, que je vais, sans aucune prétention, veuillez bien le croire, causer avec vous pendant quelques minutes des beautés de notre système solaire.

Le Soleil est le cœur de cet organisme gigantesque, c'est à lui que le poète put dire sans flatterie :

Ta présence est le jour, la nuit est ton absence :

La nature sans toi, c'est l'Univers sans Dieu !

Pour aller saluer l'astre-roi, il nous faut parcourir 148 millions de kilomètres.

Ce nombre est tellement considérable que notre imagination ne peut nous le faire concevoir ; mais si nous le

comparons à des résultats intermédiaires entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, nous pourrions peut-être nous en faire une idée moins vague.

Par exemple : Un boulet de canon pesant 12 kilogrammes, chassé de l'arme par 6 kilogrammes de poudre, se meut avec une vitesse de 500 mètres pendant la première seconde : Eh bien, s'il conservait cette vitesse uniforme jusqu'au Soleil, il lui faudrait 9 ans $\frac{3}{4}$ pour y parvenir.

Je vous propose une autre comparaison : Lorsque la lumière se propage en ligne droite, elle parcourt uniformément 75,000 lieues par seconde : tout calcul fait il lui faut 8 minutes 16 secondes pour nous venir de l'astre-radieux ; c'est-à-dire que le Soleil a déjà paru sur notre horizon depuis 8 minutes 16 secondes, quand les plus vertueux d'entre nous jugent qu'il se lève.

Quoi qu'il en soit, supposez que nous franchissions cette distance, nous trouverons un globe 1 million de fois plus gros que notre Terre. Si nous voulions faire une miniature de ces deux corps célestes, nous prendrions un grain de maïs de 4 millimètres de largeur pour la Terre, et un globe de 40 centimètres pour le Soleil ; puis, pour les mettre à une distance qui soit en harmonie avec ces dimensions, il faudrait les placer à 48 mètres l'un de l'autre. — Ces nombres paraissent énormes, et cependant, dans cette miniature, l'étoile la plus voisine devrait être située à 2,400 lieues.

De la Terre, le Soleil nous apparaît sous la forme d'un disque parfait d'une immobilité absolue. En réalité il n'en est pas ainsi. C'est une immense masse de gaz de forme généralement sphérique ayant 300,000 lieues d'épaisseur, composée à la périphérie d'une atmosphère gazeuse portée à une température très-élevée, 2,500 degrés au moins. En allant vers le centre on rencontre ensuite une pellicule lumi-

neuse, constituée par des nuages de poussières incandescentes. Enfin, au centre se trouve un noyau obscur, gazeux aussi, et dont la température est encore bien supérieure à celle des autres couches.

Cet océan gazeux est incessamment tourmenté par des mouvements intérieurs qui produisent des courants ascendants et descendants d'où résultent de légères modifications dans l'aspect du disque. Ce sont de véritables tempêtes de feu dont les énormes vagues nous apparaissent de la Terre comme de simples taches.

Jamais personne n'a fait le voyage de la Terre au Soleil, et pourtant nous connaissons la composition chimique de cet astre. Au premier abord cela peut paraître étrange, audacieux, inadmissible même, mais en réfléchissant aux prodigieux résultats de la science moderne on ne peut plus être sceptique à l'égard de ses assertions.

Les physiciens ont interrogé la lumière qui émane de ce géant, ils ont fini par lui faire avouer que le fer, le cuivre, le zinc, l'hydrogène et bien d'autres métaux sont à l'état de vapeur dans l'atmosphère de l'astre, qui d'ailleurs ne contient ni or, ni argent, ni platine. C'est peut-être pour cette raison que la race humaine, cupide par nature, ne s'est pas préoccupée des moyens de faire ce beau voyage.

Je regrette, pour la beauté du tableau, de ne pouvoir vous présenter un seul être vivant. Les plus réfractaires de notre société ne le seraient pas encore assez pour résister à la température de volatilisation du fer. A moins de retomber dans les rêveries superstitieuses du temps passé, et de croire aux salamandres du feu, nous ne pouvons admettre l'habitabilité du Soleil.

Cet astre gigantesque n'est pas immobile, comme on est tenté de le croire depuis que Josué l'a arrêté, il

pivote sur lui-même et fait un tour complet en 25 jours : de plus, il se transporte dans l'espace avec une vitesse vertigineuse vers d'autres soleils, qui sont les étoiles, emportant avec lui tout ce cortège de planètes parmi lesquelles notre présomptueuse patrie n'occupe qu'un rang bien modeste.

Entrons dans quelques détails, au sujet de cet essaim de globes, et d'abord permettez-moi de vous citer quelques vers sur l'ensemble du système :

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrents de lumière ;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Se servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin...
Par de là tous ces cieux, le Dieu des cieux réside !

Ces beaux vers sont signés par un athée (dit-on) auquel *Micromégas* doit le jour.

C'est de cet observatoire central que je vais avoir l'honneur de vous présenter chacune des sœurs de notre patrie :

La plus voisine du Soleil, c'est Mercure qui est hérissée de hautes montagnes, toutes plus élevées que les pics de notre Terre, bien que le globe entier soit d'une moindre étendue.

La planète est entourée d'une atmosphère en tout semblable à la nôtre. Comme la Terre elle pivote autour de son axe de symétrie, et par conséquent les habitants sont successivement éclairés par le Soleil, et plongés dans une obscurité que ne tempère aucun astre comme la Lune. Le jour et la nuit durent ensemble 24 heures 5 minutes.

La planète se déplace aussi dans l'espace autour du Soleil, et elle achève une révolution complète en 87 jours, autrement dit, l'année ne dure que 87 jours. L'axe de rotation de Mercure étant incliné sur le plan de l'orbite qu'elle parcourt, il en résulte comme pour la Terre une succession de saisons pour les habitants d'une région déterminée de l'astre. Chacune d'elles dure en moyenne 22 jours.

Ainsi, nous constatons que Mercure est animé de deux mouvements bien différents : un premier l'emporte autour de l'astre-roi, en lui faisant parcourir une orbite dont la forme générale est circulaire. Un deuxième mouvement le fait pivoter sur lui-même dans l'intervalle de 24 heures 5 minutes ; il faut ajouter de plus que pendant le premier mouvement, l'axe de rotation se transporte en restant toujours parallèle à lui-même. Ces résultats sont complètement généraux. Toutes les planètes sont animées de ces deux mouvements simultanés, il n'y a pas une seule exception.

• On peut encore resserrer ce lien de parenté qui unit tous les globes, en disant que tous ces mouvements s'effectuent dans le même sens.

Les satellites aussi pivotent sur eux-mêmes en circulant autour de la planète-mère et en conservant le sens général de tous les autres mouvements. Il faut aussi, dans ce cas, remarquer une autre loi très-générale, c'est que tous les satellites accomplissent un tour entier sur eux-mêmes pendant qu'ils font une révolution autour de la planète ;

autrement dit un satellite montre toujours la même face à son idole.

Voici venir la petite étoile scintillante du soir, diamant qui étincelle sur un ciel d'azur. Inutile de vous dire que c'est de Vénus que je veux parler. C'est elle qui annonce le cortège étoilé des nuits profondes, c'est l'avant-courrière des heures de paix et de silence qui balancent l'âme dans la rêverie de ses souvenirs.

Quelques esprits de mauvaise humeur ont prétendu que si Vénus est belle de loin, c'est qu'elle est fort affreuse de près. J'aurais bien peu de goût, surtout aujourd'hui, si je ne m'inscrivais contre cette imposture. Toutes les apparences ne sont pas trompeuses, et je vous affirme que si Vénus est belle de loin, elle est ravissante de près. Jugez-en :

Ses dimensions véritables sont en tout semblables à celles de notre Terre ; même volume, même poids, seulement elle est deux fois plus près que nous du Soleil, aussi resplendit-elle d'une lumière admirable. Enveloppée d'une atmosphère transparente au sein de laquelle se combinent mille et mille jeux de lumières, des nuages aux formes gracieuses et légères s'élèvent de ses océans et viennent tempérer les ardeurs du Soleil qui paraît deux fois plus gros pour les heureux habitants de cet astre.

Les saisons d'une planète ont pour cause l'obliquité de l'axe de rotation sur le plan de l'orbite, et le parallélisme constant de cet axe. La différence entre les durées des saisons est due à la variation de la distance de la planète au foyer commun de chaleur et de lumière.

Si une planète reste toujours à la même distance du Soleil, en d'autres termes, si son orbite est circulaire, les saisons auront toutes même durée. C'est précisément ce qui arrive pour Vénus ; chaque saison a une durée de

56 jours : c'est le seul exemple que je puisse vous citer dans tout le système solaire. Sur la Terre, nous savons que la saison la plus longue, l'Été, dure 4 jours 5 heures de plus que l'Hiver. A cet égard, Mercure présente les plus grandes anomalies, c'est pour cette raison qu'on l'avait surnommé la *planète excentrique*.

En résumé, Vénus est une admirable résidence, et l'on peut affirmer que toutes les merveilles de ce monde ont pour témoins des êtres vivants plus ou moins semblables à nous. Notre raison se refuse à imaginer le silence de la mort, là où les principaux moteurs de la vie nous apparaissent en pleine activité et s'épanouissent avec une si merveilleuse profusion. — En définitive, il nous est impossible de concevoir l'univers autrement que comme un harmonieux ensemble où se groupent en nombre infini des foyers de vie et de puissance.

Je ne puis mieux terminer l'histoire de cette planète qu'en vous citant les strophes qu'elle a inspirées à Musset :

Etoile qui descend sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,
Etoile ! où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux ?
Ou t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête,
Etoile de l'amour ne descend pas des cieux !

Après ce paradis, notre regard rencontre la Terre qui est emportée avec son satellite dans une valse effrénée. Je

me garderai bien de vous dire ce que j'en pense car nul n'est prophète en son pays, et je réserve mon appréciation pour une conférence à bord de quelqu'autre planète.

Plus loin nous trouvons Mars, la planète guerrière que les humains n'ont guère épargnée. A commencer par la Guerre, ce fléau de l'humanité (dont elle aura tant de peine à se guérir), tous les malheurs publics causés par la *Force* lui ont été attribués. Et cependant, cette planète est en tout semblable à la Terre ; on peut même craindre que, plus tard, les voyageurs ne se trompent et ne débarquent sur l'une croyant échouer sur l'autre. Mais la Terre a un phare à feux périodiques, c'est la Lune, et Mars n'en a pas.

Au-delà de Mars on rencontre une foule de petits globes de dimensions bien faibles qui circulent comme de véritables planètes autour du Soleil, et pivotent sur eux-mêmes pour venir affirmer la constance de la loi que nous avons déjà remarquée. Leur étendue n'est guère supérieure à celle d'un département, leur nombre est considérable, on pense qu'il y en a au moins 2,000. — Il est probable que ces corpuscules sont les débris d'une vieille planète qui aurait été démolie par l'effet de forces explosives soudainement développées dans sa masse ; il y a pour le penser de sérieuses raisons scientifiques.

Traversons cette colonie, et abordons au-delà le plus magnifique des mondes de notre système. Le monde de Jupiter est le plus volumineux, il représente à lui seul, 5 fois le reste des planètes. Ce monde qui est un petit *fac-simile* du système solaire se compose de la planète Jupiter qui est 1,500 fois plus grosse que la Terre, et de 4 satellites ou lunes qui circulent autour de la planète. Cet immense globe tourne sur lui-même en 10 heures, et comme son axe de rotation est presque d'aplomb sur le plan de son orbite, les jours sont à toutes les latitudes égaux aux nuits,

ce qui n'arrive d'une façon permanente sur la Terre que dans les régions équatoriales. En d'autres termes, pour une contrée quelconque de Jupiter il se passe constamment ce qui ne se présente à Brest qu'aux équinoxes.

Une autre conséquence de la position de cet axe de rotation, c'est que les saisons ne diffèrent presque pas entr'elles.

En combinant cela avec le fait que l'année Jovienne vaut 12 années terrestres, il en résulte que les transitions d'une saison à l'autre sont insensibles, et que la température pour une région déterminée doit être à peu près constante.

Pendant la nuit, les habitants de Jupiter sont presque toujours éclairés par quatre lunes qui se trouvent tantôt isolées, tantôt réunies au-dessus de l'horizon. Jugez de l'effet remarquable produit par ces quatre flambeaux qui envoient les uns de la lumière bleue, les autres de la lumière jaune.

Je ne puis me dispenser de vous faire connaître un service éclatant que nous ont rendu les lunes Joviennes. En gravitant autour de son idole, chaque satellite devient invisible pendant un certain temps, Jupiter venant s'interposer pour nous dérober sa vue. Au moment précis de la réapparition du satellite nous ne pourrions encore le voir puisque la lumière emploie un temps appréciable pour franchir d'aussi grandes distances. Mais le retard qu'éprouvera notre observation devra varier. La Terre accomplit en effet 12 révolutions autour du Soleil, pendant que Jupiter n'en accomplit qu'une seule, par suite, notre distance à cet astre varie et la différence entre les distances extrêmes, sera précisément le diamètre de l'orbite terrestre. Le plus grand retard que nous pourrions constater sera donc du temps employé par la lumière pour parcourir le diamètre de l'orbite. C'est Romer qui fit cette belle découverte. C'est

ainsi que nous savons aujourd'hui que la lumière parcourt 75,000 lieues par seconde.

Si Jupiter est la plus grosse des planètes du monde solaire, Saturne est le plus riche des systèmes secondaires dont le monde se compose.

Ce n'est plus seulement de quatre lunes, mais bien de huit satellites que se compose le cortège de Saturne.

Ce n'est pas tout, des anneaux gigantesques l'environnent et ornent ainsi le front du vieux Saturne d'un triple diadème étincelant. — Ces trois anneaux sont presque concentriques à la planète, ils tournent dans le plan de l'équateur de l'astre. — A ce point de vue, Saturne nous offre un puissant moyen de contrôler les théories connues sur la formation du système du monde.

Les planètes étaient primitivement fluides, et animées de deux mouvements qu'elles ont conservés, ainsi que nous l'avons dit. Le mouvement de rotation a eu pour effet de renfler les globes suivant leurs équateurs, en les aplatisant à leurs pôles. Plusieurs planètes, la Terre, Jupiter, Saturne, ont eu des renflements équatoriaux tellement considérables, par suite de la lenteur du refroidissement, qu'un anneau équatorial s'est séparé de l'astre, ainsi que Saturne nous l'affirme encore aujourd'hui.

Ces anneaux s'élargissant postérieurement, par suite de la force centrifuge, ont fini par se rompre et les débris se sont agglomérés pour former les satellites.

Du reste, ces satellites devaient conserver la vitesse de rotation. C'est précisément ce que nous avons constaté.

Saturne nous présente encore aujourd'hui des anneaux qui ne se sont pas encore rompus, ou bien encore des anneaux qui se sont solidifiés avant de se rompre.

Je m'arrête au milieu de ces considérations générales, car je m'aperçois que j'ai dépassé de beaucoup les 10 mi-

nutes que vous m'aviez accordées. Cela tient à ce que tout-à-l'heure, en passant près de Mercure, j'ai réglé ma montre sur l'heure de cette planète, sans réfléchir que les jours étant plus longs que sur la Terre, il devait en être de même des heures et des minutes. De plus, la température élevée des régions où je ne me trouvais, a dû, en dilatant mon chronomètre, le faire singulièrement retarder.

J'espère que pour ces raisons vous voudrez bien m'excuser d'avoir, involontairement, abusé trop longtemps de votre complaisance.

COMBETTE.



L'ÉPOUSE DU CROISÉ

TRADUCTION D'UNE CHANSON BRETONNE

PUBLIÉE

PAR M. DE LA VILLEMARQUÉ

— A qui dois-je donner, en partant pour la guerre,
A qui dois-je donner mon amie à garder ?
— Amenez-la chez moi, si vous voulez, mon frère ;
Comme ma sœur toujours j'ai su la regarder.
Dans ma salle d'honneur, à côté de ma femme,
Elle pourra passer son temps sans travailler ;
Puis, quand l'hiver viendra, le soir, la même flamme
Pour les chauffer ensemble égatera mon foyer.

Et, quelques jours après, combien elle était belle
La cour du vieux manoir, pleine de cavaliers
Qui, la croix à l'épaule, et la hache à la selle,
Alignaient à grand bruit leurs vaillants destriers !

Mais, avant le lever de la première étoile,
Elle avait essuyé plus d'un méchant propos :
— Jette ta robe rouge ; une robe de toile
Est un meilleur habit pour garder les troupeaux.

— Qu'ai-je fait contre vous ? excusez-moi, mon frère,
Je n'ai jamais gardé les moutons jusqu'ici.

— Eh bien ! vous apprendrez à les garder, j'espère,
Grâce à la longue lance, ô femme, que voici.

Elle pleura, sept ans entiers, sur la montagne ;
Puis, après les sept ans passés, elle chanta.
Un jeune chevalier, revenant de campagne,
Entendit sa voix douce et soudain s'arrêta.

— Halte, mon petit page, et tiens-moi bien la bride.
Chut ! j'entends une voix d'argent chanter là-bas,
Une petite voix si fraîche, si himpide !...
Hélas ! depuis sept ans, je ne l'entendais pas.

— Bonjour à vous, bonjour, fille de la montagne ;
Vous avez bien diné pour chanter si gaîment ?

— Je n'ai que le dîner que mon travail me gagne,
Un morceau de pain sec et de l'eau seulement.

— Dites-moi, belle fille, avant que je vous quitte,
Ce manoir, que voilà, pourra-t-il me loger ?

— Sans doute, monseigneur ; vous y trouverez gîte,
Et vos chevaux auront de bon foin à manger.
Vous, on vous donnera, seigneur, un lit de plume.
Du temps de mon mari, j'avais aussi le mien !
De coucher dans la crèche aujourd'hui j'ai coutume,
Et mange tristement dans l'écuelle du chien.

— Où donc est votre époux, ô pauvre âme blessée ?
Je vois son anneau d'or ; qu'a-t-il fait de ses vœux ?

— Pour aller à la guerre, hélas ! il m'a laissée...
Ses cheveux étaient blonds, — on dirait vos cheveux !

— Ses cheveux étaient blonds ? Regardez, chère femme,
Cet époux, si longtemps perdu, n'est-ce pas moi ?

— Oui ! je suis votre amie ; oui ! je suis votre dame ;
Si loin que vous fussiez, j'attendais avec foi.

— Laissez-là ces troupeaux, et rendons-nous ensemble
Au manoir du Faouët, rendons-nous sans tarder.

— Bonjour à vous, mon frère. Excusez-moi, je tremble,
Ma femme ? vous m'aviez promis de la garder.

— Toujours vaillant et beau ! soyez assis, mon frère.
Elle est, pour une noce, allée à Quimperlé.
Que son absence, au jour du retour, soit amère ;
Mais je l'attends demain, vous serez consolé.

— Tu mens, traître ! tu mens, car tu l'as employée,
Comme une mendiante, à pâtre des brebis ;
Tu mens par tes deux yeux, car, de larmes noyée,
Elle est là, sur le seuil, pieds nus et sans habits.

Va-t-en, maudit, cacher ta honte criminelle ;
Ton cœur est plein de mal, joue encor l'innocent.
Si ce n'était ici la maison paternelle,
J'aurais déjà rougi mes deux mains dans ton sang !

CHARBONNIER.



LE SÉJOUR

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ EN BRETAGNE

I

Comment voyageait la marquise de Sévigné

Madame de Sévigné, sans être bretonne, a fait de longs séjours et de fréquents voyages en Bretagne. Née en Bourgogne en 1627, elle avait épousé en 1644 le marquis de Sévigné, neveu du cardinal de Retz, et allié par le sang aux glorieuses familles de du Guesclin et de Clisson. Le marquis de Sévigné, tué en duel en 1650, lui laissa en Bretagne des parents, des amis, avec les terres du Buron près de Nantes, de Bodégat, près de Quimper, des Rochers, près de Vitré, et une tour dans les remparts de Vitré. Madame de Sévigné passa aux Rochers les premières années de son mariage. Elle y revint après la mort de son mari. Elle y

retourna cinq fois, de 1671 à 1689, pour surveiller l'administration de ses terres, percevoir ses revenus, revoir son fils et ses amis.

Les voyages au *xviii^e* siècles étaient longs, aventureux et singulièrement pittoresques. Ils étaient même agréables pour un grand seigneur qui pouvait prendre ses aises, et traîner à sa suite un nombreux domestique. C'était le cas de Madame de Sévigné. Quand elle avait achevé ses préparatifs, confié à un intendant fidèle la garde de l'hôtel Carnavalet, elle quittait Paris avec son carrosse attelé de six chevaux. Elle emportait des instruments de cuisine, des provisions de bouche, et surtout des livres. Elle emmenait quelquefois son fils, et toujours son oncle, l'abbé de Coulanges, « *le bien bon* », qui ne la quittait jamais. Pendant le jour, elle dissertait avec l'abbé, elle écrivait et lisait. Le soir, elle s'arrêtait dans une hôtellerie. Elle recevait à la poste les lettres de sa fille et de ses amis. En un mot, elle avait en voyage toutes les commodités qu'elle aurait trouvées à Paris dans son hôtel, sans compter le plaisir du recueillement et de la solitude, et l'avantage d'échapper aux visites des Fâcheux.

Il lui fallait deux jours pour se rendre de Paris à Orléans ; six pour descendre la Loire, d'Orléans à Nantes ; deux pour aller de Nantes aux Rochers. Mais comme elle s'arrêtait quelquefois à Tours chez le marquis de Dangeau, gouverneur de Touraine, et toujours à Nantes chez le trésorier de Bretagne, Harouis, et chez le marquis de Lavardin, son voyage ne durait jamais moins de quinze ou vingt jours.

La route de Paris à Orléans était commode et fréquentée. Elle avait même une diligence, signe des progrès de la civilisation, qui partait d'Orléans à trois heures du matin et arrivait le soir à Paris. Sur cette route les incidents

étaient rares pour l'illustre marquise. Cependant, en 1675, elle y trouva deux grands vilains, pendus aux arbres du chemin. « Nous n'avons pas compris pourquoi des pen-
» dus... Nous avons été occupés à deviner cette nouveauté ;
» ils faisaient une fort vilaine mine, et j'ai juré que je
» vous le manderais. » En 1680, l'essieu de son carrosse se rompit. Il fallut deux heures pour le réparer. La petite caravane fut secourue fort à propos par un gentilhomme campagnard qui les surprit et les amusa par la simplicité de ses goûts et la bizarrerie de son langage. « C'est le véritable portrait de M. de Sottenville. C'est un hom-
» me qui ferait les Géorgiques de Virgile, si elles n'é-
» taient déjà faites, tant il sait profondément le ménage
» de la campagne. Il nous fit venir sa femme qui est assu-
» rément *de la maison de la Prudoterie où le ventre ennoblit...*
» Nous fîmes bien des réflexions sur le parfait contente-
» ment de ce gentilhomme, de qui l'on peut dire :

Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis,
Et qui de leurs toisons voit filer ses habits. »

A Orléans la marquise et son escorte s'embarquaient sur la Loire. Il y avait alors, sur tous les fleuves de France, une grande activité commerciale. Aux routes de terre, qui étaient rares et mal entretenues, les voyageurs et les marchands préféraient les rivières, ces chemins qui marchent, comme dit Pascal. La Loire était sillonnée de grands bateaux appelés cabanes, et ces bateaux étaient rarement inoccupés. Dès que la marquise de Sévigné arrivait sur le quai, une vingtaine de bateliers l'entouraient, lui offraient leurs services, citaient avec emphase les grands personnages qu'ils avaient eu l'honneur de transporter. Elle faisait son choix, discutait le prix du voyage et s'embarquait. Son carrosse était placé sur le

pont, en travers du bateau. La marquise s'y établissait avec l'abbé. Elle y passait la journée entière, écrivant, lisant, admirant la beauté des campagnes qui bordent la Loire. La cabane ne naviguait que le jour. La nuit, elle s'arrêtait successivement à Blois, Tours, Saumur, Angers et Ingrande. En 1675, madame de Sévigné voulut parcourir en deux jours les trente lieues qui séparent Saumur et Nantes. Le bateau vogua une partie de la nuit, et s'en-grava sur un banc de sable, à deux cents pas de l'hôtellerie. Il fallut débarquer. L'hôtellerie était une pauvre chaumière. Les nobles voyageurs n'y trouvèrent que des chiens turbulents, et trois vieilles femmes occupées à filer. Pour lit, on leur offrit de la paille fraîche, où ils se couchèrent sans se déshabiller.

Le lendemain, il fallut plus d'une heure de travail aux bateliers pour que la cabane pût reprendre « le fil de son discours. » Cette aventure fit grand bruit à Paris. L'officieux d'Hacqueville crut que la marquise avait fait naufrage, et se hâta de colporter partout cette nouvelle. Il l'écrivit même en Provence à madame de Grignan. Madame de Sévigné arriva à Nantes le 19 septembre, à 9 heures du soir, au pied du Château. La sentinelle cria : « Qui va là ? » Au même instant parut le marquis de Lavardin avec cinq ou six gentilshommes, et bon nombre de valets qui portaient des flambeaux. Il reçut la marquise avec les plus vives démonstrations de plaisir et de respect. « Je suis » assurée que, du milieu de la rivière, cette scène était » admirable ; elle donna une grande idée de moi à mes » bateliers. »

La route de Nantes aux Rochers était détestable. La moindre pluie effondrait les chemins et les couvrait de bourbiers. Un jour on avait fait à Vitré de grands préparatifs pour recevoir la duchesse de Chaulnes, femme du

gouverneur de la province ; la duchesse arrivait en brillant équipage. A une lieue de Vitré, son carrosse fut arrêté entre deux rochers, « parce que le contenu était plus grand » que le contenant. » Elle fut forcée de mettre pied à terre ; quand elle parut le soir aux portes de la ville, couverte de boue et inondée par la pluie, les bourgeois prirent son escorte pour une bande de bohémiens et firent la recevoir à coups de fusil.

Le lendemain on envoya une bande de paysans tailler le roc et élargir le chemin, pour laisser passer le carrosse de la duchesse et les chariots qui portaient ses bagages.

En 1680, le duc de Chaulnes avait fait réparer tous les chemins de Nantes à Rennes. Mais les paysans employés à ces travaux étaient peu habiles ; ils ne travaillaient d'ailleurs qu'à contre-cœur. Les routes étaient toujours mauvaises ; il suffisait d'un jour de pluie pour les réduire dans le même état que si deux hivers de suite y avaient passé. Madame de Sévigné parvint cependant à Rennes en deux jours. Elle évita la route de Châteaubriand parce qu'il aurait été impossible d'en sortir avec son carrosse. A Rennes, elle eut beaucoup de peine à résister aux instances et aux invitations de madame de Chaulnes et de madame de Marbeuf. Elle voulait partir le 30 mai, dès le matin. Ses amis lui déclarèrent à l'unisson qu'elle avait trop de temps, que les chemins étaient comme dans cette chambre : c'était l'expression consacrée en Bretagne.

Elle ne put se mettre en route qu'à dix heures. Les chemins étaient si bons, qu'elle n'arriva pas aux Rochers avant minuit. « Toujours dans l'eau, et de Vitré ici, où j'ai » été mille fois, nous ne nous reconnaissons pas.... »
« Tous les pavés sont devenus impraticables, les bourbiers » sont enfoncés, les hauts et bas, plus haut et bas qu'ils » n'étaient. »

Elle envoya demander du secours à son jardinier Pilois.

« Il vint avec une douzaine de gars. Les uns nous tenaient ; les autres nous éclairaient avec plusieurs bouchons de paille, et tous parlaient si extrêmement breton, que nous pâmions de rire. Enfin, avec cette illumination, nous arrivâmes ici, nos chevaux rebutés, nos gens tout trempés, mon carrosse rompu, et nous assez fatigués. »

II

Comment la marquise de Sévigné administrait ses terres

Madame de Sévigné ne visita jamais sa terre de Bodégat. Elle ne s'arrêta qu'une seule fois, et un jour seulement, en 1680, au Buron. Les Rochers étaient son séjour de prédilection. L'abbé de Coulanges, qui aimait à bâtir, se plaisait à embellir la chapelle et le château. La marquise, qui aimait à se promener dans son parc, y faisait planter des arbres.

« Notre mail est d'une beauté supérieure, et tout le jeune plant que vous avez vu est délicieux : c'est une jeunesse que je prends plaisir d'élever jusqu'aux nues, et très-souvent, sans considérer les conséquences ni mes intérêts, je fais jeter de grands arbres à bas, parce qu'ils font ombrage, ou qu'ils incommode mes jeunes enfants. »

C'est aux Rochers qu'elle mandait ses fermiers du Buron et de Bodégat, recevait leur argent, et révisait leurs comptes. Au grand étonnement de son fils, elle savait préférer à l'occasion la lecture d'un compte de fermier à celle d'un conte de La Fontaine. En 1680, ses recettes ne furent pas brillantes. La révolte de 1675 et les malheurs

qui la suivirent avaient ruiné la province. La plupart des fermiers de madame de Sévigné étaient hors d'état de rien payer. Elle fut obligée de renoncer à une partie de ses créances. « Je vis arriver l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat, avec de beaux yeux brillants, une belle taille, une robe de drap de Hollande découpé sur du tabis, les manches tailladées. Ah ! seigneur ! quand je la vis, je me crus bien ruinée : elle me doit 8,000 livres. Le matin, il est entré un paysan avec des sacs de tous côtés, il en avait sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses... Le bon abbé, qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais. Ah ! mon ami ! vous voilà bien chargé, combien apportez-vous ? Monsieur, dit-il, en respirant à peine, je crois qu'il y a bien ici trente livres. C'étaient tous les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette province avec les chapeaux pointus, et qui abusent ainsi de notre patience. » Le double, dont parle ici madame de Sévigné, formait la sixième partie d'un sou.

III

Comment vivait la marquise de Sévigné en Bretagne Tableau de la société qui l'entourait Les États de 1671

Quand madame de Sévigné était aux Rochers, ses principales distractions étaient la promenade et la lecture. Elle lisait la *Jérusalem délivrée*, l'*Histoire des Croisades*, du P. Maimbourg, l'*Histoire de France*, les *Essais*, de Nicole. Quelquefois son fils, sous prétexte de ménager ses yeux, entre-

prenait de lire pour elle. Il lisait haut et avec infiniment d'esprit ; mais en se dévouant pour distraire sa mère, il ne s'oubliait pas lui-même. Dans le choix de ses livres, il ne consultait que ses goûts personnels. Un jour, il prenait Rabelais ; les jours suivants, il choisissait les romans de la Calprenède. Madame de Sévigné maudissait le style de l'auteur gascon. Cependant, par une faiblesse qu'elle attribuait, tantôt à son peu de mémoire, tantôt à l'habileté de son fils, elle s'intéressait encore aux aventures de Cléopâtre et de Pharamond.

L'abbé La Mousse, qui suivit la marquise en Bretagne en 1671, dissertait sur la philosophie avec Montigny, évêque de Léon, « un cartésien à brûler », comme M^{me} de Grignan. La Mousse tenait à gagner le paradis. Madame de Sévigné prétend que son zèle n'était pas désintéressé ; qu'il voulait aller au ciel, c'était surtout pour y vérifier l'exactitude des doctrines de Descartes. Quoi qu'il en soit, il enseignait le catéchisme aux jeunes Bretons ; mais il avait peu de succès. Ses élèves confondaient à chaque instant Dieu le père et la vierge Marie, au point que le bon abbé, en cherchant à rectifier leurs réponses, finissait lui-même par se tromper avec eux. L'abbé de Coulanges lisait son bréviaire, récitait son chapelet, agrandissait le château, embellissait la chapelle.

Il arrivait quelquefois à Madame de Sévigné de trouver le temps long. Cependant, elle aimait peu à sortir de sa retraite : « Quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. » Elle aimait moins encore à recevoir des visiteurs : « Vous connaissez mes transports, quand je vois partir une chienne de carrossée qui m'a contrainte et ennuyée. Je laissai l'autre jour retourner chez soi un carrosse plein de Fouesnellerie, par une pluie horrible, faute de les prier de bonne grâce de demeurer :

« jamais ma bouche ne put prononcer les paroles qui
« étaient nécessaires. » Elle redoutait surtout les visites
des grands seigneurs à cause du tracas et des dépenses
qu'elles lui imposaient. « Je ne sais encore ce que feront
« les États; je crois que je m'enfuirai, de peur d'être
« ruinée. C'est une belle chose que d'aller dépenser qua-
« tre ou cinq cents pistoles en fricassées et en diners,
« pour l'honneur d'être de la maison de plaisance de
« M. et M^{me} de Chaulnes, de M^{me} de Lavardin et de toute
« la Bretagne, qui, sans me connaître, pour le plaisir de
« contrefaire les autres, ne manqueront pas de venir ici. »

La spirituelle marquise avait beau faire, elle ne réussissait pas à s'isoler comme elle aurait voulu. Sa présence en Bretagne était un événement pour tous les grands personnages, tels que le duc de Chaulnes, gouverneur de la province, MM. de Lavardin et de Molac, lieutenants du roi, et le trésorier Harouis, qui se regardaient comme exilés dans cette province lointaine où le français était à peine connu. C'était une bonne fortune pour les petits gentilshommes du voisinage, à qui la faiblesse de leurs revenus ne permettait pas d'aller vivre à Paris ou de suivre la cour à Versailles. Madame de Sévigné était donc assiégée, harcelée de visiteurs qu'attiraient son esprit et sa réputation. Parmi ces visiteurs, le marquis de Pomenars était toujours bien reçu aux Rochers. Il n'y portait jamais la tristesse. Il aurait eu grand besoin d'avoir deux têtes. La sienne était terriblement compromise. Il était sous le coup de deux accusations capitales, pour crime de rapt et pour fabrication de fausse monnaie. « Il ne fait
« aucun pas qui ne puisse être le dernier, et on ne le
« quitte point qu'on ne puisse lui dire un dernier adieu. » Mais sa gaieté augmentait avec le nombre de ses procès. S'il en avait eu un de plus, il serait mort de joie. Il refusait

avec obstination de se laisser couper la barbe. « Je serais » fou, disait-il, de prendre de la peine après ma tête, sans » savoir à qui elle doit être. Le roi me la dispute ; quand » je saurai à qui elle doit demeurer, si c'est à moi, j'en » aurai soin. » Il passa un jour à Laval, au moment où on le pendait en effigie. Il trouva que le peintre l'avait mal habillé. Il alla se plaindre au juge qui l'avait condamné.

Sans avoir la verve du marquis de Pomenars, la princesse de Tarente égayait la petite cour des Rochers par ses bizarreries. D'abord, elle était protestante, comme son père le landgrave de Hesse, et la famille de la Trémoille, où elle était entrée par son mariage. C'était une merveille en Bretagne. Ensuite elle était tante de la duchesse d'Orléans, et parente de la plupart des princes de l'Europe. Malheureusement, comme sa fortune ne répondait pas à l'éclat de ses alliances, ses parents la négligeaient. Mais elle ne les oubliait pas. La couleur de ses vêtements était pour ses amis ce que serait de nos jours le cours de la Bourse. Elle indiquait l'état de la santé des potentats européens. Dès qu'un prince chrétien était malade, elle prenait le deuil. Elle avait des remèdes souverains pour tous les maux, et particulièrement une machine à transpirer. Elle faisait une incroyable consommation de thé, à l'exemple, disait-elle, de son beau-frère, l'électeur palatin, qui ne se portait si bien que parce qu'il en buvait quarante tasses tous les jours en se levant. Son style était un chef-d'œuvre de galimatias. Son écriture était aussi guindée que son style. Elle ne traçait jamais une majuscule sans l'orner d'arabesques. Elle était d'ailleurs aimable et obligeante, et toujours prête à rendre service à ses amis.

La visiteuse la plus assidue et la plus redoutée des Rochers était M^{lle} du Plessis. Elle avait pour madame de

Sévigné une admiration désespérante qui irritait et désolait la marquise.

« Son goût pour moi me déshonore : je jure sur ce »
» fer de n'y contribuer d'aucune douceur. »

Elle était fort laide, « elle avait une prunelle à faire souhai- »
» ter un parasol en plein brouillard. » Madame de Sévigné, qui travestissait plaisamment M^{lle} de Kerkoison en Croqueoison, M^{lle} de Kerbone en Kerborgne, l'appelait quelquefois M^{lle} de Kerlouché. Tous ses propos étaient ridicules et impertinents. Elle se croyait obligée aux plus sottes confidences. Elle faisait connaître jusqu'aux lavements qu'elle avait pris. Enfin, elle abusait de l'hyperbole. « Elle disait »
» hier à table qu'en Basse-Bretagne on faisait une chère »
» admirable, et qu'aux noces de sa belle-sœur on avait »
» mangé pour un jour douze cents pièces de rôti : nous »
» demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris »
» courage, et lui dis : Mademoiselle, pensez-y bien ; n'est- »
» ce pas douze pièces de rôti que vous voulez dire ? on se »
» trompe quelquefois. Non, Madame, c'est douze cents »
» pièces ou onze cents ; je ne peux pas vous assurer si c'est »
» onze ou douze de peur de mentir ; mais enfin je sais bien »
» que c'est l'un ou l'autre, et le répéta vingt fois, et n'en »
» voulut jamais rabattre un seul poulet. »

Quant au duc et à la duchesse de Chaulnes, ils accaparaient Madame de Sévigné. La duchesse l'allait visiter aux Rochers. Le duc l'attirait à Vitré. Quand elle se faisait attendre, il l'envoyait quérir par ses gardes, en lui écrivant que sa présence était nécessaire au service du roi. Elle se voyait forcée d'assister aux repas que le duc offrait à la noblesse bretonne. C'étaient des festins homériques. « On mange à deux tables dans le même lieu ; »
» il y a quatorze couverts à chaque table ; monsieur en »
» tient une, et madame l'autre. La bonne chère est

» excessive, on remporte des plats de rôti tout entiers ;
» et pour les pyramides de fruit, il faut faire hausser
» les portes.» Après le repas venait le bal. Le héros de
tous ces bals était M. de Lokmaria. Il était jeune et
beau. Il avait soixante mille livres de rente, et dansait
à merveille. « Je suis assurée que vous auriez été ravie
» de voir danser Lokmaria. Les violons et les passe-
» pieds de la cour font mal au cœur auprès de ceux-là.»

Les Etats de 1671 se tinrent à Vitré. Aussitôt accoururent les deux lieutenants du roi, le maître des requêtes Boucherat, envoyé extraordinaire du gouvernement en Bretagne, les huit évêques de la province, une foule de barons « dorés jusqu'au menton », les députés des cent communes bretonnes. « Les pavés de Vitré sont métamorphosés en gentilhommes... Je ne crois pas qu'il y ait une
» province rassemblée qui ait un aussi grand air que celle-
» ci. » Cette brillante réunion attirait des bandes de bohémiens, des troupes d'acteurs nomades, qui ne manquaient pas de talent. Les comédiens jouaient le *Tartufe*, le *Médecin malgré lui*. A une représentation d'*Andromaque*, madame de Sévigné pleura plus de six larmes. « C'est assez pour une
» troupe de campagne. » Les journées se passaient en fêtes, surtout en repas. Il y avait à Vitré douze ou quinze tables ouvertes à la noblesse de Bretagne, dont chacune effaçait en magnificence ce qu'on pouvait imaginer de plus somptueux à Versailles.

Madame de Sévigné suivit assez exactement les séances des États. Elle avait à solliciter des réparations à la tour qu'elle possédait dans les remparts de Vitré. En outre, elle craignait, en restant à son château, d'y attirer la noblesse bretonne. Elle visitait les États, pour ne pas recevoir leur visite : « Me voilà en pleins États, sans cela
» les États seraient en pleins Rochers. » Le duc de

Chaulnes, qui comprenait ses craintes, convoquait les députés deux fois par jour, pour les retenir à Vitré. Mais ils ne siégeaient pas le dimanche, et rien ne put les empêcher d'aller en grande pompe offrir leurs hommages à la châtelaine des Rochers. Ils arrivèrent portés par six carrosses : « On dit et on répondit beaucoup de choses. » Enfin, après une promenade dont ils furent fort contents, une collation très-bonne et très-galante sortit d'un des bouts du mail, et surtout du vin de Bourgogne, qui passa comme de l'eau de Forges. On fut persuadé que cela s'était fait avec un coup de baguette. » Les gentilshommes bretons trouvèrent que les Rochers étaient un délicieux séjour. Beaucoup y retournèrent. La plupart commençaient à s'habituer à cette promenade. Madame de Sévigné seule ne pouvait s'habituer à leurs visites coûteuses. Elle prit un parti énergique. Elle cessa de revenir le soir coucher aux Rochers. Elle s'établit à sa tour de Vitré pour toute la durée des États.

La session avait commencé le 5 août. Elle se termina le 5 septembre. Les États votèrent d'abord plusieurs mesures d'intérêt local ; des pensions aux gentilshommes pauvres, des réparations de chemins et de villes. Toutes ces décisions furent arrosées de trois ou quatre cents pipes de vin que but la noble assemblée. « Si je ne compte pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas, et c'est le premier. » Le point capital était le présent au roi, c'est-à-dire la part qu'allait s'imposer la province dans les dépenses communes de la monarchie. Le roi demandait trois millions. Les États votèrent sans hésiter deux millions cinq cent mille livres. « Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau sous les ponts, puisque c'est là-dessus qu'on prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les États. »

La Bretagne reçut en récompense de son zèle une lettre de remerciement où S. M. abandonnait à sa fidèle province cent mille écus sur les deux millions cinq cent mille livres qu'elle avait reçues pour son présent.

La lecture de cette lettre provoqua l'enthousiasme. Le soir, M. de Chaulnes offrit aux États un banquet. Les gentilshommes burent à la santé du roi, et brisèrent leur verre après avoir bu. Après la santé du roi vint celle de M. et de M^{me} de Chaulnes, de Lavardin, Molac, Boucherat. Madame de Sévigné ne fut pas oubliée. Un gentilhomme porta un toast à la fille et au gendre de la marquise, dont il écorcha le nom. L'assemblée entière but à la santé de M. et de M^{me} de Carignan. « Ce jour-là, » toute la Bretagne était ivre. » Les cent mille écus qu'abandonnait le roi furent partagés, à titre de gratification, entre le duc et la duchesse de Chaulnes, Lavardin, Molac, Harouis, et plusieurs autres grands personnages. Madame de Chaulnes reçut à elle seule un présent de deux mille louis. « Ce n'est pas que nous soyons riches, » mais c'est que nous avons du courage, c'est que nous » sommes honnêtes, et qu'entre midi et une heure, nous » ne savons pas refuser : c'est l'heure du berger. » Le duc de Chaulnes, émerveillé lui-même de la générosité des États, proposa à madame de Sévigné de leur demander dix mille écus pour son gendre, le comte de Grignan ; que cette demande serait discutée, et peut-être acceptée. La marquise refusa d'affronter cette épreuve. Elle n'osa même pas parler de sa tour de Vitré. Une partie de l'assemblée, l'opposition, s'indignait de la prodigalité de leurs collègues. Un député bas-breton disait plaisamment à madame de Sévigné : « J'ai pensé que les États allaient mourir de les voir ainsi faire leur testament, et distribuer leur bien à tout le monde. » La marquise

était sensible à leurs inquiétudes et touchée de leur magnificence. « J'aime nos Bretons ; ils sentent un peu le » vin ; mais votre fleur d'orange ne cache pas de si bons » cœurs. » Elle ajoutait dans une autre lettre : « Il y a de » l'esprit dans cette immensité de Bretons. » Elle put s'en apercevoir, un jour qu'elle prit chez le duc de Chaulnes un gentilhomme des États pour le maître d'hôtel du gouverneur, et lui demanda à dîner. « Cet homme me regarde » et me dit : « Madame, je voudrais être assez heureux pour » vous donner à dîner chez moi ; je me nomme Pécan- » dière, ma maison n'est qu'à deux lieues de Landerneau. » Mon enfant, c'était un gentilhomme de Basse-Bretagne : » ce qu'à je devins n'est pas une chose qu'on puisse redire ; » je ris encore en vous écrivant. »

Les États se séparèrent le 5 septembre à minuit, après une spirituelle allocution du duc de Chaulnes. Madame de Sévigné assistait à la séance avec M^{me} de Chaulnes. Avec les États de 1671 finirent les beaux jours de la Bretagne au xvi^e siècle.

IV

La révolte du papier timbré. — Les États de 1675 La Bretagne en 1689

Quand madame de Sévigné retourna aux Rochers en 1675, au mois de septembre, la situation de la province avait bien changé. Depuis le mois de juin, la marquise savait, par les lettres du duc de Chaulnes et du marquis de Lavardin, qu'une révolte avait éclaté, que les insurgés

avaient brûlé les bureaux de la maltôte à Rennes et à Fougères, qu'à Rennes, il y avait eu « une colique pierreuse », où la populace avait insulté le duc de Chaulnes, menacé la duchesse. Elle apprit ensuite qu'on envoyait en Bretagne, pour punir la révolte, six mille hommes commandés par deux provençaux, MM. de Forbin et de Vins. Quand elle arriva à Nantes, Lavardin lui raconta les principaux épisodes de l'insurrection. Aux Rochers, madame de Marbeuf lui fit connaître de nouveaux détails, « des choses à pâmer de rire. »

Madame de Sévigné cessa de rire quand elle connut la cause de l'insurrection, quand elle vit comment on punissait les insurgés. La révolte avait eu pour cause la mauvaise foi du Gouvernement. En 1673, les États avaient offert au roi, outre leur présent ordinaire, deux millions cinq cent mille livres pour exempter la province d'une série de nouveaux impôts créés par Colbert. Le roi accepta le double présent des États, et exempta formellement la province. Cependant, en 1675, parut un édit qui ordonnait la perception de l'impôt du timbre, et de toutes les taxes dont la Bretagne s'était rachetée, en y ajoutant le monopole du tabac. C'est ce qui provoqua la révolte. Au moment où parut madame de Sévigné, la révolte était comprimée. Les paysans bretons ne songeaient même plus à se défendre. « Nos pauvres Bas-Bretons, à ce qu'on nous vient » d'apprendre, s'attroupent quarante, cinquante par les » champs; et dès qu'ils voient des soldats, ils se jettent » à genoux, et disent *meâ culpâ* : c'est le seul mot de » français qu'ils sachent; comme nos Français qui disaient » qu'en Allemagne, le seul mot de latin qu'on disait à la » messe, c'était *kyrie eleison*. On ne laisse pas de pendre » ces pauvres Bas-Bretons; ils demandent à boire et du » tabac, et qu'on les dépêche; et de Caron pas un mot. »

Toute résistance avait cessé. Mais le duc de Chaulnes avait des vengeance à exercer. A Rennes, on lui avait jeté des pierres ; on l'avait accablé d'injures « dont la plus douce et la plus familière était gros cochon. » Il fit entrer dans la ville quatre mille soldats qui furent logés chez les bourgeois. Au grand chagrin des habitants, le Parlement fut transféré à Vannes. « On voulait, en l'exilant, le faire consentir, pour se racheter, qu'on bâtit une citadelle à Rennes ; mais cette noble compagnie voulut obéir fièrement, et partit plus vite qu'on ne le voulait, car tout se tournerait en négociation ; mais on aime mieux les maux que les remèdes. » Les bourgeois de Rennes furent contraints de payer une amende de cent mille écus en vingt-quatre heures. « On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de les recueillir sous peine de la vie ; de sorte qu'on voyait tous ces misérables, femmes accouchées, vieillards, enfants, errer en pleurs au sortir de cette ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture, ni de quoi se coucher. » Soixante bourgeois furent roués ou pendus. « Cette province est d'un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures, et de ne point jeter de pierres dans leur jardin. »

La Bretagne entière était exaspérée contre le duc de Chaulnes. « Les médecins de ce pays ne seront pas si complaisants que ceux de Provence, qui accordent par respect à M. de Grignan qu'il a la fièvre, ceux-ci compteraient pour rien la fièvre pourprée à M. de Chaulnes, et nulle considération ne pourrait leur faire avouer que son mal fût dangereux... Si vous voyiez l'horreur, la détestation, la haine qu'on a ici pour le gouverneur, vous sentiriez plus que vous ne faites la douceur d'être aimés et honorés partout. »

On craignait vivement qu'à tous les malheurs que la province avait à subir ne s'ajoutât la perte de ses franchises. On souhaitait la réunion des États; mais personne n'osait l'espérer. Ils furent convoqués cependant, et se réunirent le 14 novembre à Dinan. Le roi y envoya comme commissaires Boucherat et son fils de Harlay, avec ordre de demander un présent de trois millions. « Je pensai battre » le bonhomme Boucherat... Je ne crois pas qu'on puisse » payer la moitié de cette somme. » Les États la votèrent cependant sans la moindre hésitation. C'était un sacrifice pénible, mais nécessaire; il fallait, à force de soumission, désarmer la colère royale. Après le roi, il fallait gagner ses officiers en Bretagne. Les États leur accordèrent, sans sourciller, les gratifications ordinaires. « Nos folies de libéralité » sont parvenues au comble de toutes les petites maisons » du monde. Je crois qu'il vaut mieux que cela soit à cet » excès, et entièrement ridicule, que d'être à portée de pouvoir l'exécuter. »

Le duc de Chaulnes proposa d'envoyer au roi une députation pour l'assurer de la fidélité de la province, et le remercier d'avoir envoyé des troupes pour rétablir la paix. Les États envoyèrent à Versailles l'évêque de Saint-Malo, Guémadeuc, pour le clergé; le duc de Rohan, pour la noblesse; Charette de la Gascherie, pour les communes. Chacun de ces trois envoyés reçut 2,000 pistoles pour son voyage. On pensait qu'ils obtiendraient quelque faveur pour la province. Ils revinrent, dans les premiers jours de décembre, sans avoir rien obtenu. Rohan et la Gascherie ne cachaient pas leur tristesse. Guémadeuc « une linotte mitrée », se présenta fièrement aux États. Il était transporté des bontés du roi, et surtout des honnêtetés particulières qu'il avait reçues. Il annonça que S. M. était contente de la Bretagne et du présent, qu'elle avait oublié le passé,

et que pour montrer aux Bretons sa confiance, elle envoyait encore 8,000 hommes passer l'hiver dans leur pays. Au milieu du découragement universel, personne ne donnait le signal des fêtes ordinaires. Guémadeuc offrit un festin aux États, un bal à toutes les dames. Rohan, honteux de l'égoïsme frivole du prélat, imita, quoique à regret, son exemple. « C'est ainsi que nous chantons en mourant, comme le » cygne. » Les États se séparèrent le 14 décembre, après avoir ordonné des aliénations de domaines pour suffire aux engagements qu'ils avaient pris envers le roi.

Ainsi que l'avait annoncé l'évêque de Saint-Malo, un nouveau corps de 10,000 hommes vint passer l'hiver en Bretagne. Ce dernier coup mit le comble aux malheurs de la province. « Vous pouvez compter qu'il n'y a plus de » Bretagne et c'est dommage... J'ai une tout autre idée de » la justice, depuis que je suis en ce pays : vos galé- » riens me paraissent une société d'honnêtes gens, qui » se sont retirés du monde pour mener une vie douce. » Nous vous en avons bien envoyé par centaines, ceux qui » sont demeurés sont plus malheureux que ceux-là... Me » voilà bien Bretonne, comme vous voyez ; mais vous com- » prenez bien que cela tient à l'air que l'on respire, et aus- » si à quelque chose de plus ; car de l'un à l'autre, toute la » province est affligée. »

Malgré les efforts de l'intendant Pommereuil, les soldats se livraient à tous les excès. Ils rançonnaient et pillaient les paysans. A Rennes, ils s'avisèrent de mettre un enfant à la broche. Leurs excès étaient si grands, que M^{me} de Chaulnes n'osait aller de Rennes aux Rochers, de peur d'être volée. Ils considéraient la Bretagne comme un pays conquis, et y vivaient à discrétion, comme ils auraient fait au-delà du Rhin. Dès le mois de décembre, le duc de Chaulnes avait publié une amnistie. Mais c'était une lettre morte.

La province ne commença à respirer qu'au printemps de l'année suivante, quand Louvois eut rappelé les troupes pour les envoyer à la frontière.

En 1689, à l'époque du dernier voyage de madame de Sévigné, la Bretagne avait oublié ses souffrances. Elle ne songeait plus qu'à lutter énergiquement contre les Anglais. Elle applaudissait aux succès de Château-Renault sur les côtes d'Irlande, aux habiles manœuvres de Tourville sur les côtes de Bretagne. On craignait un débarquement de la flotte anglaise mouillée à Ouessant. Tout le monde se préparait à combattre. Le marquis de Sévigné fut choisi comme colonel par un régiment de noblesse comprenant les gentilshommes de Rennes et de Vitré. « Cela passe » pour un grand honneur, mais ce sera une sotte dépense. » Le duc de Chaulnes armait et exerçait les milices. Elles étaient pleines de bonne volonté autant que d'inexpérience. « C'est une chose étrange que de voir mettre le » chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets » bleus sur la tête ; ils ne peuvent comprendre l'exercice ; » ni ce qu'on leur défend : quand ils avaient leurs mous- » quets sur l'épaule, et que M. de Chaulnes paraissait, ils » voulaient le saluer, l'arme tombait d'un côté, et le » chapeau de l'autre : on leur a dit qu'il ne fallait point » saluer ; le moment d'après, quand ils étaient désarmés, » s'ils voyaient passer M. de Chaulnes, ils enfonçaient » leurs chapeaux avec les deux mains, et se gardaient bien » de le saluer. On leur a dit que lorsqu'ils sont dans leurs » rangs, ils ne doivent aller ni à droite, ni à gauche ; ils » se laissaient rouer l'autre jour par le carrosse de ma- » dame de Chaulnes, sans vouloir se retirer d'un seul pas, » quoi qu'on pût leur dire. » Les milices cependant ne tardèrent pas à s'habituer aux armes. « Nous trouvons » partout des troupes, des officiers et des revues de régi-

» ments, qui font un effet de guerre admirable. Le régime de Kerman est fort beau ; ce sont tous Bas-Bretons, » grands et bien faits au-dessus des autres, qui n'entendent pas un mot de français, si ce n'est quand on leur » fait faire l'exercice, qu'ils feront d'aussi bonne grâce que » s'ils dansaient des passe-pieds ; c'est un plaisir de les » voir. Je crois que c'était de ceux de cette espèce que » Bertrand du Guesclin disait qu'il était invincible à la » tête de ses Bretons. »

Tous ces préparatifs furent inutiles. Les Anglais n'osèrent débarquer. La province en fut pour ses armements, le marquis de Sévigné pour les banquets qu'il avait été forcé d'offrir aux gentilshommes de son canton. Néanmoins, le Gouvernement fut touché du zèle patriotique de la population bretonne. La ville de Rennes, moyennant un présent de cinq cent mille francs, obtint du roi le retour de son Parlement. Ce fut pour les États et pour toute la province un véritable sujet d'allégresse.

V

La Bretagne d'après Madame de Sévigné

La marquise de Sévigné mourut en 1696, sans avoir revu les Rochers. Quoiqu'elle n'ait pas toujours compris le caractère original de la population bretonne, il est cependant facile, d'après les traits épars dans sa correspondance, de se représenter l'état de la Bretagne au ^{xvii}^e siècle. Les paysans restaient attachés à leur langue, à leurs usages, à leurs traditions. Ils formaient un peuple à part, presque entièrement étranger à la France, quoi-

que toujours prêt à repousser les ennemis du royaume, s'ils osaient débarquer en Bretagne. La noblesse et le Tiers - État, plus éclairés, plus étroitement mêlés aux affaires générales de la monarchie, résistaient moins à l'influence française, qui les avait déjà en grande partie conquis et entraînés. La noblesse surtout était déjà beaucoup plus française que bretonne, si l'on peut dire : c'est ce qui explique le peu de résistance et la soumission immédiate des insurgés en 1675.

Cependant, il est un point sur lequel les trois ordres étaient d'accord. Ils aimaient également leurs franchises. Ils rappelaient avec fierté leur libre union avec la France, lors du mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII et Louis XII. Ils tenaient à conserver leurs États, investis du droit de voter l'impôt. Ils respectaient leur Parlement. Il est facile de voir que si la noblesse en 1675 combattit les paysans insurgés, elle trouvait leur insurrection légitime. Elle s'indignait de la mauvaise foi du Gouvernement ; elle repoussait les impôts créés d'une façon arbitraire et sans consulter les États. Elle admirait la mâle fermeté et la noble résignation du Parlement. En un mot la population bretonne avait à la fois du patriotisme et du courage civique. Elle avait des qualités énergiques, des vertus patriarcales qui frappaient madame de Sévigné. Elle riait quelquefois de ce petit peuple qui ne se considérait pas comme français, et dont la langue la faisait pâmer de rire. Mais elle en aimait la franchise et le dévouement. Quand elle voyait piller et dévaster la province, elle partageait la douleur de ses amis et de ses parents. Elle parlait alors de la Bretagne avec autant de sympathie que si elle était née bretonne.

DUPUY.

ADIEUX D'UN JEUNE SOLDAT BRETON

IMITATION DE LA PIÈCE INTITULÉE

KIMIAD EUR ZOUDARD LAOUANK, DE M. PROSPER PROUX

Mon âme sous le poids de l'angoisse est brisée ;
Du torrent de mes pleurs la source est épuisée.
O ma Bretagne, hélas ! j'arrive au jour fatal
Où je dois te quitter, mon doux Pays natal !

Chaumière de genêt, au creux de la vallée,
Verte pelouse, adieu ! toi qu'enfant j'ai foulée !
Vieux ifs touffus, adieu ! vous qui m'avez prêté
Votre ombre pour dormir, à midi, dans l'été !

Adieu ! mes père et mère ! adieu ! la loi l'ordonne :
Il faut, moi votre appui, que je vous abandonne !
Moi qui voulais rester, dans votre humble séjour,
Gagner pour vos vieux ans le pain de chaque jour.

Que de pleurs, pauvre Mère au cœur plein de tendresses,
Quand mon chien anxieux quètera vos caresses,
Quand vous verrez, le soir, ma place vide, hélas !
Et des fils d'araignée entourer mon penn-baz !

KIMIAD

EUR ZOUDARD IAOUANK

Ma c'haloun a zo frailled dre nerz ma enkrezoù,
Ma daoulagad entanet n'ho deuz mui a zaelou,
Deud eo, siouaz ! ann devez ma renkann dilezel
Lec'h kaer ma bugaleach, ma bro gaer Breiz-Izel !

Keno d'id, ma zi balan, kuzet barz ann draonien,
Tachen c'hlaz var behini, bugel, e c'hoarien ;
Gwez ivin ker bodennek, e disheol a bere,
E pad tomder ann hanvou, e kouskenn da greiz-de.

Keno ! keno ! mamm ha tad, breman n'esperit mui
E chomfe ho mab kared da harpa ho kozni.
Evit gounid d'hoc'h bara, vel m'hoc'h euz gread d'ezhan ;
Al Lezen zo didruez ; ho kuitaad a renkann.

Nag a wech, ma mamm dener, e renkfet-hu lenva,
Pa zeui ma c'hi ankenied e dro d'hoc'h da ruza ;
Pa welfot, war ann oalet, ma skabellik c'houliou
Hag ar chifnid o steui war ma fenn-baz derou.

Terre de ma Paroisse, aux défunts consacrée,
Où dort de mes parents la cendre vénérée,
A la Fête des Morts réservée aux douleurs,
Je ne mèlerai plus l'eau bénite à mes pleurs.

Adieu ! ma bien-aimée, ô ma douce Marie !
Du sort, nos cœurs brisés sentent la barbarie !
La joie et le bonheur pour nous sont envolés !
Comme un léger nuage ils se sont écoulés.

Plus ne verrai ton œil si vif et si limpide
Pétiller de plaisir sous sa paupière humide,
Ni ta main blanche, habile à tourner les fuseaux.
Tu chanteras, sans moi, mes sônes les plus beaux.

Lorsque tous deux, enfants, nous étions à l'église,
Notre âme, par les yeux, déjà s'était comprise ;
Que de fois nous avons, au coin du carrefour,
Juré, devant la Vierge, un éternel amour !

Dans l'ardeur du jeune âge, et sans expérience,
Nous ignorions encor les maux de l'existence,
Et nous ne connaissions ni la loi ni le Roi ;
Mais pour nous la tendresse était l'unique loi.

Adieu ! voisin lanuik, toi mon ami sincère,
Compagnon de mes jeux, et, par le cœur mon frère
Qui viendra désormais, partageant mon destin,
Me parler du village et du pays lointain ?

Les paroisses pourront, sans moi, te voir encore
De ton bruyant fléau frapper l'aire sonore,
Disputer le mouton, prix des lutteurs vaillants,
De l'ardente écobuë enlever les rubans.

Keno ! bered ar barrez, douarou binniget,
Pere a guz ma c'herent gand ar Zalver galvet ;
Da wel ann Anaoun klemmuz, n'inn mui war ho peziou.
Da skuilla dour binniget mesket gant ma daelou.

Keno ! ma muia karet, ma dousik koant Mari,
Eur blanneden digar a ze d'hon glac'hari ;
Euruzdet ha levenez skeduz zo tremenet
Vel enn hoabl ar goumoulen gand ann avel kaset.

Na welinn mui da lagad ker lemm ha ker laouen
O virvi gant plijadur, e ti pa erruenn,
Da zournik gwenn ker mibin o trei ar c'har e dro,
Da vouez flour mui na glevinn o kana va gwerzo.

Pa oamp er c'hatekismou, hon daou c'hoaz bugale,
Hor c'halounou diskiant, e kuz a n'em gleve,
Dirag Gwerc'hez ar chroaz-hend, nag a vech he touejomp
Na erruje birviken disparti e tre-z-omp

laouang ha dibreder, siouaz ! ne wiemp-ket
Nag ha bet c'houerventez ar vuez zo hadet ;
Evid omp ne oa, neuze, Lezennou na Roue,
N'anveemp med eul Lezen, hini ar garante.

Keno ! ma nez-amezek, Iannik ma gwir vignoun,
Kamarad ma c'hoariou ; ma breur dre ar galoun,
Piou a gemero breman lod ebarz ma foanio ?
Piou a gomzo gan-in-me deuz ar gear hag ar vro ?

Hep-z-oun te ielo breman d'ar parrezioù tosta,
Da bigosad al leuriou barz el lajou-dorna ;
Hep z-oun te iel da c'hounid maoud ar c'hourennadek,
Da chasa war rubanou ebarz er varadek.

Pareille à la souris et des biches rivale,
Douce comme un agneau, ma pimpante cavale,
Je n'attacherai plus, compagne au noble cœur,
A tes crins ondoys le ruban du vainqueur !

Min-Du, mon pauvre chien, nous n'irons plus en chasse,
Tous les deux, le matin, suivre un lièvre à la trace !
Et je n'entendrai plus ton cri retentissant !
Je ne sentirai plus ton museau caressant !

Bien de tièdes amis, dans leur indifférence,
Du soldat exilé n'auront plus souvenance.
Ton cœur sera toujours fidèle à mes malheurs,
Et tes accents plaintifs traduiront tes douleurs !

Aires neuves, plaisirs, nocturnes causeries,
Foiress, danses, festins, pardons et fileries,
Adieu ! Vieux binious, au son retentissant,
Vous n'aurez plus d'écho dans mon cœur bondissant !

Adieu tout ce que j'aime ! Adieu, sans espérance !
Je vais trouver la mort au sein de la souffrance !
Telle on voit se flétrir, sous un souffle fatal,
Et puis mourir, la fleur, loin du pays natal !

VARIANTE

Les pieds sûrs, l'œil en feu, tu bondissais, rivale
De la biche légère, ô pimpante cavale !
Je n'attacherai plus, palpitant de bonheur,
A tes crins onduleux le ruban du vainqueur.

MAURIÈS.

Keno ! ma c'hazek velen, skanv evel eunn heiez,
Mistr evel eul logoden, jentil vel eunn oanex ;
N'ez santinn ken, dindan-oun, gand ann hast, o tripal,
Ma daouarn mui ne stagind ar zaeien war da dal.

Keno ! ma c'hi keaz, Mindu, ma leal kamarad,
N'efomp ken, dre ar c'hlizen, da glask roudou ar c'had ;
Ne glevinn ken, er menez, da chilpaden skiltruz,
War ma dourn mui ne zantinn da deod garantezuz.

A benn eunn nebeud amzer, kalz a vignouned ien,
Barz er zoudard divroet, hep mar, ne sonjfont ken,
Mes da galoun te, Mindu, n'eo ket ken ankoezuz
Pell e ri c'hoaz va c'hanvou, da iezou klemmuz,

Keno ta plijadurion, leuriou-nevez, prejou,
Nezadegou, nozvezou, foariou ha pardonniou,
Ebatou ker birvidik, biniau zard ha sklentinn,
Na drido mui va c'haloun gand da zoniou lirin.

Keno kemend a garann, keno da virviken !
Pell ouc'h a Vreiz me varvo, mantret gand ann anken,
Vel eur blanten gizidik, evid ar vro krouet,
A renk gwenvi ha mervel, kerkent m'eo divroet.

Proux.



RAPPORT

SUR

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

MON CHER PRÉSIDENT,

En vous rendant compte cette année, comme les années précédentes, des travaux du Congrès des délégués des Sociétés savantes, sous la direction de M. de Caumont, et des lectures faites à la Sorbonne, sous le patronage de M. le ministre de l'instruction publique, je dois commencer par signaler un fait important et très-significatif en même temps : c'est que ces deux réunions, au lieu de se faire une concurrence fâcheuse, se prêtent un concours de plus en plus utile. Les nombreux mémoires qui sont lus à la Sorbonne se composent d'une suite de recherches et de documents lentement élaborés dans le silence de l'étude, et la science ne peut que beaucoup gagner aux soins patients et minutieux que les travailleurs de la province savent mettre à tout ce qu'ils entreprennent. Vous savez cependant qu'ici on ne discute pas ; on écoute seulement, et, si les mémoires n'ont pas été lus en entier, on est sûr de les retrouver complets dans les volumes que le ministre publie chaque année comme compte-rendu des

travaux des trois sections d'histoire, d'archéologie et des sciences naturelles, qui embrassent tout le cadre des communications ministérielles.

Chacun peut trouver là, pour ses études et ses informations, les plus utiles renseignements, toujours recueillis sur place et souvent passés au laminoir de la discussion dans le sein des Sociétés départementales, où ils ont pris naissance.

De l'autre côté, à la réunion de la rue Bonaparte, sous la direction de l'Institut des provinces, les choses prennent un tout autre cours. Avec un programme rédigé à l'avance et comprenant autant que possible les questions empreintes de la plus vive actualité, chacun peut trouver le moment de dire son mot sur les faits qui le préoccupent le plus, et chaque travailleur est sûr de rencontrer, dans les déductions présentées ou dans des discussions souvent très-animées, l'occasion de s'assurer de la valeur et de l'opportunité de ses propres opinions.

Je n'en citerai qu'un exemple. Depuis quelques années les souffrances de l'agriculture commençaient à se faire sentir. Un membre eut l'idée, en 1865, d'appeler l'attention du Congrès sur la situation générale des industries agricoles, et d'indiquer l'enquête comme le plus sûr moyen de répondre aux plaintes articulées. Les renseignements fournis par l'orateur furent écoutés avec intérêt; mais sans qu'on eût pris de conclusion. Il pria cependant la direction de vouloir bien maintenir la question au programme, et quelques mémoires adressés par des Sociétés départementales arrivèrent l'année suivante à l'appui de sa demande. Le Congrès entier se décida à ouvrir lui-même une enquête. Elle fut faite et produite à la session de 1867. Les faits qu'elle parvint à constater passèrent aussitôt dans le domaine de la discussion, et les jour-

naux, l'Institut, la Société centrale d'agriculture s'en étant successivement emparés, le gouvernement et les Chambres tombèrent d'accord pour ouvrir sur tous les points du territoire cette grande enquête que vous savez.

C'est ainsi que cette réunion libre et ouverte à tous, devient chaque année le champ-clos où les idées du moment se produisent comme pour s'informer de leur propre valeur. L'idée des sociétés coopératives de travail et de production est venue s'y développer dans les deux et trois dernières années.

Je signalerai, pour la session qui vient de se clore au mois d'Avril, la question de l'enseignement agricole, celle de la charité par voie de la mutualité et celle des administrations collectives, comme ayant le plus fortement saisi l'attention des membres du Congrès.

Parmi les orateurs qui ont pris une très-large part à la discussion relative à l'enseignement agricole, je citerai particulièrement MM. D'Andelarre, Guillaumin, membres de l'ancienne Chambre et de la commission d'enquête; MM. de Tocqueville, le baron Thénard, Valserre, Victor Bery, de la Teillays, Calmard de la Fayette et Sanson. Ces agronomes ont été unanimes pour regarder la création nouvelle de cours d'agriculture au Jardin-des-Plantes comme étant insuffisante pour former d'habiles et savants agriculteurs, qui, sous peine de rester incomplets, doivent joindre la pratique à la théorie.

Le Congrès a persisté à demander un établissement spécial, avec un champ d'exploration pour l'enseignement supérieur de l'agriculture.

En passant de cet ordre de faits à la part qu'il convient d'attribuer aux connaissances agricoles dans l'enseignement primaire proprement dit, les détails les plus circonstanciés ont été donnés par quelques membres sur

ce qui se pratique dans plusieurs départements. M. le vicomte de Tocqueville, entre autres, s'est longuement étendu sur ce qu'il s'est efforcé d'établir à cet égard dans le département de l'Oise avec le concours de ses collègues du Conseil général. L'agriculture et l'horticulture font aujourd'hui partie de l'enseignement donné aux jeunes instituteurs dans l'école normale où on les prépare au professorat des écoles primaires, et des récompenses publiques leur sont accordées par le département.

M. Calmard de la Fayette nous a également appris que le département du Puy-de-Dôme était entré dans cette voie depuis plusieurs années ; qu'on avait joint des pépinières aux champs d'exploration et que des essais de drainage y avaient même été pratiqués.

A la suite de ces communications, le Congrès a émis l'avis qu'il ne fallait pas prétendre faire des écoles primaires de la campagne autant d'écoles d'agriculture proprement dite, et qu'il suffirait que les instituteurs donnassent à leurs élèves quelques notions générales d'agriculture et d'horticulture ; que, quand il serait possible de joindre à l'école un champ d'expérimentation, il faudrait surtout appeler l'attention des jeunes élèves sur la culture des légumes et des fruits par l'usage de la greffe. Cet enseignement devrait surtout porter les enfants de nos cultivateurs à bien comprendre que la profession de leurs pères sera toujours une des plus nobles, et qu'il faut profiter de toutes les occasions possibles de l'améliorer.

Pour conclure sur ces différents degrés de l'enseignement agricole, plusieurs membres ont demandé que les chaires d'agriculture se multipliasent dans les lycées et les collèges. On a cité à ce sujet plusieurs établissements d'enseignement secondaire où ces chaires existaient déjà. Je crois que le lycée de Napoléonville a été désigné comme

ayant une chaire de cette espèce. On a dit aussi que depuis vingt ans cet enseignement était en plein exercice dans le département de l'Oise.

A cette occasion plusieurs personnes ont demandé s'il ne serait pas possible d'intéresser les ecclésiastiques, qui desservent nos communes rurales, au progrès et au développement des bonnes méthodes d'agriculture en les priant de faire, au nom des départements, des visites et des rapports sur l'état des cultures de leurs circonscriptions. — J'ai cité à ce sujet ce qui s'était passé sous l'administration libérale et collective des commissions intermédiaires des anciens États de Bretagne, et j'ai pu nommer un curé de Commana, dans les montagnes d'Arrès, qui avait été désigné, vers la fin du dernier siècle, comme ayant puissamment contribué à l'introduction des plantes fourragères et des cultures sarclées dans la région qu'il habitait. J'estime, par ce que j'en ai vu moi-même, que la trace de ces améliorations est encore sensible sur les lieux.

Enfin, dans cette même pensée, on nous a parlé de tableaux, préparés par les ordres du ministre de l'instruction publique, qu'il serait question de répandre dans les écoles primaires, à l'effet de faire connaître aux jeunes enfants les plantes et les animaux utiles ou nuisibles. C'est un moyen de plus ajouté à tous ceux que la pratique et l'expérience peuvent recommander.

En passant de la question de l'enseignement à celle des progrès de l'agriculture réalisés depuis quelques années, M. Guillaumin a fourni sur la Sologne des renseignements pleins d'intérêt. Il nous a appris que l'emploi du calcaire pour l'amendement des terres dans cette région a pris un tel développement, que les céréales, pour lesquelles on n'obtenait autrefois que 10 à 12 hec-

tolitres par hectare, donnaient aujourd'hui 18 à 20 hectolitres à l'hectare, et qu'en même temps cependant le mètre cube de calcaire, qui coûtait il y a quinze ans jusqu'à 12 fr., ne coûtait plus que 2 fr. 80 c., grâce à des moyens nouveaux d'exploitation.

La création des prairies et l'élevé des bestiaux ont également pris des développements très-marqués.

Mais une partie des progrès obtenus est due surtout à l'emploi récent de la charrue à vapeur. M. Guillaumin a cité le petit pays de Brenne comme ayant tiré un parti excellent de cet engin puissant. Il nous a dit que 100 hectares de terre pouvaient ainsi être profondément labourés pour la modique somme de 30 fr., ou 30 centimes par hectare, c'est-à-dire 15 centimes par journal de terre, suivant notre manière bretonne de compter. — Mais je n'ai pas besoin d'ajouter sans doute que ce qui peut être facile et praticable dans la Sologne et la Touraine serait impossible dans la plupart de nos communes.

Les représentants de plusieurs autres départements, ceux de la Normandie et de la Bretagne surtout, ont cité l'élevé des bestiaux et le développement des prairies artificielles ou naturelles comme un des indices les plus certains des progrès réalisés dans ces deux régions.

Pour les départements du Nord et de l'Aisne en particulier, M. Gomart, de Saint-Quentin, a cité des perfectionnements nouveaux très-remarquables, obtenus depuis peu de temps dans la culture des betteraves et les raperies qui sont destinées à préparer les jus qui servent à la confection des sucres. Une grande fabrique entre autres s'est établie depuis peu dans les environs de Saint-Quentin, et, après avoir traité pour la production des betteraves pour 15 et 18 ans dans les fermes des environs, cette fabrique a fait les frais considérables

d'un nivellement qui a permis d'établir la transmission des jus d'un grand nombre d'établissements secondaires à la fabrique principale par des canaux souterrains qui ont plus de dix kilomètres de parcours.

D'aussi puissants moyens de fabrication, joints aux avantages de la culture par la vapeur, donnent justement à penser que bien des produits agricoles devront baisser sensiblement de prix dans un temps qui ne peut être éloigné. — Il y a déjà de nombreuses années que les cultures à la façon de Paris et de plusieurs autres parties de la France nous avaient porté à penser que l'infériorité des salaires agricoles, dans certaines régions, ne prouvait pas du tout que le prix de la production y fût pour cela à meilleur marché; des salaires beaucoup plus élevés et le temps bien mieux employé peuvent en définitive donner des résultats bien plus productifs. Nos cultivateurs bretons ne doivent pas laisser passer ces faits inaperçus, et sans y réfléchir sérieusement, car si, dans un temps qui n'est pas encore éloigné, nous fûmes en quelque sorte chargés des approvisionnements du Midi en céréales, il nous est appris aujourd'hui que les départements du Var et des Basses-Alpes, qui atteignaient à peine autrefois une production de 9 à 10 hectolitres à l'hectare, obtiennent aujourd'hui, ainsi que nous l'a assuré M. de Villeneuve, ancien ingénieur en chef des Bouches-du-Rhône, jusqu'à 20 hectolitres et quelquefois plus. Ce ne seraient donc pas seulement les importations de l'Orient qui nous feraient une redoutable concurrence.

Les labours aujourd'hui mieux entendus et partout répétés dans les vignes ont aussi assuré à cette branche de la richesse nationale une augmentation sensible de produits. En Mai et Juin, il se fait jusqu'à quatre labours

au pied des vignes et leur profondeur assure le maintien d'une fraîcheur utile ; si bien que là où on obtenait 30 hectolitres de vin, il n'est pas rare d'en obtenir aujourd'hui de 60 à 90.

En suivant les indications du programme et en passant de l'agriculture aux sciences économiques, le Congrès s'est arrêté toute une séance à une importante et très-grave question, qu'un économiste du Midi, élève de M. Le Play, je crois, avait posée, mais n'est pas venu traiter.

Il s'agissait d'indiquer les *moyens moraux, administratifs ou politiques propres à développer en France l'initiative individuelle*.

C'était là, comme vous le voyez, une bien lourde et bien grosse question ; et plusieurs de mes amis sachant que je faisais dans le moment une lecture à l'Institut, qui se rapprochait de ce sujet, m'ont prié d'en entretenir le Congrès au moins sommairement.

Je m'y suis hasardé, et j'ai d'abord demandé si l'auteur d'une pareille proposition avait lui-même calculé toute la portée de la question, bien résolu à ne pas y entrer d'une manière absolue et ne me proposant de dire que quelques mots sur des temps et des institutions qui, quoique déjà fort loin de nous, m'ont toujours paru empreintes de cet esprit de liberté et de mouvement qui peut seul faire vivre cette *initiative individuelle* dont l'absence est sentie de tous, et se trouve en même temps si préjudiciable à l'exercice des droits comme des puissantes facultés d'un grand pays.

Un simple coup d'œil sur le passé de la France prouve, en effet, que longtemps plusieurs de ses provinces furent en possession d'institutions très-libérales quoique souvent faussées, et qu'elles eurent tout le ressort et toute la flexi-

bilité nécessaires pour laisser aux citoyens cette active spontanéité de la volonté personnelle, véritable principe de toutes les conquêtes de la civilisation.

On ne peut d'abord oublier à cet égard que le nord et le midi de la France furent longtemps en possession de ces puissantes et grandes communes politiques, qui maintinrent leur indépendance avec tant de résolution, depuis les ^{x^e} et ^{xii^e} siècles presque jusqu'au temps de Louis XIV. — On sait, par les beaux travaux d'Augustin Thierry et de quelques autres, ce que furent ces grandes communes du nord dont nous parlons. En étudiant à leur tour celles du midi, dont l'histoire est moins connue, on retrouve sur les bords de la Méditerranée et jusques sur les rives de la Garonne et du Rhône, une foule de communes qui, comme Toulouse, Marseille, Nîmes, Arles, Montpellier, Pau et beaucoup d'autres, jouirent pendant plusieurs siècles d'une autonomie complète, où les citoyens de toutes classes se trouvèrent appelés à prendre part aux travaux et aux actes des cités auxquelles ils appartenaient. — L'administration locale, la levée des deniers publics et leur emploi, l'armement et la levée des hommes de guerre, la désignation des comptables, comme celle des magistrats chargés de rendre la justice, tout était de leur ressort et de leur droit. L'élection, quelquefois à plusieurs degrés, quelquefois directe et s'appuyant très-largement, comme à Marseille et à Montpellier, sur le suffrage universel, qui est de date et d'usage beaucoup plus anciens qu'on ne le croit, servait de base à ce régime où la volonté non plus que les intérêts de personne n'étaient négligés, et où à des retours très-fréquents, souvent au bout de l'année, chacun, dans les élections qui se succédaient, pouvait exprimer sa volonté comme ses désirs.

Je n'ai pas besoin d'ajouter sans doute que *cette initiative*

individuelle, dont l'absence est manifeste dans tant de circonstances aujourd'hui, ne pouvait manquer, alors, d'avoir tout le ressort et l'énergie qu'on pouvait désirer.

Si de ces communes, sortes de républiques au petit pied, on s'informe de ce qui se passait dans ces grandes provinces encore pourvues de leurs représentations provinciales, avant 1789, on reconnaît que là aussi il y avait pour tous les citoyens des institutions politiques et un courant d'affaires communes qui ne pouvaient manquer de stimuler, quelquefois très-activement, cette initiative de la volonté personnelle qui s'alanguit dans les liens plus ou moins serrés d'un régime, où des administrations centralisées doivent diriger tous les mouvements de la société vers une uniformité implacable de laquelle aucune volonté ne doit s'écarter.

A cette époque, en Provence comme en Languedoc, en Bretagne comme en Bourgogne, et dans deux ou trois autres provinces encore, les habitants de ces beaux pays étaient restés en possession du droit de gérer leurs propres affaires à peu près comme ils l'avaient entendu, tant que la royauté ne s'était pas imprudemment livrée à détruire des franchises et des immunités qui avaient fait la véritable force du pays, et fortement cimenté l'amour éclairé des peuples pour leurs souverains, tant que ceux-ci ne s'étaient pas joué des promesses et des garanties qu'ils leur avaient données à tant de reprises.

Dans ces temps tout impôt était réglé et consenti par les membres des trois États formant la représentation de ces provinces.

On sait que cette représentation était formée des trois ordres de l'ancienne société française : le clergé, la noblesse et le tiers-État. Dans notre province, ce dernier ordre avait quarante-deux représentants délégués des

principales villes de la province. Dans la Bourgogne, le Languedoc et la Provence, cette représentation du tiers était beaucoup plus forte eu égard à celle des deux autres ordres. Le principe, plusieurs fois reconnu, avait été que les représentants du tiers seraient au moins aussi nombreux que ceux des deux autres ordres réunis.

On sait d'ailleurs, quant aux intérêts propres de chacune de ces provinces, que les impôts, les milices et quelquefois les levées d'hommes destinés à l'armée active, comme dans le Languedoc et la Provence, étaient du ressort de ces assemblées. Pour l'exécution des décisions prises par les États, des Commissions spéciales, sous le nom de Commissions intermédiaires, étaient formées à la fin de chaque session, et tout ce qui pouvait toucher aux intérêts de la province était réglé par ces Commissions. Elles avaient à cet effet le choix et la nomination de tous les employés des services publics, depuis les ingénieurs jusqu'aux plus petits employés des services financiers, soit percepteurs ou collecteurs comme on les appelait, soit préposés des devoirs, gardes des établissements publics ou employés chargés du casernement et des étapes des troupes. Du reste, les fonctions de membre de ces Commissions, en pleine activité dans tout l'intervalle des sessions, exigeaient des aptitudes qui faisaient toujours rechercher les hommes les plus capables et les plus dévoués aux intérêts communs. C'est ainsi qu'un officier de la marine royale, M. de Piré de Rosuivinen, fut autorisé malgré son jeune âge, vingt-cinq ans, à faire partie, vers 1750, de la commission intermédiaire qui fut chargée de suivre les études relatives au canal projeté de Nantes à Brest. L'ingénieur Rochou, au commencement de ce siècle, rendait le meilleur compte de ses travaux.

Dans le commerce, dans les arts et dans l'industrie vous

retrouviez partout la même activité, et quand le Languedoc faisait, de ses deniers et par ses ingénieurs, ses ports de la Méditerranée avec le grand canal des deux mers, nous tracions nos grandes routes, sous le duc d'Aiguillon; la Bourgogne voyait se transformer ses vignobles et la surface entière de son territoire, à l'aide de pépinières auxquelles les Etats donnèrent leurs plus grands soins pendant plus d'un siècle. L'agriculture chez nous, les manufactures ailleurs, recevaient ainsi une impulsion toute locale qui devaient leurs succès à une étude incessante des besoins et des aptitudes de chaque province.

Voilà à peu près ce que je disais à nos collègues du Congrès des Sociétés savantes, et, fort de ce que le passé de notre province et de plusieurs autres pouvait nous apprendre sur la question posée au programme de la session, je terminais en leur rappelant que, quand, en 1789, la loi sur la nouvelle organisation départementale de la France fut discutée, il se leva dans le sein de l'Assemblée constituante un député de Nantes nommé Pellerin, modeste avocat à la sénéchaussée de cette ville, qui conjura ses collègues de ne pas se laisser aller à la malheureuse idée de multiplier outre mesure le nombre des départements dans la crainte de ne plus avoir hors de Paris que des administrations trop faibles pour faire entendre leurs plaintes et leurs doléances... Mais les idées du moment étaient ailleurs et Mirabeau, Target, Barnave, de la Rochefoucaud, écrasant notre pauvre député breton des foudres de leur éloquence, lui répondirent en entraînant l'assemblée : « que la nouvelle division des départements (quelques-uns en demandaient jusqu'à deux cents), aurait surtout l'avantage de rompre les habitudes des provinces et de détruire les grands corps qui deviendraient dangereux *parce qu'il n'y avait plus d'op-*

« *pression ministérielle à redouter.* » (Séances des 3, 4 et 6 novembre 1789.)

Plusieurs membres du Congrès ont à ce sujet, émis la pensée que le seul moyen de rendre aux citoyens et aux populations cet esprit d'initiative et ce juste intérêt que tout homme doit aux choses publiques, serait de leur faire une part plus considérable dans la gestion de leurs propres affaires. La Belgique, où les conseils provinciaux ont leur budget séparé de celui de l'État et l'emploi des fonds votés par eux, a été citée comme donnant un utile et très-bon exemple à suivre.

La dernière section du programme consacrée aux études archéologiques a donné lieu à des communications du plus haut intérêt. L'une d'elles, faite sur l'oppidum de Bibrac et les sépultures gauloises trouvées dans des puits de six à sept mètres de profondeur, a fixé la plus vive attention du Congrès. L'une des particularités de ces puits, c'est qu'on y trouve des débris comme cendres, ossements, verroteries et médailles gauloises, qui appartiennent à des âges différents et dont l'écart est fort grand.

Une autre communication de M. Parot, d'Angers, sur les fouilles faites par lui et la Société qu'il représente comme secrétaire, a aussi très-vivement intéressé le Congrès, sous les yeux duquel l'auteur a fait passer des bijoux et des fibules trouvés dans une crypte gallo-romaine. Des dessins et des planches d'une magnifique exécution, sorties des presses angevines, accompagnaient cette exhibition.

En passant du Congrès de Caumont aux Conférences de la Sorbonne placées sous la direction du ministre de l'instruction publique, je voudrais vous en rendre un compte également détaillé; mais la chose au fond ne serait qu'une nomenclature des lectures qui y ont été faites, et que vous retrouvez dans les volumes publiés par les ordres du mi-

nistre peu après la clôture des Conférences. M. le ministre lui-même paraît d'ailleurs avoir senti que tout l'intérêt des communications faites aux Conférences se trouverait surtout dans la publication des mémoires communiqués par les Sociétés départementales, car le plus grand nombre de ces mémoires ne sont pas lus dans toute leur étendue, et la discussion n'est ouverte que par une exception très-rare sur leur objet. Enfin, d'un autre côté, il arrive que ces Conférences se tiennent par moment à la même heure, de sorte qu'il devient impossible de se rendre compte de ce qui se fait dans chacune d'elles.

Au reste, cette année pour la première fois, on a pris le soin de distribuer aux délégués des Sociétés départementales, des catalogues imprimés des mémoires à lire dans les deux sections d'histoire et d'archéologie. Chacun peut y trouver des indications utiles pour ses travaux et ses préférences.

Je m'arrêterai quelque temps de plus à la section des sciences physiques, présidée par M. Le Verrier, directeur de l'Observatoire.

Une savante communication sur la météorologie, nous a appris que dans l'intérêt de l'agriculture, il serait très-désirable qu'il fût fait en France des observations aussi nombreuses qu'il s'en fait dans quelques pays. La quantité d'eau tombée sur chaque partie du territoire, notée avec soin, peut fournir pour certaines cultures des enseignements très-utiles. Ainsi, depuis que ces observations sont faites avec quelque suite dans certains départements, il est appris que quelquefois à 12 et 15 kilomètres de distance, il arrive qu'avec des pentes et des expositions différentes la différence des eaux pluviales tombées est très-grande. Mais jusqu'à présent on ne compte encore en France que 500 pluviomètres fournissant des observations utiles, tandis qu'en

Angleterre on en compte déjà 11 à 1,200 utilement placés. D'après M. Le Verrier, la France ne devrait pas en avoir moins de 2,000 pouvant servir à constater les variations de l'atmosphère. Il ajoute que le coût de ces instruments, ramené déjà au prix de 25 fr., devrait pouvoir être réduit à la modique somme de 10 fr. Avec de longues années et des observations ainsi multipliées, on acquerrait des connaissances de la plus grande utilité sur les aptitudes productives du pays.

Après cette communication, nous avons entendu M. Boujaouen, officier de la marine impériale. Sa parole vive et animée a longtemps captivé l'attention de l'assemblée, qui l'a suivi avec le plus grand intérêt dans le récit de ses voyages dans quelques-unes des terres australes et de la Nouvelle-Zélande en particulier. Ce que M. Boujaouen a dit de la faune de ces pays a surtout été remarqué, et ses auditeurs semblaient attachés à chacune de ses paroles quand il a parlé de cet oiseau gigantesque qui vivait encore dans quelques-unes de ces régions il y a très-peu d'années. Plusieurs naturels, qui assurent l'avoir vu, le décrivent très-bien et en montrent encore les plumes qu'ils ont recueillies. M. Boujaouen assure que les débris fossiles de ces oiseaux, qu'il nomme *moa*, se trouvent fréquemment dans les lieux qu'il a habités. D'après les renseignements les plus exacts, ces oiseaux auxquels le voyageur donne jusqu'à cinq mètres d'élévation, n'auraient pas disparu depuis plus de 10 à 12 ans et pourraient bien exister encore. Il ajoute que plusieurs de ces îles n'eurent longtemps ni aucun reptile, ni aucun mammifère.

Des communications de diverses natures, faites par MM. de Saporta (d'Aix) et Le Coq (de Clermont), sur les terrains géologiques de la France, ont été écoutées avec cet

intérêt de curiosité qui s'attache à tout ce qui peut nous apprendre quelque chose sur l'histoire de notre globe.

Après ces messieurs est venu un médecin, M. Labourdais, qui nous a rendu compte des nombreuses expériences qu'il a eu lieu de faire sur des noyés qu'il a rappelés à la vie. Suivant lui, la contraction des mâchoires n'est pas du tout un indice de mort, et il estime, quand l'immersion du noyé sous l'eau est encore récente, que sur douze malheureux dont la mâchoire est fortement contractée, neuf au moins peuvent être rappelés à la vie, tandis que deux seulement peuvent l'être quand la bouche est ouverte. Mais pour le cas où les mâchoires sont fortement contractées, la difficulté est de les ouvrir, et quand on y parvient ce qui est presque toujours possible, l'introduction d'un spéculum de l'invention de M. Labourdais, permet de nettoyer l'arrière-bouche et de rétablir la respiration. L'assemblée a demandé que cet instrument nouveau fût joint à toutes les boîtes de secours destinés aux noyés.

Je termine ici, messieurs et chers confrères, ce compte-rendu déjà très-long et cependant encore trop court, pour vous donner une idée complète des travaux des deux réunions auxquelles vous avez bien voulu me charger de vous représenter.

DU CHATELLIER.

Kernuz, ce 2 juin 1869.



LE MENDIANT ET LE CHIEN

APOLOGUE

Certain jour je flânais sur les quais de la Seine
Aux tortueux replis,
Et contemplais, rêveur, couler cette eau malsaine
Qui traverse Paris.

« A l'horizon, point de sergent de ville,
Se dit un mendiant passant à mon côté.
Abordons ce quidam à l'air doux et facile,
Il me fera la charité. — »

« — Mon bon monsieur, » dit-il, « écoutez la prière
D'un ouvrier blessé qui, privé de salaire,
A dans son galetas huit enfants à nourrir !
Pauvres enfants, ils ont perdu leur mère;
Si nul ne vient les secourir,
Demain peut-être, ils vont mourir
De froid, de faim et de misère !

Charitable monsieur, donnez-moi quelques sous ! »
Alors j'examinai l'importun. — Entre nous —
L'examen ne fut pas en tout point favorable.

Mais à l'égard du pauvre diable,
Ne voulant pas être inhumain,
— « Tenez, » dis-je, et lui mis deux gros sous dans la main.

— « Ah ! c'est tout ça ! quatre sous, c'est bien mince ! »

S'écria-t-il, « j'ai du guignon !

C'est mis comme un dandy, ça prend des airs de prince,

Et ça vous donne du billon ;

Va, va, je te connais, épicier de province ! »

De cela point ne m'offeussant,

Je poursuivis ma route en détournant la tête ;

Et comme un peu plus loin survenait un passant,

Mon insulteur prit un air innocent

Et dut recommencer sa quête.

Je m'éloignai plein de mépris,

Jurant qu'à l'avenir je ne serais plus pris

A secourir la doutense infortune

Qui, dans Paris, vous importune.

Plus loin, passant le pont que domine Heur l quatre,

Le bon roi de la poule au pot,

Je vis quelques badauds qui regardaient s'ébattre

Un chien galeux luttant contre le flot.

Il plongeait, pataugeait sans aborder la rive

Où se tenait, dans cette expectative,

Un gamin de Paris qui l'appelait bien fort.

Les badauds se pâmaient de rire ;

Le gamin, furieux, ne cessait de redire :

« Ici, Médor ! ici, Médor ! »

Pourtant l'animal débonnaire,

Jappant joyeusement, aborde enfin la terre.

« Brigand ! fît le gamin, ah ! tu vas y passer. »

A ces mots, il se penche afin de lui glisser

Au cou le nœud fatal qu'alourdit une pierre.

Médor, croyant jouer, fait un bond de côté,

L'enfant par lui heurté,

Chancelle, perd son équilibre,

Et dans l'onde est précipité !

Il va périr ! Mais non, Médor est encor libre,
Il plonge dans les flots, et, soutenant l'enfant,

S'en revient triomphant
D'avoir sauvé la vie à ce gamin perfide

Et cupide,
Que l'on venait de soudoyer
Pour le noyer !

Ce Moïse nouveau, mouillé comme un triton,
Se ressaisit, le croirait-on ?

Du chien qui le sauva d'une mort imminente,
Et le voilà qui tente
De le noyer encor !

Déjà la foule impatiente
S'agitait, déplorant le sort
De la pauvre bête innocente.
Chacun observait, anxieux,

Quand soudain l'un des curieux :

« Un louis pour ton chien ! tiens, voici ! je l'emmène, »
S'écria-t-il ému. — « Viens avec moi, Médor ! »

Et, ce disant, notre passant l'entraîne
Loin du bord,

Et du gamin enchanté de l'aubaine.

L'homme qui rend le mal pour le bien qu'on lui fait,
Et qui vient de maudire une main charitable

Peut-il se définir : *Animal raisonnable*,

Quand, avec son instinct, un chien est plus parfait ?

Point ne suffit, c'est chose trop facile,

De rendre le bien pour le bien ;

Mais imitant ce pauvre chien

Qui, mieux qu'un mendiant, observa l'Évangile

(Quoiqu'il ne fût qu'un animal),

Il faut rendre le bien à qui nous fait du mal.

E. DE BERMINGHAM.

HISTORIQUE

DE

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

ET SON AVENIR

MESSIEURS,

Dans la séance du 28 décembre 1863, à propos de l'accident arrivé à MM. Nadar et Godard, je vous ai dit quelques mots sur l'avenir de la locomotion aérienne. Permettez-moi de revenir sur ce sujet et de compléter ce que je n'ai fait qu'indiquer alors. Bientôt, j'en ai la conviction, l'homme pourra suivre les oiseaux dans leur vol ; laissez-moi vous développer les raisons sur lesquelles s'appuie cette opinion, que j'espère vous faire partager.

Pourquoi l'homme, qui a inventé des machines pour courir sur la terre et sur les eaux, avec une rapidité égale et même supérieure à celle des animaux les plus vites, ne pourrait-il pas voler dans l'atmosphère ? Quelles sont les lois qui s'y opposent ? La solution du problème est encore à trouver ; mais il en a été ainsi pour toutes les découvertes dont l'humanité s'est enrichie. Les objections, les protestations n'ont jamais manqué de se produire à l'apparition

d'une idée nouvelle. La société a été, et sera toujours composée de trois parties bien distinctes que l'on retrouve sans cesse, quelle que soit la nature de la question posée.

La première ne voit que le passé, ce qui a été est infiniment supérieur à ce qui est, et surtout, à ce qui sera ; car tout décline, tout s'altère, tout dégénère. Elle fait une histoire à sa fantaisie, ne prenant que les faits qui peuvent servir sa cause et récusant tout ce qui lui donne tort.

La seconde se complait dans le présent ; pour elle le passé n'est plus et l'avenir ne sera pas. Elle trouve à son gré ce qui est, elle s'y cramponne et le défend contre ceux qui veulent y toucher. Après elle la fin du monde.

La troisième, au contraire, ne voit que l'avenir ; le présent sera demain le passé, l'avenir seul est à considérer. Elle a tout le charme, toute la poésie de l'inconnu. C'est l'élément le plus jeune et par suite le plus vigoureux ; aussi, quelle que soit la force de ceux qui veulent faire reculer ou seulement arrêter, ils sont entraînés, et peuvent tout au plus modérer la marche en avant.

Cette digression n'était pas inutile, car elle fait comprendre quelle force, quelle énergie, quelle persistance et quelle foi il faut à l'inventeur en général, pour se lancer à la recherche d'une découverte nouvelle. Il est considéré tout d'abord comme un insensé ; il a des idées qui ne sont pas celles de tout le monde ; c'est un orgueilleux, qui se croit supérieur aux autres ; c'est un ambitieux, qui veut faire parler de lui, qui veut arriver à la fortune ; c'est un égoïste, qui ne voit que son invention, dépensant pour elle ce qui pourrait rendre la vie des siens plus facile. Enfin, c'est un paresseux, qui trouve plus commode d'avoir l'air de chercher quelque chose de nouveau, que de faire un travail lucratif. Les véritables inventeurs boivent le calice jusqu'au fond ; malgré tout ils marchent vers le but qu'ils entre-

voient à l'horizon. Ils ont reçu une mission qu'ils doivent accomplir. Ils sont marqués au front, ils sont choisis pour faire mieux comprendre la création, et aimer davantage le Créateur. Non seulement laissons passer ces pionniers de l'humanité, mais rendons moins difficile leur œuvre, s'il est possible. Bénissons, au moins, leur ardeur étrange, qui les met en dehors des voies battues, et qui les pousse vers un but que seul, souvent, ils entrevoient au fond de leur pensée. Pour les grandes inventions, pour celles qui ont eu une influence réelle sur l'humanité, bien des générations d'inventeurs se sont succédées ; beaucoup sont morts à la peine laissant l'œuvre inachevée. Souvent le dernier arrivé a recueilli toute la gloire, tous les bénéfices. Mais ses devanciers ont eu de ces saintes et sublimes joies intérieures, que l'on éprouve seulement quand la conscience dit que l'on a fait une œuvre utile à l'humanité ou seulement qu'on y a concouru. Et d'ailleurs, il est permis de penser que ceux qui quittent cette terre ne sont pas entièrement séparés de ceux qui y sont encore ; la chaîne n'est pas rompue par le fait de la mort. Qui peut dire que la pensée des survivants n'est pas une émanation de ceux qui ont été ?

Quoi qu'il en soit, une première idée a toujours besoin d'être mûrie, il lui faut en quelque sorte une longue incubation pour se traduire en fait. D'abord elle est à peine quelque chose, puis peu à peu elle se dégage, elle prend corps ; souvent elle éprouve bien des transformations successives. Il en est d'elle comme de certains fleuves dont les sources donnent à peine assez de liquide pour abreuver la terre ; sans les ruisseaux, sans les rivières qui viennent successivement leur apporter le contingent de leurs eaux, ils resteraient ignorés et n'atteindraient jamais la mer qui les appelle.

Pour la locomotion aérienne voyons comment l'idée

s'est présentée tout d'abord, et comment elle a été traduite.

Dans l'antiquité on n'en trouve qu'une seule trace. Dédale, architecte et sculpteur grec, auquel on doit, dit-on, la cognée, le niveau, la tarière et les voiles des navires, avait un neveu nommé Talus, qui fut son élève. Bientôt, au dire de la fable, le disciple éclipsa son maître, qui en conçut une jalousie telle qu'il le fit périr secrètement. Le crime découvert, l'aréopage condamna Dédale au bannissement. Il se réfugia dans l'île de Crète où Minos l'accueillit favorablement. C'est alors que Dédale construisit, dans la ville de Cnosse, le fameux labyrinthe où il fut enfermé avec son fils Icare, pour avoir facilité les amours infâmes de Pasi-phæ. Ils s'envolèrent au moyen d'ailes construites par Dédale. Icare tomba dans la mer où il se noya ; Dédale, plus heureux, gagna la Sicile.

Pour retrouver l'idée de la locomotion aérienne, il faut sauter d'un bond de ces époques si reculées et si incertaines au xvii^e siècle. Dans les voyages du père Lana, il est question de moyens inventés par lui en 1670 pour voler dans l'air. En 1676, le *Journal des savants* (1^{re} édition, page 426), parle d'une machine pour voler dans l'air, inventée par Besnier. Un autre journal de 1772, donne la description d'un cabriolet volant, inventé par Desforges. Vers la même époque, Blanchard essaie de s'élever dans l'air par les seuls effets de la mécanique. En 1782, il construit un vaisseau volant qui n'a jamais volé. En 1699, Borelli présente à la reine Christine, un ouvrage qui veut démontrer que la locomotion aérienne est possible. Enfin, le P. Laurent Barthelemy, demande au roi de Portugal la permission de voyager dans l'air.

Quoique plusieurs autres tentatives aient été faites pour arriver à une solution, il faut se porter à l'année 1783 pour

voir l'idée pratique se traduire. A cette époque seulement, Etienne et Joseph Montgolfier, fabricants de papier à Annonay, en Vivarais, appliquèrent en grand le principe en vertu duquel les bulles de savon montent dans l'air. Ils se posèrent ainsi la question : faire une enveloppe légère et la remplir d'air échauffé. Après bien des essais infructueux, ils la résolurent de la manière suivante : ils construisirent un globe avec de la toile d'emballage doublée de papier, à la partie inférieure ils laissèrent une ouverture d'un mètre carré environ, au-dessous de laquelle ils suspendirent une corbeille en fil de fer. C'est dans cette espèce de grille qu'ils firent brûler de la paille hachée mêlée à des chiffons de laine et des rognures de papier, pour échauffer l'air destiné à remplir leur ballon.

Le 5 juin 1783, sur la petite place d'Annonay, en présence des Etats de Vivarais et d'une foule immense attirée par l'étrangeté du spectacle, les frères Montgolfier lancèrent le premier ballon qui, en quelques minutes, monta à plus de 500 mètres de hauteur. Des acclamations immenses saluèrent cette première ascension, qui faisait espérer que dans peu de temps l'homme pourrait explorer l'atmosphère dans tous les sens. Les Etats du Vivarais rendirent compte de l'événement à l'Académie des sciences, qui décida que les frères Montgolfier seraient appelés pour faire un nouvel essai à Paris. Mais l'impatience de voir appliquer cette grande découverte était si grande, qu'une souscription se couvrit de signatures, et l'on put mettre à la disposition de Charles, professeur de physique, une somme de 10,000 francs pour faire immédiatement un essai sous les yeux des Parisiens.

Robert, fabricant d'appareils de physique, sous la direction de Charles, construisit le ballon. On ne con-

naissait pas la nature du gaz employé par les frères Montgolfier, on savait seulement qu'il était moitié moins lourd que l'air. Charles eut alors l'idée heureuse de se servir du gaz hydrogène, découvert quelques années auparavant par Cavendish, et qui était quatorze fois plus léger que l'air. Le 27 août 1783 le ballon de Charles fut lancé au milieu du jardin des Tuileries. Toute la population de Paris réunie dans le jardin et aux environs, grimpée sur les arbres, rangée sur les toits des maisons et attroupée sur toutes les hauteurs de la capitale, put voir ce premier aérostat monter, en quelques minutes, à une hauteur considérable.

Un mois plus tard, le 19 septembre 1783, Etienne Montgolfier, répondant au désir de l'Académie, répétait à Paris l'expérience faite à Ammonay, le 4 juin précédent. Il lançait dans les airs une montgolfière, ou ballon à feu, qui emportait un mouton, un coq et un canard. Ces premiers aéronautes, après avoir atteint une hauteur considérable, descendirent sur la terre sans accident.

On ne peut se faire une idée de l'enthousiasme qui régnait alors au sujet de cette découverte, qui semblait devoir bouleverser tout le système social établi, en changeant les rapports des peuples entre eux, et les conditions de la vie présente. Aussi les Montgolfier furent poussés à entreprendre la construction d'une montgolfière capable d'emporter des hommes. Autour de la corbeille en fer, ils disposèrent un espèce de panier circulaire. A la fin d'octobre tout était prêt; deux hommes intrépides, comme on en trouve toujours dans de semblables circonstances, Pilatre des Rosiers et le marquis d'Arlandes, se présentèrent pour tenter ce dangereux voyage. Mais au moment du départ, le roi Louis XVI et Etienne Montgolfier lui-même, hésitèrent longtemps avant de permettre l'ascension de ces fous héroïques. Cependant,

le 31 octobre 1783, les deux aéronautes s'enlevèrent dans la nacelle du ballon à feu et furent emportés dans les airs ; longtemps ils répondirent aux cris formidables qui les saluaient de la terre. Cette mémorable ascension eut lieu au bois de Boulogne, dans les jardins du château de la Muette ; elle fut on ne peut plus heureuse : Pilatre et d'Arlandes descendirent à quelques lieues de Paris et furent reçus comme des triomphateurs par toute la population, qui avait suivi la direction prise par la montgolfière.

Un mois après, le 1^{er} décembre de la même année, Charles et Robert firent une nouvelle ascension, mais avec un ballon contenant 500 mètres cubes de gaz hydrogène. Ils s'élevèrent du jardin des Tuileries au bruit du canon et aux acclamations de la foule. Deux heures après ils descendirent à neuf lieues de Paris, dans la prairie de Nesles.

A partir de ce moment, beaucoup d'ascensions furent faites, non seulement en France mais encore dans les autres parties de l'Europe. Quelques-unes sont restées célèbres par l'audace de ceux qui les tentèrent. Ainsi, Blanchard, aéronaute français et le docteur irlandais Jeffries, partirent le 7 janvier 1785 de Douvres et vinrent tomber à Calais. Mais que de péripéties terribles pendant ce voyage annoncé depuis longtemps ! L'aérostat qui les portait commença à perdre du gaz vers le milieu du trajet ; il descendait d'une manière sensible et bientôt il fut à quelques mètres seulement de la mer. Les aéronautes en jetant tout ce qu'ils avaient de lest purent remonter, mais le ballon s'abattit de nouveau. Ils allaient faire naufrage près du port de Calais, dont ils n'étaient plus qu'à quelques milliers de mètres, s'ils n'avaient jeté tout ce qui était dans la nacelle, provisions, instruments, habits même. Les pauvres voyageurs purent venir tomber presque nus à la porte de Calais. Ils furent reçus d'une manière splendide par les ha-

bitants, qui avaient pu suivre une partie de cette lutte terrible. Blanchard fut nommé citoyen de Calais et son aérostat fut suspendu dans la principale église de cette ville. Le 5 juin de la même année, Pilatre des Rosiers et Romain, tentèrent le même voyage en partant de Boulogne. Mais quelques instants après leur départ, l'enveloppe de l'aérostat se déchira et les deux aéronautes tombèrent sur la terre où ils se brisèrent. Des Rosiers avait combiné les deux espèces de ballons; la partie supérieure de son véhicule était un aérostat et la partie inférieure une montgolfière.

Dès ce moment tout est trouvé pour les ballons. Le gaz hydrogène remplace l'air échauffé au moyen d'un foyer placé sous le ballon, et qui était un danger permanent pour les aéronautes. L'enveloppe est en soie, enduite de caoutchouc; elle est imperméable et conserve le gaz hydrogène. Au-dessus du ballon est une soupape qui permet de laisser échapper du gaz, quand l'aérostat arrive dans les régions où la densité de l'air est assez diminuée pour que l'enveloppe se gonfle outre mesure sous l'action du gaz intérieur. La nacelle, destinée à recevoir les aéronautes est suspendue aux différentes cordes qui forment les mailles d'un filet, couvrant la partie supérieure du ballon. De cette manière son poids est réparti sur toute la partie supérieure de l'aérostat. Les dimensions d'un ballon, devant porter un poids donné, se calculent avec la plus grande exactitude; on emploie le lest pour modérer une descente trop rapide, ou encore pour monter. On fait usage du baromètre pour connaître la hauteur à laquelle on est parvenu.

Le gaz hydrogène s'obtient facilement par la décomposition de l'eau sous l'action de l'acide sulfurique et du fer; on opère comme dans un laboratoire de chimie, avec cette différence que la cuve à eau est un grand baquet, l'éprouvette à gaz un tonneau défoncé et renversé, les ballons

producteurs de petites barriques. Enfin, Elisa Guérin, invente le parachute, immense parapluie qui surmonte la nacelle. Si par une cause ou une autre, l'aéronaute veut descendre en abandonnant son ballon, il coupe la corde qui retient le parachute, la nacelle descend alors avec une rapidité extrême qui bientôt déploie le parachute. Dès ce moment, la résistance que l'air oppose à ce dernier modère la vitesse de descente et la nacelle peut ainsi toucher terre sans danger pour ceux qui la montent. Le 22 octobre 1797, Jacques Guérin descendait ainsi d'une hauteur de mille mètres; depuis il a eu de nombreux imitateurs

Rappelons ici les noms de quelques aéronautes célèbres, qui ont payé de leur existence les tentatives hardies qu'ils ont faites. En 1819, M^{me} Blanchard, qui avait fait de nombreuses ascensions, vint se briser le crâne sur le pavé de la rue de Provence, à Paris. Certaines ascensions du comte Zambeccari, de Bologne, ont été marquées par des péripéties terribles. Une fois, la lampe à esprit de vin qui servait à échauffer l'air de sa montgolfière se brisa et il fut entouré de flammes. Son sang-froid le tira de cette position horrible, il put éteindre ce commencement d'incendie et descendit sans accident. Plus tard, voulant traverser la mer Adriatique avec un aérostat, il tombe dans la mer et reste cramponné toute une nuit aux débris de son ballon, que les lames couvrent à chaque moment. Ce n'est qu'au jour qu'il est recueilli par un bateau de pêche. Enfin, dans une dernière ascension qu'il fit en 1812 à Bologne, il périt dans sa montgolfière incendiée par la lampe à esprit de vin. Je pourrais encore vous raconter comment périrent Harris, Mement, Olivaré, Émile Dechamps et quelques autres, mais il vaut mieux vous faire remarquer que sur 12,000 ascensions environ, qui ont eu lieu jusqu'à ce jour, on en compte à peine vingt dans lesquelles les aéronautes trouvèrent la mort.

Voyons maintenant comment les ballons, qui devaient produire un si grand changement dans l'état social, ont été utilisés jusqu'ici.

En l'an II de la république, Monge conçut l'idée d'employer les aérostats pour observer les mouvements des ennemis du haut des airs. Une commission composée des savants de l'époque partagea l'opinion de Monge, et le Comité de salut public fit faire des expériences. Une compagnie d'aérostiers, commandée par le physicien Coutelle, fut créée et établie dans le parc du château de Meudon. C'est là que fut construit le premier aérostat de guerre, si l'on peut employer cette expression. Il était en taffetas et avait 10 mètres de diamètre; deux longues cordes lui permettaient de s'élever à 540 mètres et devaient le retenir captif. Cette étrange machine de guerre fut employée pour la première fois au siège défensif de Maubeuge, en 1794. Coutelle, de sa nacelle, put observer tous les mouvements des Autrichiens et les gêna beaucoup. Ce fut en vain que l'ennemi chercha à atteindre l'aérostat avec des boulets. Dans le courant de la même année, la compagnie d'aérostiers fut au siège offensif de Charleroi et, peu de jours après, on conduisit l'aérostat tout gonflé au milieu de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il fut employé pendant la bataille de Fleurus. Coutelle resta neuf heures dans sa nacelle et put transmettre au général Jourdan des renseignements utiles. Dans cette circonstance, l'aérostat contribua au succès de la bataille, non seulement en donnant des indications utiles sur les mouvements de l'ennemi, et par l'espèce de confiance que cette machine inspira à nos soldats, mais surtout par l'inquiétude et presque la frayeur qu'elle produisit chez les Autrichiens. Les difficultés pour faire franchir à l'aérostat les quelques lieues qui séparent Charleroi du champ de bataille de Fleurus, furent considérables. Pourquoi le ballon n'avait-il pas été

dégonflé ? C'est que le soufre était alors si rare, que c'est à peine si la France en possédait assez pour la fabrication de la poudre. Aussi il était défendu aux aéroliers de se servir d'acide sulfurique pour la production du gaz hydrogène. Ils devaient avoir recours à la décomposition de l'eau ; dans de telles conditions, le gonflement du ballon demandait au moins cinquante heures et il exigeait un matériel considérable.

De Fleurus, Coutelle fut au siège offensif de Mayence ; une seconde compagnie fut alors créée pour faire partie de l'armée d'Égypte, mais elle ne joua aucun rôle pendant toute la campagne. Le premier Consul licencia la compagnie et les aéroliers militaires disparurent. Cependant en 1812, les Russes eurent l'idée de se servir de ballon pour laisser tomber au milieu de nos camps, de puissantes machines de destruction. Les essais qu'ils firent pour atteindre ce triste but, ne donnèrent heureusement aucun résultat satisfaisant et ils abandonnèrent leur projet. En 1830 l'armée expéditionnaire d'Alger emporta encore un ballon, mais il ne servit pas.

Si l'aérolier était d'une faible utilité pour la guerre, il pouvait permettre des observations intéressantes au milieu de l'atmosphère qui nous environne. Le 18 juillet 1803, à Hambourg, les deux flamands Roberston et l'Hoest, montèrent à une grande hauteur pour faire des observations de physique. Au mois d'août 1804, Biot et Gay-Lussac exécutèrent une ascension qui est restée célèbre ; ils purent constater l'état électrique de l'air et la permanence du pouvoir magnétique à une grande hauteur. Dans un second voyage que Gay-Lussac entreprit seul, il monta à 7,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le baromètre était descendu de 0^m76 à 0^m32 et le thermomètre qui marquait 27° de chaleur au départ, n'indiquait à cette hauteur que 9°

au-dessous de zéro. De l'air puisé dans ces régions élevées fut trouvé composé des mêmes éléments que celui que nous respirons; la sécheresse était telle que le papier se crispait comme devant un feu ardent; l'air était très-raréfié, aussi la respiration et la circulation du sang étaient considérablement accélérées.

En 1850, MM. Barral et Bixio, à Paris; en 1862 et 1863, M. Glaisher, chef du bureau météorologique de Greenwich, dernièrement M. Flammarion, ont fait des ascensions scientifiques qui ont donné quelques résultats intéressants pour la météorologie et la physique du globe; mais on est loin d'avoir tiré de l'aérostat tous les avantages qu'il peut fournir pour l'étude scientifique de l'atmosphère.

En dehors de ces quelques ascensions faites dans un but utile, les aérostats ne servent guère aujourd'hui que pour augmenter la somme des réjouissances dans les fêtes publiques.

L'emploi des aérostats est resté très-limité, par cette seule raison que depuis 1783 la question de leur conduite, ou mieux celle de leur direction, n'a pas fait un pas; et, tout d'abord, il semble impossible de pouvoir jamais se rendre maître d'un ballon: il présente une trop grande surface sur laquelle agit avec une puissance considérable, même la brise la plus légère.

Je vais passer en revue quelques-uns des moyens essayés ou proposés, mais avant, permettez-moi de bien préciser l'état de la question dans l'état actuel des choses.

On calcule facilement les dimensions d'un ballon devant porter un poids donné. La différence entre le poids de l'air déplacé et celui du gaz qu'il contient est la somme des poids des parties suivantes: enveloppe et agrès de l'aérostat, nacelle, lest, ancres et câbles, provisions et instruments, aéronautes.

Au-dessus du ballon est une soupape que l'on peut ouvrir de la nacelle et qui permet de faire différentes manœuvres. On donne toujours une force ascensionnelle plus grande que celle nécessaire pour tenir tout le système en équilibre; en d'autres termes, le poids de l'air déplacé est toujours plus grand que celui de tout le ballon. Il en résulte que dès que l'aérostat est lâché, il s'élève dans l'atmosphère avec une vitesse qui va toujours en diminuant jusqu'au moment où le poids de l'air déplacé, et dont la densité diminue au fur et à mesure que l'on monte, est égal à celui de tout l'appareil. Alors l'aérostat reste sans monter ni descendre, emporté avec une vitesse précisément égale à celle du courant d'air dans lequel il se trouve plongé, et n'éprouvant aucun mouvement indiquant sa vitesse, qui peut être de 20 mètres et plus par seconde. Arrivé à ce moment, on ne peut monter qu'en jetant du lest; par là on diminue le poids de tout le système, et comme celui de l'air déplacé reste le même, l'aérostat monte. Pour descendre on ouvre la soupape, qui laisse sortir une certaine quantité de gaz; par là on diminue l'espace occupé et, par suite, le poids de l'air déplacé. Celui de l'aérostat restant sensiblement le même ce dernier descend. Pour remonter il faut jeter de nouveau du lest; pour redescendre il faut lâcher de nouveau du gaz. On conçoit que ces manœuvres sont limitées; bientôt tout le lest est jeté et tout le gaz qu'il est possible de lâcher est sorti. Il faut alors descendre.

Telles sont les seules manœuvres possibles dans l'état actuel de la question; on ne peut aller ni à droite ni à gauche, ni en avant ni en arrière; il faut suivre invariablement le courant d'air dans lequel on se trouve.

Revenons maintenant aux moyens proposés pour pouvoir diriger les aérostats. L'objection qui se présente tout d'abord est celle-ci : le ballon ne se trouve pas dans

les mêmes conditions que le navire, qui plonge en partie dans l'eau, beaucoup plus résistante que l'air, et sur laquelle il peut s'appuyer pour résister aux vents. De sorte qu'il ne peut jamais avoir la vitesse du courant aérien qui le pousse, quelle que soit la force de ce dernier. Le ballon, au contraire, se trouve toujours dans un milieu à peu près homogène par lequel il est emporté. Dans cet ordre d'idées on a combiné l'aérostat et le cerf-volant; on a lié des aérostats ensemble, les uns plus bas, les autres plus haut, de manière à trouver des milieux de différentes densités. Ces combinaisons n'ont donné aucun résultat pratique jusqu'à ce jour du moins.

Prenant pour point de départ les poissons, qui se trouvent dans un seul milieu, on a cherché à faire jouer à l'aérostat le rôle de la vessie natatoire, se réservant d'armer l'appareil de nageoires et d'une queue pouvant être manœuvrées par les aéronautes. Mais il a été impossible de donner une force suffisante au poisson-volant. La densité des poissons est à peu près celle du liquide dans lequel ils se trouvent et par suite la vessie natatoire, au moyen de laquelle ils peuvent augmenter ou diminuer le déplacement qu'ils produisent, n'a pas besoin d'un grand volume. En outre, la vitesse des courants liquides est en général très-faible, par suite les poissons peuvent aller dans tous les sens, en haut, en bas, en avant, en arrière, à droite et à gauche. Pour le poisson-volant, l'aérostat ou les aérostats doivent tout porter; ils occupent donc un très-grand volume et ils sont soumis à des courants d'air animés d'une très-grande vitesse.

Enfin, d'autres chercheurs ont voulu imiter les oiseaux, ils ont muni leur véhicule d'ailes manœuvrées par les aéronautes ou par une machine; mais la force méca-

nique de l'homme n'est que la 92^e partie de celle que déploie l'oiseau lorsqu'il se soutient dans l'air ; par suite la solution est impossible sans l'emploi de machines qui sont encore à découvrir. Celles qui existent aujourd'hui ont un poids trop considérable comparé à la force qu'elles peuvent développer.

Ainsi donc, dans l'état actuel de la question, il n'est aucun moyen pratique de conduire un ballon. Mais est-il nécessaire de le diriger ? Ne peut-on utiliser, pour aller à un point donné, les courants d'air qui vont vers ce point ? La masse de l'atmosphère est animée dans des directions différentes, selon la hauteur à laquelle on s'élève. La marche des nuages en différents sens prouve l'existence de ces courants. Comme le navire à voiles qui cherche un bon vent pour le conduire à un lieu donné, le ballon pourrait aller à la découverte d'un courant favorable qui le conduirait vers le point qu'il veut atteindre. Mais alors l'aéronaute devrait pouvoir rester en l'air un temps presque illimité ; par suite il faudrait que l'enveloppe fût complètement imperméable pour qu'elle conservât pendant longtemps le gaz qu'elle contiendrait. Il faudrait pouvoir monter et descendre à volonté, sans avoir recours au délestage du ballon et sans dégagement de gaz. Il faudrait en outre pouvoir connaître la direction du courant dans lequel on se trouve. Ces différents problèmes ne semblent pas d'une solution impossible.

Pour ce qui regarde l'enveloppe, on est arrivé à un tissu, composé de plusieurs toiles séparées par des couches de caoutchouc, qui présente toute l'étanchéité désirable. Le ballon captif de l'Hippodrome est resté gonflé pendant plusieurs semaines sans perte de gaz sensible. Celui de Londres était encore plus imperméable

Puis enfin ne pourrait-on pas emporter les moyens de faire une certaine quantité de gaz et compenser les pertes ?

Pour monter ou descendre à volonté que faut-il ? Diminuer la capacité du ballon pour descendre, l'augmenter pour monter et cela sans lâcher le gaz et sans jeter le lest. Ne peut-on pas retirer une certaine quantité de gaz du ballon et le comprimer, au moyen d'une pompe aspirante et foulante, dans un récipient placé dans la nacelle : on le retrouverait là pour le renvoyer dans le ballon lorsqu'il faudrait monter. Quant à la nécessité dans laquelle on se trouve souvent de lâcher du gaz pour éviter les déchirures de l'enveloppe, l'expérience apprendrait bien vite les dimensions à donner à cette enveloppe pour qu'il n'y ait aucun danger d'explosion dans les régions supérieures où l'homme peut monter.

Au sujet de la direction du courant dans lequel on se trouve et la vitesse qu'il peut avoir, les observations astronomiques et la pratique feraient bien vite découvrir des moyens efficaces. Vous voyez que la locomotion aérienne, au moyen des ballons, pourrait être indépendante de la direction de ces derniers. Du reste, il en est de la locomotion aérienne comme de tant d'autres découvertes faites aujourd'hui et qui ont demandé, avant d'arriver à l'état où nous les voyons, bien du temps pour que les différentes parties de la question se présentassent à leur heure ; bien des intelligences pour s'atteler successivement à l'idée première et la faire marcher ; bien des essais infructueux et dispendieux. En général, l'importance et l'utilité d'une invention est en rapport avec le temps, les difficultés et les sacrifices qu'elle a demandés.

Une idée assez originale a été présentée il y quelques

années, elle rentre par le fait dans celles qui viennent d'être indiquées ; une souscription a été ouverte pour couvrir les frais d'un essai. Il ne s'agissait pas non plus de diriger un ballon, il devait suffire de pouvoir le maintenir en place, ou du moins de lui donner une vitesse moins grande que celle du courant d'air dans lequel il se trouverait. De cette manière on espérait donner de la puissance à une espèce de gouvernail pouvant faire dévier l'aérostat d'un côté ou de l'autre. Le principe sur lequel on s'appuyait était ainsi énoncé : Toute la masse de l'atmosphère n'est pas animée d'une vitesse égale à celle de la terre dans son mouvement diurne. Si les premières molécules, en contact avec la surface du sol, possèdent cette vitesse, celles qui sont au-dessus n'étant pas solidaires des premières ont une vitesse qui diffère d'autant plus de celle de la terre que l'on s'éloigne davantage de cette dernière. Supposons qu'à 4,000 mètres la vitesse de l'atmosphère ne soit plus que la moitié de celle de la terre, il suffirait de se maintenir à cette hauteur pour voir passer toute la circonférence de la terre dans l'espace de 48 heures. Or, si l'on pouvait, avec le gouvernail, dévier du courant qui emporterait le ballon, de manière à gagner le parallèle sur lequel se trouve le lieu que l'on veut atteindre, il suffirait de descendre dès que l'on se trouverait au-dessus de ce point. Ce système, de M. Petin, devait être composé de quatre ballons occupant les angles d'un quadrilatère portant un plancher, sur lequel devaient être établis la machine propulsive et le gouvernail. Je participai à la souscription des 200,000 francs qui furent demandés ; sans doute un essai a eu lieu, mais il est à croire qu'il ne donna aucun résultat pratique, car il ne fut plus question de rien.

Je vais entrer maintenant dans un autre ordre d'idées; il ne sera plus question de ballon. Quoi qu'on fasse, l'aérostat présentera toujours un volume qui rendra très-difficile toute action sur la direction qu'il suivra.

Si l'on examine le vol de certains oiseaux, la pie, par exemple, que l'on rencontre le plus souvent sur nos routes, on peut faire les observations suivantes : Pour s'élever de terre, l'animal bat des ailes et court. Il arrive ainsi à une vitesse assez grande pour que la composante verticale de l'air sous les ailes enlève son corps au-dessus du sol. Dès-lors il peut, sans aucune gêne, employer toute la puissance propulsive de ses ailes. Pour moins se fatiguer dans sa course, il plane, c'est-à-dire qu'il continue à avancer en vertu de la vitesse acquise en laissant ses ailes étendues sans mouvement apparent. Tant que la vitesse est en rapport avec l'inclinaison de ses ailes il marche horizontalement. Au fur et à mesure que la vitesse diminue, il ne peut continuer à se maintenir dans un plan horizontal qu'en diminuant successivement l'angle de ses ailes par rapport à ce plan. Cependant il arrive bientôt un moment où il ne peut se maintenir; alors il bat des ailes pour se donner de la vitesse et plane de nouveau. La queue joue un grand rôle dans les mouvements de l'oiseau; pour monter il l'élève, pour descendre il l'abaisse, pour aller à droite il l'incline à droite, pour aller à gauche il l'incline à gauche. Lorsqu'il veut prendre terre, il combine l'action de ses ailes et celle de sa queue pour détruire tout son mouvement et se pose sans vitesse.

Il semble naturel, pour arriver à la locomotion aérienne, de prendre modèle sur les oiseaux. Aussi les observations dont je viens de parler ont conduit à un système nouveau.

Essayé en petit il a donné des résultats tels que l'inventeur le fait exécuter en grand dans ce moment.

Voici à peu près la description de l'appareil : une machine à air chaud à deux cylindres actionne l'arbre d'une hélice à grandes ailes; l'espèce de carcasse, dans laquelle est établie la machine, reçoit en avant, de chaque côté de l'hélice propulsive, deux ailes fixes, déployées et inclinées de 14° par rapport au plan horizontal. A l'arrière sont disposées deux queues. L'une horizontale remplace la queue de l'oiseau; l'autre verticale joue le rôle du gouvernail d'un navire. Tout ce système est monté sur trois grandes pattes à roulettes, disposées de telle sorte que l'inclinaison des ailes soit au départ bien plus grande que 14° . Pour enlever cette espèce d'oiseau mécanique aux ailes immobiles, on met en mouvement l'hélice, tout en le laissant descendre sur un plan incliné. Bientôt la vitesse est telle que la composante verticale de l'air sur lequel s'appuient les ailes, est plus considérable que le poids de tout l'appareil, aussi il quitte la terre comme la pie dont je vous parlais tout à l'heure. La queue, comme je l'ai dit plus haut, servira à maintenir les ailes à une inclinaison telle que l'on pourra monter à la hauteur que l'on voudra atteindre. Dès ce moment on ira horizontalement en se dirigeant avec le gouvernail sur le lieu où l'on doit descendre. La vitesse pour laquelle la machine est faite est de huit mètres par seconde, ce qui correspond à une brise fraîche. En dehors de cette limite l'oiseau cessera évidemment d'avancer dans la direction opposée au courant, mais il est supposable qu'il pourra, quand le vent lui sera contraire, aller chercher, soit plus haut, soit plus bas, des brises favorables. Le modèle au dixième qui a été fait, est une merveille comme légèreté; le tout pèse 700 grammes; mais il a demandé au moins dix années de travail. L'appareil en grand, auquel

on travaille dans ce moment, pourra enlever un homme, il pèsera 70 kilogrammes. La machine devra développer une force suffisante pour donner à ce système une vitesse de sept à huit mètres par seconde.

Tout ce que je viens de dire montre que la question de la locomotion aérienne n'est pas abandonnée ; elle est dans la période du recueillement, par laquelle toute question passe, quand les enthousiastes l'abandonnent et qu'elle tombe aux mains des hommes sérieux et patients. Plusieurs voies semblent devoir y conduire, mais peut-être notre génération ne verra pas sa solution complète ; il faut le craindre en voyant l'état social atteint par l'humanité. Les grandes découvertes ne se font qu'aux heures marquées par le Créateur, ou du moins elles n'apparaissent complètes qu'au moment précis où elles doivent avoir une utilité réelle. Les conséquences de la locomotion aérienne seront tout d'abord l'inutilité des frontières, des fortifications, des armées de terre et de mer, des douanes, des octrois, etc., et certes, bien des modifications sociales en découleront. Or, sommes-nous assez avancés pour subir cette espèce de transformation, préparée cependant par la locomotion sur la terre et sur l'eau. Qu'importe, du reste, si notre génération ne voit pas cette nouvelle découverte ! n'a-t-elle pas eu les chemins de fer, les navires à vapeur, le télégraphe électrique, la photographie, etc. ? Elle peut bénir le Créateur de toutes choses de lui avoir fait la part si belle.

L. DU TEMPLE.

Brest, le 25 septembre 1869.



LA PRIÈRE DU SOIR

Quand l'âme est dans le Ciel, elle ne sent plus
ses douleurs : elle emporte avec soi tout l'homme.

CHATEAUBRIAND.

Lorsque le souvenir de mes peines passées
Réveille mes regrets , attriste mes pensées ;
Lorsque sombre , abattu , je sens renaitre en moi
D'un lugubre avenir le douloureux effroi ;
Au pied des saints autels je m'avance et je prie :
Je prie et tout-à-coup dans mon âme flétrie
Le charme de l'espoir succède à la terreur ,
Les élans de la joie à ceux de la douleur.
C'est ainsi qu'au printemps la nocturne rosée
Vient ranimer le sein de la terre épuisée.
Prière , esprit céleste , ange consolateur ,
Notre dernier appui , notre dernier bonheur ,
Des enfants de la Foi sur des ailes de flammes
Au céleste séjour tu transportes les âmes.
Colombe d'alliance auprès de l'Eternel ,
Tu joins l'homme à son Dieu , la terre avec le Ciel,
Et pour calmer leurs maux et tromper leur souffrance ,
Aux cœurs infortunés tu donnes l'espérance.....

C'est en vain que l'erreur te montre à nos regards
Le front baissé, l'œil triste et les cheveux épars,
Incertaine en ta marche et toujours gémissante,
Exhalant en soupirs ta voix faible et tremblante.
Non; telle tu n'es pas, Fille aimable des Cieux.
Grossiers adorateurs de sanguinaires dieux,
Les hommes d'autrefois t'avaient défigurée :
Ton front est calme et pur, ta démarche assurée;
Symbole du salut, la croix brille en tes mains;
L'espoir luit dans tes yeux suppliants et sereins.
Les longs cris de douleur, ces mortelles alarmes,
Ces regards consternés, ces yeux baignés de larmes
Convenaient à des dieux impuissants et cruels
Que ne purent jamais attendre les mortels.
Toi, si ton œil répand des pleurs dans le silence,
Ce sont des pleurs d'amour et de reconnaissance
Versés devant un Dieu qui se laisse implorer,
Dieu qui nous dit d'aimer, de croire et d'espérer.
Bienheureux le mortel qui croit à l'existence
De ce Dieu dont la terre atteste la puissance!
Heureux qui vers le Ciel élevant les regards,
Y voit ce nom d'amour empreint de toutes parts!
Si son âme nourrit quelques peines amères;
S'il pleure, s'il languit aux rives étrangères;
Il prie et la prière en son cœur agité
Fait renaitre le calme et la sérénité.
Mais malheur à celui dont l'absurde système
Ose nier d'un Dieu le domaine suprême!
Si les douleurs du corps provoquant son réveil
Ne lui permettent pas un moment de sommeil;
Si cet infortuné que le chagrin dévore
Souffre des maux du cœur plus douloureux encore:
Il ne connaîtra pas l'ineffable plaisir
Que fait naître l'espoir d'un plus doux avenir;

Esprit qui suit toujours la prière fervente
D'un cœur religieux et d'une âme innocente.
Hélas ! longtemps aussi j'ai connu le malheur !....
Longtemps j'ai vu mes jours desséchés dans leur fleur !....
A ma raison alors , fière d'être incrédule ,
Tout sentiment pieux paraissait ridicule
Et mon cœur ici-bas , pour un jour exilé ,
Ne priant point un Dieu , n'était pas consolé.
A l'heure où du soleil au bout de sa carrière
Luit en rayons douteux la tremblante lumière ;
Seul avec mes douleurs , en contemplant les Cieux ,
Je promenais un jour mes pas silencieux.
Les troupeaux désertant les tranquilles campagnes
Au loin ne paissaient plus au penchant des montagnes,
Et des chœurs ailés l'harmonieuse voix
Par degrés affaiblie , expirait dans les bois.
Le vent même cessant d'agiter la verdure ,
Retenait son haleine et l'onde son murmure.
J'étais dans cet état voluptueux du cœur
Qui n'est pas le plaisir et n'est pas la douleur ;
Où doucement émue et dans soi recueillie ,
Dans un tendre abandon l'âme tombe et s'oublie ;
Où jouissant des pleurs qui coulent de ses yeux ,
L'homme rêve à ses maux sans être malheureux.
Mais , ô chaîne secrète ! ô rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles !
La nuit vint et bientôt déployant à mes yeux ,
Sur l'abîme des mers , sur la terre et les cieux
Le rideau colossal de ses fatales ombres ,
Me rendit aux tourments des pensers les plus sombres :
Et lorsque dans le Ciel , sur la terre et les eaux
Tout semblait respirer le calme des tombeaux ,
Young , l'auteur des nuits , avide de ténèbres ,
Dans mon âme féconde en images funèbres

Eût puisé des couleurs propres à rembrunir
Ses lugubres tableaux !.... Je me sentis frémir
Et m'avantai cherchant dans l'ombre et le silence
Le champêtre réduit de l'obscur indigence.
Déjà, mais de bien loin, je voyais la clarté
Qui brillait sous le toit de l'hospitalité.
Là je me promettais ce sommeil pur, tranquille
Que j'implorais en vain dans la cité fertile
En sceptiques penseurs dont le fatal orgueil
Ne voit rien au-delà des planches du cercueil.
Mais tout-à-coup j'entends la cloche du village
Qui tintait lentement à travers le feuillage ;
Je m'approche et j'entends des chants religieux.
Comme un parfum vivant ils montaient vers les cieux
Et remplissaient la nef d'une chapelle antique
Solitaire au milieu d'un bois mélancolique.
Sans crainte je franchis la porte du saint lieu
Et j'entre triste encor dans le temple de Dieu !....
De l'orgue gémissant la pieuse harmonie
Aux cantiques sacrés dans les airs réunie ;
L'encensoir qui vomit des nuages d'encens ;
Le pasteur vénérable et ses longs cheveux blancs ;
Ces enfants de la Foi prosternés sur la pierre
Elevant jusqu'au Ciel leur fervente prière ;
L'air même qui semblait inspirer en ces lieux
Quelque chose de pur et de religieux ;
Tout entraine et confond par un charme suprême
Mon cœur et mon esprit, ma raison elle-même,
Ma fragile raison qui dans sa vanité
Avait rougi d'admettre une divinité.
O joie ineffaçable ! oui, dans mon âme émue
J'entendis une voix jusqu'alors inconnue.
Tourmenté de regrets et transporté d'amour,
J'osai prier aussi, le prier à mon tour

Ce Roi de l'univers, Jésus, mon divin Maître
Que ma mère autrefois m'apprenait à connaître
Et qui lui-même a dit au peuple de Sion :

« Quand plusieurs d'entre vous rassemblés en mon nom

» Dans les champs, à la ville uniront leur prière ;

» Je descendrai près d'eux du trône de mon père. »

Langage consolant, parole de bonté

Dont je compris alors toute la vérité.

« Oui, Seigneur, je t'ai vu ; j'ai senti l'influence

» Qu'a sur un cœur mortel ta divine présence.

» Devant toi tout mon être a frémi tour à tour,

» De crainte et de douleur, d'espérance et d'amour.

» Soutien des malheureux, la foi pleine de charmes

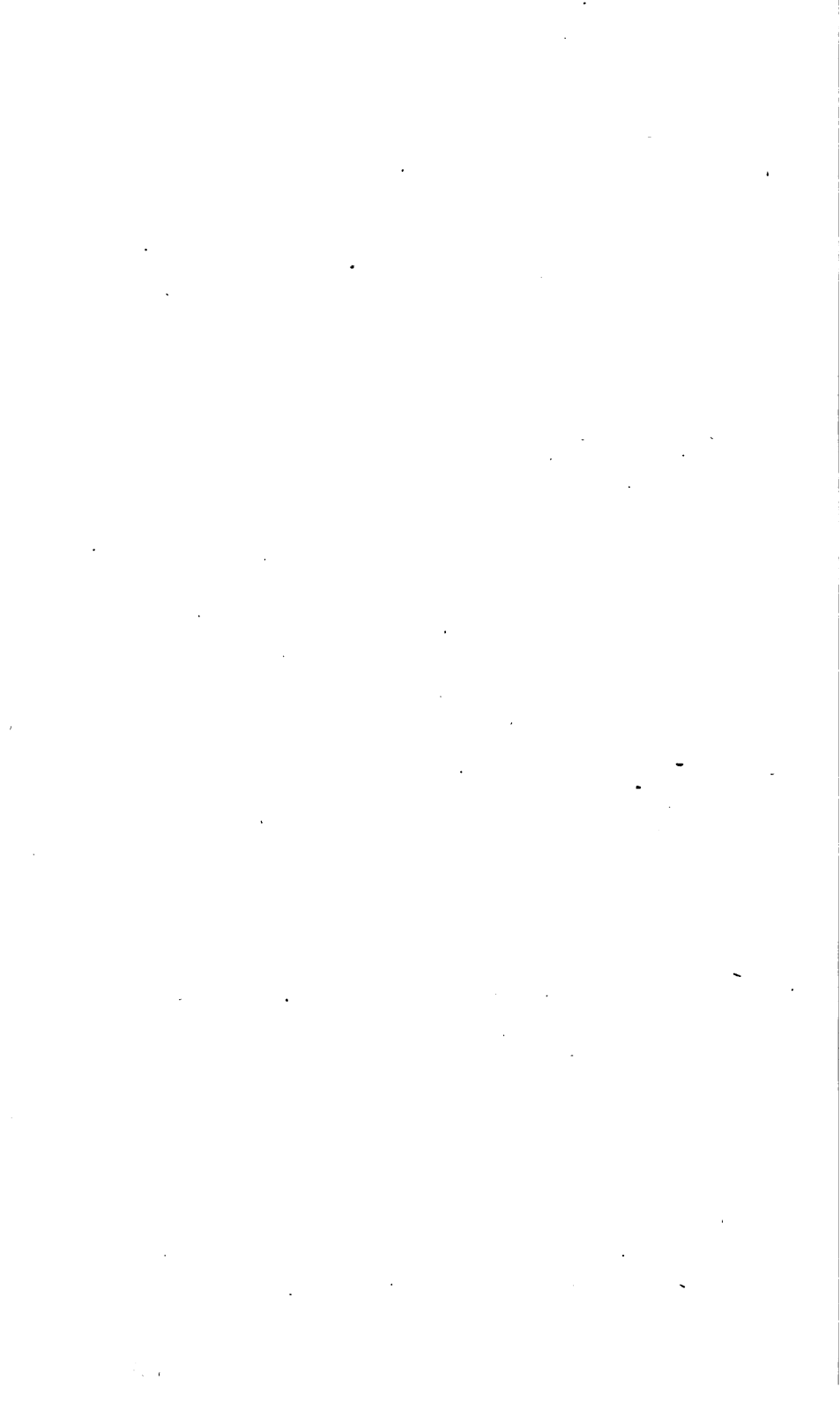
» Ainsi qu'à mes erreurs met un terme à mes larmes.

» Je succombais au poids de mes jours douloureux !....

» Je puis prétendre au Ciel. Je crois ; je suis heureux.... »

DAVID.





NOTICE

SUR

MM. LA TOUCHE DE TRÉVILLE

OFFICIERS GÉNÉRAUX DE LA MARINE FRANÇAISE

LA TOUCHE DE TRÉVILLE (Charles-Augustin, comte Le Vassor de), lieutenant-général des armées navales, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, né aux îles du Vent, mort en 1788, appartenait à une famille originaire de Paris, dont le véritable nom était *Vassor* ou *Le Vassor*, famille qui se transporta en 1640 à la Martinique et à la Guadeloupe où plusieurs de ses membres contribuèrent à la fondation de ces deux colonies. Elle se divisa en deux branches dont la cadette prit le nom de Le Vassor de La Touche et obtint en 1706 des lettres de noblesse. Un peu plus tard, cette branche se subdivisa elle-même en deux rameaux; à l'un d'eux appartenait le frère aîné de Charles-Augustin. Ce frère avait un fils qui, tant que vécut son oncle le lieutenant-général, fut désigné sous le nom de chevalier, puis de comte de *La Touche*, et

qui, ensuite, ajouta à ses noms celui de *Tréville*. Nous parlerons successivement de l'oncle et du neveu.

Entré le 17 octobre 1730, comme cadet à l'aiguillette, dans la compagnie de Rochefort, Charles-Augustin fut fait enseigne de vaisseau et lieutenant de cette compagnie, le 1^{er} avril 1748, puis chevalier de Saint-Louis le 17 février 1750. Il commanda la *Friponne* du 15 septembre 1753 au 11 juillet 1754, et la frégate de 30 canons le *Zéphir*, du 11 novembre 1755 au 21 février 1757 dans la division du chevalier d'Aubigny. Lorsque cette division revenait en France, La Touche de Tréville, suivant M. Léon Guérin dont nous ne sommes en mesure ni de contester ni de confirmer l'assertion (*Marins illustres*, p. 615, édit. in-8°), s'empara avec sa seule frégate, de trois bâtiments ennemis, dont l'un était un corsaire, délivra un navire marchand capturé par ce dernier et revint à la Martinique avec ses prises. Nommé capitaine de vaisseau le 7 février 1757, il commanda en cette qualité, en 1758, le vaisseau de 64 le *Hardi*, dans la division qui, sous les ordres du chef d'escadre Du Chaffault, porta des troupes au Canada, et ensuite le vaisseau le *Dragon* au désastreux combat du 20 novembre 1759. Après avoir exercé le commandement de la frégate l'*Hermione*, il prit, le 11 août 1760, celui de la prame la *Louise*, laquelle bombarda, au mois d'octobre suivant, les vaisseaux anglais qui bloquaient l'île d'Aix. Commandant, l'année suivante, le vaisseau de 74 l'*Intrépide*, il dirigea les chaloupes canonnières dont le feu obligea les Anglais à laisser le passage libre à l'escadre qu'ils tenaient bloquée et que La Touche de Tréville eut mission de conduire à la Martinique où son frère aîné exerçait les fonctions de gouverneur. Malheureusement cette escadre arriva trop tard ; le gouverneur avait été forcé de capituler le 14 février 1762. La Touche commanda de nouveau, du 30 juillet 1765 au 12

octobre 1766, le vaisseau le *Hardi* qui fut employé à des campagnes d'évolutions. Nommé successivement brigadier des armées navales, le 25 mars 1765, et chef d'escadre, le 9 novembre 1776, il commanda, en 1779, le vaisseau le *Neptune* qui, conjointement avec le *Glorieux*, capitaine de Beausset, s'empara au mois d'octobre du corsaire l'*Hercule*, de 30 canons et 12 pierriers. En 1780, il porta son guidon sur le vaisseau de 80 la *Couronne* dans l'escadre légère de l'armée franco-espagnole, commandée par le lieutenant-général d'Orvilliers, armée dont la mission, si l'on excepte la prise du vaisseau anglais l'*Ardent*, en vue des côtes d'Angleterre, par les frégates françaises la *Junon* et la *Gentille* (17 août 1779), n'eut d'autre résultat que de tenir l'ennemi renfermé dans ses ports pendant trois mois. Élevé au grade de lieutenant-général des armées navales, le 16 février 1781, et appelé, le 19 avril suivant, à commander la marine au port de Rochefort, La Touche de Tréville se retira du service le 6 novembre 1786, titulaire d'une pension de 5000 livres sur le Trésor royal et d'une autre de 1000 livres sur les Invalides.

LA TOUCHE-TRÉVILLE (Louis-René-Madeleine LE VASSOR, comte de), vice-amiral, grand-officier de l'Empire et de la Légion d'honneur, né à Rochefort le 3 juin 1745, mort à Toulon sur le vaisseau le *Bucentaure* le 19 août 1804, entra dans la compagnie des gardes de Rochefort, le 1^{er} février 1758, et navigua avec son oncle sur le *Dragon*, la *Louise*, l'*Intrépide* et le *Hardi*. Devenu enseigne, il se démit de ce grade, on ne sait pour quel motif, entra dans les mousquetaires, et fut pourvu d'un brevet de capitaine de cavalerie que lui fit obtenir M. D'Ennery, gouverneur de la Martinique, auquel il fut attaché comme aide-de-camp. Passé en 1771 dans le régiment de La Rochefoucauld-dragons, et appelé à faire partie de l'état-major du général Valière,

commandant aux îles du Vent, il demanda et obtint, le 28 septembre 1772, sa réintégration dans la marine avec le grade de capitaine de brûlot. Après avoir commandé la flûte le *Courtier*, du 1^{er} février au 9 septembre 1776, il fut fait lieutenant de vaisseau, le 17 mai de l'année suivante, et nommé, le 18 avril 1778, commandant de la corvette le *Rossignol*, sur laquelle il fit, dans le golfe de Gascogne, une croisière qui amena la capture de deux corsaires et de plusieurs bâtiments marchands anglais. Pourvu, depuis le 14 mai 1779, du commandement de la frégate de 26 canons l'*Hermione*, il croisait à 80 lieues dans l'O. de l'île d'Yeu lorsque, dans la soirée du 28 du même mois, il eut connaissance d'un trois-mâts courant sur lui à toutes voiles. S'apercevant que ce bâtiment le croyait moins fort qu'il ne l'était, il feignit de l'éviter, et prenant chasse, il manœuvra de façon à faire concevoir à son adversaire l'espoir de l'atteindre au jour, en allumant des feux que, par moments, il semblait vouloir masquer. Le bâtiment chasseur se laissa prendre à cette ruse, et le 29 au matin il se trouva à portée de l'*Hermione* qui, revirant promptement, lui envoya deux bordées, après lesquelles il amena. C'était le corsaire de Falmouth *Defiance*, de 18 canons. Le lendemain, l'*Hermione*, poursuivie par un autre corsaire de 18 canons, la *Résolution-des-Dames-de-Londres*, s'en empara au moyen d'un semblable stratagème.

L'année suivante, l'*Hermione* qui, dans l'intervalle, avait porté des renforts en Amérique, était sortie depuis le 30 mai du port de Boston, avec l'intention d'aller croiser sur Long-Island et à l'entrée de New-York; déjà elle s'était emparée d'un brigantin et d'un bateau chargé de sel quand, dans la journée du 7 juin, se trouvant à cinq lieues dans le S. 1/4 S. E. de la pointe Montak, de Long-Island, les vents soufflant du S. O., bon frais, elle eut connais-

sance de quatre voiles anglaises au vent à elle. C'étaient la frégate *Isis* de 32, une corvette, une goëlette et un senau. La Touche-Tréville, après avoir fait toutes ses dispositions de combat, vira de bord sur l'*Isis* qui, arrivant en dépendant, lui épargna la moitié du chemin. Quand les deux frégates furent par le travers l'une de l'autre, chacune d'elles hissa son pavillon, et l'*Hermione* assura le sien par toute sa bordée de tribord qu'elle envoya à son adversaire en la dépassant. Celle-ci ne riposta que par quelques coups de canon, ce qui fit penser au capitaine La Touche que le dessein du commandant anglais était d'arriver pour lui envoyer toute sa bordée. En conséquence, il manœuvra de façon à se replacer par son travers. Dès que les deux frégates furent dans cette position, à demi-portée de fusil, le feu devint très-vif des deux côtés. L'action était engagée depuis une demi-heure, lorsque le capitaine de l'*Hermione* s'aperçut que celui de l'*Isis* cherchait à culer afin de le prendre par la hanche, mouvement qu'il réussit à déjouer en se mettant à portée de battre l'*Isis* avec tous ses canons de l'avant à l'arrière, tandis que celle-ci battait l'*Hermione* de l'arrière à l'avant. Après une heure de combat dans cette position, l'*Isis*, dont le feu était dominé par celui de l'*Hermione*, se décida à culer. Très-maltraitée dans son gréement, la frégate française ne put poursuivre ni l'*Isis*, ni aucun des autres bâtiments anglais qui s'étaient tenus en vue pendant le combat. Si ce combat fut peu décisif, l'avantage fut néanmoins pour l'*Hermione* puisqu'elle resta maîtresse du champ de bataille, ce qui n'empêcha pas le capitaine anglais de publier dans la *Gazette de Newport* un rapport où il disait que la frégate française avait pris la fuite. La lettre que le capitaine La Touche écrivit au commandant de l'*Isis* pour l'inviter à se rétracter, resta sans réponse. « Délabré comme je l'étais, y disait-il, je ne pou-

vais vous poursuivre. Pourquoi dès-lors n'avez-vous pas continué le combat ? »

La Touche-Tréville qui avait eu le bras droit traversé d'une balle dans ce combat, fut nommé capitaine de vaisseau, le 27 janvier 1781. Au mois de juillet suivant, l'*Hermione*, dont il avait conservé le commandement, croissait sous les ordres supérieurs de Lapérouse, capitaine de l'*Astrée*, sur la côte de l'Amérique du Nord. Le 21, à dix heures du matin, les deux frégates françaises découvrirent une flotte marchande anglaise, escortée par trois frégates et trois corvettes. C'étaient les frégates le *Charles-Town* de 28 canons, l'*Allegance* et le *Vernon* de 24 chacune, les corvettes le *Vautour* de 20, le *Tompson* de 18 et le *Jack* de 14. Après une série de manœuvres réciproques, qui durèrent plusieurs heures, employées de la part des frégates françaises à des tentatives d'attaque du convoi, et de la part des Anglais à protéger son entrée dans la baie des Espagnols, l'*Astrée* et l'*Hermione* purent, à cinq heures du soir, tirer les premiers coups de canon contre les cinq bâtiments de guerre anglais qu'elles prolongèrent sous le vent afin de leur ôter tout espoir de fuir vent arrière. Cette manœuvre, habilement exécutée, mit promptement le désordre dans la ligne ennemie. L'*Astrée* s'attacha particulièrement au *Charles-Town* que l'*Hermione* combattit à son tour, après avoir envoyé plusieurs bordées au *Vautour* et au *Jack*. Le *Charles-Town*, tombé par le travers de l'*Astrée*, et dématé de son grand-mât de hune, ne tarda pas à amener son pavillon, et son exemple fut suivi par le *Jack*, également tombé par le travers de l'*Hermione*. Les deux autres bâtiments ennemis qui prenaient part à l'action, l'*Allegance* et le *Vernon* (le *Tompson* resta constamment au vent), auraient vraisemblablement éprouvé le même sort si la nuit profonde qui survint n'avait empêché les vainqueurs de les

poursuivre dans leur fuite et de les ramener à Boston avec le *Jack*, lequel y fut seul conduit, le *Charles-Town* ayant profité de l'obscurité pour se soustraire aux recherches des frégates françaises qui ne purent l'amariner.

Nommé, le 7 juin 1782, au commandement de l'*Aigle*, frégate de 40 canons, La Touche-Tréville partit de Rochefort avec la frégate la *Gloire* de 32, capitaine de Vallongue. Les deux frégates avaient mission de porter en Amérique des renforts, des subsides et un grand nombre de passagers de distinction, parmi lesquels se remarquaient, à bord de *Aigle*, le baron de Viomesnil, le duc de Lauzun, le marquis de Laval, etc., etc. Se trouvant, dans la nuit du 4 au 5 septembre, à 185 lieues dans l'est de Long-Island, le vent à l'ouest, assez frais, les deux frégates eurent connaissance du vaisseau de 74 l'*Hector*, dont les Anglais s'étaient emparés le 12 avril précédent, à la bataille de la Dominique, et qui escortait un convoi en Europe. Le capitaine de l'*Aigle* fit porter sur lui pour le mieux reconnaître, et s'en étant approché à demi-portée de canon, il ne tarda pas à en apprécier la force réelle. L'importance de sa mission le conduisit d'abord à ne pas tenter les chances d'un combat qui pouvait en compromettre le succès. Aussi fit-il signal de ralliement à la *Gloire* qui se trouvait sous le vent à lui ; mais cette frégate n'était plus qu'à demi-portée de fusil de l'*Hector*, qui déjà la hélait et la sommait de se rendre. Obéir au signal de ralliement de l'*Aigle*, c'était fournir à l'*Hector* les moyens d'envoyer sa bordée à la *Gloire*. Le capitaine de Vallongue préféra arriver lui-même sur le vaisseau anglais et lui envoyer sa bordée par l'avant. L'*Hector* riposta, et aussitôt le combat s'engagea. Après que la *Gloire* eut envoyé et reçu quelque bordées, le feu cessa un moment entre elle et l'*Hector* que le capitaine de Vallongue somma, à son tour, de se rendre. Le capitaine an-

glais répondit ironiquement qu'il allait le faire, et en même temps, il se prépara à prendre une position favorable pour continuer le combat. La *Gloire* le prévient en lui envoyant une bordée très-meurtrière, et l'action s'engage de nouveau. C'est alors que Latouche-Tréville, ne tenant plus compte des suites possibles du combat, arrive et se place entre la *Gloire* et l'*Hector* qui après avoir essuyé le feu de l'artillerie et de la mousqueterie de son nouvel adversaire, serre le vent et arrive lui-même pour l'aborder. Déjà la vergue de civadière de l'*Hector* est accrochée aux haubans de l'*Aigle*. La Touche-Tréville lâche alors une bordée de toute son artillerie, en criant : « *A l'abordage ! Vive le roi !* Le baron de Viomesnil et tous les autres gentils-hommes français ou étrangers, passagers à bord de l'*Aigle*, s'apprêtent, l'épée à la main, à s'élancer sur le pont de l'*Hector* qui, tout dégradé et ne manœuvrant plus qu'à grand-peine, allait infailliblement se rendre quand les vigies de l'*Aigle* signalèrent plusieurs bâtiments dont l'un semblait un vaisseau de guerre. La prudence commandait aux deux frégates d'abandonner leur proie. Continuant leur route, elles s'emparèrent le 12 septembre, près du cap James, du brig de 14 canons le *Raccoon*, servant de découverte au vaisseau le *Warwick*, de 50 ; le reste de cette journée, elles le passèrent à louvoyer pour pénétrer dans la Delaware, à l'entrée de laquelle elles mouillèrent le soir. Le 13, au jour, ayant aperçu au large cinq bâtiments qui croisaient sur la côte sous les ordres du commodore Elphinston, les deux frégates appareillèrent et s'avancèrent dans la rivière. Mais leurs capitaines, ne connaissant pas ces parages, s'engagèrent dans le passage des *Ciseaux*, formé par deux barres qui se réunissent. La sonde constatant que l'*Aigle* ne pourrait franchir, les frégates laissèrent tomber l'ancre, et les pilotes du pays ayant assuré qu'ils

franchiraient le barrage, on travailla à les alléger. A quatre heures du soir, elles appareillèrent. La *Gloire*, d'un moindre tirant d'eau, passa et gagna le chenal. L'*Aigle* fut moins heureuse, elle échoua et tomba sur le côté. Les bâtiments ennemis s'approchèrent alors, et une frégate, une corvette et une prise armée ouvrirent leur feu sur l'*Aigle* qui ne pouvait riposter que de trois de ses canons. La défense étant donc impossible, la mâture de la frégate fut coupée et de larges ouvertures pratiquées dans ses flancs afin qu'elle ne pût être renflouée. Quand La Touche-Tréville pensa que l'ennemi ne pourrait la remettre à flot, il se résigna à amener son pavillon. La douleur que lui causa cette nécessité, résultat d'événements qu'il n'avait pu dominer, fut atténuée par la satisfaction d'avoir pu mettre à terre le cinquième de son équipage, ses passagers (il y avait 500 soldats) et le numéraire dont il était porteur.

Rendu à la liberté, en 1783, La Touche-Tréville fut nommé directeur du port de Rochefort et chargé de lever la carte de l'île d'Oléron. Appelé, le 27 février 1785, à remplir à Versailles les fonctions de directeur adjoint des ports et arsenaux, il fut nommé, l'année suivante, directeur au bureau des officiers et des grâces, directeur des classes, le 1^{er} février 1786 et inspecteur des gardes-côtes de la marine, le 1^{er} janvier 1787, puis inspecteur général des canonniers auxiliaires de la marine, en 1788. Il était chancelier du duc d'Orléans lorsqu'eut lieu la convocation des Etats-généraux, où le députa la noblesse de la sénéchaussée de Montargis sous le nom de *Le Vassor de La Touche*. C'est ainsi, en effet, qu'il est désigné dans les listes des députés élus à cette époque, et cette appellation, répétée au *Moniteur* ou dans les procès-verbaux de l'Assemblée, y est remplacée, tantôt par celles de *Le Vassor*, de *Le Vassor ci-devant La Touche*, et une seule fois par celle de *La Touche-Tréville*. Cette variété

de noms a conduit à le confondre avec son collègue M. Creuzé La Touche, et à lui attribuer les deux ouvrages suivants que nous croyons de ce dernier, lequel, avant son élection, s'était occupé d'économie rurale et d'administration publique : *Développement analysé de la méthode la plus simple pour répartir avec justesse l'impôt de la taille et les autres impositions qui la reconnaissent pour base, par l'effet d'un tarif des produits communs de différents fonds de terre, et de leurs divers emplois en diverses cultures, et par l'effet d'une fixation adoptive sur le nombre des individus et sur les facultés tant personnelle que commerçante, à l'usage des assemblées provinciales du royaume, etc., etc.* Paris, Visse, 1788, in-4°. — *Méthode générale et particulière pour le dessèchement des marais et des terres noyées.* Paris, Visse, 1788, in-8°.

La Touche-Tréville fit partie de la première fraction de la noblesse qui, le 25 juin 1789, se réunit au Tiers-Etat. Sa conduite, en cette circonstance, fut approuvée de ses commettants qui lui conférèrent des pouvoirs illimités. Le 16 du mois suivant, il accompagna le roi à Paris, et le surlendemain, sur sa demande, il fut nommé l'un des douze membres de la députation envoyée à Poissy, où elle parvint à sauver M. Thomassin que la populace accusait d'accaparement et qu'elle aurait pendu si M. de Lubersac, évêque de Chartres, et président de la députation, ne l'avait subjuguée par son éloquence. Appelé, le 4 août, à la présidence du dix-septième bureau, et le 13 octobre à faire partie du comité de la marine, il demanda, le 29 du même mois, que le comité des recherches examinât sévèrement sa conduite, incriminée dans divers écrits publiés contre le duc d'Orléans à l'occasion des journées des 5 et 6 octobre. Le 6 juillet de l'année suivante, il communiqua à l'Assemblée une lettre datée de Londres, le 3 du même mois, dans laquelle ce prince expliquait les motifs de son séjour en

Angleterre et demandait à reprendre sa place à l'Assemblée. Le 13 août de la même année, il demanda que le comité des domaines avisât aux moyens de payer les dettes qui grevaient la succession du père du duc d'Orléans, dettes que ce dernier, si les apanages n'avaient pas été supprimés, aurait pu acquitter à l'aide de ses 4,100,000 liv. de rentes. Sept jours après, lors de la discussion du code maritime, il opina, mais sans succès, pour que la peine de mort, au lieu de la cassation avec infamie, fut appliquée à l'officier de marine qui, dans un combat, aurait abandonné son poste « le poltron ne craignant pas l'infamie ». Le 20 décembre, il sollicita en faveur du duc d'Orléans une indemnité annuelle qui le dédommageât convenablement de la perte de ses apanages, et, le 10 juin 1791, il protesta contre une lettre du sieur Joly, insérée le même jour dans le *Courrier des 83 départements*, lettre qui le représentait comme ayant figuré, enveloppé d'un grand manteau de cocher, dans les troubles du faubourg Saint-Antoine. Le serment militaire qu'il prêta sans restriction devant l'Assemblée, douze jours plus tard, semble avoir été le dernier acte de sa vie parlementaire.

En 1792, le Conseil exécutif, afin d'être prêt à repousser les agressions des puissances maritimes de la Méditerranée, décréta la formation à Toulon d'une escadre dont aurait fait partie une division de quatre vaisseaux armés à Brest. Nommé au commandement de cette division, La Touche-Tréville arbora son guidon, le 23 août 1792, sur le vaisseau de 80 le *Languedoc*, et le même jour il fit prêter aux équipages le serment civique décrété par l'Assemblée nationale. « J'ai reçu, écrivit-il le lendemain au ministre, à » cette occasion, j'ai reçu les instructions que vous m'avez » fait expédier, ainsi que les nouveaux signaux dont j'aurai » soin de remettre un exemplaire à chacun des vaisseaux

» qui composent ma division. Je fais toutes mes dispositions pour mettre sous voile aussitôt que le vent me le permettra. Je compte appareiller lundi 27, au plus tard, pour me rendre à ma destination. Je suivrai ponctuellement ce qui m'est prescrit par mon instruction, et j'espère donner dans le cours de cette campagne, des preuves non équivoques de mon patriotisme. La Nation peut compter sur mon zèle à la servir, et que je remplirai le serment que j'ai prêté de maintenir la Liberté, l'Egalité, et de mourir à mon poste.

» L'inauguration du bonnet de la Liberté a eu lieu hier à bord de tous les vaisseaux de l'escadre, à la satisfaction de tous les vrais amis de la patrie. J'avais invité le Directeur, la Municipalité et les chefs de corps à être témoins de cette cérémonie qui s'est faite avec pompe. L'équipage du *Languedoc*, les officiers et moi avons prêté, en présence de des autorités constituées, le nouveau serment décrété par l'Assemblée nationale. C'est avec le plus grand plaisir que j'ai l'honneur de vous assurer que tous les officiers et équipages des vaisseaux sont dans les meilleures dispositions (1), et je fais des vœux pour que tous les corps militaires soient aussi disposés que nous le sommes ici à remplir le serment de vivre libres ou mourir. »

(1) L'équipage du *Languedoc* ne sut pas toujours observer la discipline, car, à une époque de la campagne que nous ne saurions préciser, il se révolta, comme nous l'apprend ce passage d'une lettre de La Touche-Tréville, adressée le 28 octobre 1800 au préfet maritime Caffarelli : « Vous me connaissiez bien peu, mon cher général, si vous jugiez que je puis considérer la volonté des équipages comme loi supérieure. Je ne suis point à donner des preuves de mon énergie, et celui qui, ayant la corde au col, menaçait du pistolet les mutins du *Languedoc*, a prouvé qu'il ne savait pas fléchir sous une volonté illégale. J'ai donc autant que qui ce soit le courage de réprimer les séditieux. »

Partie le 5 septembre, la division de Brest opéra sa jonction devant Villefranche avec l'escadre du contre-amiral Truguet qu'elle accompagna dans l'expédition d'Oneille. Lorsque Truguet se porta sur la Sardaigne, il reçut l'ordre d'envoyer La Touche-Tréville à Naples avec dix vaisseaux, deux frégates et deux bombardes, pour demander réparation de l'insulte faite par Acton, ministre du roi de Naples, à M. de Sémonville, ambassadeur de France à Constantinople. Aux termes de ses instructions, le commandant de l'escadre française devait exiger du roi le désaveu de son ambassadeur à Constantinople, et la remise d'Acton qui serait gardé comme otage jusqu'à la réception de Sémonville par la Porte-Ottomane. En cas de refus, il avait ordre de bombarder Naples et de ne se retirer que quand le roi Ferdinand IV lui aurait lui-même été livré, et que quand la valeur de la poudre, des bombes et des boulets lui aurait été remboursée. Un retard apporté dans l'arrivée des deux bombardes que La Touche-Tréville considérait comme indispensables, l'empêcha de partir du golfe la Spezzia avant le 10 décembre. Après avoir essuyé en quatre jours deux coups de vent, l'un du N. O., l'autre du S. O., La Touche-Tréville, bien que menacé d'un troisième coup de vent, poursuivit sa route. Lorsque le 16, vers midi, l'escadre parut à la hauteur de l'île d'Ischia, à l'entrée de la baie de Naples, un officier napolitain monta à bord du *Languedoc*, et rappela au commandant français que les traités ne permettaient l'entrée de la rade qu'à six bâtiments de guerre. Il ajouta que toute infraction à ces stipulations serait considérée comme un acte d'hostilité. La Touche-Tréville répondit qu'il ne diviserait point son escadre; qu'il allait jeter l'ancre sous les fenêtres du palais du roi; qu'un seul citoyen descendrait à terre pour lui porter une lettre et lui faire connaître les volontés de la République, mais que si

L'on osait tirer un coup de canon — quatre cents pièces environ défendaient les abords de la baie — il en rendrait mille pour un, et ne se retirerait qu'après avoir entièrement détruit Naples.

Le messager de La Touche-Tréville fut le citoyen Belleville qui, après avoir été attaché à une mission diplomatique à Gênes, était embarqué comme simple grenadier volontaire à bord du *Languedoc*. Traversant la ville aux acclamations du peuple, il put se convaincre à quel point les Napolitains étaient sympathiques à la révolution française. « Cinquante mille d'entre nous, répétaient-ils, sont tout prêts à vous seconder. » Après être allé prendre à son hôtel M. de Mackau, ministre de France près de la cour de Naples, il l'accompagna au palais du roi et assista à la remise que ce ministre fit à Ferdinand IV de la lettre de La Touche-Tréville, conçue en ces termes :

« Je viens, au nom de la République française, demander à Votre Majesté une réparation éclatante de l'insulte faite à ma nation par son ministre, le général Acton, qui, dans une note dont je joins ici copie, s'est permis d'outrager le citoyen français Sémonville, investi de la confiance nationale et son ambassadeur à la Porte-Ottomane. Je suis chargé de demander à Votre Majesté si elle avoue cette note, où se développe la mauvaise foi la plus insigne. Je lui demande de me faire connaître, dans une heure, l'aveu ou le désaveu d'un procédé qu'un peuple fier, libre et républicain, ne peut pas supporter. Si, comme je n'en puis douter, Votre Majesté désavoue la conduite de son ministre à la Porte, elle me le fera connaître; elle le punira en lui retirant sa confiance, et elle enverra auprès de la République un ambassadeur qui renouvellera ce désaveu. Si, contre toute attente, Votre Majesté refusait la juste satisfaction que je lui demande,

« j'ai ordre de regarder son refus comme une déclaration
« de guerre, et à l'instant je ferai usage de toutes les
« forces qui me sont confiées pour venger l'injure de la
« République. Un grand peuple outragé, mais juste dans
« sa vengeance, désirerait sans doute que Votre Majesté,
« écoutant la voix de l'humanité, n'attirât pas sur son peu-
« ple les malheurs d'une guerre qui peut compromettre la
« sûreté de sa personne, de sa famille, et entraîner la perte
« de son autorité, car je ne dois pas dissimuler à Votre
« Majesté que, si elle me force à recourir à la voie des
« armes, j'en suspendrai la destruction et la mort qu'après
« avoir fait de Naples un monceau de ruines. J'espère
« qu'elle préférera me donner la satisfaction d'avoir à an-
« noncer à la République qu'elle a dans Votre Majesté un
« allié constant et fidèle. » Signé : LA TOUCHE. »

Cette lettre fut remise devant toute la cour au roi de Naples qui accueillit avec beaucoup d'égards le soldat et le ministre de la République. Après une demi-heure de conférence avec le roi et la reine, Acton apporta une réponse se terminant par une offre de médiation. Belleville fit observer qu'il ne la recevait qu'à titre de projet, et ce fut comme telle qu'il la porta à La Touche-Tréville qui rejeta cette proposition en disant que la France ne demanderait la paix qu'à ses forces et à ses soldats. Acton remit alors la lettre suivante :

« Naples, 17 décembre 1792.

« Le roi des Deux-Siciles m'ordonne, monsieur le com-
« mandant, de répondre à la lettre que vous lui avez
« adressée au nom de la République française, dans les
« termes suivants :

« Sa Majesté sicilienne désavoue formellement les dé-
« marches que l'on annonce faites à la Porte par son minis-
« tre, pour empêcher et obtenir que M. de Sémonville y

» fût admis ; elle déclare en outre n'avoir ordonné aucune
» mesure officielle à cet égard ; et elle le fait d'autant plus
» volontiers que les papiers publics ayant annoncé de telles
» démarches, Sa Majesté, qui les avait déjà publiquement
» et hautement désavouées, était très-disposée à manifester
» cette déclaration, en ordonnant que le sieur Ludolf fût
» absolument dispensé à l'avenir de s'occuper de ses affaires
» royales auprès de la Porte. Comme Sa Majesté a déjà
» pensé à destiner un de ses ministres près les cours étran-
» gères, et notamment celui qui se trouve à Londres, pour
» remplir la place de son ministre plénipotentiaire à Paris,
» elle embrasse volontiers l'occasion de l'y faire passer
» promptement (et cela sera fait par la très-prompte expé-
» dition d'un courrier) pour y rappeler l'expression du
» désaveu ci-dessus énoncé, de même que pour continuer
» dans cette mission à consolider toujours de plus en plus
» la bonne harmonie qui subsiste entre Sa Majesté et la
» République française. » Signé : J. Acton. »

La cour de Naples ne se borna pas à cet acte d'humilité ; elle invita La Touche-Tréville et les officiers de l'escadre à descendre à terre, en même temps qu'elle offrit aux équipages tous les rafraîchissements dont ils auraient besoin. Quand Belleville vint prendre congé du roi, il lui répondit que l'escadre française était appelée à la délivrance de la Sardaigne, et que, satisfait d'avoir trouvé dans le roi des Deux-Siciles un ami de la République, son commandant allait remettre à la voile. L'escadre appareilla en effet dans la nuit du 17. Un violent coup de vent la dispersa dans celle du 20, et après 72 heures passées dans la position la plus critique, battu par la mer et par le vent, qui varia du O. N. O. au S. O., le *Languedoc*, démâté successivement de ses trois bas-mâts, revint mouiller sur la rade de

Naples. Remis promptement en état de reprendre la mer, il rallia le contre-amiral Truguet au mouillage de Saint-Pierre de Sardaigne, prit part à la malheureuse affaire de Cagliari et désarma à Toulon au mois de mai suivant.

La Touche-Tréville, qui avait été promu contre-amiral, le 1^{er} janvier 1793, fut destitué, le 3 octobre de la même année, par arrêté des représentants du peuple Laignelot et Lequinio. Bien que rappelé nominalemeut à l'activité par arrêté du Directoire du 10 novembre 1795, il resta six ans sans être employé, et voulant l'être à un titre quelconque, il publia dans le *Moniteur* du 30 vendémiaire an ix, l'avis suivant : « La Touche-Tréville, ancien contre-amiral, âgé de cinquante-quatre ans, marin depuis quarante-deux ans, resté sans activité depuis l'expédition de Naples, qu'il commandait en 1792 et 1793, ayant sollicité en vain, dans plusieurs occasions, d'être à la mer, offre ses services aux armateurs qui auraient le projet de former, cet hiver, un armement en course. » Lorsque le *Moniteur* publiait cet avis, le Directoire était expirant. A dix-neuf jours de là un pouvoir réparateur l'avait remplacé. Un de ses premiers soins fut de relever La Touche-Tréville de sa déchéance imméritée. En effet, vingt jours après, le 18 brumaire, le *Moniteur* inséra cette note : « Le citoyen La Touche-Tréville vient d'être réintégré dans son grade de contre-amiral avec son ancienneté et le commandement d'une escadre. » L'effet suivit presque immédiatement la promesse.

Nommé le 13 janvier 1800, au commandement de l'armée mouillée sur la rade de Brest, La Touche-Tréville, peu de jours après, arbora son pavillon sur le vaisseau l'*Océan* ; il le transporta, le 3 avril suivant, sur le vaisseau le *Mont-Blanc* ; le 27 du même mois sur le *Terrible* ; il le remplaça de nouveau le 12 novembre sur l'*Océan*, et l'arbora sur le vaisseau la *Révolution*, du 6 février au 29 mars 1801, époque de la disso-

lution de l'armée. Sur l'avis qu'il reçut du ministre de la marine que les Anglais avaient formé le projet de forcer les lignes de Quélern et d'incendier le port de Brest, La Touche-Tréville, investi de la direction et de l'emploi des batteries depuis la pointe de Saint-Mathieu jusqu'au fort Bertheaume, et depuis la pointe du Toulinguet jusqu'à la baie de Dinan, concerta avec le général Bernadotte toutes les mesures défensives que prescrivaient les circonstances. Au mois d'octobre, il fit une croisière au large de Brest avec huit de ses vaisseaux pour faciliter l'arrivée des convois, et voulant, soit surveiller de plus près les mouvements des croisières ennemies, soit protéger plus efficacement les caboteurs, il alla s'établir de sa personne au camp du Toulinguet, où il forma une petite flottille de chaloupes canonnières et fit exécuter des ponts d'abordage d'après un système qu'il avait imaginé.

La difficulté d'approvisionner Brest ayant déterminé le gouvernement à dissoudre l'armée navale et à envoyer partiellement à Rochefort les vaisseaux qui la composaient, La Touche-Tréville y conduisit quatre vaisseaux qui mouillèrent sur la rade de l'île d'Aix dans le courant d'avril. Nommé sur les entrefaites au commandement en chef, et chargé de l'organisation de la flottille dont un décret du 3 mars avait ordonné la formation à Boulogne, il emmena avec lui ces quatre vaisseaux et les chaloupes canonnières fournies à la flottille par le port de Rochefort. Au mois d'août suivant, quoique deux divisions seulement de cette flottille fussent réunies, Nelson jugea devoir commencer l'œuvre dont il était chargé par son gouvernement. Le 3, il bombarda la flottille, mais de si loin, qu'elle ne riposta pour ainsi dire point. Des embarcations, des canonnières et des bombardes, firent dans la nuit du 15 une nouvelle attaque, fort bien combinée, qui devait avoir lieu simultanément sur cinq

points de la ligne d'embossage. Toutefois, elle fut sans résultat, grâces d'abord aux bonnes dispositions prises par La Touche-Tréville, ensuite à l'obscurité de la nuit et à la force des courants qui entraînèrent au large la première division ennemie ; une autre n'arriva qu'au jour et se retira de suite. Quant aux pertes réciproques, elles atteignirent les chiffres suivants : Anglais, 65 tués et 105 blessés ; Français, 8 tués 41 blessés et 16 prisonniers enlevés dans une péniche.

Lorsque vers la fin de la même année, tous les ports armèrent pour un transport des troupes à Saint-Domingue, celui de Rochefort fournit un contingent de cinq vaisseaux, cinq frégates et une corvette. Le contre-amiral La Touche-Tréville, placé à la tête de cette division, avait ordre de se réunir, sous Belle-Ile, au commandant en chef Villaret-Joyeuse, mais il ne le rejoignit que devant Saint-Domingue et entra avec lui au Cap-Français. Commandant en sous-ordre pendant la première partie de cette malheureuse expédition, La Touche-Tréville ne put prendre qu'une part secondaire au concours peu brillant qui fut dévolu à la marine ; mais son rôle acquit plus d'importance lorsque le vice-amiral Villaret-Joyeuse, retournant en France au mois d'août 1802, lui laissa le commandement supérieur des forces navales, c'est-à-dire de 4 vaisseaux, 9 frégates et 5 corvettes, qu'il fallut renvoyer successivement, presque sans artillerie et sans équipage, tant la fièvre jaune avait fait de ravages à leur bord. Immenses furent les services rendus par la marine pendant cette désastreuse campagne. Ils n'eurent pas d'éclat sans doute, mais ils furent appréciés de tous ceux qui furent témoins de l'habileté des dispositions que prit le commandant en chef, et de l'activité qu'il sut communiquer aux équipages malgré leur détresse, qu'il s'agit de transporter des troupes,

ou d'empêcher le débarquement des armes et des munitions destinées aux insurgés.

Quand La Touche-Tréville quitta ces parages, le 10 juillet 1803, il était malade. Promu chevalier de la Légion d'honneur, le 21 décembre 1803 et vice-amiral le 29 du même mois, il fut nommé grand-officier de l'ordre, le 14 juin 1804. Il commandait alors à Toulon une escadre qui, d'après les projets de l'Empereur, devait rallier devant Boulogne les forces navales destinées à opérer la descente, et dont La Touche-Tréville aurait eu le commandement supérieur. La mort ne lui permit pas de réaliser les brillantes espérances qu'avaient fait concevoir à Napoléon ses beaux antécédents pendant la guerre de l'indépendance américaine, et l'activité ainsi que la fécondité de ressources dont il avait donné des preuves dans le cours des deux missions dont il avait été chargé sous le Consulat. Le 19 août 1804, il succomba, sur le vaisseau le *Bucentaure*, aux suites de la maladie qu'il avait contractée à Saint-Domingue. Pressé par ses officiers de se faire transporter à terre, où il aurait pu être mieux soigné, il s'y était refusé, en disant : « *Un amiral est trop heureux lorsqu'il peut mourir sous le pavillon de son vaisseau.* » Il fut inhumé à l'entrée de la rade de Toulon, sur le sommet du cap Sicié. Apportant dans son dernier commandement la même activité qu'à la tête de l'escadre de Brest, il se rendait fréquemment sur cette pointe pour juger par lui-même de la force et de la position de la croisière anglaise. On y a consacré à sa mémoire une pyramide semblable, quant à la forme, à celle qui renfermait les corps des rois d'Egypte.

P. LEVOT.



LE PAVÉ DE LA RUE

Pauvre souffre-douleur sur qui mon pied s'appuie,
Qui porte sans gémir de si nombreux passants,
Brûlé par le soleil ou mouillé par la pluie,
Dur pavé, je t'adresse, ici, quelques accents.

Il est des parias, race de prolétaires,
Que le destin condamne au sort le plus obscur ;
Ce sort là vous attend, ô misérables pierres
Que notre main façonne à ce métier si dur !

Vous nous supportez tous ; et, j'en conviens, nous sommes
De moins facile humeur pénible à constater,
Car ces êtres si fiers, qu'on appelle les hommes,
Ne savent même pas, entr'eux, se supporter.

Vous vivez tous rangés en ligne de bataille,
Réalissant ainsi, sans les moindres détours,
Tous de même grosseur et tous de même taille,
La vraie égalité que nous cherchons toujours.

On vous arrache au sein de la mère commune,
Souvent on vous mutile avant de vous placer ;
Les pavés, pour venger leur cruelle infortune,
Devraient parler des gens qu'ils ont pu voir passer.

Ils sauraient indiquer le but qui, dans la rue,
Presse ainsi notre marche ou bien la ralentit ;
Et lorsque l'on se croise ou que l'on se salue,
Ils montreraient combien de regards ont menti.

Ces pauvres parias en auraient long à dire ;
Il faut tout leur sang-froid, leurs instincts peu taquins,
Pour ne pas bruyamment éclater d'un fou rire
A nos airs importants pour des sujets mesquins.

Le pavé nous conduit jusqu'à notre demeure,
Au seuil de la maison, riche ou modeste abri
Dans lequel librement et sans témoins on pleure,
Où le bonheur nous a quelquefois tant souri.

La rue est dangereuse à l'époque où le givre
Met un miroir glacé sous les pieds des passants ;
Je citerais beaucoup de gens qui n'ont pu vivre
Sans faire, en nos salons, des pas bien plus glissants.

Les pavés de la rue ont la tête assez dure,
C'est vrai ; mais, comme tout devait se compenser,
La dureté se trouve en l'humaine nature
Dans beaucoup plus de cœurs qu'on n'aime à le penser.

Sous le labeur utile, en tout temps, à toute heure,
Ils sont fiers de s'user, ils sont fiers de vieillir,
Préférant à Forguell, dont l'air vain les effleure,
L'humble pas du travail qui les fait tressaillir.

Dieu leur donne, parfois, de beaux jours d'allégresse,
Où le peuple les foule en de joyeux transports,
Qui viennent effacer d'autres jours de tristesse,
Où j'ai vu les pavés rougis du sang des morts.

Ils s'animent aux feux de l'aurore nouvelle ;
Le soleil est l'ami des pavés, des vieillards ;
Son rayon les réchauffe et leur reste fidèle,
Gardant jusqu'à la fin, pour eux, d'ardents regards.

La rue offre un logis aux gueux, à la misère,
A ceux qui n'en ont point de meilleur ici bas ;
Et s'il est un peu dur de dormir sur la pierre,
Bien d'autres, mieux couchés, hélas ! ne dorment pas.

Si quelque ambitieux veut dépasser les autres,
Les paveurs seront là qui le repousseront ;
On devrait faire ainsi, quelquefois, pour les nôtres,
Pour nos ambitieux levant trop haut le front.

En sachant dédaigner la puissance qui passe,
Des soucis qu'elle cause ils seront préservés,
Et quand l'orage en nous laisse si longue trace,
Il suffit d'un moment pour sécher nos pavés.

L'amoureux sentiment ne leur fait pas envie,
Ils ne seront jamais abusés ou jaloux ;
En gardant leur froideur sous les pas de Sylvie,
Ils ne souffriront point de l'oubli comme nous.

Ils ont cette vertu, qui ne fut pas donnée
A ce siècle, et, surtout, aux hommes d'aujourd'hui :
De savoir accepter son rang, sa destinée,
Sans souhaiter le rang et le destin d'autrui.

Limitier ses désirs est la règle suprême ;
Plus on est philosophe et plus on est heureux.
Pauvre bête ou pavé, la maxime est la même
Pour n'avoir pas à craindre un sort trop rigoureux.

Ne regrettons donc rien dans la sphère modeste
Où nous vivons livrés au gré des flots changeants,
Si, comme à nos pavés, de temps en temps nous reste
Un rayon de soleil du Dieu des pauvres gens.

Il est de ces moments où la rue étincelle
Sous les pas d'un grand peuple errant dans les cités,
Lorsque dans une entente intime et fraternelle,
Ce peuple peut marcher, fier de ses libertés !

Qu'ils ne reviennent plus, ces jours tristes et sombres,
Où nos pavés ont vu de si cruels combats ;
Où tous amoncelés ils cachaient sous leurs ombres,
L'émeute dans le sang venant marquer ses pas !

La rue offre un aspect que rien ne saurait rendre :
Chaque logis fermé se tait comme un tombeau,
Les pas des escadrons au loin se font entendre,
La fenêtre si gaie est changée en créneau.

Qui vive ! A cet appel la mêlée est ardente,
Et puis tout redevient calme, silencieux,
Moins les cœurs désolés que déchire l'attente,
Qu'agitent si longtemps les doutes anxieux !

Cette lutte est féconde en tristes épopées ;
Lutte impie, où suivant les décrets éternels,
Il jaillit plus d'éclairs du choc de deux épées
Venant armer des bras que Dieu fit fraternels.

Lorsque tombe la nuit, à cette dernière heure
Qui donne la victoire aux partis triomphants,
Sur le rempart sinistre un ange souffre et pleure,
C'est la France qui voit s'égorger ses enfants !

On ne saurait cueillir aux flancs des barricades,
Le progrès, sainte fleur de notre humanité,
Cette fleur-là vient mal au bruit des fusillades,
Le champ qui lui convient est la fraternité.

La concorde est le but que nous devons poursuivre,
Et le rameau de paix vaut mieux qu'un fer brutal.
On peut sonner la charge en des clairons de cuivre,
L'union mène seule au progrès libéral.

Mais lève toi sanglant, pavé de ma patrie,
Si contre l'étranger il nous faut des efforts.
Nous aurons pour broyer sa cohorte aguerrie
Nos pavés qui sont durs et nos cœurs qui sont forts.

Contre l'envahisseur même ardeur nous stimule,
Nous saurons nous prêter un mutuel appui.
Il faut que dans la rue un air libre circule,
Il faut l'indépendance aux peuples, aujourd'hui.

Que le Seigneur te garde, ô pavé de nos rues !
Porte grands et petits, sans jamais te lasser.
Nos peines, nos douleurs te restent inconnues,
En nous plaignant parfois, regarde-nous passer.

A. JOUBERT.



CARMINA NAUTICA

A MESSIEURS LES MEMBRES

DE LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST

MESSIEURS,

Pour vous entretenir encore de poésie latine, n'ai-je pas besoin de quelques précautions et de quelques excuses préliminaires ? Le goût du siècle, ses appétits ne sont guère satisfaits par ce genre de distractions. Fatigué par l'étude des sciences, par de hardies spéculations ou des discussions brillantes, l'esprit cherche volontiers son repos ou son amusement dans les productions innombrables de la littérature facile. Nos grands poètes eux-mêmes, anciens ou modernes, sont lus de moins en moins. Et quant aux latins, il faut vraiment se réfugier au sein d'une académie pour oser en parler encore, avec quelque espoir d'intéresser, ou d'obtenir de l'indulgence.

Ayant eu l'occasion de connaître et de lire en entier un poème latin, en huit chants, sur tout ce qui concerne la marine et la navigation, j'ai cru, messieurs, que la spécialité du sujet, le talent avec lequel il est traité, devaient

m'enhardir à vous en faire part, et à vous proposer d'en conserver trace dans vos Bulletins. Vous ne m'appliquerez pas, je l'espère, ce reproche que fait Plutarque aux curieux de choses inutiles, de ressembler à des gens qui préfèrent porter, au lieu d'enfants, des chiens et des guenons dans leurs bras.

Nicolas Parthenius Giannetasius, de la Société de Jésus, auteur du poème dont il s'agit, naquit à Naples, en 1648, et y mourut en 1715. Il publia, en 1685, un livre comprenant treize Eclogues intitulées *Piscatoria*, et un poème en huit chants, intitulé *Nautica*. Puis il mit au jour les *Naumachia*, *Combats de mer*, en cinq chants; *Bellica*, en quinze chants; *Halieutica*, dix chants sur toutes les espèces de pêche. Tous ces poèmes didactiques ont été réunis, après sa mort, en trois vol. in-4^e (Naples 1725) qui contiennent aussi le *Xaverius Viator, seu Saberidos*, en dix chants, ouvrage posthume.

Voici le début de la préface de ce dernier poème :

« Præclarissimi poëtæ, oratoris, historici, geographi,
» cosmographi, atque in omni eruditionis genere consu-
» matissimi P. NICOLAI PARTHENII GIANNETASII opera
» tanto cum plausu ab universâ literariâ Republicâ excepta
» sunt, ut meritò tantus vir inter maxima nostri sæculi
» lumina possit referri. Quàmvis verò in omnibus ingenii
» sui monumentis famam consecutus sit immortalem, in
» poëticis tamen eò claritatis, honoris et gloriæ apud lita-
» ratos omnes processit, ut ad antiquos poëtas proximè ac-
» cessisse, neotericos autem vel excessisse, vel exæquasse
» videatur... Tantus ubi splendet candor sine fuce, decor
» sine fastu, cultus sine luxu, honestas sine labe, ornatus
» sine pigmentis, ut nihil ad poësim absolutissimam
» desideretur. »

Des Eclogues je ne dirai qu'un mot. Elles ont été appréciées comme suit dans une thèse pour le doctorat ès lettres, *De Eclogâ piscatoriâ*, par M. Campaux, qui a bien voulu m'envoyer cette excellente dissertation :

« Hæc Giannetasii *Piscatoria* tredecim eclogis constant,
» quæ nihil aliud sunt quàm elegantissima cùm Virgilii
» tùm Sannazarii imitatio, atque etiam interdùm cento
» merus. »

« Ce n'est autre chose qu'une fort élégante imitation tant
» de Virgile que de Sannazar, et, parfois même, un pur
» centon. »

Et plus loin :

« Lepidos sanè versus...; sed ad summam non plus
» Giannetasii piscatoribus veritatis inest quàm illis quos
» Sannazarius inducit; nec mirum, cùm penè omnes ad
» unum personam fictam agant, dissimillimosque piscato-
» ribus homines repræsentent. »

« De beaux vers, sans contredit. Mais la vérité manque
» dans le caractère des pêcheurs de Giannetasius aussi
» bien que de Sannazar et de leurs émules, ce qui n'est
» pas étonnant, puisqu'ils prennent tous le masque de la
» fiction, et nous représentent des hommes qui n'ont,
» avec les pêcheurs, qu'une ressemblance fort éloignée. »

Quoiqu'il en soit, messieurs, c'est déjà beaucoup d'avoir consacré de beaux vers à cette classe si intéressante des pêcheurs. Mais, au moins, dans les *Nautica*, *Naumachia*, *Bellica* et *Halieutica*, le poète napolitain n'a plus encouru ce reproche de sacrifier la beauté simple du vrai aux ornements de la fiction. Son inspiration, toujours élevée et quelquefois magnifique, n'en porte pas moins le cachet d'un réalisme de bon aloi.

Le premier chant est entièrement consacré au choix des arbres destinés aux Constructions navales, à leur exploitation, à leur transport dans les arsenaux. J'y remarque les vers suivants :

Principio nautis sylvæ delectus habendus,
Undè abies viduata comis, nudataque fagus,
Ulmique, et cæsæ veniant ad litora pinus.
Primus et hic illis labor impendendus, et omnes
Sacrorum saltus nemorum lustrare necesse est,
Hic et sylvarum sobolem legisse potentem,
Et Martis sortem et casus sufferre marinos.
Nam si materiem texendis navibus aptam
Legeris, atque datâ fabricaveris arte carinas,
Deduces celerem securus in æquora puppim,
Ac lætus zephyro committes vela vocanti.

« Que les marins choisissent d'abord la forêt d'où ils
• tireront le sapin dépouillé de son feuillage, le hêtre mis à
• nu, d'où ils feront venir jusqu'au rivage les ormes et les
• pins. Ce doit être leur premier soin ; et il est indispen-
• sable qu'ils visitent toutes les contrées des bois pour y
• marquer les arbres les plus vigoureux, capables de
• résister aux combats et aux tempêtes (1). Ce bon choix de

(1) Les usages divers du bois des arbres avaient été indiqués déjà par Claudien, dans ces quatre vers que Giannetasius connaissait sans doute, et qu'il s'est bien gardé de refaire ou d'amplifier :

Et varium rudibus sylvis accommodat usum :
Quæ longa est tumidis præbebit cornua velis,
Quæ fortis clavo potior : quæ lenta favebit
Remigio ; stagni patiens aptanda carinæ,

» la matière première, aussi bien que l'application des
» règles de la construction, leur permettra de conduire en
» sécurité le navire, et de confier, joyeux, leurs voiles au
» zéphyr qui les appelle sur les mers. »

L'auteur nous montre ensuite le danger de négliger ce conseil ; puis il dit à quelles époques de l'année il convient de couper les bois. Il critique le peu de soin apporté par les Turcs dans leurs constructions, et célèbre, au contraire, celles des Espagnols qui ont donné à Magellan un navire capable d'accomplir, à dater de 1579, une circumnavigation de trois années.

« Avant d'être employés, dit-il, les bois doivent rester
» exposés un certain temps au soleil dans leur écorce, ce
» que nous appelons *en grume*, pour perdre un reste de
» sève nuisible à leur conservation. Il est bon aussi de les
» soumettre à l'eau de mer, qui leur est favorable, et
» ajoute à leur dureté. »

Sed neque materiam subito denudet, et ulmos
Ire novam in formam jubeat fabricator; at illas
Torreat ignito geminus sol sidere Cancri.

Sic omne excoquitur vitium; sic cortice multus
Succus abit pingui, atque exudat inutilis humor.

.....
Est sed amica trahi maris unda; porisque subactus,
Humor aquæ multà saturus salsedine truncos
Indurat; medio lapidescit gurgite sylva.
Desuper impostas moles, et mœnia, et arces
Sustinet, æternūque manet durata sub undis.

Le transport des bois bruts jusqu'aux chantiers de construction est décrit avec autant de vérité que de charmes. L'auteur a vu les gens de la campagne précipiter les arbres dans la vallée, plutôt que de les porter sur leurs

têtes, ou d'en fatiguer leurs larges épaules, ce qui leur épargne aussi des frais, et les embarras du chemin. Il a vu ces grandes masses que traînent, soit par terre, soit par eau, des bœufs accouplés dont les paysans stimulent cruellement la lenteur.

Hic ego præcipites vidi de vertice montis
 Subjectam in vallem cæses demittere truncoos
 Agricolas (1) : vastas cervici imponere moles
 Aut latis parcunt humeris; incommoda sylvæ,
 Implicitæque viæ, sumptusque impendia vitant.
 Indè boves gemini submittunt fortia sueto
 Colla jugo; geminique alii, si corpore præstet
 Ingenti moles, subeunt, atque ipsa rudenti
 Vimineo secto religatur vertice pinus
 Perque jugum funis ductorius orbe plicatur.
 Indè per æquor iter capiunt, lentèque trahentes
 Paulatim ad litus magno pineta labore
 Convectant, etc.

Le second chant débute par le récit de l'invention de la navigation; mais, passant rapidement sur le passé, et revenant à son enseignement pratique, Giannetadius pose les principales règles de l'établissement, et même, dans une certaine mesure, de l'administration d'un arsenal. Il dit quels avantages doit présenter le lieu de sa fondation, un

(1) Le vieil Homère, au XIII^e chant de l'*Iliade*, compare la chute d'Asius, sous les coups d'Idoménée, à celle du chêne, du blanc peuplier ou du pin élevé, que les bûcherons viennent de frapper de la hache et ont précipité des montagnes, pour la construction des navires :

Ἠριπε δ', ὡς ὅτε τις δρυς ἠριπεν, ἢ ἀχερῶις,
 Ἡ πεπυτὸς βλαβερὴν, τὴν τ' οὐρεσὶ τεκτονέες ἀνδρες,
 Ἐξέταμον πελαγεσσὶ νηγεσσὶ, νῆϊον εἶναι.

bon abri, des eaux abondantes, la proximité des bois et des carrières, la fertilité des campagnes voisines, la salubrité du ciel. Des cales couvertes pour les chantiers de construction, des magasins et ateliers nombreux doivent être bâtis d'abord, puis le palais ou l'hôtel du chef supérieur et unique qui doit diriger tout le personnel. Je recommande, messieurs, ce passage à votre attention (1) :

In primis sit cura tibi spectare locandis
Qui sinus aut statio fuerit navalibus apta.
Optimus ille locus censendus, valle repostà
Qui jacet et monti et nemorosis proximus umbris ;
Ne labor annosas deducere montibus ornos
Improbis agricolas nimium premat : ille propinquum
Securâ statione sinum portumve tenebit,
Qui primum nudâ venientem mole carinam
Accipiat, firmoque ratem tegat objice saxi.
Sint circum fontes, cœli sit grata salubris
Temperies ; sit terra simul pinguis cultu,
Ut facilis victus, sint et sitientibus undæ,
Nec famulos lædat malesanâ Juppiter aurâ.
Accessu facili pateat locus, ipsa reducto
Opportuna situ statio, campoque patenti.
Alta tibi moles saxo fabricanda quadrato
Porticibus longis, ingentes mole carinas
Læta quibus secto compingat robore pubes.
Sint pariter centum extractæ longo ordine cellæ
Quæis suo solliciti fungantur munere fabri.
At domus interior majori condita sumptu
Prætozem accipiat, turbæ qui præsidet omni.
Hic leges dicat ; reliqui mandata facessant.

(1) Virgile, Ovide, Claudien ont donné de plus courtes descriptions des ports de mer. Voir le *Gradus ad Parnassum*, au mot *Portus*.

Non temerè incumbant operi, sed legibus æquis
Quisque suum conetur opus, rectore sub uno.

Ces derniers vers, sur l'unité du pouvoir dans les arsenaux, sont aussi pleins de charme que de vérité. Je ne les connaissais pas encore, je n'avais pas admiré leur saisissant laconisme, lorsque j'exprimais, avec un peu plus de développements, la même pensée, en ces termes :

Dans nos cinq arsenaux, j'en atteste Neptune,
Il est bon qu'aujourd'hui l'autorité soit une.
Tout doit aller au but avec célérité,
Tout obstacle fléchir sous une volonté.
Principe dominant, devant toi je m'incline
Et conviens que, sans toi, languirait la Marine.
En vain, du point de vue où chacun est placé,
Procède isolément son effort empressé ;
En vain, suivant son fil dans ce grand labyrinthe,
Chacun, pour en sortir, s'y dirige sans crainte ;
Souvent ces fils divers, dans leurs replis nombreux,
Forment comme un réseau d'inextricables nœuds,
Sous lequel, arrêtés au milieu de leurs routes,
Les chefs et les commis se heurtent pleins de doutes.
Il faut, pour conjurer ces fréquents embarras,
Beaucoup d'art, de vigueur, bonne tête et bon bras,
Que ce bras tienne un sabre et promptement en joue
Sur chaque fil rebelle au doigt qui le dénoue,
Mais qu'indiscrètement il n'aille pas trancher
Tout ce qu'un peu de soin suffit à dégager.

La description de l'arsenal de Naples vient, comme exemple, à la suite des préceptes qui ont dirigé sa fondation. Des lecteurs français m'excuseront encore d'y substituer celle de notre port de Toulon, extraite d'un itinéraire naval que j'ébauchais en 1851 et 1853, lors de mes tournées

d'examineur des candidats au grade d'aide-commissaire de la marine. Je m'étais proposé d'ajouter quelques pages au poème d'Avienus *De ora maritimā* :

Sumus Telone, frater ubi posuit meus (1)
Lares, serenitate perditus ætheris,
Uxorculâ fixus, domitus et filiis,
Amans navarchus prædium tanquàm mare.

.....
Cærulea cœli spatia, cæruleum mare,
Scruposa montium cacumina, pulveres
Densæ, dealbantes olivam, pampinûm,
Cupressum et ocream, cassidem, petasum, togam,
Cauri furentis terribilis invectio,
Caræ dapes, brevis societas, putidæ
Viæ, priori sic patet Telo visui.

Interrogemus, scruteamurque ampliùs :
Tutissimâs ecce stationes navium

(1) L'iambe trimètre, employé dans ce poème, à l'imitation d'Avienus (*Ora maritima*) est composé de six pieds. Il est pur ou mêlé. Pur, il ne comporte que des iambes ; mêlé, il a un iambe pour 6^e pied, un iambe ou un tribrache au 2^e et au 4^e. Les pieds impairs sont iambes, dactyles, spondées ou anapestes. Quelquefois le 3^e est tribrache, le 5^e rarement anapeste.

u -		u u rarò		u -	
- -	u -	- u u	u -	- u u	
u u -	u u u	- -	u u u	- -	u -
- u u		u -		u u -	
				rarò	

EXEMPLE : Minimum decet libere, cui multùm licet,
(SENEC. TROAS. v. 537.)

Orienti apertas, cæteris quàm Cæciæ (1)
Turbinihus abditas, lutosas in solo,
Urbis propinquas, obvias, accommodas,
Portum duabus partibus dimetitum,
Ubi apparatus compositus arctissimè,
Fossas reficiendis faciliter puppibus,
Ærarii et artis gravi conamine
Structas luto inæstuosæ undæ sinu,
Saxis ubi duris pelagus interfunditur (2);
Duæ lateribus ecce pendices, ea
Lignationis, illa victualium,
Utrinque cumulantes vel emolumenta, vel
Vires, et artis monstra sperantes nova (3).

Superbias ergò potens Neptunia,
Telo quæ, ab austro Galliarum, Tusculis
Siculisque fluctibus et interno imperas
Mari. — E tuo semper pendunt ubere
Classes (ut agnelli tenent mammas ovis),
Operentur aut exercitationibus,
Aut equilibrio veteris indulgeant
Europæ, et Africæ simul communicent

(1) Le cap *Sicié*, situé à l'entrée de la rade de Toulon, est battu comme elle du vent d'E. S. E., le *cæcias* de Vitruve. Est-ce de là que lui vient son nom? Le cap *Sépet*, qui termine la presqu'île de Gién, abrite la rade des vents de Sud et la protège par ses fortifications; *sapes, sepi*.

(2) AVIENUS. — *Ora maritima*.

(3) Depuis lors, en effet, de nouveaux et importants ouvrages ont été ajoutés à l'arsenal de Toulon, du côté de Castignean; et les plans qui restent à exécuter en feront, en peu d'années, une des merveilles de l'Europe. La ville s'est étendue et embellie au-delà des anciens remparts, qui ont été démolis, et cette partie contient des établissements municipaux depuis longtemps désirés.

Veram religionem, ingenua morum sata.
Superbias imò Telonum civitas,
Tot urbium princeps in illo littore,
Ab Alpium sità pedibus Antipoli,
Ad Veneris portum proximum Pyreneis (1).
Præsidibus ipsa Massilia regitur tuis,
Claraque Vno Corsica tibi Dominæ subest.

Voici maintenant comment Giannetasius nous dépeint le mouvement des ouvriers dans son arsenal :

Mille fabri, et famuli totidem navalibus adsunt
Solliciti, et celeres componunt abiete currus.
Quisque Ducis dicto parens data munera forti
Impiger exercet : Serra pars dividit alnos ;
Pars dolat ignavos truncos, primamque retondet
Scabritiem ligni, sectas pars lævigat ulmos.
Compingunt alii costas, alique carinam
Incurvant ; alii proram cum cuspidē nectunt.
Pars studet et variis puppes animare figuris ;
Arte laboratas puppes pars cœlat in auro (2).
Pars acuit clavos et ferrum forcipe versat.
Hic commissuras lino replet, et pice molli
Vulnera concludit ; tabulas pars jungit hiantes.
Illi onera accipiunt venientum, et sedibus altis
Imponunt ; hic vela suit, tortosque rudentes

(1) Depuis la composition de ce poëme, Nice et Villefranche ont été annexées à la France, et relèvent de la Préfecture maritime de Toulon.

(2) Lorsqu'écrivait Giannetasius, les peintres et les sculpteurs étaient en grande estime dans les arsenaux. L'on ne supposait point, en ce temps-là, que les merveilles de l'architecture navale, ces châteaux créés pour s'élancer d'une extrémité du monde à l'autre, fussent des œuvres de pure utilité, ni qu'il fût indifférent de poétiser et d'égayer quelque peu leur redoutable appareil.

Implicat ; antennas illi, malosque laborant ;

Fervet opus ; pictæque micant in litore puppes.

La salle des gabarits, l'énumération des diverses espèces de navires, les règles principales de la construction (1) les proportions en longueur et largeur, la solidité plus grande des vaisseaux de guerre, les conditions de vitesse, les rames, les vergues et antennes, les voiles, les cordages, les ancres, tout ce qui complète le navire trouve sa place dans ce second livre, qui se termine par les appareils de lancement et par cette opération elle-même, précédée de la bénédiction et de la dédicace de l'œuvre.

Le troisième livre est consacré aux vents, à la boussole (2) et aux pronostics du temps (3). Il est animé par le récit de

« (1) La règle, dit Homère, trace le bois de marine aux mains
» d'un habile constructeur, bien instruit de tout son art par les pré-
» ceptes de Minerve. » (ILIAD. liv. 15.)

.... στατμη δ'ορυ νηιον εζιθυνει

Τεκτονες εν παλαμψι δαημονος, ος ρα τε πασης

Ευ ειδη σοφιος, υποθημοσυνησιν Αθηνης.

(2) Huet, évêque d'Avranches, a composé un poème latin (7 pages), sur la métamorphose du docteur lydien Magnès en pierre, et celle de ses disciples en fer. Ce poème se termine ainsi :

Non omnis tamen in tenues evanuit auras

Spiritus : antiquum retinent doctoris amorem ;

Irrequietus agit deformia corpora motus,

Si qua præsentì possent hæerere magistro.

Ipsè, novam quàmvis mutato corpore formam

Induerit MAGNES, haud cessit pristina cura.

Vestigare Polum pergit, geminosque Triones

Quærere, et ad rectum mundi componitur axem.

(3) Il existe, sur ce sujet, un petit poème latin, d'Avienus, reproduit du grec, d'Aratus, intitulé *Avieni aratea prognostica*.

(Coll. LEMAIRE. *Poëtæ latini minores*, t. v.)

la bataille de Lépante où la flotte chrétienne combattit, malgré le vent contraire, et triompha des Turcs dont elle fit un grand carnage.

Voici, par exemple, les présages qu'il tire de l'aspect de la lune :

*Illa regit fluctus; illi vaga cœrula parent,
Et ventos ditione premit : nunc illa quietos
Irritat ventos ; nunc mitigat illa feroces.
Ergò ubi consurgens argentea cornibus ibit,
Purpureum sine nube diem, solemque serenum
Et pacata maris denuntiat æquora ventis.
Pallida dat pluvias ; rutillet si flammea, ventos.
Si nigræ incipiant nubes miscerier igni,
Undique tunc Tethyn, cælumque ardere videbis
Fulminibus ; Nereusque furet strepitante procellâ.
At si per cælum gemino Latonia circo
Fulgeat, horrendo pelagus quassabitur imbre.
Tertius obscuro rutillet si circulus orbe,
Improvisa cadet tempestas horrida cœlo
Puppibus, arboribusque truncem latura ruinam.*

Le quatrième livre, qui débute par un court éloge de Rapin, le poète des jardins, a pour objet le temps propre à chaque navigation, les allures diverses du navire, l'usage des cartes celui du gouvernail, les erreurs de la boussole et les moyens de les corriger. Cette dernière partie, surtout, qui semble si étrangère à la poésie, est présentée avec une grâce et un charme exquis. Nisus, fils de Neptune et de la nymphe Beroë, se plaint à sa mère de n'atteindre jamais le but de ses voyages.

*Quæritos nunquàm veniunt mea carbasa portus ;
Fallaces mihi stellæ sunt, et cortice pictus
Ipse etiam mundus fallax ; mare, cursus, et auræ*

Fallaces; ars nulla mihi, experientia nulla
Profuit; indepreñsus aquis latet error in altis.

Le Déesse le console et l'envoie consulter Glaucus, qui partage avec Protée le soin des troupeaux de Nérée.

..... Ille tibi rem
Pandet, et errorum caussas monstrabit, et omnes
Occultas maris ambages canet.

Consulté par le marin, Glaucus lui fait connaître d'abord l'erreur causée par le double mouvement de la mer vers l'Orient puis vers l'Occident. Arrivant à celle de l'aiguille aimantée, il s'exprime ainsi :

Præterea est etiam fallax acus ipsa, nivalem
Non semper tremula cum cuspidè respicit Arcton.
Sideris illa vago nimium torquetur amore ;
Diversisque locis varia est fallacia gemmæ :
Hic petit illa polos, et cuspidè figit acutâ ;
Hic celerans iter ad dextram ruit incita partem,
Hic ruit ad lævam; magis hic fugit, ac minus illic ;
Etc., etc.

Plusieurs méthodes de correction sont ensuite données avec une élégance qui n'exclut pas l'exactitude, comme vous en jugerez par ce début :

E ligno facies aut cupro, Nise, tabellam
Et planam, et lævem, mediâque in nave locabis
Libratam in longo tripodâ, quæ vertice summo
Sic Finitiori respondeat, undiquè ab illo
Æquali ut distet spatium; mox circinus orbem
Describat tabulâ in mediâ; centroque rotundum
Fige stylum, superis qui se rectissimus auris
Imferat è centro; tabulæque impone politæ
Pyxidis orbiculum, summo cum proximus ibit
Vertice sol, etc., etc,

C'est la description d'un système de suspension de la boussole, et l'explicat on de son usage. Lucrèce n'aurait pas dit mieux, ni avec une plus heureuse concision.

Le cabotage, et même le petit cabotage sur les côtes d'Italie, plaît particulièrement à l'auteur. Il occupe la majeure partie du cinquième livre. Après les soins donnés au choix de son équipage, les éloges des marins de telles contrées, les reproches à ceux de certaines autres, après avoir cité des navigations lointaines accomplies par quelques audacieux, le poète nous promène par toute la mer intérieure, en Sicile, à Malte, en Sardaigne, à Naples, à Caprée, à Reggio. La description du golfe de Naples mérite l'attention; et toutes les richesses de la poésie classique sont prodiguées à la fin de ce livre dans le tableau d'une grotte sous-marine : *Mirabile hoc refractæ post repercussionem lucis spectrum, Rhegini patrio sermone la Fata Morgana appellans.* (Note de la page 173.)

La tempête et les travaux qu'elle commande sont exposés dans le sixième livre. J'y remarque une laborieuse description de la pompe, quelques vers insuffisants sur la perte du gouvernail et sur le gouvernail de fortune, enfin le conseil de couper les mâts et de s'abandonner aux vents et aux flots, après avoir adressé des vœux et des prières au ciel :

Postquàm vota Diis concepta, et crimina multis
Cum lacrymis, precibusque piis, Palinure, piasti,
Acrior ingeminet si ventus, et æquora surgant,
Te primùm ferro sublimi à vertice malum
Præcipio medium succidere ad usquè trachelum,
Projicere atque illum in fluctus ; tibi cura sed illa
Hinc ne fortè ruens socios puppimque flagellet.
Mox si nec vento modus est, crescitque periculum
Apterna totum celeri succide bipenni.
Funibus et duris clavus tibi puppe ligandus,

Ne transversa ferat maris unda ; ratemque furenti
Da vento, docto quoniam spes nulla magistro.

Éviter les passes étroites, fuir le rivage quand la tempête vient du large, jeter l'ancre au besoin, même en pleine côte, et l'ancre de salut, mieux nommée *ancora della speranza*.

Anchora de prorâ jacitur, quæ dente trisulco
Navim firmet aquis ; verùm si fortior Eurus
Sibilet, et tumidi veniant à gurgite fluctus,
Mitte etiam sacram, præstet quæ corpore multo.
Firmius illa ratem fundabit in æquore (1)....

Suit un véritable catalogue des ports d'Espagne, de France, d'Italie, de l'Adriatique, des Iles, de la Grèce, de la mer Egée, de l'Asie et de la Syrie, de l'Egypte et de la Libye.

Le style poétique est bien soutenu dans cette longue énumération. Viennent ensuite des conseils pour chercher les ports, pour éviter les écueils (en signalant ceux qui ne sont pas encore marqués sur les cartes), pour fuir les pirates, etc., etc. Je citerai encore quelques vers sur le renflouement d'un navire échoué à la côte :

..... Primùm merces educere puppi
Atque onera, ingentesque trabes, atque æra canora
Festina ; hinc contis urgendæ, et vectibus illæ.
Aut funes circum scopulos, cautesque revolve ;

(1) Si puppim Boreas tamen abripit, ancora firmet.
Hanc spes formosâ porrigit ipsa manu.

SID. HOSSCHIUS. — *Cursus vitæ humanæ. Elég. 6.*

A l'imitation d'Hosschius, John-Flavel, ministre du saint Evangile, a publié en 1788, un ouvrage intitulé : *Navigation spiritualized*, où toute la conduite de la vie humaine est assujétie à des règles conformes aux principes et à l'usage des instruments de la navigation,

Mox magno famuli nisu propellere certent ;
Aut æstum pelagi refluentis et æquora plena
Expecta, ut sêse, fluctu veniente, carinæ
Syrtribus educant ; vel circùm robora plures
Subter aquas duris religandi pellibus utres :
Utribus intus enim conclusus inanibus aër
Nititur in summum semper, vique allevat alnos.

Nous trouvons dans le septième livre des enseignements sur les voyages au long cours, plus spécialement aux Indes orientales et occidentales et dans la mer du Nord. La connaissance de la route, la recherche de la latitude et de la longitude y sont décrites avec correction, et le seul mérite de la difficulté vaincue. Giannetasius rappelle que les Hollandais avaient proposé un prix pour le meilleur moyen de calculer la longitude, mais que ce prix n'avait pas encore été gagné à l'époque où il écrivait :

Quærendum et quantùm cursu tua pinus in Ortum
A Fortunatâ fugiens Tellure recessit.
Verùm hoc difficile est.....
Auri multa viro Batavi donare talenta
Promisère, modum in mediis qui sedulus undis
Traderet, ut certò possint cognoscere quantùm
Curva sub Eoum spumosa æquora puppis
Provecta est, cœlique simul qui circulus alti
Tunc noctesque diesque pares partitur in horas.
Rem multi aggressi magno mercedis amore,
Verùm alii laudum stimulis ; post irrita vota
Nullus adhuc tanto pretio donatus abivit,
Et nullus tantam meruit pro munere laudem.

Le poète indique, toutefois, les méthodes usitées de son temps. La zone torride, le cap de Bonne-Espérance, les tempêtes fréquentes dans ces parages, sont décrites sans

emphase. La navigation de la mer Rouge et du golfe Persique termine ce septième livre.

Le huitième nous initie aux règles et aux circonstances de la navigation dans l'extrême Orient, à Manille, à Malacca, à la Chine et au Japon. Il traite aussi de la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, et, après une description de l'Amérique, donne des préceptes pour s'y rendre et pour revenir en Europe. J'emprunterai à ce livre la description d'un Typhon, dernière citation qui me paraît digne de votre attention bienveillante :

Hic furit immanis violento turbine Typhon,
Barbarus Oceani regnator, et arbiſter undæ
Eoæ, centum puppes qui fluctibus hausit,
Et totidem per saxa tulit, totidemque sub auras
Abripuit, summoque iterùm de vertice miſit
In scopulos, in saxa, aut vortice mersit aquarum,
Et miſeros nautas quoque funere mersit acerbo.

Vis Typhon violenta, procacibus horrida nimbis,
Et latè horriferis stridens animata procellis;
Improvisa ruit nigro de Vespere, nube
Disciſſa, et longè fugiens aſſibilat auris.
It citus orbe vago, curſatque per aëra circum
Cum ſonitu, cœlumque ingenti murmure miſcet.
Concluſum nubis gremio ceu fulmen apertum
Cum ſſolitur iter, medium per nubila rauco
Excursat fremitu, et cœli loca concava luſtrat,
Si qua via in terras pateat; ſummâque repente
Scindit vi nubem objectam, lapſumque per auras
It præceps, circumque vago ſecat aëra curſu,
Incandetque ardens flammis, et murmurat alto
Cum ſonitu, latèque poli convexa reſultant.

Principio lenes insternit in æquore fluctus
Cæruleus Typhon ; mox imo turgida fundo
Alta ciet, frangitque, auris stridentibus, undas.
Non altæ in summis tutantur montibus ornos
Radices ; forti vellit de cespite truncos,
Ac penitûs diro populatur turbine sylvas.
Non et litoribus defendunt mænia turres ;
Tecta, domosque trahit, vastasque à culmine turres.
Sævior Oceani in medio furit æthere Typhon,
Horrendum stridens, magnasque à gurgite puppes
Abripit, et longè in scopulos, in saxa repentè
Dejectat ; mille in partes cava frangitur alnus.
Nunc gaulos circum ingentes immurmurat, et se
Per gyros flectit varios, atque orbibus orbes
Implicat, et celeri secum rapit aëra motu.
Ceu rota, nitrato quæ pulvere fulminis instar
Armatur, festisque solet flagrare diebus.
Utque ignem in sicca servatum reste minister
Admovet, extemplo correpto et fomite velox
Ignea circumsepta ruit vis et cita fertur
Igne rota, et sparsas jaculatur vertice flammæ,
Ingeminatque vagos, intûs vi pulsa, rotatus
Cum strepitu, et rapido circum rapit aëra gyro.
Dat motus vento vires ; tollitque sub auras
Vis ingens puppes ; medio stant pendula cœlo
Navigia ; (horrendum dictu et mirabile visu !)
Hinc, aurâ fugiente, cadunt, demersaque ponto
Infandum pereunt. Dii, talem avertite casum
Puppibus, et toto rapidos Typhonas Eoo
Oceano et toto pariter pulsate benigni (1).

(1) Le Dante, à la fin du chant 26 de l'*Enfer*, avait mis dans la

Les *Naumachia* débutent ainsi :

Ducere quæ classes, quæ campis cura marinis
Ad pugnam struere, alatis seu prælia gaulis,
Seu tibi rostratis sint committenda carinis :
Quæque adhibenda inito sit jam solertia Marte
Quique astus, potiorque auræ spirabilis usus,
Sive premas hostem, seu te subducere in altum
Ntiaris, longove acies invertere gyro ;
Hinc canere incipiam, etc.

Principio validas tibi classes cura parare
Plurima sit, pube insigni, nautisque peritis,
Atque omni instructas belli, victusque paratu.
Idcirco geminæ (1) classes ad bella parandæ,

bouche d'Ulysse, racontant son dernier voyage et sa mort, ces vers concis et pathétiques :

Noi ci allegrammo, e tosto torno in pianto
Che dalla nuova terra un turbo nacque,
E percosse del legno il primo canto.
Tre volte il fe girar con tutte l'acque
Alla quarta levar la poppa in suso,
E la prora ire in giù, com' altrui piacque
Infìn che 'l mar fu sopra noi richiuso.

- La grande vague de la mer vaste, par dessus les flancs du navire,
- bondit sous la force du vent qui enfle prodigieusement les
- ondes. »

(ILIAD. 15. v. 381 et s.)

Μεγα κυμα θαλασσης ευρυποροιο

Νηος υπερ τοικων καταβησεται, οπποτ 'επειγη

Is ανεμου· η γαρ τε μαλιστα γε κυματ 'οφελλει

Voir au livre vi du poëme de Lucrèce, *De rerum natura*, la description d'une trombe :

Nam fit ut interdum tanquam demissa columna
In mare de cælo descendat, etc.

(1) Les galères et les vaisseaux.

Altera turrītis è navibus, altera rostris
Præmunīta suis, atque acribus utraq̃e nautis
Utraque bellaci veterique est pube replenda.
Utraque et in propriis præfulgeat armamentis.

Notons en quels termes sont rappelés les principales
règles de discipline :

Naviget ut tutò classis, bellumque secundis
Auspiciis tractetur, erit lex prima jubenda
Ne quis succensum de nocte in navibus ignem,
Nī cornu inclusum, circumferat. Igne cavendum
Semper, ubi præbent sese tot pabula flammis.
Subdolus annonam si quis furetur, acerbâ
Plecte illum pœnâ; verùm si copia parva
Subducta, est virgis cædendus more vetusto.

.....
Sæpiùs et naves purgentur, et Anthlia crassam
Hauriat è fundo sentinam, et fluctibus addat.

Si qua ratis Marte adverso, nimbove laboret,
Præcipuè obscurâ cœli sub nocte, remota
Sitque procul reliquâ sociorum è classe, nitentes
Attollat summo puppis de vertice flammâs,
Ut propior quæcumque fuet ratis, ilicet ipsa
Auxilium puppi festinet ferre labanti.

E speculâ navim si quis conspexerit, omni
Det classi signum, demittens vela suprema
Ter de more.

Si quis præfectus turrītæ puppis, aperto
Sanguineus campo dùm Mars committitur, ipse
Cesset iners mortis formidine territus, aut se
Propriat pugnâ, meritâ nece plectitur, antè
Tristem ignominiam perpessus more latino.
Nimirùm si torque suo et fulgentibus armis
Nudetur coràm Prætore, ducumque coronâ.

Dignus et ut pœnâ pariter plectatur eâdem
Qui duros inter conflictus jussa superbus
Contemnit, simulatve sibi non dicta Magistro.

Clavigeri vitio si fors ratis incidit inter
Occultas syrtes, vel saxa patentia, vel si
In latus occurrat sociorum, protinûs illum
Pro merito, Prætor, dejectum munere, plecte.
Tandem, prima ratum quæ primum aspexerit hostem,
Ære bis exploso sociis det signa carinis.

Après avoir traité du conseil de guerre, soit comme tribunal, soit comme assemblée consultée par l'amiral pour la conduite à tenir, le parti à prendre dans les circonstances importantes, l'auteur donne les différents ordres de bataille et d'abord l'organisation même de la flotte.

... Temerè haud errare per altum
Fas homini, concessa cui mens munere Divûm est.
Quandò etiam bruti piscès, ignavaque cete (1)
In certas acies, in turmas humida findunt
Æquora, perque juga et versus motantur eosdem.
Ergò omnem in turmas tres primûm divide classem;
Sintque pares numero turmæ, etc., etc.

... Apertum
Inspectura fretum, quæ velocissima cursu
Prima exploratrix præeat ratis, omnia et acri
Observe studio, lata æquora circumspectans.

Le succès dépend, surtout, de l'avantage du vent, et de l'habileté à s'en servir :

... Ventis nec quidquam impensiûs unquam
Observe; nâm tota illis victoria pendet.

(1) Wales in the sea
God's voice obey.

(Proverbe anglais.)

Dura secundabunt læto si prælia flatu,
Ilicet incipito, et palmæ spem concipe certam;
Quandòquidem vento qui scit feliciter uti,
Atque ideò in pugnam plenis descendere velis,
Hic claros referet superato ex hoste triumphos.
Ergò omni studio atque omni conaberis arte
Ne tibi spirantes Euros solertior hostis
Præripiat, pugnamque ineat ductoribus illis, etc.

Il conseille ensuite d'éviter le com' at contre une flotte plus nombreuse ou que le vent favorise; mais s'il faut combattre, le courage peut suppléer au nombre :

At verò è campo si vento obstante negatum
Non æquam numero classem subducere, totas
Assurge in vires, numerumque acerrima penset
Tùm virtus, palmamque petat majoribus ausis.

Après quelques pages sur les devoirs et les exercices des équipages, et sur les fonctions des pilotes, ce premier livre se termine par la description des brûlots, leur usage, leur origine ou leur invention.

Le second livre est consacré aux combats de galères, soit seules, soit accompagnées de vaisseaux, et au danger de combattre par un gros temps, plus dangereux que le combat lui-même.

Prætereà naves, cùm vento et fluctibus altis
Luctantur, capiunt majora incommoda quàm cùm
Vulcanum contrà pugnant Martemque furentem.

Exemples et particularités de l'histoire des guerres maritimes.

Troisième livre : Je ne veux pas analyser ; je récolte un

peu au hasard et à la hâte ce qui me plaît. Voici dans quel cas et en quels termes il conseille l'abordage :

Perge, calet medio Mars gurgite; plurima pubes
Si tibi sit, consul, confestim invadere pinus
Hostiles conare, ipsis et cominûs armis
Rem brevibus perage, et concessas exere vires.
Luctator veluti, cui fortes corpore nervi,
Articulique vigent duri, se protinûs hosti
Objicit, et jactis circumdat membra lacertis.
At si pube viget, contrâ, adversarius, alnos
Tunc, dux, tormentis inimicas longiûs arce
Continuò explosis, Vestâque ardente domato.
Ceu robustus ubi mediis à saltibus exit
In certamen aper, etc., etc.

Verùm si medio in cursu comprehenderit alnum,
Quæ pelago se pigra ferat, torpentibus alis,
Ictibus acceptis, confestim fortiter illam
Aggredere.

Ce troisième livre est le plus long, et l'auteur me paraît s'écarter parfois du sujet principal pour se complaire dans des détails accessoires.

Le quatrième livre commence par les règles à observer dans la chasse.

... Quem fugiens secat alto in gurgite rhombum
Ipse etiam spatiis teneas æqualibus, illam
Ærato donec mordebis dente propinquam.

Mais bientôt il est consacré aux guerres de l'Angleterre et de la Hollande, pour et contre la liberté des mers, à leurs succès et revers mutuels. Jacques, duc d'Yorck, Ruyter, Tromp, d'Estrées, y sont célébrés tour à tour. Voici la description d'un de ces combats :

Quot naves subito malis, velisque revulsis,
Incertum fluitant! mediis quot fluctibus haustæ
Quot vi flammæ disruptæ in gurgite vasto
Cum miseris ardent nautis, et milite forti!
Immensum tormenta tonant, tonitruque tremendo
Subsultant maria, et cœli convexa tremiscunt.
Ingens erumpit caligo, atque omnia circum
Occupat, effusis vis turbinis atra tenebris.
Non æquor, non ipsæ apparent æquore classes.
Turbini cœlum obtegunt, non ampliùs ardet
Lumine sol, mediâ tantùm caligine flamma
Emicat interdùm, magnoque fragore sub auras
Vi volat, et secum miserorum corpora raptat
Divulsasque trabes, etc., etc.

Le cinquième livre traite du combat sous les différentes aires de vent, des marches et des contremarches, de la hardiesse à traverser les lignes ennemies. Il cite, à ce sujet, d'Estrées, au combat du Texel, etc., etc.

Faisons aussi connaissance avec les *Halieutica*.

Qui cursent vada squammiferi, quæ læta frequentent
Pascua, qui mores gentis, quæ prælia, et ignes;
Nec non et variæ quot sint piscantibus artes,
Sive hamos versent, seu retia : sive tridente
Monstra petant ; vel fixa cavis conchylia saxis,
Aut duro ramosa legant corallia trunco ;
Hinc canere.

Tout le premier livre est consacré à l'énumération, au catalogue des poissons de mer et d'eau douce, à l'indication des meilleures espèces. Il se termine par l'histoire de la métamorphose d'un grand nageur.

Dans le second livre, les amours et la fécondation des poissons, leurs différentes occupations, le prétendu chant des syrènes, leur métamorphose, le soin qu'ont les poissons de leur progéniture. L'industrie (*solertia*) des phoques, celle des saumons. Je la citerai :

Ingenium mirum salmonibus indidit ipse
Juppiter, et partu solertes fecit habendo.
Aurea stellati cùm sol palearia Tauri
Occuluit, lætæ florent quo tempore sylvæ,
Pulcher et apricis vernat prospectus in agris,
Ut primum Oceano fluvios petière relicto,
Prima illis est cura locum captare repostum,
Mollis ubi sabulo, rapidusque revolvitur amnis :
Hic altas de more scrobes, quibus ova reponant
Effodiunt, quæ rore suo mas irrigat ova,
Indè tegunt nidos, et multo vimine firmant.
Egregiâ simul arte latus tutantur utrumque
Aggeribus circùm impositis, atque arbore vallant :
Ne fortè arripiant devexo flumine fontes.
At quæ solstitio mandantur plurima nidis
Ova, vel autumnno pingui, cùm mitia passim
Poma jacent, gravibusque gemit vindemia prælis,
Exacto jam, vere novo, se tempore rumpunt,
At teneros liquido catulôs dant ludere rivo.

Après les époques de la ponte et de l'éclosion, ce second livre mentionne les ruses des divers poissons pour échapper aux pièges qu'on leur tend, ou pour s'en échapper.

Voici comment l'auteur dépeint les jeux d'une bande de marsouins :

...Celeri video properare suo herbida cursu
Litora Delphinas, longèque sonare natatu,

Ac totum vitreo conspergi Xerea rore.
Ut puppim propius ventre, examinat hinc,
Hinc, indè effusi, circum sparguntur, et ados
Incipiunt hilares crispata per æquora ludos.
Tunc agiles per summa levi nati cæcula cursu,
Ad numerum bifidis pulsantes marmora caudis,
Alternis quò pulsa modis sonet unda canorum;
Nunc verò promà subeunt cervice profundum,
Atque imo actutum redeunt gurgite, jactu
Summa citi repetunt, ipsoque sub aëre pendent,
At modò per vitreos molli curvamine campos
Incedunt, saltuque brevi, saliantque, runntque, etc.

Les dauphins sont amis de l'homme. Télémaque et Orion sauvés par les dauphins, etc.

Le troisième livre décrit les inimitiés et les combats des poissons entr'eux et même contre les crocodiles, les propriétés des torpilles, etc.

Le quatrième livre traite des diverses espèces de pêches, les hameçons, les fouines, les nasses, les filets. Et tout aussitôt les qualités que doit réunir le pêcheur :

Præterea robustus erit piscator, et olli
Non vigor emoriens, non sint torpentia tristi
Membra lue, vel obesa, aut pingui tarda sagina,
Sed levis, et volucris veniant aptissima cursu...

Quin etiam rerum sit solertissimus usu,
Ingenioque sagax multò piscator, ut omnes
Conjectare queat, fraudesque, dolosque natantum;
Sitque manu promptus, casuque interritus omni,
Vividus, ac somni patiens, patiensque laboris;
Atque hyemem, rigidumque Jovèm, ventosque maligno

Et rapidos tolerare æstus condiscat, et imbres.
Æquor amet, nullumque recuset inire laborem.
Mercurio sic charus erit, sic divite semper
Lætus erit prædâ.

Tous les livres suivants sont aussi consacrés aux mœurs et ruses des poissons, crustacés, coquilles, et aux divers procédés de pêches. Quelques épisodes et apostrophes rompent la monotonie.

Je ne me suis point donné, messieurs, et je n'accepterais point la tâche d'essayer une critique sérieuse et approfondie de ces longs poèmes. — Après les avoir parcourus d'abord avec curiosité et avec plaisir, je les ai relus plusieurs fois, en m'applaudissant de cette patiente et attrayante étude.

« Quis semel lecta non relegat, relecta iterùm atque iterùm non repetat, revolvat, regustet? » dit la préface plus haut citée (1). Il me semble que, dans l'enseignement de nos lycées et autres écoles publiques, il serait possible et utile de dérober, chaque année, cinq ou six heures de leçon aux grands maîtres de l'antiquité, et de faire connaître aux candidats à l'Ecole navale, après le *Virgilius Nauticus* de M. Jal, la dédicace de Grotius, qui précède son *Mare liberum*, les élégies de Sidronius Hosschius *De*

(1) A la suite de cette préface, l'éloge est résumé dans un épigramme-anagramme, comme suit :

*Pater Nicolavus Parthenius Gianettasius,
Napolitanus, Societatis Jesu.*

*Virgilli stat honos vati, par penè poësis
In cantu lenis sat sua vena scatet.*

Cursu vitæ humanæ (1), et quelques passages des poèmes de Giannetasius.

Puissent ce court entretien et le conseil qui le termine être accueillis favorablement par quelqu'un de nos habiles professeurs ! L'accomplissement de ce modeste vœu serait, je l'espère, le prélude de travaux plus étendus sur la littérature navale, ancienne et moderne. — Cette littérature choisie deviendrait une source de plaisirs délicats pour notre jeunesse des ports, qui, après les devoirs sérieux des professions maritimes, n'est attirée qu'à des distractions faciles et dangereuses, éloignée qu'elle est, le plus souvent,

(1) Jacobus Wallius, contemporain d'Hosschius, a consacré aussi d'excellents vers aux merveilles de la navigation. Ainsi, au livre II de ses *Héroïdes*, je remarque une Idylle adressée au P. Juste Van Surcq, à son départ pour les Indes occidentales. Il lui souhaite des vents propices, doux en quittant l'Europe, et plus frais sous l'Equateur, pour traverser la zone torride et les calmes qui la désolent :

Mitiùs ô velis incumbite, mitiùs, Euri !
En procul à patriâ septem de fratribus unum
Vela ferunt; mæstos orbis nunc alter et alter
Dividit, et dulci aspectu et complexibus arcet
Omnes Lolalidas, claris virtutibus omnes.
Mitiùs ô velis incumbite, mitiùs, Euri !

Hei mihi ! lenta natat quâ noctes solibus æquat
Linea, stagnanti pelago ratis. Æstus euntem
Destituit; nullo tenduntur lintea vento,
Stagnaque nequidquàm pulsant torpentia remi.
Fortiùs ô velis incumbite, fortiùs, Euri !
Sol ardet ; nullæ frangunt incendia nubes,
Et tremulum geminat solis jubar Amphitrite.
Ah ! nequid caro capiti grave sidus, et ignes
Officiant ! ipsi languent Tritones in undis...
Fortiùs ô velis incumbite, fortiùs, Euri !
Etc., etc.

de l'exemple et du bonheur de famille, et privée de ces foyers d'instruction qui rayonnent dans d'autres grandes villes, à l'avantage le plus certain des hommes de tout âge et de tout état.

Saint-Paul en Pareds (Vendée), 3 Août 1869.

A. GUICHON DE GRANDPONT.



LES RÉALITÉS DE LA VIE

ESPÉRANCE ET DÉSESPOIR

C'est le soir d'un beau jour d'automne : le soleil, prêt à descendre au-dessous de l'horizon, envoie à la terre ses derniers rayons. Les détails disparaissent, les lignes s'effacent, les couleurs se fondent dans une teinte harmonieuse et transparente. De distance en distance une colonne de fumée monte blanche et droite vers le ciel; on dirait de grands palmiers des oasis du désert, dont le pied est à peine visible et dont la tête disparaît dans la brume.

La route, taillée sur le flanc d'une colline, est dominée d'un côté par les arbres d'une forêt séculaire; de l'autre, la vue s'étend sur une plaine immense, parsemée d'habitations et sillonnée par un fleuve aux contours argentés. A gauche, bien loin, la dentelure bleuâtre d'une chaîne de montagnes se dessine; à droite, mais plus loin encore, la mer montre sa blanche ligne d'horizon, qui tranche sur le bleu sombre du ciel.

Les bruits meurent peu à peu; cependant on entend encore les airs lointains des pasteurs, le bêlement des mou-

tons, le hennissement des chevaux, les aboiements des chiens; tous regagnent lentement et comme à regret le lieu qui doit les abriter pendant la nuit.

Sur la route, au pied d'un chêne, est assis un vieillard en contemplation devant le spectacle sublime qui s'offre à sa vue. Sa figure calme, sa physionomie douce, son œil clair, son regard limpide, l'aisance de sa pose, la simplicité et la propreté de ses vêtements, tout révèle en lui la paix du cœur, la sérénité de l'âme qui suivent toujours l'accomplissement du devoir.

Des pas saccadés se font entendre, un jeune homme tourne l'angle du chemin. Sa tête inclinée vers la terre, son œil sans regard, le désordre de sa chevelure et de ses vêtements, ses gestes saccadés, les mots entrecoupés qui s'échappent parfois de ses lèvres, tout en lui montre un homme livré aux passions, battu et brisé par elles.

— Jeune homme, où vas-tu ? lui dit le vieillard. Des déceptions que tu crois bien grandes, des douleurs que tu juges bien profondes ont sans doute traversé ta vie, et tu désespères. Arrête-toi un moment, viens t'asseoir près de moi ; j'ai vécu longtemps, j'ai vu de longues années avec tout leur cortège de misères et de souffrances, et cependant j'espère toujours.

Quoique bientôt au terme du voyage, j'ai encore assez de force et de foi dans la justice de Dieu, pour réchauffer ta pauvre âme engourdie, ranimer ton être prêt à défaillir. Vois le ciel comme il est beau ; le soleil, en nous caressant de ses derniers rayons, ne semble-t-il pas nous dire au revoir ? C'est une pensée d'espérance que Dieu, chaque soir, laisse à la terre. Pourquoi donc désespérer ? Au milieu de cette brillante nature qui se dispose au sommeil, écoute ces bruits qui se perdent dans le lointain, entends ces dernières notes de la prière des oiseaux ; vois ces grandes

ombres qui s'étendent et qui vont bientôt nous couvrir, comme le voile que la mère pose au-dessus de son enfant endormi. La vue de ces merveilles de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute, est à la disposition de tous, riches et pauvres, grands et petits.

L'âme de ceux qui contemplent les œuvres sublimes de la création quitte la terre sur laquelle elle est captive ; elle plane dans les espaces qui l'attirent sans cesse, et, quand elle descend, elle est plus forte pour soutenir la lutte, plus courageuse pour affronter le danger, et surtout plus confiante dans la bonté infinie du Créateur de toutes choses.

Maintenant dis-moi tes peines, tes chagrins ; ouvre-moi ton cœur ; l'expérience m'a donné le don de guérir bien des douleurs, de fermer bien des blessures. Parle, mon fils, les vieillards sont laissés par Dieu sur la terre pour consoler les jeunes hommes, les soutenir, leur montrer la route à suivre, leur indiquer les écueils à éviter, les consoler dans la souffrance, les aimer et les bénir.

— Merci, vieillard, tu ne peux rien contre les maux qui m'accablent. Je suis le plus malheureux des hommes, le ciel s'acharne contre moi. Tout ce que je tente semble d'abord réussir ; je vois le but à atteindre, je crois le toucher ; j'étends la main, et tout fuit. Et cependant chaque jour je vois réussir des hommes qui ne me valent pas, qui n'ont ni mon courage, ni ma force, ni mon esprit, ni mon instruction. La fatalité, qui gouverne le monde, me poursuit depuis l'enfance et me pousse vers le tombeau, où je trouverai du moins la paix dans le néant. Tu vois bien, vieillard, que tu ne peux rien pour moi. Adieu.

— Attends encore, ton mal n'est pas sans remède, jeune homme ; écoute moi avec patience. De quel droit d'abord te dis-tu le plus malheureux des hommes ? As-tu fouillé au fond des misères humaines ? As-tu vu la douleur sous

toutes ses formes, au milieu des grandes cités ouvrières, là où elle est la plus horrible ? Te fais-tu une idée des tourments d'un ouvrier qui, sentant sa fin approcher, laisse sur la terre une femme sans ressource pour nourrir et élever une nombreuse famille ? Peux-tu te figurer la torture d'une mère qui voit chaque jour ses enfants bien-aimés se corrompre au contact d'un père dégradé par la débauche ? As-tu réfléchi au malheur de ceux qui pleurent un père, un frère, une épouse, une fille, un ami, précipités, par le crime, des barreaux élevés de l'échelle sociale dans les bouges les plus immondes ? As-tu sondé le désespoir d'un père qui voit son fils bien-aimé, celui pour lequel il donnerait sa vie avec bonheur, flétri par la loi, déshonoré aux yeux de la société ? Et tu te dis le plus malheureux des hommes ! Orgueil et rien qu'orgueil ! Quelque grands que soient tes malheurs, il y a des millions d'êtres plus à plaindre que toi. Regarde et tu verras. Tu n'as pu atteindre le but que tu poursuivais ; au moment où tu croyais le saisir il fuyait loin de toi ! Mais à qui la faute ? Ce but était-il utile pour l'humanité dont tu fais partie et pour laquelle tu dois travailler ? Ou bien encore n'as-tu pas reculé au moment où il fallait avancer ? La persévérance est le levier d'Archimède dont le point d'appui est la foi. Peut-être le levier et son point d'appui t'ont manqué alors qu'un faible effort allait enfin te faire réussir. La volonté est une force assez puissante pour triompher de tous les obstacles, mais elle doit être de tous les moments et rien ne doit la faire fléchir ; un instant de lassitude ou de découragement suffit pour faire perdre la bonne voie. Tu as vu des hommes ne te valant pas réussir, c'est peut-être qu'ils avaient la persistance qui t'a manquée. La fatalité te poursuit, dis-tu. Orgueil et toujours orgueil ! Si tu te déchires aux ronces qui bordent la route, quitte les

côtés pour prendre le milieu ; lui seul peut te conduire, non au bonheur comme tu l'entends sans doute, mais à cette douce quiétude qui accompagne toujours le sentiment du devoir accompli et qui est la plus précieuse récompense. Tu parles du hasard qui gouverne le monde ! Mais tu n'as donc jamais vu le soleil se lever ou se coucher ; tu n'as donc jamais assisté aux horreurs sublimes d'une tempête, quand les eaux furieuses de la mer viennent se briser contre les rochers du rivage ? La curiosité ne t'a donc jamais poussé à regarder dans un essaim d'abeilles, dans un nid de fourmis ? Tu n'as donc jamais suivi le départ ou le retour des hirondelles, le passage des cygnes et des grues dans les airs ? Je te plains du fond du cœur, jeune homme, si un beau soir, comme celui-ci, ne fait pas tressaillir ton âme. Tu as parlé de ton instruction. Mais quelle est-elle donc, si tu penses que toutes ces merveilles sont des effets fortuits du hasard ? Les sciences ne doivent être et ne sont réellement que des moyens de connaître d'une manière plus complète la grandeur immense du Créateur. Tu as dit le néant de la mort ! Si tu croyais à ce néant, si tu étais certain que tout fût fini au-delà de cette vie, tu mettrais fin à cette existence que tu juges si malheureuse. Non, mon fils, tu ne crois ni au hasard, ni au néant ; seulement tu doutes ou plutôt tu voudrais douter. Ta conscience, dont tu cherches en vain à couvrir la voix, te dit que ta vie n'a pas été ce qu'elle devait être et tu espères trouver un moyen de t'absoudre. Mais il ne suffit pas de dire il fait nuit, alors que le soleil inonde la terre de ses clartés, pour que ses rayons ne viennent pas jusqu'à nous ; quoi que nous fassions, ils traversent nos paupières fermées. Romps avec le passé douloureux, mon fils, ouvre tes yeux trop longtemps fermés, vois l'œuvre grandiose de la création, écoute les harmo-

nies sublimes de la nature et le doute qui te ronge le cœur abandonnera sa proie. Tu comprendras alors la mission de l'homme sur la terre, tu verras qu'il fait partie d'un tout ; que chaque heure, chaque minute de cette existence que tu maudis, doit être employée d'une manière utile pour l'humanité. Chaque être a sa tâche à remplir ; c'est manquer à son devoir, c'est fuir devant l'ennemi que de ne pas l'accomplir.

— Vieillard, tes paroles jettent le trouble dans mon cœur, mais tu me condamnes avant de m'avoir entendu, avant de connaître ma vie et ses douleurs ; écoute-moi d'abord et tu me jugeras ensuite. Tout jeune encore je perdis ma mère ; nous restâmes deux enfants, ma sœur et moi, sans guides et presque sans affections, car notre père vivait loin de nous. Plusieurs années se passèrent ainsi ; je ne connus pas ces douces caresses que les parents prodiguent à leurs enfants. Un jour fatal nous vîmes arriver une étrangère, la femme de notre père, et nous reçûmes l'ordre de l'appeler notre mère. A partir de ce moment notre existence ne fut plus qu'une longue douleur ; non pas que l'étrangère nous maltraitât, mais nous ne pouvions lui pardonner d'avoir remplacé celle dont la tombe était sous nos yeux. Ma sœur fut mise au couvent et moi envoyé au collège. Mon père mourut, ma sœur prit le voile et je ne revis jamais le toit sous lequel j'avais été bercé par ma mère. L'étrangère l'habitait et, malgré toutes ses avances, ses prières, je refusai toujours de la voir, elle et ses enfants que je ne voulus jamais reconnaître pour des frères et des sœurs. C'est en traversant cette existence d'isolement que j'arrivai au moment critique où l'on entre dans la vie, où l'on se prend corps à corps avec l'existence. Je passe sous silence les déceptions pénibles que j'éprouvai sur les bancs du collège ; un des plus forts et surtout l'un

des plus intelligents, j'étais presque toujours laissé de côté. Mes parents ne venaient pas, comme ceux des autres enfants, me recommander aux professeurs, les intéresser à moi ; aussi, le plus souvent, les places que l'on me donnait, n'étaient pas celles que je méritais. Je te donne là, vieillard, non mon opinion personnelle, mais celle de mes camarades, qui ne pouvaient pas s'empêcher de voir avec quelle injustice j'étais traité.

— J'en conviens, mon fils, la perte de ceux auxquels tu devais le jour fut un grand malheur pour toi ; ton enfance fut privée des soins dont elle avait si grand besoin ; tu grandis dans la vie séparé de tes guides naturels, livré à des mains étrangères qui n'eurent pas les attentions et, surtout, cette affection indulgente des parents pour leurs enfants. Mais, combien encore tu fus plus heureux que les enfants abandonnés sur la voie publique, et qui passent une partie de leur existence au milieu de pauvres êtres comme eux. Ils ne reçoivent pas, comme toi, l'instruction qui permet de se créer une position indépendante dans la société, de se faire une famille pour remplacer celle que l'on n'a plus ou que l'on n'a jamais eue. Toute leur vie ils seront aux prises avec les nécessités impérieuses de l'existence. Et cependant, qu'ont-ils fait pour être moins bien partagés que toi ? Si Dieu leur eût donné, comme à toi, une seconde famille, ils auraient probablement tendu les bras avec reconnaissance, à ces affections de mère, de frères et de sœurs que tu as repoussées. Comparé à ces pauvres déshérités, voués dès leur naissance à la souffrance et à la misère, tu es des très-heureux de la terre. Et cependant ces malheureux vivent et beaucoup parmi eux, à force de travail, de privations et de volonté, arrivent à bâtir leur nid ; ils se trouvent heureux et remercient Dieu de la part qu'ils ont reçue, et toi tu blasphèmes. Ton amour-propre a

été souvent froissé de l'injustice que, suivant toi, tes maîtres commettaient à ton égard ; ils mettaient au-dessus de toi des enfants moins intelligents que tu ne l'étais ; mais peut-être ce défaut d'intelligence que tu leur reproches, les forçait-il à plus de travail, qu'il fallait récompenser ? L'intelligence est un don du ciel qui ne dépend pas de notre volonté ; le travail, au contraire, est une victoire remportée par l'enfant sur les goûts futiles de son âge. Oh ! si tu avais mis à la disposition de tes camarades moins bien partagés, de ceux qui n'avaient aucune facilité, de ceux qui s'épuisaient en efforts inutiles, cette science que tu acquérais si facilement, cet acte t'aurait donné le contentement intérieur, la paix du cœur, la seule joie réelle que nous puissions ressentir dans l'existence mortelle que nous devons traverser. Tu aurais connu la charité, cette sainte fille de Dieu, toujours prête à mettre sur nos blessures un baume merveilleux qui les cicatrise bientôt ; tu aurais senti cette joie du cœur que l'on éprouve toujours quand on a accompli un devoir ou fait une bonne action, et tu n'aurais pas pensé à envier le sort de ceux qui semblaient plus favorisés que toi.

— Peut-être as-tu raison, vieillard ; ce que j'appelais autrefois ma conscience m'a tenu à peu près le même langage ; mais depuis que j'ai marché davantage dans la vie, j'ai cessé de l'écouter d'abord et de l'entendre ensuite. Les malheurs successifs que j'ai éprouvés, au lieu de me rapprocher de l'homme m'en ont écarté davantage ; puis, pourquoi s'intéresser à des ingrats plus disposés à mordre la main qui leur donne qu'à la serrer avec reconnaissance ? Du reste, tu dois savoir mieux que moi que ceux qui donnent aux malheureux n'agissent le plus souvent que pour se faire admirer ; c'est par ostentation qu'ils donnent ; ils veulent ainsi usurper l'estime des autres. Moi qui méprise

trop les hommes pour courir après de semblables hochets, je laisse les autres de côté et ne vis que pour moi. Mais écoute la suite de mon histoire et tu verras que les bonnes actions que j'ai faites, comme tu les appelles du moins, ont toujours eu un résultat défavorable pour moi. Lorsque je dus choisir une profession, je cherchai celle qui présentait le plus de garanties pour l'homme qui voulait avant tout être le fils de ses œuvres, car je voulais ne rien devoir aux autres. L'état militaire me sembla répondre aux idées que j'avais à ce sujet. Je savais bien que dans toutes les carrières, les protections remplaçaient souvent le mérite, je n'ignorais pas que les services plus ou moins grands des pères étaient comptés aux enfants, mais je pensais que toutes ces influences devaient disparaître sur le champ de bataille ou devant un service sérieux rendu au pays. Puis, j'espérais trouver de véritables hommes parmi les soldats, dont l'existence est une vie de dévouement et d'abnégation. Ceux qui donnaient volontairement leur sang pour défendre la patrie, pour conserver intact l'honneur du drapeau, ne pouvaient être que des hommes à grandes idées. La vie mesquinement bourgeoise que nous menons forcément, aux prises avec toutes les suggestions stupides de la société, ne devait pas avoir oblitéré l'intelligence de ces êtres à part. Je fis mon service en conscience, avec une inflexible rigueur pour moi et pour les autres et je ne suis ni mieux vu par mes chefs, ni apprécié par mes égaux, ni aimé par mes inférieurs.

Je le sais, il en eût été autrement si j'avais voulu m'abaisser à mendier la faveur des premiers, descendre au niveau des seconds et flatter les derniers ; mais il était au-dessous de moi d'employer de semblables moyens. J'eus plusieurs fois l'occasion de rendre service à mon pays ; je proposai des dispositions nouvelles qui auraient cer-

tainement avancé l'arme que j'avais choisie, tout en faisant marcher les sciences.

Les unes, traitées avec la plus grande indifférence par mes chefs, furent combattues par mes égaux qui ne pouvaient me pardonner la supériorité intellectuelle que j'avais sur eux, et ridiculisées par mes inférieurs qui se vengeaient ainsi de la régularité que j'exigeais sans cesse dans l'accomplissement des devoirs de chacun. D'autres idées furent tout d'abord écartées comme inutiles, intempestives, stupides même, et depuis je les ai vu reprises en sous-œuvre par d'autres plus favorisés que moi, et mon nom même a été laissé de côté. Enfin, cette vie militaire, qui m'avait paru si poétique, était par le fait si mesquine, ces devoirs mécaniques qu'il fallait accomplir chaque jour aux mêmes heures, chaque mois aux mêmes jours et chaque année aux mêmes mois, me parurent si puérils que je quittai l'armée. Je craignis, en y restant davantage, de tourner au crétinisme le plus complet, comme j'en voyais tant d'exemples autour de moi.

— Mon fils, tout ce que tu viens de dire n'est pas sérieux et tombe devant le raisonnement le plus simple. Tu n'entends plus ta conscience, dis-tu ? Si, mon fils, tu l'entends, car elle ne se lasse jamais ; c'est une sentinelle attentive, veillant sans cesse et criant toujours le qui-vive sauveur ; mais tu ne l'écoutes pas parce que tu es trop orgueilleux pour suivre ses sages avis. Tu ne fais pas le bien parce que tu peux rencontrer des ingrats ; oui, c'est en effet la raison donnée par ceux qui n'ont aucune charité au cœur. Mais si l'on récolte la reconnaissance, si l'on est remboursé d'une manière ou d'une autre, on n'a par le fait rien donné, on a tout au plus prêté avec la certitude de ne rien perdre et il n'y a là aucun mérite.

Certes il en est, comme tu le dis, qui font l'aumône par

ostentation; ils veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, ce qui est déjà un hommage rendu à la charité. Mais c'est un cas particulier, sur lequel tu ne dois pas t'appuyer; car pour un tel que tu dis, il y en a mille qui donnent pour donner, qui obligent pour obliger, qui sont charitables pour la charité même. Et ceux-là, sois-en sûr, n'ont pas besoin de l'admiration de leurs semblables; ils éprouvent au dedans d'eux une telle joie, un tel bonheur, que l'opinion des autres y ajoute ou y retranche bien peu de chose. Tes bonnes actions ont toujours été méconnues! Certes il en devait être ainsi, et il en sera toujours de même quand tu rechercheras d'autres récompenses que celles données par le sentiment du devoir accompli. Tu ambitionnes les premières et tu dédaignes les secondes! Et cependant les protections, quelque puissantes qu'elles soient; la fortune, quelque considérable que tu la supposes, ne peuvent donner la satisfaction intérieure; et aucune intrigue, aucune révolution ne peut l'enlever à celui qui la possède. Les déceptions que tu as éprouvées t'ont éloigné des hommes; pourquoi? En supposant que tu eusses à te plaindre de quelques-uns, devais-tu rendre tous les autres responsables. En les fuyant tu es sorti des réalités de la vie; ton imagination a bâti un monde qui n'existe pas; dès lors la vérité a cessé d'être visible pour tes regards troublés.

Tu t'es placé volontairement dans la position d'un homme forcé de vivre dans l'obscurité, tes yeux ne sont plus habitués aux clartés du grand jour. Aussi tu n'as pas trouvé ce que tu cherchais parmi tes compagnons dans l'état militaire; tu t'es heurté tout d'abord à des natures qui ne répondaient pas à celles forgées dans ton esprit et, jugeant toutes les autres d'après les premières, tu ne t'es pas donné la peine de voir si tu avais le droit de porter un jugement si sévère.

Les hommes sont comme les plantes, chacun d'eux a son caractère propre de beauté morale ou physique, ses vertus cachées et surtout son utilité relative. L'extérieur ne dit pas toujours ce que contient l'intérieur, il faut souvent chercher, étudier, et ce n'est qu'après de longs efforts que l'on arrive à connaître les hommes. Alors, mon fils, on voit qu'il y a plus de bon grain que d'ivraie, et que cette dernière a sa raison d'être, comme les ombres dans un tableau, comme le socle d'une statue, comme les nuages dans le ciel. Au lieu de rêver un monde enfanté par ton imagination, vois simplement ce qui est, cherche le bien avec le désir de le trouver et tu le verras partout l'emportant sur le mal. Mais dans tout ce que tu viens de raconter, je ne trouve aucune trace de ces affections profondes que les jeunes gens éprouvent toujours. Tu n'as donc jamais aimé, tu n'as donc jamais ressenti ce sentiment puissant qui décide de l'existence de tant d'hommes ?

— En effet, vieillard, l'amour, comme tu le comprends et auquel je ne crois pas, n'a jamais troublé ma vie ; pour moi, cette passion n'existe que dans les romans. Libre de mes actions de bonne heure, j'ai eu des intrigues avec bien des femmes. Le plus souvent ce n'était qu'une question d'amour-propre ; les sens pouvaient y prendre part, mais le cœur n'y était pour rien. La lassitude de ces relations matérielles me fit rechercher une compagne qui fût en communauté d'intérêts avec moi ; l'amour devait être complètement étranger à cette espèce d'association ; je n'avais pas assez d'estime pour la femme en général, pour qu'il en fût autrement. J'avais toujours remarqué en elle une légèreté excessive, un besoin de briller en public, capable d'étouffer tout autre sentiment, en supposant que l'éducation qu'elle reçoit puisse en développer d'autres. Mon mariage fut un véritable marché : je

ne connaissais nullement celle qui allait devenir ma femme et il en était de même pour elle vis-à-vis de moi. Ce que je savais, c'est qu'elle avait une belle dot et que sa famille était bien posée. J'avais pu constater aussi qu'elle n'avait rien de disgracieux dans sa personne, elle passait même pour jolie ; mais ces derniers détails étaient peu importants à mes yeux ; avec mes idées, ses agréments auraient plutôt constitué un danger qu'un avantage. Ce qu'elle devait savoir, c'est que je n'étais pas plus mal qu'un autre, et que ma fortune était égale à la sienne. Notre union se fit et nous vécûmes assez indépendants l'un de l'autre, comme cela se faisait du reste dans la plupart des ménages que nous connaissions. Il n'y eut presque rien de changé dans mon existence, mais ma maison fut mieux tenue, la surveillance était plus active ; de son côté, ma femme avait gagné l'indépendance laissée en France à la femme mariée. Nous n'eûmes point d'enfant ; du reste je n'en désirais pas, les soucis de la paternité m'ont toujours semblé l'emporter de beaucoup sur les joies ; je ne sais si ma femme pensait ainsi ; comme il n'y eut jamais une grande intimité entre nous, j'ai pu ignorer complètement ses sentiments à cet égard.

Notre état de maison, notre position de fortune permettaient à ma femme d'aller dans le monde et de recevoir. Je l'accompagnais bien rarement. Nous passions pour former un ménage uni et heureux ; je crois en effet que nous possédions tout le bonheur que l'on peut trouver dans le mariage, car nous avions eu la sagesse de ne pas nous créer de chimères. Je voyageais souvent pour rompre un peu la monotonie de mon existence ; pendant l'une de mes absences je perdis ma femme. J'en éprouvai un véritable chagrin ; quoiqu'elle comptât pour

bien peu dans ma vie, il me semble cependant que j'allais être encore plus seul. Mais le temps, ce grand consolateur, effaçait bientôt la peine que me laissait son souvenir. Je suis aujourd'hui, après quelques années de veuvage, comme j'étais avant notre union, avec cette différence cependant que je ne désire plus de compagne. Tu vois, vieillard, que la femme a tenu bien peu de place dans mon existence et que je pouvais passer sous silence l'action qu'elle a exercée sur moi. Désormais j'accomplirai seul le voyage, d'autant plus que je touche au port, je l'espère du moins. La vie est pour moi si insignifiante, si maussade, que j'ai hâte d'en finir avec elle. Cependant tes paroles m'ont troublé plus que je ne saurais le dire. Aurais-je mal compris le but de l'existence ? Aurais-je, par ma faute, pris un mauvais sentier ? Mais non, j'ai suivi la voie parcourue par tant d'autres. Du reste, pourquoi m'appesantir sur tes paroles, vieillard ; ce qui est fait est fait, impossible de revenir sur le passé ; il est trop tard pour recommencer à vivre, le présent est si peu de chose et l'avenir n'est rien.

Non, mon fils, il n'est jamais trop tard pour changer de route quand on voit clairement que celle que l'on suit est mauvaise. Tu t'es égaré parce que tu as écouté ton orgueil, au lieu de prêter l'oreille aux voix de ton cœur, tu n'as jamais aimé, voilà ton plus grand crime, et il a causé tout le malheur de ta vie. Le contact des femmes dégradées a pu te faire croire que l'amour n'existait que dans l'imagination des poètes et des romanciers ; tes relations avec les femmes n'ont jamais eu pour guide que ton amour-propre ou tes sens. Aussi tu as pris une compagne comme on achète un meuble qui doit combler quelque vide dans la maison, remplir quelque coin inoccupé. Je te plains, mon fils, du plus profond de mon cœur. Ta vie a été manquée parce que tu n'as jamais cherché à comprendre le but de

l'existence ; tu as toujours poursuivi l'ombre, laissant passer la proie sans l'arrêter. Si tu avais fréquenté le monde au lieu de le fuir, tu aurais connu de pures jeunes filles, de blanches colombes qui auraient attiré ton âme comme l'aimant attire le fer ; tu aurais compris alors que le mariage n'est pas un marché, mais bien une donation complète de soi, un dévouement continu. Tu aurais entrevu les saints devoirs que doit remplir un mari. Tu aurais entouré ta compagne de tous les soins, de toutes les attentions qui pouvaient la rendre heureuse ; tu l'aurais guidée avec amour dans cette vie que tu connaissais et dans laquelle elle entraît à peine ; tu lui aurais rendu au centuple les affections qu'elle laissait derrière elle au sein de la famille dont tu l'arrachais. Plus tard, quand les enfants viennent, la tâche est plus sérieuse. Il faut élever ces chers petits êtres qui vous doivent le jour et qui relient les maillons de la chaîne sans fin qui unit le passé, le présent et l'avenir.

Tiens, je ne sais plus que te dire, car mon âme déborde de tristesse en présence de ta nature si pauvre et si sèche. Certes, après une existence aussi peu remplie, tu peux mettre fin à tes jours ; personne ne s'apercevra de ton absence, car nul n'a remarqué ton passage. Tu n'as fait de bien à personne, tu n'as soulagé aucune misère, tu n'as partagé aucune douleur, tu n'as essuyé aucune larme ; nul ne viendra prier sur ta tombe. Tu as pris une voie écartée, un chemin de traverse, une route déserte pour arriver au port, aussi personne n'est là pour te dire adieu ou au revoir. L'avenir n'est rien, dis-tu ; malheureux ! tu blasphèmes, car l'avenir c'est l'espérance qui nous prend au berceau, nous conduit dans la vie, nous mène au tombeau et nous accompagne au-delà.

— Merci, vieillard, et adieu, je t'ai rencontré trop tard.

— Non pas, mon fils, rien ne te pousse à aller plus loin; tu n'as plus qu'à mourir, dis-tu, qu'importe que ce soit ici ou là-bas. Reste auprès de moi, j'ai bien des enfants que je chéris et qui m'entourent de leur affection, mais je puis en avoir un de plus et l'aimer. Tu n'as pas de famille, je t'en offre une; tu n'as rien fait d'utile jusqu'ici, je te montrerai le moyen de racheter ce passé douloureux; tu as toujours désespéré, je te donnerai l'espérance. Trois sacerdoces sont à ta disposition, trois missions sublimes te tendent les bras, prends-en une et tu seras sauvé. As-tu jamais compris le rôle du prêtre dans la société? de ce père commun qui console, qui guide dans la vie. Il est le confident de toutes les âmes souffrantes, le soutien de tous les cœurs faibles, le secours de tous les coupables repentants. Si cette vie de charité te paraît trop difficile, fais-toi instituteur, dévoue-toi à la jeunesse, son contact réchauffera ton cœur glacé. Il existe des joies sublimes et saintes pour celui qui ouvre l'intelligence de ces pauvres petits êtres qui doivent continuer notre œuvre. Chaque jour ce sont des découvertes nouvelles qui charment, qui passionnent; il est si beau de voir éclore une fleur et si bon d'en sentir les premiers parfums.

L'enfance est l'âge heureux où les impressions se gravent en caractères ineffaçables dans les cœurs; c'est l'instituteur qui prépare l'avenir, c'est lui qui dispose la terre et met les premières semences. C'est une belle mission, embrasse-la, et tu seras bientôt rendu à la lumière que ne perçoivent ni tes yeux ni ton cœur.

Redoutes-tu les attentions continuelles que demandent les enfants, crains-tu de ne pas accomplir tous les devoirs de la charge? Fais-toi médecin; combats la mort, vas près de ceux qui souffrent, soulage leurs douleurs; rends la force aux pères et aux mères qui doivent travailler pour

nourrir leurs enfants, rends la santé à ces derniers, étiolés par la misère. Tu as de la fortune, emploie-la pour soulager les corps souffrants et bientôt tu sentiras une telle joie, un tel bien-être, une telle chaleur, que tu regretteras sincèrement de n'avoir pas compris plus tôt combien cette vie pouvait être heureuse, si nous le voulions, si nous consentions à la voir du bon côté.

ÉPILOGUE

Le vieillard conduisit l'étranger au milieu des siens, auprès de son foyer flambant. Bientôt il eut pour enfants tous ceux du village, et il leur prodigua les soins les plus intelligents. Chaque jour une des blessures de son cœur, pansée par la charité, se ferma ; la vie recommença pour lui et il éprouva ce contentement intérieur qui suit seulement le sentiment du devoir rempli. Ses dernières années furent aussi heureuses, en se dévouant pour les autres, que les premières avaient été misérables, alors qu'il ne pensait qu'à lui.

L. DU TEMPLE.



ÉLÉGIE & ADIEU

A LA POÉSIE ET A LA GLOIRE

Quel est ton sort, aimable poésie,
Que deviens-tu dans nos jours agités,
Par tant de soins où s'usent notre vie,
Nos cœurs toujours avides, tourmentés ?

Ah ! qu'ils sont loin les beaux jours de ta gloire,
Où tu régnaï sur des sujets soumis,
Où tout était pour toi fête et victoire,
Où tout riait à tes heureux amis !

Ils ne sont plus ; une sombre tristesse,
Le désespoir se lisent dans tes yeux,
Qui s'inondaient naguère d'allégresse,
Et sous les pleurs se baissent soucieux.

La Grèce sur ses fils vit ta gloire s'épandre,
Comme un soleil puissant elle sentit s'étendre
Sur son sol fécondé tes rayons créateurs ;
Sur elle tu versas tes torrents d'harmonie

Et son large génie

Echauffa de ses feux les plus divins auteurs.

De l'univers connu l'orgueilleuse mattresse,
Rome dans ses trésors appela ta richesse,
Et vit de son beau sein des poètes éclos ;
Ces farouches guerriers, ces géants des batailles,
Riches en funérailles,
Du Tibre à tes accents enchantèrent les flots.

Le barbare a paru, laissant sur son passage
Des ruines, du sang, le désolant ravage
Des trésors qu'amassait la docte antiquité :
Vous fuyiez devant lui, lettres, beaux-arts, sciences,
Que tant d'intelligences,
Dès longtemps recueillaient pour la postérité !

Le rapide torrent se tarit de lui-même,
Et le sol, délivré de sa fureur suprême,
Sous des rayons amis, se recouvrit de fleurs ;
L'Italie au sommeil s'arrache la première,
Et, trop heureuse mère,
De Dante et de Tasso lit les vers enchanteurs.

Le poétique élan entraîne l'Ibérie,
Qui vit naître et chanta de la chevalerie
Les vaillants défenseurs, les fameux paladins ;
De la Lusitanie, orgueilleuse du Tage,
Le fortuné rivage
Avec un long amour redit des chants divins.

La France, à la grandeur de tout temps appelée,
De ses malheurs toujours par le ciel consolée,
A son tour a senti le souffle inspirateur ;
En chants harmonieux a résonné sa lyre,
Et du plus doux délire
Ses cordes des Français ont fait battre le cœur.

Dans son isle brumeuse, au milieu de ses ondes
Que tourmentent les vents sous des rides profondes,
L'Angleterre sourit à ces puissants attraits :
La froide Germanie à leur douce puissance
Livra la patience
De son esprit rêveur qui ne s'endort jamais.

Le vieux monde partout sentit la poésie,
Que, plus jeune de cœur, le nouveau balbutie,
Attendant de ses dons une plus large part :
Ainsi dans l'univers a brillé son empire,
Et tout ce qui respire
A palpité d'amour sous son haut étendard.

Abondante en plaisirs et féconde en prestiges,
Sa gloire resplendit en semant les prodiges,
Et sourit aux efforts dont elle était le prix :
Qui peut compter du cœur les bâtements sublimes,
Les transports légitimes
Du poète enivré qui commande aux esprits ?

Ces beaux temps ont passé; l'inflexible tristesse
Accueille le poète, et bannit l'allégresse
Qui le rendait fécond et puissant autrefois :
L'enthousiasme a fui sous la froideur publique,
Sous le pied despotique
De l'industrie au loin courbant tout sous ses lois.

Poètes malheureux qui brûlez dans votre âme
De l'amour du vrai beau, de la céleste flamme,
Ah ! pourquoi vous charger d'un trop pesant fardeau ?
Du bonheur idéal imprudentes victimes,
Descendez de vos cîmes,
Et fléchissez vos fronts sous le commun fléau !

O mon Dieu, pourquoi donc as-tu de ma pensée
Electrisé l'ardeur entraînante, insensée,
Qui ne laisse ni paix, ni repos à mon cœur ?
Pourquoi donc le remplir de ce sublime rêve
 Qui jamais ne s'achève
Dans nos jours avortés de fièvre et de langueur ?

Quel calme lui donner quand il brûle et qu'il souffre,
Quand de la cime aimée il tombe dans le gouffre
De misère et d'oubli qui s'ouvre devant nous ?
Heureux, trois fois heureux qui repousse des charmes
 Payés de trop de larmes,
Dans la lutte impuissants et brisés sous les coups ?

Fuis, séduisante erreur ! oublions ; la nature
Est là qui nous invite et sourit à nos yeux,
Nous offrant ses attraits, ses fleurs et sa verdure,
 Ses fruits délicieux.

L'océan se déroule en mobiles merveilles,
En calmes flots d'azur que ne ride aucun vent,
En vagues dont le bruit vient tonner aux oreilles
 Sous le terrible autan.

Pour les grands horizons gravissons la montagne
D'où l'œil embrasse au loin les plus divers aspects,
Le fleuve qui serpente, et la riche campagne
 Aux ondoyants reflets !

Mais le démon des vers m'y poursuit et m'anime ;
En dépit des chagrins d'un cœur désabusé
Je chante et crains, ô chant, que fusses-tu sublime,
 Tu ne sois pas prisé.

Du laboureur content de sa champêtre vie,
Du pâtre, de tout homme à lui-même borné,
Heureux de ses devoirs, dans ma peine j'envie
Le sort trop fortuné.

Pourquoi rêver des vers le dédaigné langage,
En insensé pourquoi poursuivre l'idéal ?
De la réalité sur nous, étroit partage,
Pèse le poids fatal.

Adieu ! fuis loin de moi, trompeuse poésie ;
Tu promis le bonheur, il reste dans le ciel :
Tu mettais sous nos yeux l'enivrante ambrosie,
Et tu verses le fiel.

Toi fuir ? Mais sur tes pas je vois marcher la gloire,
La gloire ! le plus doux de tous les biens humains ;
Par ses nobles travaux, vivre dans la mémoire,
Pour l'homme quels destins !

De ses longues sueurs et même de sa vie
La payer, c'est bien peu pour un si beau présent :
Trop heureux qui l'obtient, et trop digne d'envie
Qui par elle est puissant !

Je la vois de bien loin sans espérer l'atteindre ;
Adieu donc, long adieu ! sanglant et déchiré,
Où reposer mon cœur ? Que ne puis-je l'étreindre
D'un bras désespéré !

Mon Dieu ! que faire donc en attendant la tombe ?
Prier ? Mais la prière est un élan du cœur,
Un poétique essor de l'âme qui succombe
Au poids de la douleur.

Elle ne calme pas l'ardeur qui me dévore ;
Par elle je remonte à la source du beau,
Et mon esprit se sent, plus poétique encore,
Crotter d'un feu nouveau.

Souffrir ! il faut souffrir, sans la douce espérance ;
Littéraire forçat, traîner ton lourd boulet ;
Car le bonheur n'est plus dans une autre existence,
Dans tout autre projet.

Pitié, mon Dieu, pitié pour l'écrivain sincère,
Quand le succès n'est plus qu'à l'habile, à l'adroit,
Lors que de plus en plus le siècle à la matière
Livre son cœur étroit.

Sur moi versez l'oubli, rétrécissez l'espace,
Assouplissez mon cœur à la réalité :
J'ai voulu votre honneur, et ma naïve audace
L'a-t-elle rencontré ?

Défenseurs du vrai bien, votre œuvre est difficile
Dans ce siècle pour qui rien ne paraît utile
Que du luxe enrichi l'entier contentement :
Accueillez, de vos vœux modeste auxiliaire,
Le talent solitaire
Qui vous apporte foi, courage, dévouement !

Dans nos jours tourmentés, mobile est le génie ;
Parfois il a changé sa pieuse harmonie
Pour les accents troublés d'un doute dangereux :
Cet affligeant retour de l'humaine inconstance,
Votre calme prudence
Saura le prévenir par des choix plus heureux.

Ces vers avaient jailli de mon cœur solitaire
Avant que vint sur nous éclater cette guerre
Des barbares du Nord,
Hypocrites profonds, salis de tous les vices,
Des Huns et d'Attila les trop dignes complices,
Ministres de la mort.

Je ne l'aurais pas fait dans ces moments horribles
Où le vers doit se taire, où des canons terribles
Doit seule tonner la voix :
Plus de vers ! L'orgueil seul voudrait se faire entendre ;
Silence à lui ! Des mots ne peuvent nous défendre ;
Frappons tous à la fois.

P.-C.-P. DUVAL.



CHARLES ERRARD

PEINTRE NANTAIS

PREMIER DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE, A ROME

Depuis la publication de la *Biographie Bretonne*, il a paru dans la *Revue des Provinces de l'Ouest*, tt. I et II, des documents jusqu'alors inédits, qui permettent de rectifier ou de compléter sur quelques points la notice que nous avons consacrée à cet artiste. Tels sont les détails insérés (t. I, 2^e p^{ie}, pp. 19-32 et 56) par notre collaborateur et ami M. Fillon, sous le titre de : *Documents sur Charles Errard, peintre et architecte du Roi*; tel est ensuite le *Mémoire historique des principaux ouvrages de M. Charles Errard, nommé directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, lu à l'Académie pour la première fois, le samedi 4 novembre 1690, et relu en partie le 2 janvier 1699, par Guillet de Saint-Georges, premier historiographe de l'ancienne Académie de peinture et sculpture*; mémoire textuellement reproduit par la *Revue des Provinces de l'Ouest*, t. II, pp. 385-394, de l'ouvrage intitulé : *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des*

membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, publiées d'après les manuscrits conservés à l'École des Beaux-Arts, par MM. Dussieux, Soulié, Chennevières-Pointel, Paul Mautz et Montaiglon, t. 1, pp. 73-87. Paris, Dumoulin, 1854, in-8°.

Son père, né vers 1570 (1) à Bressuire, en Poitou, était issu croit-on, d'une famille de Lorraine, dont l'un des membres, Jean Errard, est le premier ingénieur qui ait écrit sur la fortification. Ce Jean Errard, né à Bar-le-Duc en 1554, mort en 1610 ou en 1611, était vraisemblablement l'oncle d'Errard de Bressuire, car le fils de ce dernier, né en 1606, était trop jeune en 1620 pour s'être occupé de la publication de l'ouvrage de son grand-oncle sur la fortification. C'est dans cet ouvrage que M. le colonel Augoyat a puisé et fait connaître (*Spectateur militaire*, 2^e série, t. xix) les détails suivants sur la vie de son auteur :

• Il le fit, ainsi qu'il nous l'apprend dans sa préface adressée à la noblesse française, nous dit M. Augoyat, par commandement du roi Henri IV, à la libéralité duquel il dut de pouvoir mettre au jour l'ouvrage que l'on connaît sous le titre de : *La fortification réduite en art et démontrée*. Paris, 1594, in-4°; — *La même*, revue et augmentée. Paris, et Francfort-sur-le-Mein, 1604, in-f° de 130 pp. avec fig. dans le texte. Enfin, en 1620, il en parut une troisième, dite nouvelle, publiée par le *neveu* d'Errard. Le privilège de cette édition fait mention de la mort de l'auteur en 1610 ou 1611. Malgré le reproche que l'on peut faire au tracé d'Errard qui, comme le fait observer Noizet de Saint-Paul, avait dans la place d'Hesdin un bon modèle pour le temps, son ouvrage était supérieur, par l'ordre et la

(1) Il était âgé de 58 ans en 1628 d'après son portrait in-4° gravé en cette année, et conservé au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.

clarté des définitions et des principes, à ceux des ingénieurs étrangers, ses devanciers. Il marque une époque dans les traités de l'art de fortifier et l'on peut encore y puiser quelque enseignement (1).

On sait peu de chose sur la carrière de l'auteur. Il nous apprend dans son ouvrage qu'il rédigea en 1594 la réponse que le roi fit aux Vénitiens sur la place de Palma-Nova, qu'ils faisaient construire. Il y fait mention des casemates du château de Sedan qui furent exécutées suivant le dessin qu'il en donna. Son nom se trouve, sans le moindre détail, dans une lettre écrite par Henri IV, pendant le siège d'Amiens en 1597, et dans un passage des *Mémoires de Sully* (t. III, p. 393) sur l'expédition de Savoie, en 1600, où il accompagna le grand-maître de l'artillerie. Il assista en 1606, chez Sully, à la conférence qui se tint en présence du Roi sur le siège de Sedan. Suivant M. Poirson (*Histoire du règne de Henri IV*, t. II, 1^{re} p^{ie}, p. 367), Errard bastionna les côtés attaquables de Montreuil, place de son temps très-importante, et de 1599 à 1609, il fit exécuter tous les travaux de Calais. Les citadelles d'Amiens, de Laon, de Sisteron, de Verdun, présentent des applications de son tracé, reconnaissable à la direction des flancs qui, perpendiculaires aux faces des bastions, font des angles aigus avec la courtine, et à la direction des faces des bastions toujours alignés sur les angles de flanc et de

(1) Jean Errard est en outre auteur de l'ouvrage suivant, échappé aux recherches de M. Angoyat : *La Géométrie et la pratique d'icelle*, dont la 3^e édition augmentée, avec un *Traité pour toiser, mesurer et calculer toute maçonnerie*, par Alexandre Guybert et un *Traité de la nature, qualité et prérogatives du point*, par Scipion de Grammont, a été publiée à Paris par Michel Daniel, 1619, in-8.

courtine, ce qu'on exprime en disant que les lignes de défenses sont *rasantes* » (1).

Errard de Bressuire s'appelait Charles, comme son fils, et, comme lui était peintre et architecte, toutes choses qui, jointes à la grande similitude de leurs signatures, ne permettent pas de toujours préciser avec certitude auquel, du père ou du fils, reviennent, soit le mérite, soit la responsabilité de telle ou telle œuvre, et obligent à ne pas séparer l'histoire de l'un de celle de l'autre. Il vint s'établir vers 1599 à Nantes où il se maria peu après, et où il abjura le protestantisme en 1615, afin d'obtenir la charge de *Commissaire et d'architecte des fortifications et réparations des villes et places fortes de Bretagne*, charge qu'il céda en 1621 à son gendre Jérôme Bachot, pour aller remplir à Paris les fonctions de peintre du roi, auxquelles il joignit ensuite celles d'architecte de S. M., dues vraisemblablement à la protection du cardinal de Richelieu, son compatriote, comme celles de peintre avaient eu pour cause sa réputation de peintre de portraits. Au commencement de 1623, il fit celui de Louis XIII, à cheval, pour la Chambre des comptes de Nantes qui le plaça au bas de son grand bureau, et pour cette œuvre, le tint quitte de tout droit d'épices. Ce fut vers la même époque qu'il peignit le tableau placé dans la sacristie de la cathédrale de Nantes, et représentant Jésus remettant les clefs à Saint-Pierre, toile que, d'après l'opinion généralement adoptée, nous avons

(1) Sa réputation avait franchi les limites de la France, car on voit t. VI, p. 129 du *Recueil des lettres missives de Henri IV* (Collection des documents inédits sur l'histoire de France) qu'en 1603 il était sollicité par le duc de Bouillon de se rendre auprès de l'Electeur palatin pour construire dans les Etats de ce prince une forteresse qui assurât la conservation de la *pure religion*.

attribuée à son fils dont elle ne rappelle en rien la manière. « Cette peinture, dit M. Fillon, donne une bien triste idée du talent de son auteur. Le style en est faux, prétentieux, théâtral, et la couleur est loin de racheter ces défauts essentiels. Le faire a des rapports frappants avec celui d'une pitoyable école qui exagéra la manière de Frédéric Zuccharo, et qui, après l'avoir mitigée avec celle de certains élèves de Sadeler, fit pénétrer ses enseignements jusque dans nos provinces éloignées. Plus d'une fois déjà, nous avons été à même de constater l'introduction momentanée de ce goût dans les régions de l'Ouest, et nous sommes convaincu aujourd'hui qu'Errard puisa à cette source corrompue. » M. Fillon ajoute que, si ce tableau est d'Errard fils, il l'a peint lorsqu'il travaillait dans l'atelier de son père ; il semble incliner à croire que le fils est l'auteur des fresques de la voûte du chœur de Saint-Pierre de Nantes.

Elève de son père, qui eut à le prémunir contre la vanité que lui inspirèrent ses premiers débuts, Charles Errard, né à Nantes en 1601, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il l'accompagna dans un voyage à Rome. Là, grâce à la protection du maréchal de Créquy, ambassadeur de France près du pape Urbain VIII, il obtint l'entrée des Musées où il passa plusieurs années à dessiner avec autant d'ardeur que de succès. Pendant ce premier séjour à Rome, il se lia avec un grand amateur des arts, M. de Chambray, dont il devint plus tard le collaborateur. Ce fut à son retour à Nantes qu'il dut faire, si elles ne sont pas de son père, les fresques de la voûte du chœur de Saint-Pierre, voûte que Vincent Béguin, Louis-Alexandre et Charles Mousset décorèrent de peintures en 1627 et 1628. Errard étant ensuite allé à

Paris, y revit M. de Chambray qui le recommanda à M. de Sublet des Noyers, secrétaire d'Etat, surintendant des bâtiments et Mécène des artistes. M. des Noyers, appréciant le talent d'Errard, et voulant contribuer à le développer, le renvoya à Rome où le jeune peintre, appuyé de la faveur des ambassadeurs du Roi, des cardinaux français, et des cardinaux italiens qui étaient dans les intérêts de la France, eut le libre accès de tous les lieux renfermant les meilleurs ouvrages de peinture et de sculpture. A lui seul il dessina, toujours avec beaucoup d'exactitude, plus d'antiques, de bas-reliefs, figures, bustes, édifices et ornements que dix autres n'auraient pu le faire dans le même temps. Aussi était-il regardé à Rome comme un des plus forts dessinateurs de toutes les écoles. Toutefois, comme il s'appliquait de préférence à reproduire les travaux d'ornement et d'architecture, ces sortes d'études nuisirent aux progrès qu'il eût pu faire comme peintre d'histoire. Le Poussin, avec lequel il s'était lié, lui donna d'utiles conseils dont il sut profiter en s'inspirant dans ses propres tableaux des qualités prédominantes de ce grand maître, la composition et l'expression.

De retour en France, il peignit pour M. des Noyers une galerie de son château de Dangu, près de Gisors, et y fit une suite de dessins figurant l'histoire de Tobie, ainsi qu'un grand tableau représentant Tobie enterrant les Juifs égorgés par ordre de Sennachérib. C'est à Dangu qu'il travailla avec M. de Chambray à la traduction des *Quatre livres d'architecture d'André Paladio*, publiés en 1650 et 1702, avec des planches d'Errard. C'est là encore que M. de Chambray et lui composèrent le *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne*, dont les planches ont été gravées d'après les dessins de l'artiste breton, et qu'ils tradui-

sirent le *Traité de la peinture de Léonard de Vinci*. Paris, 1651, in-f° (81). Vers la fin de la même époque, Errard gravait et publiait sous son nom un *Recueil de vases antiques, trophées et ornements* qu'il dédiait à Christine de Suède; puis il exécutait quantité de dessins d'architecture et d'ornementation pour les plus habiles ouvriers de Paris où il revint travailler à des tableaux qui décorèrent la galerie et divers appartements de l'hôtel de la Ferté-Senneterre, démoli plus tard pour accroître la place des Victoires.

Ces divers travaux ne lui faisaient pas négliger la peinture. En 1645, il fit pour la corporation des orfèvres de Paris un tableau qui a longtemps existé à Notre-Dame et dont le sujet, tiré du neuvième chapitre des *Actes des apôtres*, était *Saint-Paul recouvrant miraculeusement la vue par l'attouchement d'Ananias*. La même année, il peignit une *Résurrection du Sauveur* pour le grand autel des Minimes de Chaillot.

En 1646, le cardinal Mazarin l'employa à faire les décorations d'un opéra italien qui avait pour sujet les *Amours d'Orphée et d'Eurydice*. En 1647, il peignit dans le plafond et les faces des lambris d'une maison de l'île Notre-Dame, appartenant à M. Le Charron, trésorier de l'extraordinaire des guerres, des tableaux tirés des métamorphoses d'Ovide. Après avoir efficacement contribué à la fondation de l'Académie de Peinture, établie en 1648, il y remplit plus tard les fonctions, d'abord de trésorier, ensuite de recteur. De 1653 à 1659, il peignit au Louvre les appartements du cardinal Mazarin, ceux d'Anne d'Autriche, puis la chambre et l'oratoire du Roi, où furent en outre exécutés d'après ses dessins tous les travaux de sculpture, de menuiserie et de serrurerie. La décoration de la salle de spectacle des Tuileries, exécutée de concert avec Coypel en 1657, et ses

embellissements, soit de l'hôtel de Bouillon, soit de celui que possédait dans la rue Vivienne M. Catalan, fermier général, attestent son activité. Il fit ensuite peindre et orner le plafond et le lambris de la seconde Chambre des enquêtes au Parlement de Paris, plafond où se voyaient quatre tableaux de forme ronde, représentant les attributs de la Justice, et dont le plus grand était de M. Perrier. En 1656, il avait fait, avec Pierre Dionis, maître menuisier de Paris, un marché pour l'exécution, sur ses dessins, des travaux de menuiserie du plafond de la grand'chambre du Parlement de Rennes, travaux qui, joints aux belles peintures de Coppel et Jouvenet, exécutées plus tard, décorent si bien le palais de justice de cette ville. En 1661 et 1662, il orna le petit château de Versailles, celui de St-Germain, ainsi que l'église de la paroisse de ce nom, et l'appartement de la Reine-Mère à Fontainebleau. Ayant, à la même époque, conçu le plan de l'Académie de Rome, il le soumit à Colbert, qui l'approuva et le chargea de l'exécuter. Parti de Paris avec douze élèves, au mois de mars 1666, il organisa l'Ecole restée depuis sa création, une pépinière d'artistes qui perpétuent les traditions du goût et du beau. Pendant son séjour à Rome, il fit mouler la colonne Trajane et plusieurs figures antiques, *l'Hercule* du palais Farnèse, le *Taurobole* du palais Borghèse, et plusieurs autres chefs-d'œuvre de l'antiquité. S'attachant à l'architecture, il dessina les bas-reliefs les plus estimés, et envoya à Paris le plan de l'église des religieuses de *l'Assomption* de la rue St-Honoré, construite par un entrepreneur nommé Chéret, qui dénatura les plans d'Errard. Cette église ne saurait être attribuée à ce dernier, et c'est sur l'entrepreneur seul que pèse la responsabilité de son exécution. C'est à lui seul que doivent s'adresser les critiques fondées qui ont été faites de cet édifice, et particulièrement

du dôme qui le surmonte, et que ses formes alourdies ont si plaisamment fait appeler *Sot dôme*. Remplacé à Rome par Coypel, en 1673, Errard y retourna en 1675, avec le titre de Directeur, et l'autorisation d'opérer la fusion de l'Académie de peinture de Paris avec l'ancienne Académie de Rome, dite de Saint-Luc, qui lui avait précédemment conféré le titre de Prince ou de Directeur. En 1683, son grand âge lui ayant fait désirer le repos, Louvois lui donna pour successeur la Thuillière, écrivain de mérite. Errard continua néanmoins d'habiter Rome jusqu'à sa mort qui eut lieu le 25 mai 1689. Il fut inhumé dans le cloître de l'église Saint-Louis des Français à Rome, et sur le tombeau en marbre qui lui a été érigé dans ce cloître est gravée l'építaphe suivante :

D. O. M.
Carolus Errard
Aremoricus
In Parisiensi Pictorum, Sculptorum
Et Architectorum Academia
Rector ;
In Romanâ Divi Lucæ
Princeps ;
Regiæ vero quam Ludovicus Magnus
In urbe fundavit
Præfectus ;
Ecclesiæ hujusce, Domûs et Xenodochii
Administrator,
Insigni peritiâ, honestate, religione,
Commendatissimus
Obiit
Die XXV Mai, anno Domini MDCLXXXIX
Ætatis suæ LXXXVIII.

Errard s'était marié deux fois. Sa première femme était nièce de M. du Plessis, écuyer du duc de Verneuil, fils naturel de Henri IV et abbé de Saint-Germain des Prés. Nous ignorons le nom de sa seconde femme, qu'il avait épousée en 1675.

P. LEVOT.



L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE

PERSONNAGES	{	LE BARON.	}	ses neveux.
		OLIVIER		
		ANGE		
		LA MARQUISE.		
		JULIE, sa fille.		

La scène se passe dans le château du Baron, à la campagne.

Le théâtre représente un grand salon. Au fond plusieurs grandes fenêtres ouvertes sur les jardins. A droite une grande porte. A gauche la porte de la bibliothèque. Par les fenêtres du fond, on voit un pavillon qui fait retour. Il est percé d'une fenêtre. C'est dans ce pavillon que se trouve la bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, ANGE.

(Ange, vêtu en officier de mousquetaires, est occupé, près d'une fenêtre, à lire, en tournant le dos à la grande porte.)

LE BARON, entrant.

Il ne m'entendra pas! Eh! neveu; s'il vous plait ?

ANGE.

Veuillez me pardonner.

LE BARON.

De tout mon cœur. Quel est

Ce beau livre ? — M'est-il permis ?

ANGE.

C'est mon bréviaire.

LE BARON.

Ah !

ANGE.

Et comme j'étais seul...

LE BARON.

Le faux mousquetaire

Reprenait son petit collet d'abbé dévot.

Continue à loisir. — (*Après un silence.*)

Si tu lisais tout haut,

J'en profiterais.

ANGE.

Vous !

LE BARON.

Serais-je un hérétique ?

ANGE.

C'est du latin.

LE BARON.

Cela, cher Ange, est sans réplique ;

Je l'entends assez mal, ou plutôt pas du tout.

ANGE.

Vous permettez alors ?

LE BARON.

Sans doute. — As-tu du goût

Pour ton métier ? La main sur le cœur ; à ton âge ?

ANGE.

Mon oncle...

LE BARON.

Viens ici. — Par la sambleu ! j'enrage

Qu'un gaillard de mon nom perde ainsi ses vingt ans.

ANGE, lisant toujours.

Si vous le voulez bien...

LE BARON.

Quoi ?

ANGE.

Dans quelques instants

J'aurai fini.

LE BARON.

Non pas ; viens, viens !

(Ange se lève, s'embarrasse les pieds dans son épée et tombe.)

LE BARON.

Quelle équipée !

ANGE.

C'est que je me suis pris les pieds dans cette épée.

LE BARON.

Tu n't'es pas fait mal au moins ? (*Il l'amène devant une glace.*)

Place-toi là.

Comment te trouves-tu ? Franchement. Te voilà

De pied en cap. Regarde et réponds.

ANGE.

Que vous dire ?

LE BARON.

Fâche-toi, si tu veux ; mais j'ai besoin de rire.

Quelle timidité ! Quelle sainte pudeur !

Comme il baisse les yeux avec une candeur

Où l'on sent le parfum pieux du séminaire !

Eh ! palsambleu, du cœur, monsieur le mousquetaire !

Ne déshonorez pas l'habit que vous portez.

ANGE.

Par intérim.

LE BARON.

Au fait, neveu, vous méritez

Qu'on n'attaque pas trop votre inexpérience.
Ce n'est pas en six jours qu'on acquiert l'élégance
D'un galant officier.

ANGE.

Comme mon frère.

LE BARON.

Hélas !

Ton petit collet noir d'abbé ne lui va pas
Non plus.

ANGE.

Vous voyez bien.

LE BARON.

Mais la faute est moins grande.

ANGE.

C'est vous qui le pensez.

LE BARON.

Soit ; mais je te demande

Une mine plus fière, un ton plus cavalier.

Tends les jarrets, morbleu ! Tends donc !

(Lui frappant sur les jarrets.)

Ils sont d'acier.

ANGE.

Ménagez-les, de grâce.

LE BARON.

Obéis ; je les brise !

Il faudra que ce soir, au dîner, je te grise,

Afin de te donner un bel air débraillé.

ANGE.

Moi !

LE BARON.

Le pauvre garçon, comme il est effrayé !

Il se croit en enfer déjà rien qu'à m'entendre.
Sois prudent toutefois, et ne nous fais pas prendre.
Si tu pouvais jurer ?

ANGE.

Que dites-vous, grand Dieu ?

LE BARON.

En mots choisis, en mots de bon goût : Palsambleu !
Morbleu ! Si tu contais quelque histoire de femmes,
De jeu, de souper fin ?

ANGE.

Jamais !

LE BARON.

Voilà les flammes

De Belzébuth qu'il voit encore s'allumer !
C'est donc un grand péché, mon pauvre Ange, d'aimer
Ces yeux fripons, ces longs cheveux, ces fronts de neige,
Si jolis, si coquets, si provoquants, — j'abrège, —
Si charmants, en un mot, que tu me fais pitié
Avec ce livre noir, dont tu lis la moitié
Le matin, la moitié le soir ! — Et ta jeunesse ?
Enfin, sois libre. Où sont ces dames ?

ANGE.

A la messe.

LE BARON.

Avec ton frère ?

ANGE.

Oui.

LE BARON.

Bien.

ANGE.

J'ai dû rester ici.

LE BARON.

Ton rôle d'officier l'exigeait. Grand merci

Pour ce pauvre Olivier ; c'est un beau sacrifice.

ANGE.

C'est pourquoi je lisais, en secret, mon office.

LE BARON.

J'espère que bientôt les masques tomberont,
Et que mes chers neveux se féliciteront
D'en avoir accepté l'utile perfidie.

Avec ta sainte horreur de toute comédie,
Tu refusais d'abord d'entrer dans mon complot...

ANGE.

Je craignais qu'il manquât par ma faute.

LE BARON.

Il le faut,

Te répétais-je en vain, il le faut, pour ton frère.
Neveux, depuis dix ans, je vous tiens lieu de père,
Laissez-moi vous guider tous les deux par la main.
Toi, tu veux être prêtre, évêque ; le chemin,
Grâce à moi, te sera facile, ou je m'abuse,
Sans que j'aie à t'aider d'intrigue, ni de ruse,
Le roi m'ayant toujours comblé de ses bontés.
J'irai donc hardiment à lui : Sire, dotez
Mon neveu, lui dirai-je ; et tu n'auras qu'à prendre.
Mais ton frère ? Le roi n'y peut rien. Sans prétendre
Qu'un capitaine doive être un saint, comme toi,
Ton frère est un luron, s'il en fût, dont je croi
Qu'il convient d'arrêter prudemment les fredaines.
Je suis un vieux roué, qui se souvient des siennes ;
Et je sais qu'il en cuit cruellement plus tard.
J'ai vendu cent arpents de bois pour la Guimard,
Dix fermes pour Rosette, autant pour Cydalise
Qui, venant de manger les terres de Soubise,

S'était fait, la traîtresse, un appétit d'enfer ;
Et la goutte chez moi me cloue, à chaque hiver,
Aux côtés de madame Arpin, ma gouvernante,
Que je ne puis gronder, sans qu'elle m'épouvante
De ce cri menaçant : Taisez-vous, ou je pars !

SCÈNE II

LES MÊMES, OLIVIER.

(Olivier est vêtu en abbé ; il porte dans ses bras un petit chien qu'il jette à terre en entrant.)

OLIVIER.

A bas, méchant roquet ! Nous sommes au vingt mars,
Mon oncle ; gardez-en mémoire, je vous prie.

LE BARON.

Pourquoi, monsieur l'abbé ?

OLIVIER.

Parce que je vous crie,
Comme madame Arpin : Je pars !

LE BARON.

Quand ?

OLIVIER.

Au plus tôt.

LE BARON.

En tous cas tu pourrais me le crier moins haut,
A moins qu'il ne soit bon que quelqu'autre l'apprenne.

OLIVIER.

Peu m'importe. Combien d'ici Paris ?

LE BARON.

A peine

Un jour de chemin.

OLIVIER.

Soit. Demain soir l'Opéra...

LE BARON.

Dieu du ciel, que dit-il ?

OLIVIER.

L'Opéra me verra

Lançant force regards et force fleurs aux femmes.

Venez aussi, morbleu ! mon cher oncle.

LE BARON.

Et ces dames,

Qu'en as-tu fait depuis la messe ?

OLIVIER.

Laissez-les !

Cela s'appelle un chien ! J'en ai vu de bien laids,

Pelés, teigneux, crottés ; son pareil est à faire.

— Approche donc ! — Tenez, dites-lui de se taire,

Ou je lui tords le cou, mon oncle, sous vos yeux.

LE BARON.

Un peu de calme !

OLIVIER.

Non, non, je suis furieux.

Figurez-vous un peu : la messe était finie,

Après avoir duré deux heures, et je nie

Qu'il soit permis jamais d'abuser si longtemps

De la docilité des pauvres assistants

Dont un chantre aviné déchire les oreilles.

Si j'avais pu dormir encor ! mais les merveilles

De ce plain-chant fantasque et résonnant valaient

Un tonnerre ; et, de plus, ces dames me veillaient

Comme si ma ferveur eût été mise en doute.

Jugez donc de ma joie ; on se lève ; j'écoute

L'Ite, tant attendu par mes genoux meurtris,
Que le gosier du prêtre, en gosier bien appris,
Modulait vaillamment du ténor à la basse,
Lorsqu'en me retournant soudain, je vois en face,
Dans la chaire, monter gravement le curé.
Un sermon ! Je m'asseois. Du moins je dormirai,
Me dis-je, et je saisis à pleines mains ma tête.
Mais dormir ! — Je fermais les yeux ; une tempête
De cris désordonnés retentit aussitôt ;
Le suisse, tout en l'air, s'élance au grand galop,
Fendant la foule épaisse avec sa hallebarde.
— C'est un chien enragé, hurlait-on ; prenez garde ;
Voyez comme il écume ; il va nous dévorer !

LE BARON.

Bah !

OLIVIER.

C'était ce roquet qui, las de demeurer
Dehors, sur les coussins du coche, avait l'audace
De troubler le lieu saint.

LE BARON.

Diable !

OLIVIER.

Malgré l'espace,

Ma tante reconnaît son carlin favori :
— Pollux ! c'est mon Pollux ! grâce ! — A ce nouveau cri,
Le chien bondit et vient tomber sur sa maîtresse,
Qui pleure, qui sourit, le baise, le caresse,
Le baise encor : — Combien il m'aime ! Cher bichon !
Mais taisez-vous, monsieur, vous êtes au sermon,
Et je vous punirai si vous n'êtes pas sage. —
Par malheur le roquet, pour son apprentissage,
Témoignait peu de zèle et grognait sourdement ;
Puis son grognement sourd se faisait aboiement,

Quoiqu'il fût menacé d'être privé de crème.
Enfin, n'en pouvant plus, ma noble tante, blême
De colère : — Mon cher abbé, — c'était à moi, —
Voulez-vous emporter Pollux ? Vraiment je croi
Qu'il est malade ; il est si doux à l'ordinaire.
Allez, je mets en vous ma confiance entière ;
Vous en aurez bien soin, vous me le promettez. —
Le voilà ! — Quant aux soins sur lesquels vous comptez,
Drôle, je les remets à plus tard, et pour cause.
En poste maintenant ; plus de métamorphose ;
Mon habit, mon épée et mes bottes ; je suis
Mousquetaire !

LE BARON.

Un moment, beau neveu.

OLIVIER

Je ne puis.
D'ailleurs je vous en veux, mon oncle, à tout vous dire ;
Quel souci vous a pris, l'autre jour, de m'écrire :
Arrive sur le champ, je veux te marier ;
La beauté vaut la dot...

LE BARON.

Veux-tu m'injurier ?

Ai-je menti ?

OLIVIER.

Non pas.

LE BARON.

Ta cousine est charmante.

OLIVIER.

Mais vous ne voulez pas à mon tour que je mente,

Nous nous détestons l'un et l'autre.

LE BARON.

De l'esprit,

Elle en a.

OLIVIER.

Je ne sais.

LE BARON.

Écoute !

OLIVIER.

Il est écrit

Que votre cher neveu mourra célibataire.

LE BARON

Et ruiné.

OLIVIER.

Tant pis.

LE BARON.

Si tu me laissais faire

Quelques jours seulement.

OLIVIER.

C'est trop long, je suis las.

Puis quel est votre plan ? Je ne le comprends pas.

Ma tante, dites-vous, n'acceptera pour gendre

Qu'un jeune homme pieux, naïf, qui puisse entendre

Du matin jusqu'au soir orémus et sermon,

Et n'aura pas connu ces suppôts du démon

Avec lesquels je mange en herbe ma fortune,

Quelque chose de doux, de pâle, un clair de lune...

LE BARON.

Et non pas un soleil ardent comme toi.

OLIVIER.

Bien ;

Voilà mon frère.

LE BARON.

Lui !

OLIVIER.

C'est un rude chrétien,

Qui jeûne pour le moins quatre fois par semaine.

LE BARON.

Alors tu le verrais se marier sans peine ?

OLIVIER.

Je veux être pendu s'il y songea jamais.

LE BARON.

Tu ne me réponds pas.

OLIVIER.

Mais, mon oncle !

LE BARON.

Permets.

OLIVIER.

Quoi ?

LE BARON.

Me reconnais-tu pour le chef de ta race ?

Or je tiens à mon nom, au nôtre, et veux qu'il passe
De générations en générations...

OLIVIER.

Jusqu'à la fin des temps !

LE BARON.

Oui, morbleu ! Nous rions

Mais au fond cependant la chose est sérieuse.

OLIVIER.

Mariez-vous, mon oncle.

LE BARON.

Eh ! ta mine railleuse

D'avance m'effraierait pour mon honneur d'époux.

OLIVIER.

Vraiment ? Et vous avez jeté les yeux...

LE BARON.

Sur vous.

OLIVIER.

Afin d'éterniser votre sang pour la gloire
Du monde !

LE BARON.

Tais-toi donc !

OLIVIER.

La tâche est méritoire ;
Et j'ai bien pu déjà, mon oncle, y travailler.

LE BARON.

Veux-tu parler raison une fois, Olivier ?
Oui j'ai jeté les yeux sur vous deux, sur ton frère
Lui-même. Il ne faisait qu'entrer au séminaire,
Et n'était même pas encore tonsuré.

Nous touchions au printemps ; madame de Beaupré,
Ma sœur, me prévenait de son prochain voyage ;
C'était d'ailleurs l'époque où mon cher héritage
Du fond du Dauphiné l'attire tous les ans.

Que voulez-vous ? On est mère, on a des enfants,
Et surtout une fille à doter, et l'on pense
Que, malgré son passé, dont il fait pénitence,
Le vieil oncle n'est pas sans avoir force écus.

Je vous ai donc écrit, mes enfants ; d'autant plus
Que ma sœur m'annonçait, avec elle, ma nièce,
Une fleur de beauté, de grâce, de jeunesse,
Dont elle m'envoyait fièrement le portrait,
Un portrait ravissant, que Boucher signerait,
Et qui n'est pas menteur cependant, au contraire.

Je fondais, il est vrai, peu d'espoir sur ton frère ;
Tandis que toi, neveu, tu me paraissais né
Pour le rôle vainqueur qui t'était destiné
Par mon expérience, acquise en mainte guerre.
Par malheur, nous avons un terrible adversaire,
Je parle de ma sœur, l'esprit le plus étroit,
Prude, bigote, avare et têtue ; on ne voit

Que chez nous de pareils contrastes entre frères.

OLIVIER.

C'est alors que, servi par vos anciennes guerres,
Vous avez employé la ruse et déguisé
Vos soldats.

LE BARON.

Oui, neveu.

OLIVIER.

Bah ! stratagème usé !

Je vous l'ai déjà dit et je vous le répète.

LE BARON, à Ange.

En avant la réserve alors ! Est-elle prête
A marcher hardiment au feu ?

ANGE.

Moi !

LE BARON.

Quel trembleur !

— Tu le vois, je ne puis compter sur sa valeur ;
Et cependant je tiens à gagner ma victoire.

OLIVIER.

Et comment voulez-vous que j'en sorte à ma gloire
Avec ce sot habit, ce manteau, ce rabat ?
Quelle belle tenue à livrer un combat
Dont sire Cupidon tient la palme.

LE BARON.

Eh ! c'est grâce

Pourtant à ce rabat que ma sœur se prélassa,
Du matin jusqu'au soir, à ton bras innocent,
Qu'elle t'ouvre son cœur, et que, tout en causant
Avec elle, tu peux, du côté de la fille,
Tourner ces grands yeux noirs, où, quand tu le veux, brille
Une flamme d'amour, — qui sent trop l'Opéra.
Ce pauvre capitaine, au contraire, on fuira,

Comme un épouvantail, son aspect redoutable ;
A peine voudra-t-on qu'il prenne place à table,
Même si je promets qu'il y sera décent
Et n'y soufflera pas le moindre mot blessant.

OLIVIER.

J'aimerais cent fois mieux être leur bête noire. —
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !
Seriez-vous mécontent si je brusquais l'assaut ?

LE BARON.

Mais, malheureux, ma sœur partirait aussitôt.

OLIVIER.

C'est que je tiens vraiment, mon oncle, à ma cousine.

LE BARON.

Toi ! tu la détestais.

OLIVIER.

Je mentais.

LE BARON.

Je devine ;

Querelle d'amoureux.

OLIVIER.

C'est ce maudit roquet !

LE BARON.

Tu le portais pourtant d'un air assez coquet.

OLIVIER,

Elle a je ne sais quoi d'étrange, d'adorable ;
Et des pieds, et des mains ! Je suis un misérable
De ne pas me jeter à ses genoux cent fois
Par jour.

LE BARON.

Garde-t-en bien. T'aime-t-elle ?

OLIVIER.

Je crois

Que non ; c'est la froideur en personne.

LE BARON.

Silence !

J'entends le bruit du coche ; et ma sœur le devance.

Quel pas majestueux ! On croirait voir Junon

Dans je ne sais plus quel ballet. Aide moi donc.

OLIVIER.

Dites plutôt Vénus.

LE BARON.

Je parle de la mère.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MARQUISE, JULIE

LA MARQUISE.

Et ce pauvre Pollux, mon cher abbé ? J'espère

Que vous l'avez porté soigneusement. Merci.

Ah ! le voilà. — Tout beau, monsieur ! Venez ici

Qu'on vous gronde, méchant, et que l'on vous caresse,
Chéri.

(A Olivier.)

Prenez ma canne et mon livre de messe.

Quel sermon, cher abbé ! Je vous en ai privé ;

Mais pour vous je l'ai presque en entier conservé

Dans ma mémoire.

OLIVIER, bas.

Diable !

LA MARQUISE.

Et vous pourrez l'entendre,

Sauf le ton d'onction que je ne saurai prendre ;

Mais vous excuserez ma bonne volonté.
Sera-ce ce soir ?

OLIVIER.

Oui.

LA MARQUISE, au baron.

Si votre impiété
Daigne prêter l'oreille à ma voix inhabile,
Mon frère...

LE BARON.

Grand merci !

LA MARQUISE.

Soit ! restez indocile ;
J'aurai fait mon devoir en vous montrant le port.
Ah ! Vous regretterez, à l'heure de la mort,
D'avoir fermé les yeux à la sainte lumière.
Allez-vous seulement à la messe, mon frère ?

LE BARON.

Tous les dimanches.

LA MARQUISE.

Dieu veut davantage.

LE BARON.

Non ;

Dimanche messe ouïras avec dévotion.
Mais trêve ; j'aperçois mon brave capitaine
Qui bâille dans son coin, jusqu'à perte d'haleine.

LA MARQUISE.

L'impertinent !

LE BARON.

Chacun, ma sœur, a son métier.

LA MARQUISE, à Olivier, en désignant Ange.

Cherchez donc un prétexte, abbé, pour l'envoyer

Prendre l'air au jardin ; j'ai peur pour ma mémoire ;
Et ce soir c'est bien loin.

LE BARON.

Non, ma sœur, j'aime à croire,
Que vous vous déliez de vous injustement.

(Olivier va parler à son frère.)

LA MARQUISE, au Baron.

Je suis chez vous, mon frère, et veux assurément
Ne pas manquer d'un seul égard envers votre hôte ;
Mais enfin, répondez, mon frère, est-ce ma faute
Si j'ai peine à souffrir l'aspect de ce soldat ?

LE BARON.

C'est votre neveu.

LA MARQUISE.

Soit ; mais si peu qu'il tardât,
Mon frère, à regagner sa caserne enfumée...

LE BARON.

Vous partiriez ?

LA MARQUISE.

Hélas ! oui. Quelque renfermée
Que je vive chez moi, loin du monde et du bruit,
Puis-je ne pas savoir comment il se conduit,
Quels scandales affreux il ose se permettre ?
Je connais mon devoir ; et je ne veux pas mettre
Ma fille en sa présence impure ; il la perdrait !

LE BARON.

Il ne lui parle pas.

LA MARQUISE.

Dieu ! S'il s'aventurait
A cet excès d'audace !

(Olivier et Ange gagnent la porte.)

LE BARON.

Il s'en va de lui-même.

LA MARQUISE.

Vous, vous le défendez.

LE BARON.

C'est mon neveu, je l'aime.

LA MARQUISE.

Est-ce que vous partez aussi, mon cher abbé ?

OLIVIER.

Plait-il ?

LA MARQUISE.

Restez-nous donc.

ANGE, à demi-voix.

Mon bréviaire est tombé !

LE BARON, le poussant.

Maladroit, va-t-en donc !

LA MARQUISE.

Que dit-il ? Son bréviaire ?

(Le Baron relève le bréviaire, paraît le tendre à sa sœur et le rend à Ange.)

LE BARON.

C'est du Piron tout pur, regardez.

LA MARQUISE.

Fi, mon frère !

OLIVIER, bas.

Du Piron ! Donnez-moi, cela me distraira.

(Ange sort.)

LA MARQUISE, à sa fille.

Passez-moi mon tambour. Quand l'abbé le voudra,
Je pourrai commencer.

LE BARON.

Votre sermon ?

LA MARQUISE.

Sans doute.

LE BARON.

Reposez-vous un peu.

LA MARQUISE.

Tout le long de la route

Je me le suis redit pour ne pas l'oublier.

Vous ne travaillez pas, Julie ? Il faut lier,

Par un travail constant, comme par une chaîne,

Votre esprit vagabond et fantasque. Ma laine ?

LE BARON.

Quelle haute raison, ma sœur !

LA MARQUISE.

Vous moquez-vous ?

LE BARON.

En ai-je l'air ? Quand Dieu met à côté de nous

Des femmes d'un esprit pareil, d'une sagesse

Qui se montre partout et dans tout, je confesse

Que si nous ne tuons le vieil homme...

LA MARQUISE.

Vraiment ?

LE BARON.

Certe ! et tenez, déjà c'est un commencement

De conversion.

LA MARQUISE.

Vous !

LE BARON.

Plus bas ! je vous en prie.

Moi, qui n'ai jamais eu goût à la rêverie,

Depuis hier, ma sœur, je médite beaucoup.

J'ai bientôt soixante ans ; la Parque tient le bout

Du fil doré qui fut ma vie, et l'inhumaine

Prépare ses ciseaux implacables !

(A part.)

L'haleine

Est prête à me manquer, mais l'exorde me plaît.

LA MARQUISE.

J'écoute avec bonheur, mon frère...

LE BARON.

Il me fallait

Votre exemple, ma sœur, afin que je comprisse.

La nuit où je vivais.

LA MARQUISE.

Mon frère!

LE BARON.

Et que je visse

Le jour où la vertu règne dans la splendeur.

OLIVIER, à Julie.

Vous vous êtes piquée au doigt?

JULIE.

Avez-vous peur

De voir du sang ?

OLIVIER.

Le vôtre, oui.

JULIE.

Détournez la tête.

LA MARQUISE.

J'applaudis des deux mains, mon frère, et je suis prête

A vous aider autant qu'il me sera permis.

Par un hasard heureux, à mon départ, j'ai mis

Plusieurs livres pieux dans mon sac de voyage.

LE BARON.

Je ne veux pas, ma sœur, en omettre une page...

Mais n'est-il point prudent, suivez-moi pas à pas,

Pour mieux me détacher des soucis d'ici-bas,

Que je règle d'abord, en testant, mes affaires ?

C'est un tracas de moins ; d'ailleurs mes légataires

Pourraient entrer de suite en jouissance.

LA MARQUISE.

Quoi,

Mon frère ?

LE BARON.

Pour partie au moins.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi.

LE BARON.

Je puis vous consulter, ma sœur, avec franchise,
Vous héritez de moi; mais, si peu que je lise
Dans votre cœur si grand, si pur...

LA MARQUISE.

Rapprochons-nous.

LE BARON.

L'intérêt n'est qu'un mot vide de sens pour vous.

LA MARQUISE.

Vous me connaissez bien.

LE BARON.

Comme une sœur que j'aime.

Et, si vous me dictiez mon testament vous-même ?

LA MARQUISE.

Votre testament !

LE BARON.

Oui.

LA MARQUISE.

Quand ?

LE BARON.

Dès que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Vous me prenez à court. Vous y réfléchirez
De nouveau. — Toutefois au besoin. — Rien ne presse
Encore ; faut-il tant vous hâter ? — Votre nièce

Vous aime bien, mon frère; elle me le disait,
Ce matin, d'une voix qui me réjouissait.
Eh bien! là, franchement, vous avez une plume. ?

LE BARON.

Pas ici, dans ma chambre.

LA MARQUISE.

Oui. — Je n'ai pas coutume
Cependant de laisser ma fille seule.

LE BARON.

Elle est

En bonne compagnie, un abbé !

LA MARQUISE.

S'il vous plaît,
Mon frère. Viens, Julie; — embrasse moi. Ta mère
Va sortir un moment; sois bien sage. J'espère
D'ailleurs te revenir bientôt. Travaille bien.
Et vous, mon cher abbé, ce livre que je tien
Est charmant : *Le Miroir des Ames* ! quel beau titre !
J'en ai déjà fait lire à ma fille un chapitre;
Elle en écouterait un autre avec plaisir.

OLIVIER.

J'obéirai, ma tante, à votre saint désir.

LE BARON, bas à Olivier.

Sauras-tu profiter au moins de notre absence ?

LA MARQUISE.

Vous ne venez pas ?

LE BARON.

Si. — Du temps de la régence,
Nous étions plus experts que les galants du jour.

OLIVIER.

Ne vous vantez pas trop ; la langue de l'amour

N'est pas toujours la même.

LE BARON.

Et tu n'en connais qu'une.

OLIVIER.

Peut-être.

LE BARON.

Souviens-toi toujours que la fortune

Aime l'audace.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon frère ?

LE BARON.

Je vous suis.

SCÈNE IV

OLIVIER, JULIE.

JULIE, après un silence.

Je vous attends, monsieur ; commencez donc.

OLIVIER.

Je suis

Dans un grand embarras, ma cousine, à vrai dire,
Et j'hésite.

JULIE.

Pourquoi ? Vous ne savez pas lire ?

OLIVIER.

Pardon, mais je ne sais si ce livre vous plaît ;
Et je serais vraiment trop chagrin s'il allait
Augmenter cet ennui que vos yeux me révèlent.

JULIE.

Mes yeux ! Les vôtres sont mauvais.

OLIVIER.

Ils vous épèlent

Depuis si peu de temps qu'ils peuvent se tromper.

JULIE.

Je ne vous comprends pas.

OLIVIER.

Vous voulez m'échapper

En feignant ce léger défaut de clairvoyance ;
Tandis que si tous deux nous faisons alliance,
Si nous nous entendions, surtout en grand secret,
Cet ennui trop réel...

JULIE.

Monsieur!...

OLIVIER.

S'envolerait

Comme un brouillard malsain qui fuit devant l'aurore.

JULIE, se piquant.

Maladroite !

OLIVIER.

Voilà que vous blessez encore
Ces doigts jolis qu'Hébé jalouse. — Vous saignez !
(Il va chercher de l'eau dans un vase de fleurs.)
Voulez-vous un peu d'eau, ma cousine ? Baignez
Un moment cette main de velours et de rose.
Ou bien, permettez-vous que ma lèvre se pose
Sur la blessure

JULIE.

Non, Monsieur.

OLIVIER, bas.

La fille vaut

La mère ; et cependant un bel éclair, tout chaud
De jeunesse, reluit par fois sous ses paupières.
(Julie va regarder les fleurs.)

OLIVIER, la suivant.

Vous aimez les fleurs ?

JULIE.

Non, Monsieur.

OLIVIER.

Je ne puis guères

Fournir, à moi tout seul, la conversation.

Je ne dis pas un mot, vous me répondez non.

Par malheur, j'en conviens, je connais peu les femmes.

(A part.)

Au fait, si j'essayais de ce *Miroir des âmes*;

Elle l'aime peut-être et se déridera.

(Lisant.)

Chapitre deux : Comment l'âme reconnaîtra

Sa faiblesse.

JULIE, à une fenêtre.

Et pourtant, soleil heureux, je t'aime !

OLIVIER, lisant.

A chaque instant du jour descendez en vous-même,

En tenant, sous vos yeux, l'image d'un grand saint ;

Puis vous comparerez à ce modèle peint

Des plus vives couleurs de la grâce...

JULIE, à part.

Est-ce vivre ?

OLIVIER, à part.

Je crois fort que je perds ma peine avec ce livre.

JULIE, à part.

Je voudrais être seule, et là je pleurerais.

Que vous êtes heureux, comme je vous suivrais,

Chers oiseaux, si j'avais des ailes ! Ah !

OLIVIER, à part.

Je grille

De chasser cet abbé de malheur.

JULIE, revenant.

Mon aiguille

Était là cependant près du tambour.

OLIVIER.

A moi,

Mousquetaire !

SCÈNE V

LES MÊMES, ANGE.

ANGE.

Pardon, je passe.

OLIVIER.

Hâte-toi.

ANGE.

La bibliothèque est ouverte, je l'espère ?

OLIVIER.

Sans doute.

ANGE.

J'ai besoin d'un livre où la matière
Du premier examen que je subirai...

OLIVIER.

Bien.

ANGE.

Doit être traitée.

OLIVIER.

Oui, tout au long.

ANGE.

Puis je vien

Dans un autre but.

OLIVIER.

Quoi ?

ANGE.

Mais j'ai peur, et j'hésite.

OLIVIER.

Il me fera damner !

ANGE.

Voilà deux jours de suite
Que j'y songe pourtant du matin jusqu'au soir.

OLIVIER.

L'énigme est trop obscure, et tu n'as pas l'espoir
De trouver un second OEdipe dans ton frère.

ANGE.

Quand me rouvriras-tu ta porte hospitalière,

— — —
Séminaire béni, doux asile de paix ?

OLIVIER.

Sur le champ, si tu veux, morbleu ! — Je m'oubliais.

— Ne jurez pas ainsi, mon frère.

ANGE.

Moi, je jure !

OLIVIER.

De grâce, ne fais pas cette sotte figure ;

Courbe-toi, tends la jambe et tiens-toi le front haut.

ANGE.

Du cœur ! voyons, du cœur une fois ! Il le faut.

— Non, demain ; je remets à demain par prudence.

J'aurai plus de sang-froid ; toute mon assurance

Se dissipe aujourd'hui.

OLIVIER.

Décide-toi.

ANGE.

C'est fait,

Demain.

OLIVIER.

Entre donc.

ANGE, entrant dans la bibliothèque.

Oui.

OLIVIER.

Par bonheur elle était

Dans les nuages. — Bah ! pour tout de bon, je brûle

Mes vaisseaux. — Ma cousine, il est fort ridicule

Que nous restions muets ainsi, quand je vous vois

Sans témoins importuns pour la première fois.

Il était malséant de vous dire peut-être

Que vous vous ennuyiez ; oui, j'ai même osé mettre

Je ne sais quel maussade ennui dans vos grands yeux ;

Pourtant, si vous souffrez, ne vaudrait-il pas mieux

Que vous prissiez en moi ce confident fidèle

Que toute douleur vraie et solitaire appelle ?

Je vais à vous d'un pas un peu hardi ; pardon !
Mais je tiens à connaître, ou votre aversion,
Si vous ne chassez pas cette froideur rebelle,
Ou votre confiance amie et fraternelle,
Si vous daignez me tendre en souriant la main.

ANGE, revenant.

A quoi sert d'espérer du courage demain ?
Puisque j'y suis, marchons les yeux fermés.

OLIVIER.

Arrête !

ANGE.

Ma cousine, j'ai fui naguère une retraite
Où je serais heureux de rentrer sans retard.

JULIE.

Je ne vous retiens pas.

ANGE.

Mais si.

JULIE.

Par quel hasard ?

ANGE.

Mon oncle, dans le but de tromper votre mère,
Me force de porter l'habit d'un mousquetaire,
Quand je ne suis qu'un pauvre abbé. — Si vous pouviez
Ne pas me regarder ainsi, ma cousine ? Soyez
Généreuse envers moi, qui me sens mal à l'aise...

(A son frère qui le tire par le bras)

Et toi, que me veux-tu ? Faut-il que je me taise ?
O ma chère cellule, ô mon petit réduit,
Si je vous aimais moins ! — Mon oncle a tout conduit,
Vous disais-je, espérant abuser votre mère ;
Je ne suis qu'un abbé, voilà le mousquetaire.
Votre mère, prétend mon oncle, aurait eu peur
De vous marier l'un et l'autre.

JULIE.

Assez !

ANGE.

Le cœur

Me revient, et je veux en profiter ; j'achève.
Si vous vous épousiez, ma cousine, mon rêve,
Le rêve bien aimé qui partout me poursuit,
Partout, mon cher espoir du jour et de la nuit,
Ce retour de l'enfant prodigue chez son père...

OLIVIER.

As-tu bientôt fini ?

ANGE.

Si vous voyiez mon frère
En officier, avec cet habit brodé d'or !
Son habit de parade est plus brillant encor.
Vous ne vous doutez pas de sa fière tournure,
Puis c'est le meilleur cœur, la meilleure nature,
Franche, vive, et surtout aimante. Vous seriez
Très-heureuse.

JULIE.

Je veux, monsieur, que vous sortiez.

ANGE.

Non, je me sens trop brave enfin pour que je cède.

JULIE, à Olivier.

Alors c'est vous, monsieur, que j'appelle à mon aide.

OLIVIER.

Il plaide en ma faveur, j'ai les bras enchaînés.

ANGE.

Il se peut que des gens, mal intentionnés
Disent qu'il n'a pas su toujours se bien conduire.
Quoique de son prochain nul ne doive médire,
Je me crois obligé de ne pas l'excuser.

OLIVIER.

Es-tu fou, malheureux ?

ANGE.

Mais doit-on refuser

Au pécheur repentant sa grâce tout entière ?

Il se corrigera.

OLIVIER.

Si tu ne veux te taire !

ANGE.

Je crois qu'il fréquentait un peu trop l'Opéra ;
Mais quand la piété de sa femme viendra
Lui prêter, ma cousine, un appui tutélaire...

OLIVIER.

Si tu comptes ainsi revoir ton séminaire !

(Il le pousse dans la bibliothèque, et revient vers Julie déjà prête à sortir.)

Ma cousine ! Julie ! où courez-vous ? Je suis
A vos pieds, implorant un pardon, que je puis
Espérer ? laissez-moi ce rêve.

JULIE.

On ne pardonne

Qu'aux coupables, monsieur.

OLIVIER.

Je vous devinais bonne

Autant que je vous sais belle.

JULIE.

Je ne puis pas

Vous écouter.

OLIVIER.

Quel âge avez-vous ? Les lilas

Se couvrent de verdure et de boutons, où rêve,
Dans son dernier sommeil, la fleur ivre de sève ;
Tous les arbres des bois, tous les buissons des prés
Tendent vers le soleil leurs rameaux empourprés,
Ah ! c'est la volupté, c'est l'amour, c'est la vie
Que boit avec ardeur la nature ravie
Dans la coupe où bouillonne à flots le gai printemps !
Pourquoi refusez-vous d'y boire aussi ? Le temps
De l'ivresse est venu tout à coup vous surprendre ;
Hier, quand le sommeil sur vous a dû descendre,
Vous n'étiez qu'un enfant ; mais, pendant cette nuit,
Un ange, à vos côtés, s'est reposé sans bruit,

Et c'est lui, ce matin, dont la voix vous éveille
En vous disant : Je suis la jeunesse vermeille !

JULIE.

O mon Dieu !

OLIVIER, après avoir mis le verrou de la porte.

Voulez-vous vous appuyer sur moi,
Ou vous asseoir ? Voici votre fauteuil. Pourquoi
Fermez-vous donc vos yeux, puisque nous devons être
L'un à l'autre ? Du jour où je vis apparaître
Votre beauté si pure et si fière à la fois,
— J'arrivais, vous sortiez, toute blanche, du bois,
L'eau claire de l'étang reflétait votre image ;
Le ciel limpide et bleu n'avait pas un nuage ; —
Oui, de ce jour béni, je devinai les nœuds
Que le ciel préparait pour notre amour heureux ;
De ce jour, en mon cœur, je vous nommai ma femme.
Ne tremblez pas ; je suis à vos genoux, chère âme,
Tout ému, tout tremblant moi-même, regardez.
Quand nous marions-nous ? C'est vous qui commandez,
Moi j'obéis, pourvu que la date me plaise.
Huit jours ? Qu'en pensez-vous ? Je veux vous mettre à l'aise ;
Quinze ? Non, c'est trop long ; huit jours, rien au-delà.
Et moins, si vous voulez, j'y consens. Nous voilà
D'accord ? Dans ces huit jours, une grande semaine !
Je fouille tout Paris en courant, d'une haleine,
Et je reviens chargé de mes cadeaux joyeux.
Ah ! vous seriez toujours la plus belle à mes yeux,
Même sous les habits d'une pauvre grisette ;
Mais je veux que le monde entier perde la tête
Devant votre richesse et votre éclat royal !

JULIE.

Mais je n'ai pas dit oui.

OLIVIER.

Cela n'est pas loyal ;

Que ne m'arrétiez-vous depuis longtemps ? Cruelle !
Quoi ? laisser ma chimère errer à tire d'aile,
En chantant ses transports avec ravissement,
Puis, tout à coup, tirer sur elle méchamment
Et lui percer le cœur d'une flèche acérée !
Que vous ai-je donc fait ? Je vous vois rassurée
Jusqu'à sourire ; et moi j'ai peur, et ne ris pas.

JULIE.

Si je vous connais bien, mon cousin, l'embarras
D'une femme, et surtout d'une femme élevée
Au fond d'une province, et, je le sens, privée
De ces goûts élégants et de ce charme exquis
Que possèdent, dit-on, les femmes de Paris,
Vous deviendrait trop tôt une charge pesante.
De quel air pensez-vous jamais que se présente
Soit aux bals de la Cour, soit même à l'Opéra,
Ma timidité gauche et guindée ? On rira
Tout bas d'abord, tout haut plus tard ; on vous plaindra ;
Et votre amour, si grand que vous veuillez le faire,
Ne pourra résister, hélas ! à cette guerre
D'ironie insultante et de froides pitiés.
Réfléchissez-y bien, Monsieur ; vous me croyez
Trop jeune ; à vivre seule, et c'est ma vie, on gagne
Quelque fois du bon sens. Je serai la compagne
D'un homme de raison simple, que j'aimerai
Parce qu'il sera bon et que je le saurai
Franc, sincère, fidèle, autant que je sais l'être.
Je crois que j'aurais tort si j'allais vous promettre
De n'être pas un peu jalouse. Le bon goût
Défend cette faiblesse, insensée après tout
Chez les femmes ; je tiens à mon mari, de même
Qu'il doit tenir à moi ; c'est justice.

OLIVIER.

Je t'aime !

Je t'aime ! Sois jalouse ; est-ce que ton époux
Ne réclamera pas le droit d'être jaloux ?
Mais à quoi se prendra ta chère jalousie ?
C'est mon oncle lui seul, crois-tu, qui t'a choisie,
Et j'accepte de lui, les yeux fermés, ta main ?
Ou bien, que sais-je encor ? Tu cherches le chemin
Où j'ai semé peut-être un passé qui t'effraie !
Nous gardons tous, dans l'âme, une incurable plaie
De défiance amère à l'égard du bonheur ;
N'osé-je pas aussi, malgré cette candeur
Qui rayonne à l'entour de ta blanche innocence,
Évoquer jusqu'aux jours muets de ton enfance
Pour savoir si ton cœur n'a pas déjà battu !
Si je t'interrogeais, que me répondrais-tu ?
(Un silence. Bruit de pas en dehors.)

JULIE.

C'est ma mère !

OLIVIER.

Au verrou tantôt j'ai clos la porte.

JULIE.

Vous n'avez plus le temps de fuir.

OLIVIER.

Que vous importe,
Madame ? Nous pouvons rester seuls tous deux.

JULIE.

Non.

OLIVIER.

Cher ange !

JULIE.

Épargnez-moi.

LA MARQUISE frappant en dehors.

Julie !

OLIVIER.

Elle tient bon.

JULIE.

Vous en riez; c'est là qu'est le mal; pourquoi mettre
Ce verrou ?

Julie !

LA MARQUISE.

JULIE.

Ah ! sautez par la fenêtre.

Je la refermerai sur vous.

LA MARQUISE.

Mais ouvrez donc !

(Olivier franchit une fenêtre que Julie referme.)

ANGE, sortant de la bibliothèque.

Vous n'entendez pas ?

JULIE.

Quoi ?

ANGE.

Frapper dehors. (*Il ouvre la porte.*)

Pardon,

Ma tante.

SCÈNE VI

LE BARON, ANGE, LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE à Ange.

Vous ici, quand la porte était close ?

ANGE.

Close au verrou, c'est vrai.

LA MARQUISE.

Par vous, je le suppose.

ANGE.

Par moi !

LA MARQUISE.

Silence !

ANGE, à part.

Où donc mon frère est-il passé ?

JULIE, bas.

Taisez-vous.

LA MARQUISE.

Quoi, monsieur, avez-vous effacé

Toute loi de vertu, d'honneur ? C'était ma fille !
Quand jamais a-t-on vu, jusque dans sa famille,
Porter ainsi la honte et l'impudeur ? Et vous,
Malheureuse ! En quel temps d'audace vivons-nous ?

ANGE.

Mais, madame...

LE BARON.

Va-t-en !

(A part.)

Je comprendrai peut-être

Plus tard.

ANGE.

Pourtant, mon oncle...

LE BARON.

Assez !

(A part.)

Je flairerai un traître.

LA MARQUISE.

Vous ne le chassez pas de chez vous sans pitié ?

LE BARON.

Mais si, mordieu ! Va-t-en !

ANGE.

Pourquoi ?

LE BARON, bas.

Par amitié

Pour ton frère.

ANGE, bas.

Mon frère ?

LE BARON, bas.

Il est caché sans doute ?

ANGE.

Où ?

LE BARON, bas.

Tu dois le savoir.

ANGE, bas.

Non.

LE BARON, le poussant dehors.

Mais sors donc !

LA MARQUISE, à sa fille.

La route

Où j'ai conduit vos pas, ma fille, jusqu'ici,
Devait-elle conduire à cet abîme ? Ainsi
Vous avez oublié mes leçons maternelles
Et votre ange gardien, ouvrant ses chastes ailes,
S'est vu forcé de fuir loin de vous tout en pleurs !

LE BARON.

Ne vous fâchez pas tant ; elle n'est point d'ailleurs
Si coupable.

LA MARQUISE.

Comment le savez-vous, mon frère ?

LE BARON.

Je n'en sais rien encor, j'en conviens ; mais j'espère.

LA MARQUISE.

Mais nous avons ici laissé l'abbé tantôt ;
Entre son frère et lui dois-je voir un complot ?

LE BARON.

Vous avez oublié ses principes sévères.
(Olivier, resté en dehors, paraît de temps en temps aux fenêtres du
fond pour écouter.)

LE BARON, à part, en l'apercevant.

Le drôle est là.

LA MARQUISE.

Plaît-il ?

LE BARON.

Vous me vantiez naguères
Son esprit réfléchi, modeste, sérieux ;
Et du reste, ma sœur, sa vertu saute aux yeux.

LA MARQUISE.

Je ne vous dis pas non ; mais cette fuite étrange...

(Olivier fait le tour du salon en dehors, et on le voit escalader la fenêtre du pavillon pour entrer dans la bibliothèque.)

LA MARQUISE, au bruit qu'il fait.

Quel est ce bruit ?

LE BARON, allant chercher Olivier.

Tenez, c'est lui ! Venez donc, Ange ;

Venez vous disculper d'une accusation...

SCÈNE VII

LE BARON, OLIVIER, LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

Que faisiez-vous là ?

OLIVIER.

Moi !

LA MARQUISE.

Rien qu'à l'émotion

Qui lui ferme la bouche...

OLIVIER.

Emotion profonde,

Madame ! Je lisais... Ah ! madame, le monde

Est un gouffre effrayant ! Je lisais ce traité

De la grâce.

LE BARON, bas.

Quoi ! j'ai ce livre. En vérité,

Je ne me savais pas si riche.

OLIVIER.

Mais la grâce

Me fuit ! mais je n'ai plus qu'à me voiler la face !

Ma tante, au nom du ciel, partez, emmenez-la.

LA MARQUISE.

De qui parlez-vous ?

OLIVIER.

D'elle ! oui d'elle que voilà

Si belle encore, hélas ! que ma raison s'égare !

LE BARON.

Et ta vocation ?

OLIVIER.

C'est vrai ; tout nous sépare !

Ah ! ma tante, ah ! madame ; ayez compassion.

Mais qui me parle ici de ma vocation ?

Nulle autre n'eut jamais de racines plus creuses.

Adieu, rêves perdus, espérances heureuses !

Mais quel est le coupable ? Est-ce moi ? Dieu le sait.

Est-ce un autre ? (*A la marquise.*)

C'est vous seule ! Qui vous forçait

D'amener sous mes yeux ravis cette merveille ?

Quoi, c'est lorsque mon cœur, mon cœur naïf sommeille

A l'ombre du lieu saint, que vous le réveillez ?

Et vous, flammes d'amour, comme vous me brûlez !

LE BARON.

Mais, mon enfant, le mal n'est pas si grand, peut-être ;

Aucun vœu ne te lie encor.

OLIVIER.

Me voilà traître

Envers le ciel, relaps, renégat, huguenot.

LE BARON.

Eh ! ma sœur ?

OLIVIER.

Ah !

LE BARON.

Et vous, ma nièce ? Il ne lui faut

Qu'un mot de vous peut-être, un mot peu difficile.

(*A la marquise.*)

Du reste, j'ai dessein de joindre un codicile

A ce beau testament que vous m'avez dicté.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LE BARON.

Je vous en préviens avec sincérité.

Nous avons dit :

(Lisant.)

« Je lègue à ma nièce, Julie de Beaupré, mon château
» de Villeneuve et les domaines qui en dépendent. »

J'écris :

« A la condition qu'elle épousera son cousin. »

LA MARQUISE.

Ce legs est inutile,

Monsieur, et je consens.

(Bas.)

Cela vaut bien six mille

Écus de rente au moins ?

LE BARON, bas.

A peu près.

LA MARQUISE.

Je consens.

Venez ; je vous bénis tous les deux mes enfants.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANGE.

ANGE.

Enfin ! Je te cherchais partout depuis une heure.

Voilà ton uniforme, entends-tu ! que je meure

Si je le porte encore une minute.

LA MARQUISE.

Eh bien !

ANGE.

Oui, ma tante, et ce cher manteau noir est mon bien.

LA MARQUISE.

Mais...

ANGE.

L'habit ne fait pas le moine.

LE BARON.

Belle affaire,

Neveu !

ANGE.

Dépêchez-vous, monsieur le mousquetaire ;

Moi je suis un abbé, qui veut rester abbé.

LA MARQUISE, désignant Olivier.

Alors, monsieur ?...

OLIVIER.

Pardon !

LA MARQUISE.

Que votre front courbé

Se relève ! Un pardon ! Jour de Dieu ! l'on me berne !

Reprenez donc, monsieur, vos beaux airs de caserne,

De corps-de-garde ; il est trop tard pour les cacher.

Ma fille, suivez-moi.

OLIVIER.

Vous voulez l'arracher

De mes bras, quand je sais qu'elle m'aime, madame ?

LA MARQUISE.

Par exemple !

LE BARON, amenant sa sœur à l'écart.

Et mon legs, s'il vous plaît ? Je réclame

En sa faveur. Ou bien devrai-je l'effacer ?

LA MARQUISE.

Vos châteaux sont à vous, et l'on peut s'en passer.
D'ailleurs voici l'abbé ; qu'il épouse Julie.

LE BARON.

Au fait, c'est un moyen. Ange.

ANGE.

Assez de folie ;
Vous voulez m'habiller en mari maintenant,
Mon cher oncle ? Je vous suis fort reconnaissant,
Mais grâce ! Laissez-moi me vêtir à ma guise.

LE BARON, par derrière.

Mon legs ? Six mille écus de rente qu'on méprise !

OLIVIER.

Je ne suis pas un saint, ma tante, par malheur ;
Mais je l'aime, et je puis vous garantir mon cœur.
Je n'ai tué personne, et pour quelques fredaines...
Regardez-la d'ailleurs, ses deux mains sur les miennes ;
Croyez-vous que jamais on brise un nœud pareil ?

LE BARON.

Six mille écus de rente étalés au soleil !

LA MARQUISE.

Plus bas, plus bas !

JULIE.

Ma mère !

LE BARON.

Il n'a tué personne !

Tu n'as jamais volé non plus ?

LA MARQUISE, à Olivier.

Je vous la donne,

Monsieur ; mais vous jurez...

OLIVIER.

De l'aimer constamment.

LA MARQUISE, bas à son frère.

Mais ce n'est point l'appât de votre testament.

CHARBONNIER.



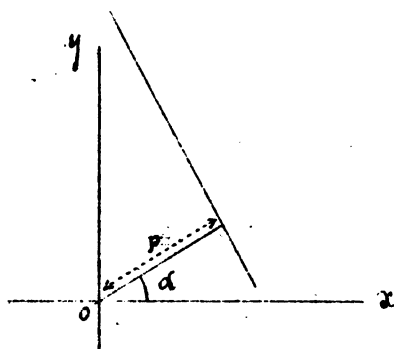
Note sur un lieu Géométrique et des applications

Si l'on considère un polygone quelconque dans un plan que l'on projette un point de ce plan sur les côtés et que l'on forme le nouveau polygone qui a pour sommets ces projections, le lieu Géométrique des points pour lesquels l'aire de ce polygone a la même valeur est une Circonférence dont le centre a une position indépendante de cette aire.

Je prends l'équation d'une droite sous la forme

$$x \cos \alpha + y \sin \alpha - p = 0$$

dans laquelle les axes étant supposés rectangulaires (p) représente la distance de l'origine à la droite, et α l'angle que fait cette perpendiculaire avec les x positifs, cet angle devant toujours être compté dans le sens de la flèche.



(x, y) à la droite s'exprime simplement au moyen de la formule

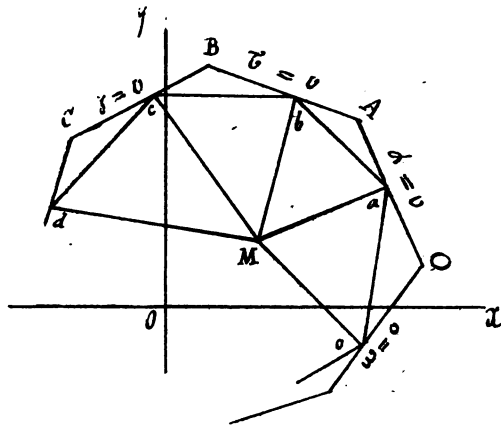
$$d = \pm (x \cos \alpha + y \sin \alpha - p)$$

avec la convention de prendre le signe (+) si le point et l'origine sont des côtés différents de la droite, et le signe (-) dans le cas contraire.

Dans ce qui va suivre je représenterai symboliquement par (d) la quantité ($x \cos \alpha + y \sin \alpha - p$)

Ceci posé je considère un polygone plan quelconque

2.



et je désigne les équations de ses côtés par

$$x = a \quad y = b \quad z = c \quad \dots \quad w = v$$

et par α l'angle formé par les côtés $x = a$ $y = b$
par B $\dots \dots \dots y = v$

par O l'angle formé par les côtés $w = v$ $x = a$

Dans ces hypothèses, la fonction:

$$a \cos A + b \cos B + c \cos C + \dots + w \cos W$$

pour laquelle (x, y) sont les coordonnées d'un point quelconque,

par exemple intérieur au polygone représente précisément le double

de l'aire (σ) du polygone $a b c d \dots v$ par suite l'équation

du lieu des points pour lesquels (σ) a la même valeur, est:

$$a \cos A + b \cos B + c \cos C + \dots + w \cos W = 2 \sigma \quad (1)$$

Dans le cas où le point M est extérieur au polygone, la fonction considérée représente encore la surface du nouveau polygone mais avec la restriction que certains triangles qu'il est aisé de distinguer sont soustraits.

Je vais démontrer que généralement l'Equation (1) représente une circonférence: Et cet effet les axes étant rectangulaires, il suffit

de montrer que les coefficients de x^2 et y^2 sont égaux et que le coefficient de xy est nul.

Or cette équation peut s'écrire :

$\alpha \cos(\beta - \alpha) + \beta \cos(\gamma - \beta) + \gamma \cos(\delta - \gamma) + \dots + w \cos(\alpha - w) = 2\delta$
et en désignant par Δ la différence des coefficients de x^2 et y^2 , nous avons :

$$\Delta = \cos(\beta + \alpha) \sin(\beta - \alpha) + \cos(\gamma + \beta) \sin(\gamma - \beta) + \cos(\delta + \gamma) \sin(\delta - \gamma) + \dots + \cos(\alpha + w) \sin(\alpha - w), \text{ ce qui peut s'écrire :}$$

$$2\Delta = \sin 2\beta - \sin 2\alpha + \sin 2\gamma - \sin 2\beta + \sin 2\delta - \sin 2\gamma + \dots + \sin 2\alpha - \sin 2w.$$

Par suite $\Delta = 0$.

Considérons de même le coefficient P du produit des variables : on a évidemment :

$$P = \sin(\beta + \alpha) \sin(\beta - \alpha) + \sin(\gamma + \beta) \sin(\gamma - \beta) + \sin(\delta + \gamma) \sin(\delta - \gamma) + \dots + \sin(\alpha + w) \sin(\alpha - w)$$

$$d'où $2P = \cos 2\alpha - \cos 2\beta + \cos 2\beta - \cos 2\gamma + \cos 2\gamma - \cos 2\delta + \dots + \cos 2w - \cos 2\alpha$$$

donc $P = 0$.

Généralement le lieu est donc une circonférence et il est visible sur l'équation même que le centre ne change pas quand δ varie.

Par suite pour un même polygone, toutes les circonférences correspondant aux diverses valeurs de l'aire σ sont concentriques.

On peut généraliser encore l'énoncé de ce théorème : Nous remarquons en effet que si d'un point (x, y) du plan on mène une droite faisant un angle φ avec la droite dont l'équation est

$$ax = 0$$

la longueur λ de cette droite comprise depuis le point (x, y) jusqu'à la rencontre sera donnée par la formule

$$\lambda = \pm \frac{x \cos \alpha + y \sin \alpha - p}{\sin \varphi} \text{ ou symboliquement } \lambda = \pm \frac{d}{\sin \varphi} ;$$

le choix des signes se faisant comme je l'ai déjà indiqué. Or donc si l'on mène d'un point $M(x, y)$ d'un plan des droites faisant toutes

le même angle Q avec les côtés d'un polygone. toujours dans le même sens que l'on jointe les points ainsi obtenus, la surface du nouveau polygone sera représentée par la fonction :

$\frac{1}{2 \sin^2 Q} (a^2 \sin A + b^2 \sin B + \dots + w^2 \sin O)$
 par suite, en appelant (S) cette aire, le lieu des points pour lesquels elle sera constante a pour équation :

$a^2 \sin A + b^2 \sin B + c^2 \sin C + \dots + w^2 \sin O = 2 \sin^2 Q$
 j'en conclus que ce lieu est une circonférence dont le centre ne dépend ni de la valeur de O , ni de la valeur de l'angle Q .

De tout ce qui résulte évidemment que si de ce point remarquable dans un polygone qui est le centre fixe de toutes ces circonférences, on trace une circonférence arbitraire, elle jouit des propriétés suivantes :

Si par un point quelconque de cette Courbe ou même des droites faisant un même angle, d'ailleurs arbitraire, avec les côtés du polygone et dans le même sens, la surface du nouveau polygone ayant pour sommets les pieds de ces droites sur les côtés, sera constante quel que soit le point choisi et pour une même valeur de l'angle.

Remarque I. Le lieu géométrique précédent peut dans certains cas dégénérer en une droite. Cherchons à quelle condition cela aura lieu :

Dans ce cas les coefficients d' x^2 et d' y^2 seront nuls : Or nous savons déjà que leur différence est nulle, il suffit donc d'écrire que leur somme est aussi nulle : Cette somme S a pour expression
 $S = \cos(\theta - \alpha) \sin(\theta - \alpha) + \cos(\gamma - \beta) \sin(\gamma - \beta) + \cos(\delta - \gamma) \sin(\delta - \gamma) + \dots + \cos(\alpha - w) \sin(\alpha - w)$ ou bien encore

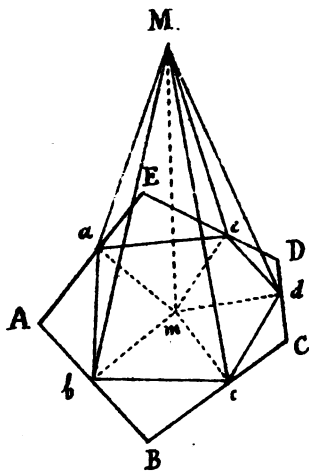
$$2S = \sin 2(\theta - \alpha) + \sin 2(\gamma - \beta) + \sin 2(\delta - \gamma) + \dots + \sin 2(\alpha - w)$$

Il faut donc que

$$\sin 2A + \sin 2B + \sin 2C + \dots + \sin 2O = 0$$

De suite le lieu précédent sera une ligne droite de direction constante, pour un même polygone quand la somme des sinus des doubles des angles du polygone sera nulle.

Remarque II. La connaissance du lieu géométrique pour



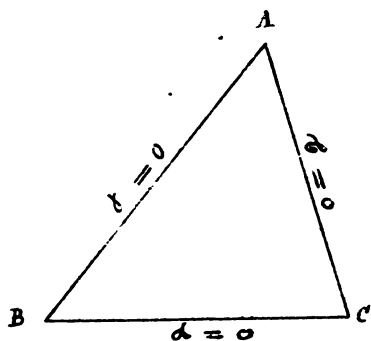
le cas des perpendiculaires aux côtés nous permet de déterminer de suite le lieu géométrique des points de l'espace dans le même cas : En effet, la projection du point de l'espace, sur le plan du polygone a pour projections, sur les côtés précisément les pieds des perpendiculaires abaissées sur les mêmes côtés du point de l'espace, ainsi que le montre la figure ci-contre : Nous pouvons donc énoncer le nouveau théorème, suivant :

Étant donné un polygone plan, le lieu géométrique des points de l'espace tels que le nouveau polygone, qui a pour sommets les projections sur les côtés du premier, ait une aire constante, est une surface cylindrique de révolution autour d'un axe perpendiculaire au plan du polygone et dont la position est indépendante de la valeur de cette aire.

Il est bien clair que dans le cas où la somme des sinus des doubles des angles du polygone donné est nulle, ce lieu géométrique dégénère en un plan perpendiculaire au plan du polygone et de direction constante pour un polygone donné.

Ces divers énoncés donnent le moyen de répondre facilement et de résoudre un grand nombre de questions dont la recherche directe présenterait quelques difficultés.

Application de la théorie précédente au Triangle



Lors que l'on considère un triangle le lieu géométrique défini pour tout est donné par l'équation :

$$\alpha \beta \sin C + \beta \gamma \sin A + \gamma \alpha \sin B = 2\sigma \sin^2 Q$$

Tous ces cercles sont concentriques : pour déterminer leur centre commun je vais faire l'hypothèse particulière $\sigma = 0$; cette équation devient alors :

$$\alpha \beta \sin C + \beta \gamma \sin A + \gamma \alpha \sin B = 0.$$

Elle représente une circonférence qui passe par le point commun aux droites $\beta = 0$, $\gamma = 0$, c'est-à-dire par la somme A ; de même on remarque qu'elle passe par les sommets B, C, donc c'est la circonférence circonscrite au triangle, et puisque pour tous les points de cette courbe le triangle projection a une aire nulle, c'est que les 3 pieds sont en ligne droite, ce qui s'établit directement avec une grande facilité.

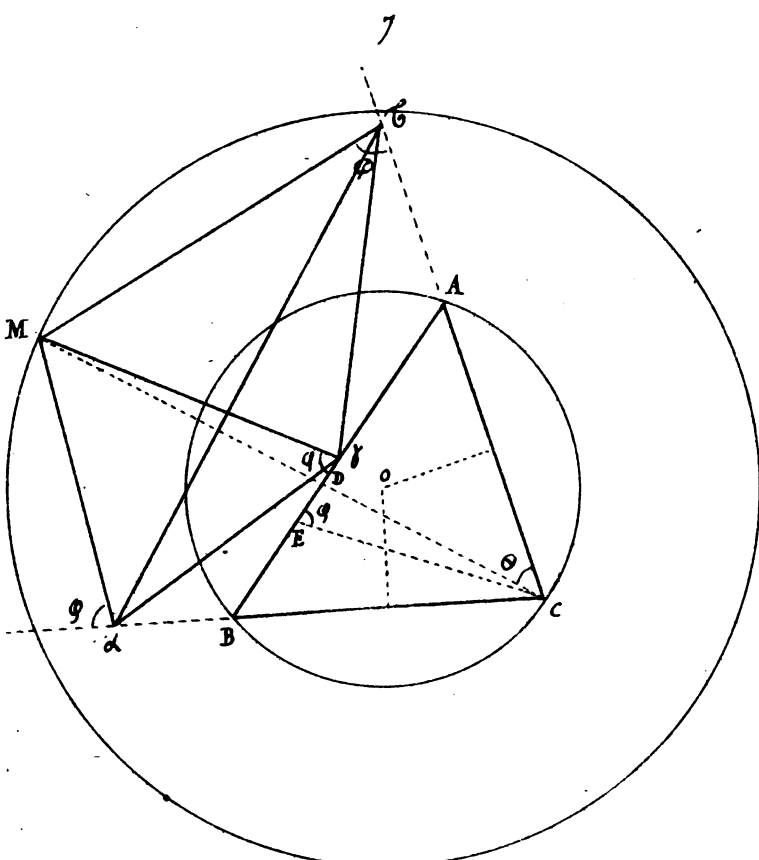
Nous pouvons dès lors énoncer le principe suivant :

1°. La circonférence circonscrite à un triangle est le lieu géométrique des points du plan tels que les pieds sur les trois côtés des droites issues de chacun de ces points et coupant ces côtés sous le même angle soient en ligne droite.

2°. Le lieu des points du plan tel que l'aire du nouveau triangle ayant pour sommets les pieds sur les côtés du 1^{er} des droites issues de chacun d'eux et coupant les côtés sous le même angle soit égal à une aire donnée, est une circonférence concentrique au cercle circonscrit.

On en déduit facilement les résultats pour les points de l'espace.

Je vais d'ailleurs établir ce principe par des considérations d'un autre ordre, ce qui me conduira à une valeur simple du rayon du lieu.



Soit le Triangle ABC , dont O est le centre, Soit M un point quelconque du plan duquel sont issues les lignes Md , ME , Mf rencontrant les côtés du triangle sous le même angle φ : La surface T du Triangle $\alpha\beta\gamma$ a pour expression:

$$2C = (M\beta \sin A + M\alpha \sin B) M\gamma - M\alpha M\beta \sin C.$$

Je désigne par θ l'angle MCA et par p la longueur MC on a visiblement en menant CE parallèle à My :

$$\frac{M_y}{CE} = \frac{p \cdot CD}{CD} \text{ or } M_y = \frac{p \sin(A + \theta) - b \sin A}{\sin \theta}$$

Ce qui peut s'écrire :

$$M_y = \frac{p \sin(A+\theta) - 2R \sin A \sin B}{\sin \theta}$$

En désignant par R le rayon du cercle circonscrit : donc en substituant dans 2^e les expressions de M_x, M_G, M_y en fonction de p, de θ et de R nous obtiendrons

$$2\mathcal{I} = \frac{p}{\sin^2 \theta} \left[\sin \theta \sin A + \sin B \sin(C-\theta) \right] \left[p \sin(A+\theta) - 2R \sin A \sin B \right] \\ - \frac{p^2 \sin \theta \sin(C-\theta) \sin C}{\sin^2 \theta}$$

ou, en ordonnant par rapport à (p).

$$2\mathcal{I} \sin^2 \theta = p^2 \left[\sin C \sin(B+\theta) \sin(A+\theta) - \sin \theta \sin(C-\theta) \sin C \right] \\ - 2pR \sin A \sin B \sin C \sin(B+\theta).$$

or, nous avons successivement :

$$\sin(B+\theta) \sin(A+\theta) - \sin \theta \sin(C-\theta) = \frac{1}{2} \left[\cos(B-A) - \cos(2\theta+A+B) - \cos(C-2\theta) + \cos C \right] \\ = \frac{1}{2} \left[\cos(B-A) - \cos(B+A) + \cos(C-2\theta) - \cos(C-2\theta) \right] \\ = \sin A \sin B.$$

Donc

$$2\mathcal{I} \sin^2 \theta = p^2 \sin A \sin B \sin C - 2pR \sin A \sin B \sin C \sin(B+\theta)$$

ou enfin

$$2\mathcal{I} \sin^2 \theta = \sin A \sin B \sin C \left[p^2 - 2pR \sin(B+\theta) \right]$$

or, dans le triangle MGC nous avons

$$\overline{MO}^2 = R^2 = R^2 + p^2 - 2pR \cos\left(\frac{\pi}{2} - A - C + \theta\right)$$

ou

$$R^2 = R^2 + p^2 - 2pR \sin(B+\theta).$$

17.

Mais remarquons que la relation connue

$$\frac{1}{r_1} + \frac{1}{r_2} + \frac{1}{r_3} = \frac{1}{r}$$

nous fournit d'abord

$$\frac{r_2 + r_3}{r_2 r_3} = \frac{r_1 - r}{r r_1} = \frac{r_2 + r_3 - r_1 + r}{r_2 r_3 - r r_1}$$

$$\text{donc } (r_2 r_3 - r r_1)^2 (r_1 - r)^2 = r^2 r_1^2 (r_2 + r_3 - r_1 + r)^2$$

et ce résultat nous a servi pour écrire la dernière valeur de Z^2 de plus ces mêmes calculs nous donnent :

$$2 r_2 r_3 + r_1 r_3 - r r_1 = \frac{r_2 (r_3 - r) (r_1 + r)}{r}$$

par suite la valeur de Z^2 peut s'écrire :

$$Z^2 = (r_2 - r) (r_3 - r) + \frac{(r_2 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} - \frac{(r_2 r_3 - r r_1) (r_1 + r)}{r_1}$$

ou encore :

$$Z^2 = \frac{(r_2 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} + \frac{r_1 (r_2 - r) (r_3 - r) - (r_2 r_3 - r r_1) (r_1 + r)}{r_1}$$

$$\text{et, à cause de la relation : } r_1 r_2 + r_1 r_3 + r_2 r_3 = \frac{r_1 r_2 r_3}{r}$$

$$Z^2 = \frac{(r_2 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} + 2 r^2 + r r_1 - r_2 r_3$$

ce qui peut s'écrire :

$$Z^2 = \frac{(r_1 + r_2 + r_3 + r)^2}{4} + 2 r^2 - \frac{r_1 r_2 r_3}{r}$$

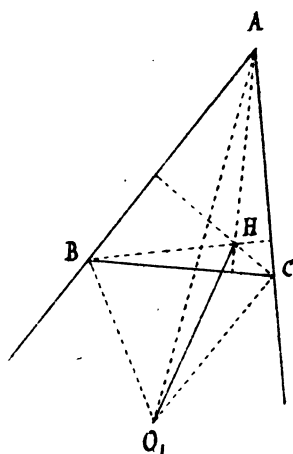
$$\text{et comme } \frac{r_1 + r_2 + r_3 + r}{2} = 2 R + r$$

on a finalement :

$$Z^2 = (2 R + r)^2 - p^2 + 2 r^2$$

telle est la valeur que nous nous proposons de trouver.

4°. Distances du point de rencontre des Hauteurs aux centres des cercles ex-inscrits.



Soit O_1 le centre du Cercle ex-inscrit aux côtés b.c. proposons-nous de calculer la distance $O_1 H = Z_1$,

Le triangle $O_1 A H$ nous donne :

$$Z_1^2 = AH^2 + AO_1^2 - 2AO_1 \times AH \cos \widehat{O_1 A H}$$

or, la figure nous donne les valeurs suivantes :

$$AH = \frac{c \cos A}{\sin C}, \quad AO_1 = \frac{c \cos \frac{B}{2}}{\sin \frac{C}{2}}, \quad \cos \widehat{O_1 A H} = \sin \left(B + \frac{A}{2} \right)$$

d'où

$$Z_1^2 = c^2 \left[\frac{\cos^2 \frac{B}{2}}{\sin^2 \frac{C}{2}} + \frac{\cos^2 A}{\sin^2 C} - \frac{2 \cos \frac{B}{2} \cos A \sin \left(B + \frac{A}{2} \right)}{\sin \frac{C}{2} \sin C} \right]$$

Remplaçons de même que précédemment les différentes quantités qui figurent dans cette expression par des fonctions déjà rappelées, des rayons r_1, r_2, r_3 :

$$Z_1^2 = \frac{r_1 r_2 (r_3 - r)^2}{r r_3} \left[\frac{r_1 r_3 (r_2 - r)}{r r_2 (r_3 - r)} + \frac{r_3 (r_1 r_3 - r r_1)^2 (r_1 - r)^2}{4 r r_1^3 r_2 (r_3 - r)^2} - \frac{r r_3 (r_1 r_3 - r r_1) (2 r_2 r_3 + r_1 r_2 - r r_1)}{r_1 r_2^2 (r_3 - r)^3} \right]$$

or, en employant les mêmes procédés de transformation que dans le numéro précédent, on obtient successivement :

$$Z_1^2 = \frac{r_1^2 (r_2 - r) (r_3 - r)}{r^2} + \frac{(r_1 r_3 - r r_1)^2 (r_1 - r)^2}{4 r^2 r_1^3} - \frac{(r_1 r_3 - r r_1) (r_1 + r)}{r}$$

$$Z_1^2 = \frac{r_1^2 (r_2 - r) (r_3 - r)}{r^2} + \frac{(r_1 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} - \frac{(r_1 r_3 - r r_1) (r_1 + r)}{r}$$

$$Z_1^2 = \frac{(r_1 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} + 2 r_1^2 + r r_1 - r_2 r_3$$

$$Z_1^2 = \frac{(r_1 + r_2 + r_3 + r)^2}{4} + 2 r_1^2 - \frac{r_1 r_2 r_3}{r}$$

Ce qui peut enfin prendre la forme suivante.

$$Z_1^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r^2.$$

On obtiendrait de la même façon les deux autres distances Z_2, Z_3 .

Donc, en résumant les quatre distances Z, Z_1, Z_2, Z_3 du point de rencontre des hauteurs aux centres des cercles inscrit et ex-inscrits sont représentées par les formules suivantes :

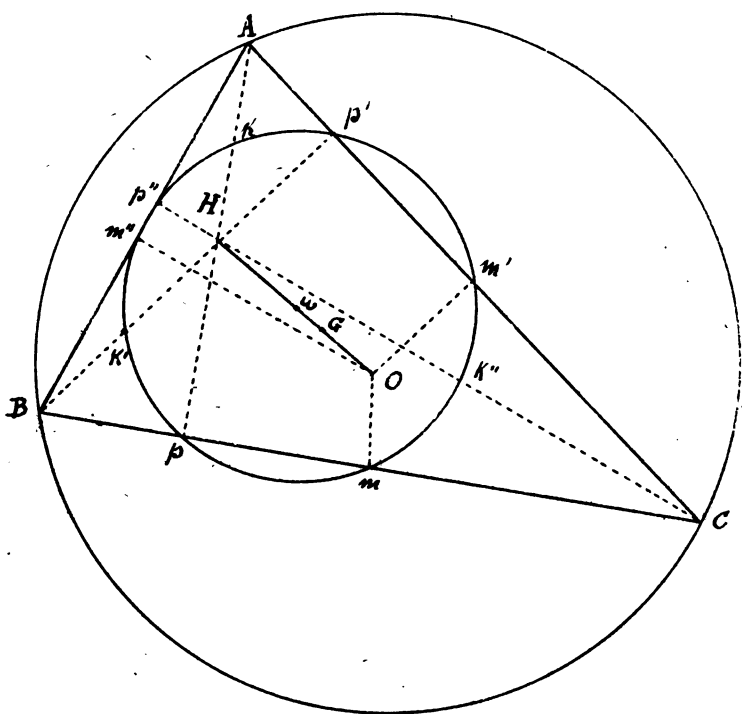
$$Z^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r^2$$

$$Z_1^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r_1^2$$

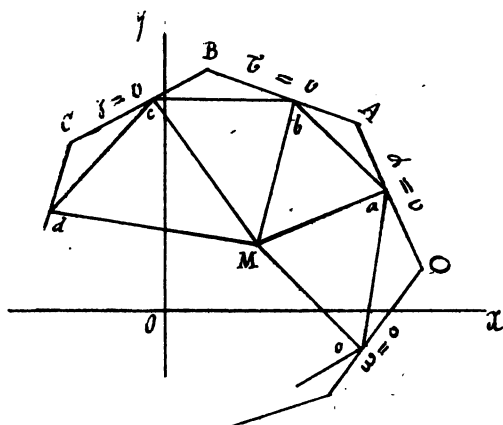
$$Z_2^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r_2^2$$

$$Z_3^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r_3^2.$$

Application de ces résultats au Cercle des neuf points



2.



et je désigne les équations de ses côtés par

$$a = 0 \quad b = 0 \quad c = 0 \quad \dots \quad w = 0$$

et par à l'angle formé par les côtés $a = 0 \quad b = 0$
par B $\dots \dots \dots b = 0 \quad c = 0$

par O l'angle formé par les côtés $w = 0 \quad a = 0$

Dans ces hypothèses, la fonction:

$$a \cos A + b \cos B + c \cos C + \dots + w \cos W$$

dans laquelle (x, y) sont les coordonnées d'un point quelconque,

par exemple intérieur au polygone représente précisément le double

de l'aire (σ) du polygone $a b c d \dots o$ par suite l'équation

du lieu des points pour lesquels (σ) a la même valeur, est:

$$a \cos A + b \cos B + c \cos C + \dots + w \cos W = 2 \sigma \quad (1)$$

Dans le cas où le point M est extérieur au polygone, la fonction considérée représente encore la surface du nouveau polygone mais avec la restriction que certains triangles qu'il est aisé de distinguer sont soustraits.

Je vais démontrer que généralement l'Equation (1) représente une circonférence: Et cet effet les axes étant rectangulaires, il suffit

de montrer que les coefficients d' x^2 et d' y^2 sont égaux et que le coefficient d' xy est nul.

Or cette équation peut s'écrire :

$$\alpha \cos(\beta - \alpha) + \beta \cos(\gamma - \beta) + \gamma \cos(\delta - \gamma) + \dots + w \cos(\alpha - w) = 2\sigma.$$

et en désignant par Δ la différence des coefficients d' x^2 et d' y^2 , nous avons :

$$\Delta = \cos(\beta + \alpha) \sin(\beta - \alpha) + \cos(\gamma + \beta) \sin(\gamma - \beta) + \cos(\delta + \gamma) \sin(\delta - \gamma) + \dots + \cos(\alpha + w) \sin(\alpha - w),$$

ce qui peut s'écrire :

$$2\Delta = \sin 2\beta - \sin 2\alpha + \sin 2\gamma - \sin 2\beta + \sin 2\delta - \sin 2\gamma + \dots + \sin 2\alpha - \sin 2w.$$

Par suite $\Delta = 0$.

Considérons de même le coefficient P du produit des variables : on a visiblement :

$$P = \sin(\beta + \alpha) \sin(\beta - \alpha) + \sin(\gamma + \beta) \sin(\gamma - \beta) + \sin(\delta + \gamma) \sin(\delta - \gamma) + \dots + \sin(\alpha + w) \sin(\alpha - w)$$

d'où $2P = \cos 2\alpha - \cos 2\beta + \cos 2\beta - \cos 2\gamma + \cos 2\gamma - \cos 2\delta + \dots + \cos 2w - \cos 2\alpha$
donc $P = 0$.

Généralement le lieu est donc une circonférence et il est visible sur l'équation même que le centre ne change pas quand σ varie.

Par suite pour un même polygone, toutes les circonférences correspondant aux diverses valeurs de l'aire σ sont concentriques.

On peut généraliser encore l'énoncé de ce théorème : nous remarquons en effet que si d'un point (x, y) du plan on mène une droite faisant un angle φ avec la droite dont l'équation est

$$ax = 0$$

la longueur λ de cette droite comprise depuis le point (x, y) jusqu'à la rencontre sera donnée par la formule

$$\lambda = \pm \frac{x \cos \alpha + y \sin \alpha - p}{\sin \varphi} \text{ ou symboliquement } \lambda = \pm \frac{d}{\sin \varphi};$$

le choix des signes se faisant comme je l'ai déjà indiqué. Donc si l'on mène d'un point $M(x, y)$ d'un plan des droites faisant toutes

le même angle Q avec les côtés d'un polygone, toujours dans le même sens, quel qu'on joigne les points ainsi obtenus, la surface du nouveau polygone sera représentée par la fonction :

$$\frac{1}{2 \sin^2 Q} (\alpha \beta \sin A + \beta \gamma \sin B + \dots + w \alpha \sin O)$$

par suite, en appelant (S) cette aize, le lieu des points pour lesquels elle sera constante a pour équation :

$$\alpha \beta \sin A + \beta \gamma \sin B + \gamma \delta \sin C + \dots + w \alpha \sin O = 2 S \sin^2 Q$$

j'en conclus que ce lieu est une circonférence dont le centre ne dépend ni de la valeur de S , ni de la valeur de l'angle Q .

De tout ceci il résulte évidemment que si de ce point remarquable dans un polygone qui est le centre fixe de toutes ces circonférences, on trace une circonférence arbitraire, elle jouit des propriétés suivantes :

Si par un point quelconque de cette Courbe on mène des droites faisant un même angle, d'ailleurs arbitraire, avec les côtés du polygone et dans le même sens, la surface du nouveau polygone ayant pour sommets les pieds de ces droites sur les côtés, sera constante quel que soit le point choisi et pour une même valeur de l'angle.

Remarque 1. Le lieu géométrique précédent peut dans certains cas dégénérer en une droite : Cherchons à quelle condition cela aura lieu :

Dans ce cas les coefficients de x^2 et y^2 seront nuls : Or nous savons déjà que leur différence est nulle, il suffit donc d'écrire que leur somme est aussi nulle : Cette somme S a pour expression $S = \cos(\beta - \alpha) \sin(\beta - \alpha) + \cos(\gamma - \beta) \sin(\gamma - \beta) + \cos(\delta - \gamma) \sin(\delta - \gamma) + \dots + \cos(\alpha - w) \sin(\alpha - w)$ ou bien encore

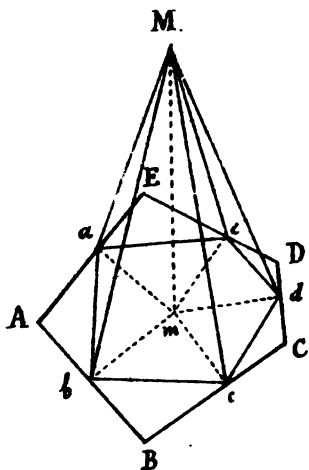
$$2S = \sin 2(\beta - \alpha) + \sin 2(\gamma - \beta) + \sin 2(\delta - \gamma) + \dots + \sin 2(\alpha - w)$$

Il faut donc que

$$\sin 2A + \sin 2B + \sin 2C + \dots + \sin 2O = 0$$

En suite le lieu précédent sera une ligne droite de direction constante, pour un même polygone quand la somme des sinus des doubles des angles du polygone sera nulle.

Remarque II. La connaissance du lieu géométrique pour le cas des perpendiculaires aux côtés nous permet de déterminer de suite le lieu géométrique des points de l'espace dans le même cas : En effet, la projection du point de l'espace, sur le plan du polygone a pour projections, sur les côtés précisément les pieds des perpendiculaires abaissées sur les mêmes côtés du point de l'espace, ainsi que le montre la figure ci-jointe :



Nous pourrions donc énoncer le nouveau théorème suivant :

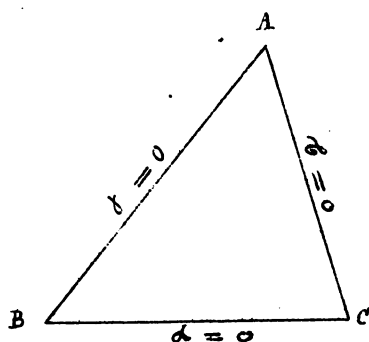
Étant donné un polygone plan, le lieu géométrique des points de l'espace

tels que le nouveau polygone, qui a pour sommets les projections sur les côtés du premier, ait une aire constante, est une surface cylindrique de révolution autour d'un axe perpendiculaire au plan du polygone et dont la position est indépendante de la valeur de cette aire.

Il est bien clair que dans le cas où la somme des sinus des doubles des angles du polygone donné est nulle, ce lieu géométrique dégénère en un plan perpendiculaire au plan du polygone et de direction constante pour un polygone donné.

Ces divers énoncés donnent le moyen de répondre facilement et de discuter un grand nombre de questions dont la recherche directe présenterait quelques difficultés.

Application de la théorie précédente au Triangle



Lors que l'on considère un triangle le lieu géométrique défini par un haut est donné par l'équation :

$$\alpha \beta \sin C + \beta \gamma \sin A + \gamma \alpha \sin B = 2\sigma \sin^2 \frac{C}{2}$$

tous ces cercles sont concentriques : pour déterminer leur centre commun je vais faire l'hypothèse particulière $\sigma = 0$; cette équation devient alors :

$$\alpha \beta \sin C + \beta \gamma \sin A + \gamma \alpha \sin B = 0.$$

Elle représente une circonférence qui passe par le point commun aux droites $\beta = 0$, $\gamma = 0$, c'est-à-dire par la somme A ; de même on remarque qu'elle passe par les sommets B, C, donc c'est la circonférence circonscrite au triangle, et puisque pour tous les points de cette courbe le triangle projection a une aire nulle, c'est que les 3 pieds sont en ligne droite, ce qui s'établit directement avec une grande facilité.

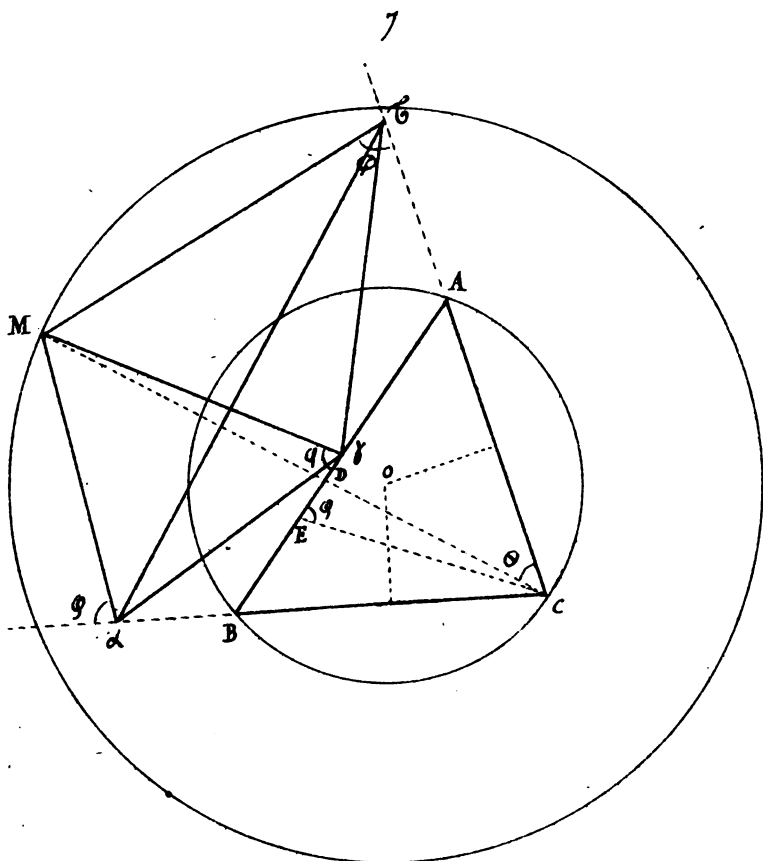
Nous pouvons dès lors énoncer le principe suivant :

1°. La circonférence circonscrite à un triangle est le lieu géométrique des points du plan tels que les pieds sur les trois côtés des droites issues de chacun de ces points et coupant ces côtés sous le même angle soient en ligne droite.

2°. Le lieu des points du plan tel que l'aire du nouveau triangle ayant pour sommets les pieds sur les côtés du 1^{er} des droites issues de chacun d'eux et coupant les côtés sous le même angle soit égal à une aire donnée, est une circonférence concentrique au cercle circonscrit.

On en déduit facilement les résultats pour les points de l'espace.

Je vais d'ailleurs établir ce principe par des considérations d'un autre ordre, ce qui me conduira à une valeur simple du rayon du lieu.



Soit le Triangle ABC , dont O est le centre, Soit M un point quelconque du plan duquel sont issues les lignes $M\alpha$, $M\beta$, $M\gamma$ rencontrant les côtés du triangle sous le même angle φ : La surface σ du Triangle $\alpha\beta\gamma$ a pour expression :

$$2\sigma = (M\beta \sin A + M\alpha \sin B) M\gamma - M\alpha M\beta \sin C.$$

Je désigne par θ l'angle MCA et par p la longueur MC on a visiblement en menant CE parallèle à $M\gamma$:

$$\frac{M\gamma}{CE} = \frac{p - CD}{CD} \text{ d'où } M\gamma = \frac{p \sin(A + \theta) - \beta \sin A}{\sin \varphi}$$

Ce qui peut s'écrire :

$$M_y = \frac{p \sin(A+\theta) - 2R \sin A \sin B}{\sin \theta}$$

En désignant par R le rayon du cercle circonscrit : donc en substituant dans 2^e les expressions de M_x, M_y en fonction de p, de θ et de R nous obtiendrons

$$2\mathcal{T} = \frac{p}{\sin^2 \theta} \left[\sin \theta \sin A + \sin B \sin(C-\theta) \right] \left[p \sin(A+\theta) - 2R \sin A \sin B \right] \\ - \frac{p^2 \sin \theta \sin(C-\theta) \sin C}{\sin^2 \theta}$$

ou, en ordonnant par rapport à (p).

$$2\mathcal{T} \sin^2 \theta = p^2 \left[\sin C \sin(B+\theta) \sin(A+\theta) - \sin \theta \sin(C-\theta) \sin C \right] \\ - 2pR \sin A \sin B \sin C \sin(B+\theta).$$

or, nous avons successivement :

$$\sin(B+\theta) \sin(A+\theta) - \sin \theta \sin(C-\theta) = \frac{1}{2} \left[\cos(B-A) - \cos(2\theta+A+B) - \cos(C-2\theta) + \cos C \right] \\ = \frac{1}{2} \left[\cos(B-A) - \cos(B+A) + \cos(C-2\theta) - \cos(C-2\theta) \right] \\ = \sin A \sin B.$$

Donc

$$2\mathcal{T} \sin^2 \theta = p^2 \sin A \sin B \sin C - 2pR \sin A \sin B \sin C \sin(B+\theta)$$

ou enfin

$$2\mathcal{T} \sin^2 \theta = \sin A \sin B \sin C \left[p^2 - 2pR \sin(B+\theta) \right]$$

or, dans le triangle MOC nous avons

$$\overline{MO}^2 = R^2 = R^2 + p^2 - 2pR \cos\left(\frac{\pi}{2} - A - C + \theta\right)$$

ou

$$R^2 = R^2 + p^2 - 2pR \sin(B+\theta).$$

17.

Mais remarquons que la relation connue

$$\frac{1}{r_1} + \frac{1}{r_2} + \frac{1}{r_3} = \frac{1}{r}$$

nous fournit d'abord

$$\frac{r_2 + r_3}{r_2 r_3} = \frac{r_1 - r}{r r_1} = \frac{r_2 + r_3 - r_1 + r}{r_2 r_3 - r r_1}$$

$$\text{d'où } (r_2 r_3 - r r_1)^2 (r_1 - r)^2 = r^2 r_1^2 (r_2 + r_3 - r_1 + r)^2$$

et ce résultat nous a servi pour écrire la dernière valeur de Z^2 de plus ces mêmes calculs nous donnent :

$$2 r_2 r_3 + r_1 r_3 - r r_1 = \frac{r_2 (r_3 - r)(r_1 + r)}{r}$$

par suite la valeur de Z^2 peut s'écrire :

$$Z^2 = (r_2 - r)(r_3 - r) + \frac{(r_2 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} - \frac{(r_2 r_3 - r r_1)(r_1 + r)}{r_1}$$

ou encore :

$$Z^2 = \frac{(r_2 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} + \frac{r_1 (r_2 - r)(r_3 - r) - (r_2 r_3 - r r_1)(r_1 + r)}{r_1}$$

$$\text{et, à cause de la relation : } r_1 r_2 + r_1 r_3 + r_2 r_3 = \frac{r_1 r_2 r_3}{r}$$

$$Z^2 = \frac{(r_2 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} + 2r^2 + r r_1 - r_2 r_3$$

ce qui peut s'écrire :

$$Z^2 = \frac{(r_1 + r_2 + r_3 + r)^2}{4} + 2r^2 - \frac{r_1 r_2 r_3}{r}$$

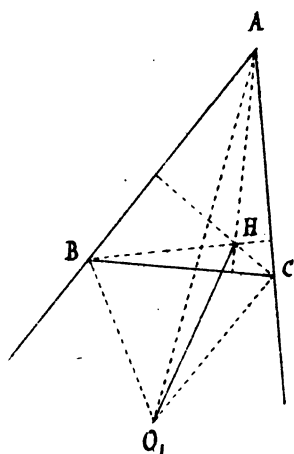
$$\text{et comme } \frac{r_1 + r_2 + r_3 + r}{2} = 2R + r$$

on a finalement :

$$Z^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r^2$$

telle est la valeur que nous nous proposons de trouver.

4°. Distances du point de rencontre des Hauteurs aux centres des cercles ex-inscrits.



Soit O_1 le centre du Cercle ex-inscrit aux côtés b.c. proposons-nous de calculer la distance $O_1 H = Z_1$,

Le triangle $O_1 A H$ nous donne :

$$Z_1^2 = AH^2 + AO_1^2 - 2AO_1 \times AH \cos \widehat{O_1 A H}$$

or, la figure nous donne les valeurs suivantes :

$$AH = \frac{c \cos A}{\sin C}, \quad AO_1 = \frac{c \cos \frac{B}{2}}{\sin \frac{C}{2}}, \quad \cos \widehat{O_1 A H} = \sin \left(B + \frac{A}{2} \right)$$

donc

$$Z_1^2 = c^2 \left[\frac{\cos^2 \frac{B}{2}}{\sin^2 \frac{C}{2}} + \frac{\cos^2 A}{\sin^2 C} - \frac{2 \cos \frac{B}{2} \cos A \sin \left(B + \frac{A}{2} \right)}{\sin \frac{C}{2} \sin C} \right]$$

Réplaçons de même que précédemment les différentes quantités qui figurent dans cette expression par des fonctions déjà rappelées, des rayons r_1, r_2, r_3 :

$$Z_1^2 = \frac{r_1 r_2 (r_3 - r)^2}{r r_3} \left[\frac{r_1 r_3 (r_2 - r)}{r r_2 (r_3 - r)} + \frac{r_3 (r_1 r_3 - r r_1)^2 (r_1 - r)^2}{4 r r_1^3 r_2 (r_3 - r)^2} - \frac{r r_3 (r_1 r_3 - r r_1) [2 r_2 r_3 + r_1 r_2 - r r_3]}{r_1 r_2^2 (r_3 - r)^3} \right]$$

or, en employant les mêmes procédés de transformation que dans le numéro précédent, on obtient successivement :

$$Z_1^2 = \frac{r_1^2 (r_2 - r)(r_3 - r)}{r^2} + \frac{(r_2 r_3 - r r_1)^2 (r_1 - r)^2}{4 r^2 r_1^3} - \frac{(r_2 r_3 - r r_1)(r_1 + r)}{r}$$

$$Z_1^2 = \frac{r_1^2 (r_2 - r)(r_3 - r)}{r^2} + \frac{(r_2 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} - \frac{(r_2 r_3 - r r_1)(r_1 + r)}{r}$$

$$Z_1^2 = \frac{(r_2 + r_3 - r_1 + r)^2}{4} + 2 r_1^2 + r r_1 - r_2 r_3$$

$$Z_1^2 = \frac{(r_1 + r_2 + r_3 + r)^2}{4} + 2 r_1^2 - \frac{r_1 r_2 r_3}{r}$$

Ce qui peut enfin prendre la forme suivante.

$$Z_1^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r^2.$$

On obtiendrait de la même façon les deux autres distances Z_2, Z_3 .

Donc, en résumant les quatre distances Z, Z_1, Z_2, Z_3 du point de rencontre des hauteurs aux centres des cercles inscrit et ex-inscrits sont représentées par les formules suivantes :

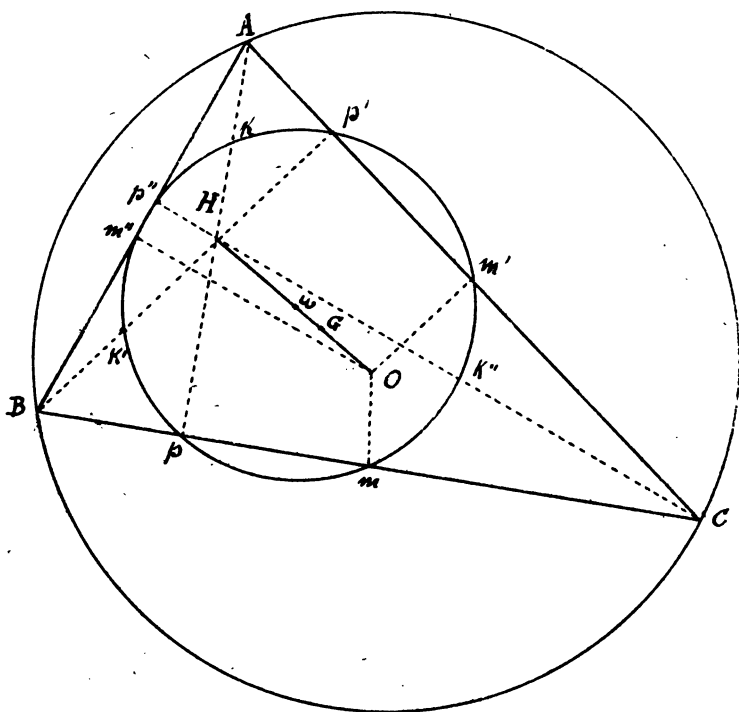
$$Z^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r^2$$

$$Z_1^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r_1^2$$

$$Z_2^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r_2^2$$

$$Z_3^2 = (2R + r)^2 - p^2 + 2r_3^2.$$

Application de ces résultats au Cercle des neuf points



Je rappelle une intéressante propriété du Triangle :

Les milieux m, m', m'' des côtés, les pieds p, p', p'' des hauteurs, les milieux K, K', K'' des portions de hauteurs comprises entre leur point de rencontre et le sommet dont elles sont issues, sont neuf points situés sur une même circonférence dont le centre W se trouve au milieu de la distance HO du point de rencontre des hauteurs au centre du cercle circonscrit : O d'ailleurs le centre de gravité G est aussi situé sur cette même ligne au tiers à partir de O . Le rayon de cette circonférence vaut la moitié du rayon du cercle circonscrit.

De plus le cercle circonscrit à un triangle est le cercle des neuf points du triangle qui a pour sommets les centres des cercles ex-inscrits.

Je ne m'arrête pas à ces propriétés qui sont connues et dont il existe des démonstrations géométriques très simples ; mais je veux établir une autre propriété moins connue et surtout moins abordable par les procédés ordinaires de la Géométrie : Voici son énoncé :

Le cercle des neuf points est tangent au cercle inscrit et aux trois cercles ex-inscrits (fig. page 27). Ce remarquable résultat se résout simplement des valeurs trouvées dans les quatre numéros précédents.

Soit d'abord I le centre du cercle inscrit

O le centre du cercle circonscrit

H le point de rencontre des hauteurs

W (milieu de HO) le centre du cercle des neuf points.
le triangle IOH dont le médiane est IW donne :

$$2 \overline{IW}^2 + \frac{\overline{OH}^2}{2} = \overline{OI}^2 + \overline{HI}^2$$

et nous connaissons toutes ces lignes à l'exception de IW que nous cherchons : en substituant, nous obtenons :

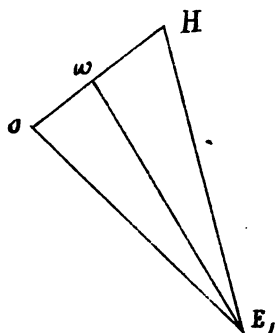
$$2 \overline{IW}^2 + \frac{R^2}{2} + (2R+r)^2 - p^2 = R(R-2r) + (2R+r)^2 - p^2 + 2r^2$$

$$\text{ou } 4 \overline{IW}^2 = R^2 - 4Rr + 4r^2$$

$$\text{et enfin } IW = \frac{R}{2} - r$$

La distance des centres des deux circonférences est donc égale

à la différence de leurs rayons, elles sont donc tangentes intérieurement.



En second lieu soit E, le centre du cercle ex-inscrit aux côtés B.C. — Le triangle OEH dans lequel WE, est la médiane donne :

$$2 \overline{E, w}^2 + \frac{\overline{OH}^2}{2} = \overline{OE}^2 + \overline{HE}^2$$

ou, en remplaçant les diverses lignes par leurs valeurs déjà trouvées :

$$2 \overline{E, w}^2 + \frac{R^2}{2} + (2R+r)^2 - p^2 = R(R+2r) + (2R+r)^2 - p^2 + 4r_1^2$$

ce qui se réduit à :

$$4 \overline{E, w}^2 = R^2 + 4Rr_1 + 4r_1^2$$

ou enfin :

$$\overline{E, w} = \frac{R}{2} + r_1$$

La distance des centres étant égale à la somme des rayons, c'est que les deux circonférences sont tangentes extérieurement.

Application de la Théorie générale au Quadrilatère.

Dans l'hypothèse où le polygone général se réduit à un quadrilatère, l'équation du lieu devient :

$$\alpha G \sin A + G \gamma \sin B + \gamma \delta \sin C + \delta \alpha \sin D = 2 \sigma.$$

Je vais me proposer dans ce cas, de déterminer le centre commun à toutes les circonférences que représente l'équation précédente, et, dans ce but, je vais étudier la courbe pour l'hypothèse $\sigma = 0$.

L'Equation est alors :

$$\alpha G \sin A + G \gamma \sin B + \gamma \delta \sin C + \delta \alpha \sin D = 0.$$

et je remarque que cette circonférence passe par les points de rencontre des côtés opposés : son équation est en effet vérifiée par les hypothèses simultanées

$$\alpha = 0, \gamma = 0 \quad \text{de même pour } G = 0, \delta = 0$$

Soit donc la figure I (page 24) le quadrilatère $ABCD$, nous obtiendrons en le complétant les points W, θ par lesquels passe la circonférence.

On pourrait encore aisément déterminer les seconds points suivant lesquels elle coupe les quatre côtés, mais il est plus simple, pour achever de déterminer le centre de chercher un troisième point de la façon suivante :

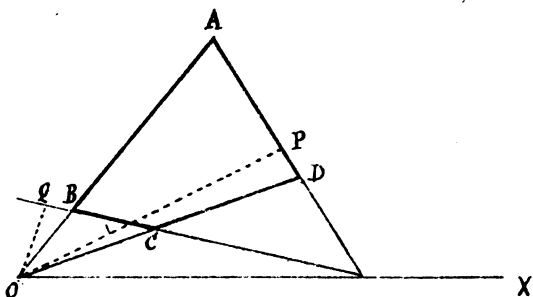
Le point G de rencontre des circonférences circonscrites aux triangles $WBC, \theta BA$, est tel que les pieds des perpendiculaires abaissées de ce point sur les quatre côtés sont en ligne droite, ainsi que cela résulte de la théorie précédente du triangle, ce point appartient donc au lieu particulier en $\sigma = 0$: d'ailleurs cela montre incidemment que les circonférences circonscrites aux quatre triangles :

$WBC, WAD, \theta AB, \theta CD$, passent par un même point, et d'ailleurs, c'est le seul point du plan du quadrilatère tel que ses projections sur les quatre côtés soient en ligne droite, et le lieu de ces points dans

l'Espace est une droite perpendiculaire au plan du quadrilatère issu de G :

De tout ceci il résulte que le centre cherché Ψ se trouve au point de concours des droites $O_1 O_2$, $O_2 O_3$, $O_3 O_4$, qui joignent deux à deux les centres des quatre circonférences dont nous venons de parler : C'est donc aussi en Ψ que se trouvera le centre commun à toutes les circonférences que l'on obtiendra en donnant à O toutes les valeurs imaginables.

Proposons-nous, en second lieu de calculer le rayon, d'abord dans le cas où $\sigma = 0$. A cet effet je prends comme origine des coordonnées



Le point de concours O des côtés $BC = 0$, $AD = 0$, c'est-à-dire AB et CD .

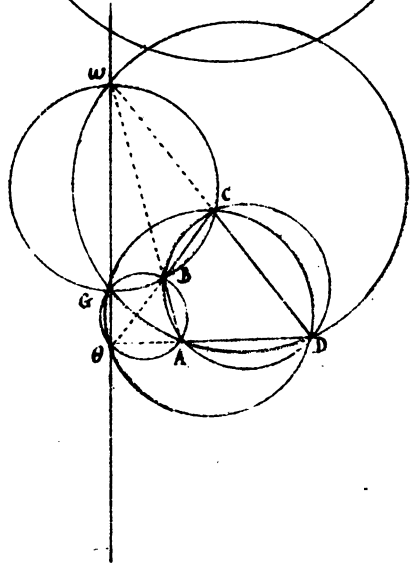
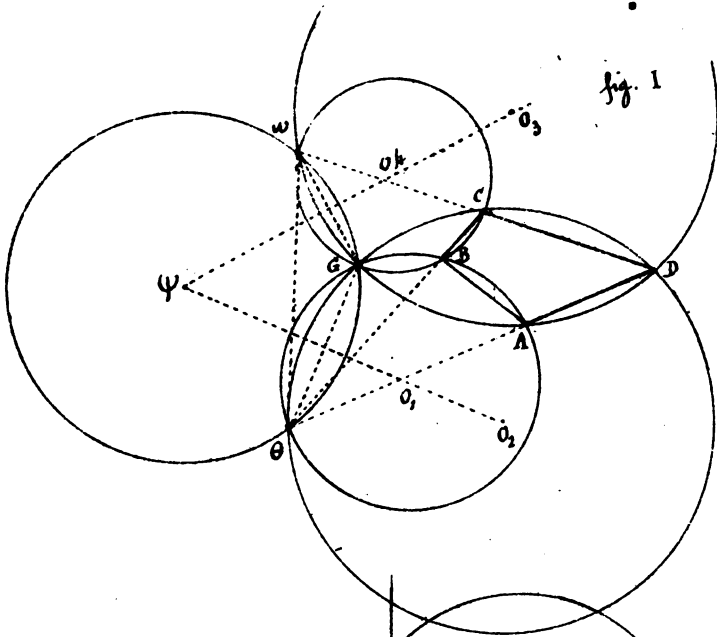
L'équation développée est alors, en désignant par p et q les distances OP' , OQ' de l'origine aux deux côtés AD , BC :

$$\left. \begin{aligned} & - \frac{2}{h} (\sin 2A + \sin 2B + \sin 2C + \sin 2D) (x^2 + y^2) \\ & - (p \cos \delta \sin A + q \cos \delta \sin B + r \cos \delta \sin C + p \cos \delta \sin D) x \\ & - (p \sin \delta \sin A + q \sin \delta \sin B + r \sin \delta \sin C + p \sin \delta \sin D) y \end{aligned} \right\} = 0$$

Il est donc facile de trouver une expression du carré R^2 du rayon cherché : après réductions et simplifications faites, on obtient :

$$R^2 = \frac{(p \sin A + q \sin B)^2 + (p \sin D + q \sin C)^2 - 2(p \sin A + q \sin B)(p \sin D + q \sin C) \cos(A+D)}{\sin^2(A+D) \cos^2(D+C) \cos^2(D+B)}.$$

Ce qu'il est d'ailleurs facile d'interpréter sur la figure.



Et, dans le cas général où σ a une valeur différente de zéro, le rayon R_1^2 est donné par la formule :

$$R_1^2 = R^2 + \frac{\sigma}{2 \sin(A+D) \cos(D+C) \cos(D+B)}$$

Ces formules sont du reste peu simples et d'un usage lourd.

Examen des cas particuliers du Quadrilatère.

1° Quadrilatère Inscriptible.

L'Equation se réduit au premier degré, le lieu est donc une Droite : en effet la fonction

$$\sin 2A + \sin 2B + \sin 2C + \sin 2D$$

devient nulle dans l'hypothèse $A+C = \pi$ qui entraîne $B+D = \pi$. D'ailleurs dans le cas de $\sigma = 0$, le lieu passe encore par les points W, θ , donc c'est précisément la 3^e diagonale WO du quadrilatère figure 2 (page 24.)

Ce résultat pourrait être prouvé a priori, car dans le quadrilatère inscrit, le point G commun aux quatre circonférences dont nous avons parlé plus haut appartient précisément à la 3^e diagonale, le lieu a donc dans ce cas 3 points en ligne droite.

Il faut ajouter, évidemment que le lieu est toujours une droite même lorsque σ n'est pas nul, et que cette droite est parallèle à la troisième diagonale du quadrilatère complet.

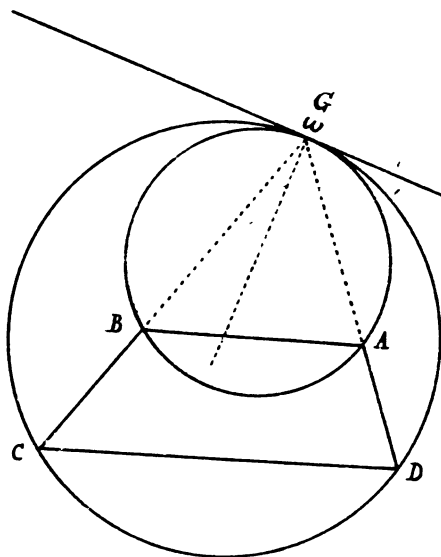
2° Trapeze

Dans la figure Trapeze la fonction

$$\sin 2A + \sin 2B + \sin 2C + \sin 2D$$

est encore nulle, par suite des hypothèses $A+D = \pi$

qui entraîne $B + C = \bar{u}$



Le lieu Géométrique est donc encore une Droite de direction constante pour un même trapèze.

Dans le cas particulier ou $\bar{v} = 0$, nous savons que généralement le lieu passait par les 3 points W. & θ . Or, la figure étant un trapèze, le point θ s'est éloigné à l'p et les deux autres circonscrits sont devenues tangentes au point de concours des côtés non parallèles, donc les deux points W. & θ se sont confondus, la droite qui les joignait est donc devenue

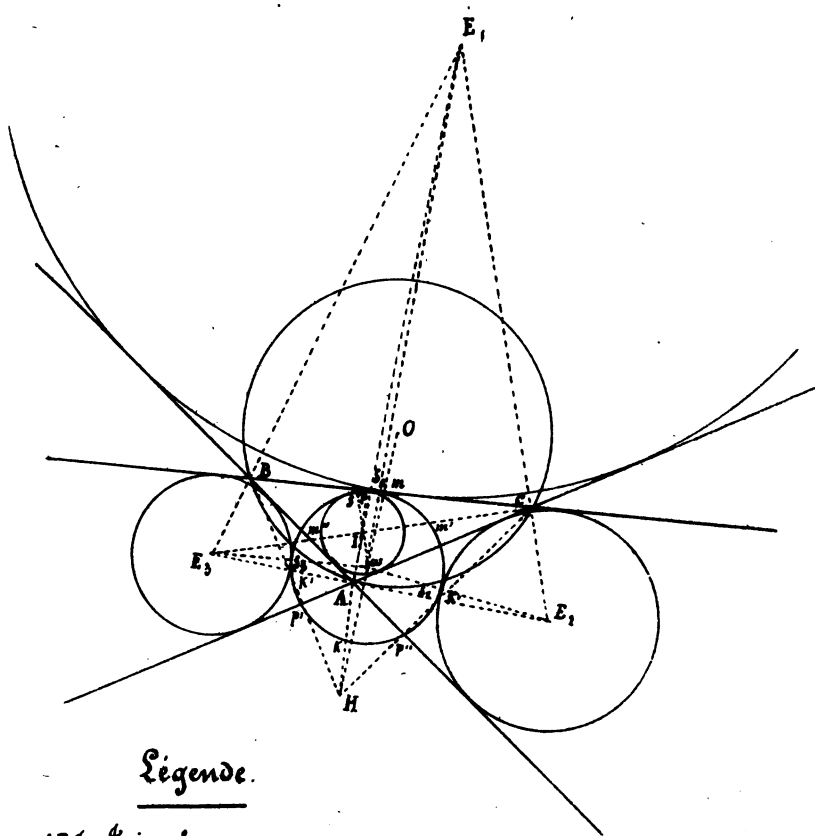
la tangente commune : Ainsi se trouve déterminée la direction constante de la Droite qui est le lieu géométrique.

3° Parallélogramme?

Pour tous les quadrilatères du genre parallélogramme le lieu n'existe pas : En effet, si d'un point quelconque de l'espace on abaisse des perpendiculaires sur les quatre côtés d'un parallélogramme, l'aire du nouveau quadrilatère est constante quel que soit le point choisi : en désignant par θ l'un des angles du parallélogramme on a $\bar{v} = \frac{1}{2} S \sin^2 \theta$ ainsi qu'il est aisé de l'établir directement.

Brest, le 20 Mars 1870

E. Combette



Légende.

- ABC Triangle
 O Centre du cercle circonscrit
 H Point de rencontre des hauteurs
 I Centre du cercle des 9 points
 E, E_1, E_2, E_3 Centre des cercles inscrits et ex-inscrits
 m, m', m'' Milieu des côtés
 p, p', p'' Pieds des hauteurs
 K, K', K'' Milieu des portions de hauteurs comprises entre H et le sommet dont elles sont issues
 S, S_1, S_2, S_3 Points de contact du cercle des 9 points avec les cercles inscrits et ex-inscrits.

Généralisation d'une Démonstration de Gauss.

La Théorie générale des Equations Algébriques est basée sur le principe suivant :

Une Equation Algébrique de la forme

$$(1) \quad X^m + A_1 X^{m-1} + A_2 X^{m-2} + \dots + A_n X^{m-n} + \dots + A_{m-1} X + A_m = 0.$$

dont les coefficients sont de la forme $a + b\sqrt{-1}$ admet une racine de la même forme.

Cet important théorème qui porte le nom de l'illustre Cauchy est resté longtemps à l'état de vérité connue, mais non démontrée : C'est Gauss qui a donné le premier une démonstration d'une grande élégance, mais en se restreignant au cas où les coefficients de l'Equation proposée sont réels. Depuis lors on a donné de nombreuses démonstrations parfaitement générales et rigoureuses de cette vérité.

Je me propose de montrer que l'élégante méthode de Gauss est susceptible de prouver le théorème énoncé dans toute sa généralité.

Soit X le 1^{er} membre de l'Equation (1) ; je représente un coefficient quelconque A_n par la forme $r_n (\cos \varphi_n + i \sin \varphi_n)$ et alors j'écris :

$$X = \left\{ X^m + r_1 (\cos \varphi_1 + i \sin \varphi_1) X^{m-1} + r_2 (\cos \varphi_2 + i \sin \varphi_2) X^{m-2} + \dots \right. \\ \left. + \dots + r_n (\cos \varphi_n + i \sin \varphi_n) X^{m-n} + \dots + r_{m-1} (\cos \varphi_{m-1} + i \sin \varphi_{m-1}) X + r_m (\cos \varphi_m + i \sin \varphi_m) \right\}$$

Je pose $X = \zeta (\cos \omega + i \sin \omega)$ et je remplace X par cette expression dans X

$$X = \left\{ \zeta^m (\cos m\omega + i \sin m\omega) + r_1 \zeta^{m-1} [\cos [(m-1)\omega + \varphi_1] + i \sin [(m-1)\omega + \varphi_1]] + \dots \right. \\ \left. + \dots + r_n \zeta^{m-n} [\cos [(m-n)\omega + \varphi_n] + i \sin [(m-n)\omega + \varphi_n]] + \dots \right. \\ \left. + \dots + r_m [\cos \varphi_m + i \sin \varphi_m] \right\}.$$

Je sépare les quantités réelles des imaginaires et je pose :

$$p = \rho^m \cos m\omega + r_1 \rho^{m-1} \cos[(m-1)\omega + \varphi_1] + r_2 \rho^{m-2} \cos[(m-2)\omega + \varphi_2] + \dots + r_m \cos \varphi_m.$$

$$q = \rho^m \sin m\omega + r_1 \rho^{m-1} \sin[(m-1)\omega + \varphi_1] + r_2 \rho^{m-2} \sin[(m-2)\omega + \varphi_2] + \dots + r_m \sin \varphi_m.$$

et je dis qu'il existe une valeur de ω comprise entre 0 et 2π pour laquelle $p=0$ et $q=0$. Simultanément: à cet effet je considère l'intégrale double

$$u = \int_0^R \int_0^{2\pi} \frac{d^2 \arg \frac{p}{q}}{d\xi d\omega} d\xi d\omega$$

ce qui peut s'écrire successivement:

$$u = \int_0^R \int_0^{2\pi} \frac{d}{d\xi} \left[\frac{q \frac{dp}{d\omega} - p \frac{dq}{d\omega}}{p^2 + q^2} \right] d\xi d\omega.$$

$$u = \int_0^R \int_0^{2\pi} \frac{\left(\frac{dq}{d\xi} \frac{dp}{d\omega} + q \frac{dp}{d\xi d\omega} - \frac{dp}{d\xi} \frac{dq}{d\omega} - p \frac{dq}{d\xi d\omega} \right) - \left(q \frac{dp}{d\omega} - p \frac{dq}{d\omega} \right) \left(p \frac{dp}{d\xi} + q \frac{dq}{d\xi} \right)}{(p^2 + q^2)^2} d\xi d\omega$$

et je vais prouver que l'on ne peut pas intervertir l'ordre des intégrations, il en résultera que la fonction soumise à l'intégration passe par l'infini entre les limites que j'ai choisies: or le numérateur ne peut évidemment pas comme devenir infini, donc le dénominateur passera par 0 pour une valeur au moins de ω comprise entre 0 et 2π , et comme p et q sont des quantités réelles il faudra en conclure que p et q passent simultanément par 0.

J'effectue d'abord l'intégration par rapport à ω : j'aurai évidemment

$$u = \int_0^R \left(\frac{d \arg \frac{p}{q}}{d\xi} \right) 2\pi d\xi.$$

$$\text{or } \frac{d \arg \frac{p}{q}}{d\xi} = \frac{q \frac{dp}{d\xi} - p \frac{dq}{d\xi}}{p^2 + q^2},$$

le dénominateur ne varie pas pour les limites 0 et 2π , et je vais démontrer que le numérateur prend des valeurs identiques pour les arcs ω compris dans la formule 2π .

on a en effet visiblement :

$$\left(q \frac{dp}{df} - p \frac{dq}{df} \right)_{w=2K\pi} = \begin{cases} \left[r_1 f^{m-1} \sin \varphi_1 + r_2 f^{m-1} \sin \varphi_2 + \dots \right] \left[m f^{m-1} + (m-1) r_1 f^{m-2} \cos \varphi_1 + \dots \right] \\ - \left[f^m + f^{m-1} r_1 \cos \varphi_1 + f^{m-2} r_2 (\cos \varphi_1 + \cos \varphi_2) + \dots \right] \left[(m-1) f^{m-2} r_1 \sin \varphi_1 + (m-2) f^{m-3} r_2 \sin \varphi_2 + \dots \right] \end{cases}$$

Donc généralement nous pourrions écrire :

$$\left(q \frac{dp}{df} - p \frac{dq}{df} \right)_{2K\pi} = 0$$

par suite
$$\int_0^R \left(q \frac{dp}{df} - p \frac{dq}{df} \right)_{2\pi} df = 0.$$

En second lieu j'intervient l'ordre des intégrations et je considère u' défini comme il suit :

$$u' = \int_0^{2\pi} dw \int_0^R \left(\frac{d \arctg \frac{p}{q}}{df dw} \right) df$$

videmment je puis écrire

$$u' = \int_0^{2\pi} \left(\frac{d \arctg \frac{p}{q}}{dw} \right)_0^R dw$$

et je vais faire voir que u' n'est pas égal à u . nous avons effectivement

$$\frac{d \arctg \frac{p}{q}}{dw} = \frac{q \frac{dp}{dw} - p \frac{dq}{dw}}{p^2 + q^2}$$

or le polynôme numérateur est entier en f et les coefficients ne pouvant par essence dépasser des états de grandeur déterminés : On croit le terme du degré le plus élevé sera :

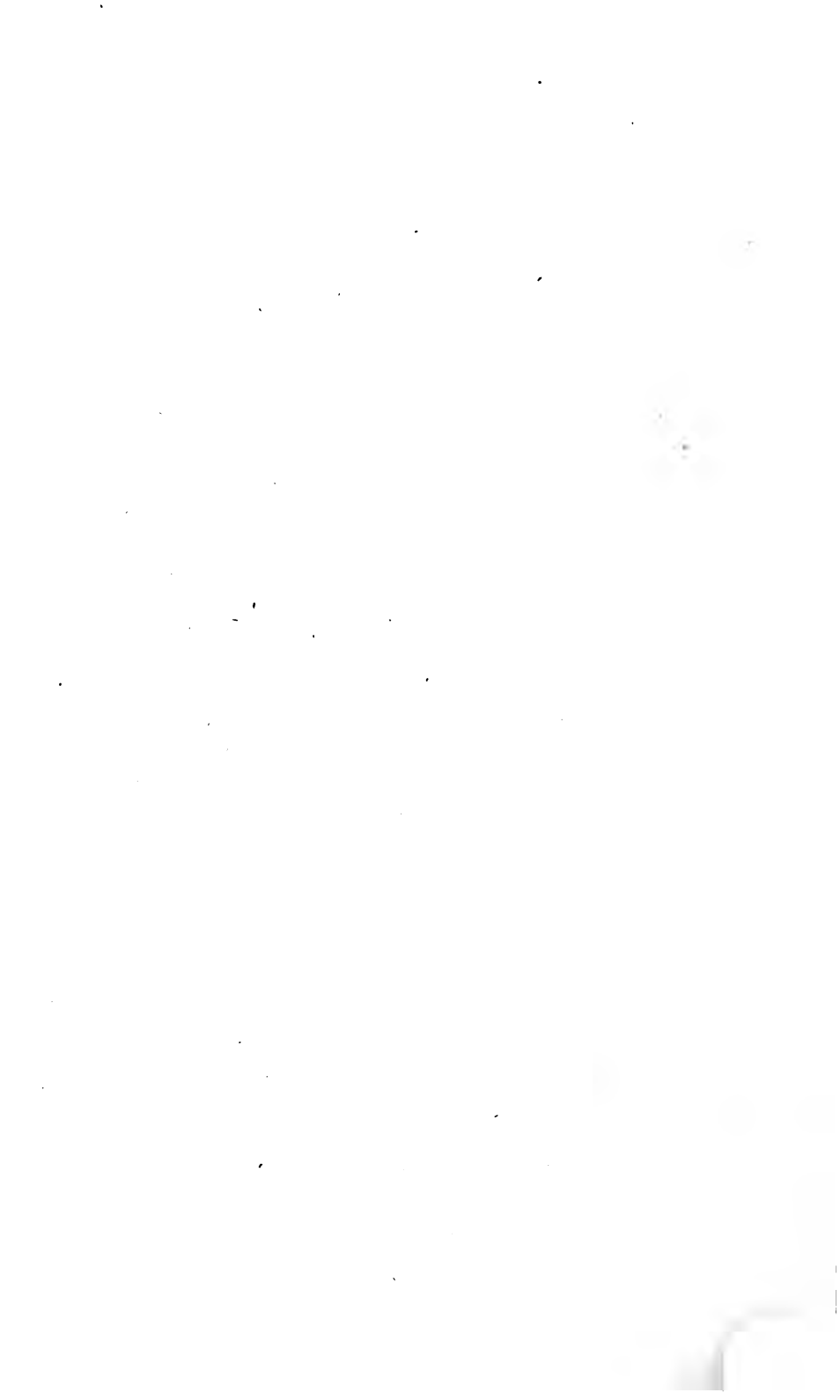
$$-m f^{2m} \sin^2 m w - m f^{2m} \cos^2 m w = -m f^{2m}$$

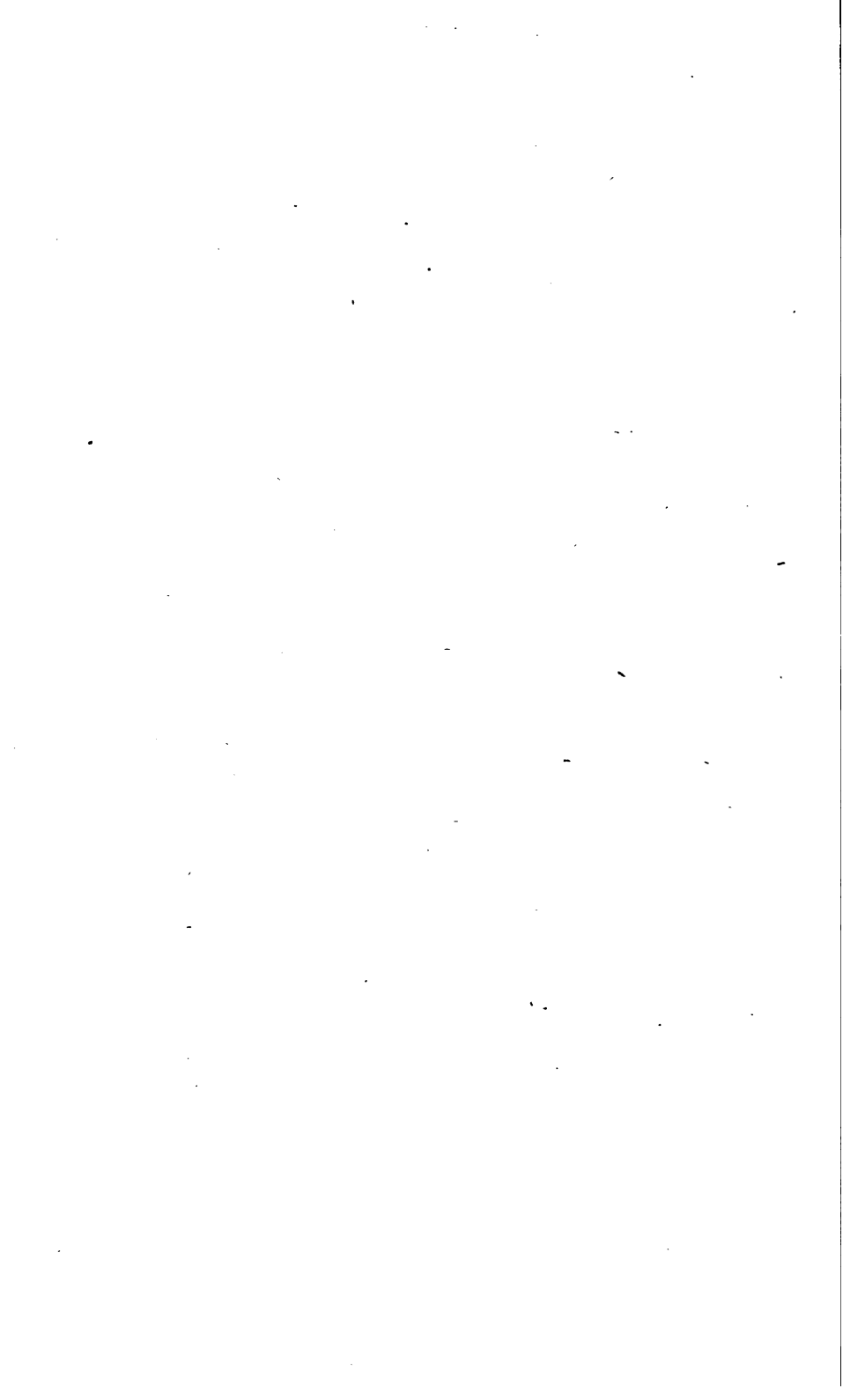
Si donc nous considérons des valeurs de R indéfiniment croissantes, la fonction fractionnaire se réduira à $(-m)$ et nous aurons

$$u' = \int_0^{2\pi} -m dw \quad \text{ou} \quad u' = -2\pi m$$

Donc u' n'est pas égal à u donc on ne peut intervenir l'ordre des intégrations et je puis en conclure, ainsi que je l'ai dit plus haut, que l'équation $X=0$ admet au moins une racine de la forme $a + b\sqrt{-1}$. —

G. Cornblatt





par suite,

$$2 \sigma \sin^2 \varphi = \sin A \sin B \sin C (R_1^2 - R^2).$$

or on sait que

$$\sin A \sin B \sin C = \frac{S}{2R^2}$$

donc enfin,

$$\sigma = S \frac{R_1^2 - R^2}{4R^2 \sin^2 \varphi}.$$

Celle est la relation, remarquable par sa simplicité, qui permet de connaître le rayon du lieu géométrique pour une valeur donnée de σ et de l'angle φ .

Dans le cas particulier où l'on projette orthogonalement le point du plan sur les côtés du triangle, cette formule devient

$$\frac{\sigma}{S} = \frac{R_1^2 - R^2}{4R^2}$$

Il faut remarquer que la relation précédente a été établie dans l'hypothèse de la figure, c'est-à-dire en supposant le point M extérieur au cercle circonscrit; dans le cas contraire le triangle MAB qui était soustractif devient additif et vice versa pour MBC et MCA : le second membre de l'équation du point de départ change donc de signe, il en est par suite de même du résultat: la formule complètement générale est donc:

$$\frac{\sigma}{S} = \pm \frac{R_1^2 - R^2}{4R^2 \sin^2 \varphi}$$

Si nous considérons le cas où $\varphi = \frac{\pi}{2}$, cette formule montre que si l'on fait croître le rayon d'une circonférence concentrique au triangle depuis 0 jusqu'à l'infini, la surface du triangle qui a pour sommets les projections d'un quelconque de ses points sur les côtés du triangle partira de la valeur $\frac{S}{4}$, ira en diminuant jusqu'à 0, qui correspond au cas de la circonférence circonscrite,

puis à partir de ce moment cette surface σ croîtra indéfiniment sans limite : Ceci met en évidence ce résultat : Pour toutes les valeurs de σ comprises entre 0 et $\frac{S}{4}$ il y a deux circonférences répondant à la question et l'on démontre aisément que leurs rayons R' , R'' sont liés par la relation simple :

$$R'^2 + R''^2 = 2 R^2$$

Généralisation des résultats précédents.

Projetons orthogonalement sur un plan la figure formée par le triangle et son cercle circonscrit : nous obtiendrons un triangle inscrit dans une ellipse, et les perpendiculaires aux côtés a , b , c , seront des parallèles aux directions conjuguées de ces côtés : Donc si un triangle est inscrit dans une ellipse, et si par un point quelconque de cette courbe on mène des parallèles aux directions conjuguées des côtés, les trois pieds seront en ligne droite, et l'ellipse sera le lieu des points jouissant de cette propriété.

Il y a plus, en considérant une circonférence concentrique à la première, sa projection sera une ellipse concentrique et homothétique à la première, et l'aire du triangle qui aura pour sommets les pieds des conjugués des côtés menés par un point quelconque de cette ellipse sera constante.

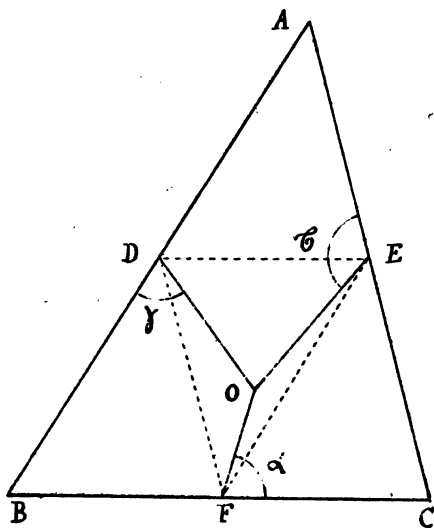
Nous pouvons aussi trouver par ce procédé une relation simple entre les deux grands axes de ces deux ellipses et les surfaces S et σ du triangle donné et du triangle variable : Le rapport de ces surfaces est en effet le même que le rapport des surfaces que nous projetons, on a donc

$$\frac{\sigma}{S} = \pm \frac{a'^2 - a^2}{4 a^2}$$

puisque le grand axe de l'ellipse est égal au diamètre du cercle dont

elle est la projection: Cette formule montre d'ailleurs qu'il y a deux ellipses répondant à la question pour les valeurs de σ comprises entre 0 et $\frac{\pi}{4}$.

Pourrons nous aller plus loin cette analyse. Au lieu de prendre une ellipse circonscrite au triangle, cherchons quelle relation existe entre les angles d'un triangle et les angles que ses côtés forment avec leurs conjugués.



Menons au hasard deux droites DO, FO par les milieux de deux côtés; leur point de rencontre O est le centre d'une ellipse passant par les trois points A, B, C, et joignons ce centre au milieu E de AC: la question posée est de trouver la relation qui existe entre les angles α, β, γ et les angles A, B, C.

A cet effet je prends la valeur de OE dans les deux triangles DOE, FOE, et je

les égale, ce qui donne:

$$\sin C \sin (\alpha - \beta) \sin (A + \beta - \gamma) = \sin A \sin (B + \gamma) \sin (C + \alpha - \beta)$$

ce qui peut s'écrire:

$$\sin (A + \beta - \gamma) [-\cos (A + \alpha) - \cos (C + \alpha - B)] = \sin (C + \alpha - \beta) [\cos (B + \gamma - A) + \cos (C - \gamma)]$$

ou bien:

$$\left. \begin{aligned} & \sin (2A + \beta - \alpha - \gamma) + \sin (2A + \beta + \alpha - \gamma) \\ & + \sin (2C + \alpha - \beta - \gamma) + \sin (2C + \alpha + \gamma - \beta) \\ & + \sin (2B + \beta + \gamma - \alpha) + \sin (2B + \gamma - \alpha - \beta) \end{aligned} \right\} = 0$$

ou enfin

$$\sin (2A + \beta - \gamma) \cos \alpha + \sin (2B + \gamma - \alpha) \cos \beta + \sin (2C + \alpha - \beta) \cos \gamma = 0.$$

Celle est la relation cherchée.

Nous pouvons donc énoncer le principe suivant :

Étant donné trois angles α, β, γ satisfaisant à la condition précédente, le lieu des points du plan d'un triangle tels que l'aire du nouveau triangle, qui a pour sommets les pieds sur les côtés des droites menées par les points sous les angles α, β, γ , ait une aire donnée σ est une ellipse, et toutes les ellipses relatives aux diverses valeurs de σ , mais aux mêmes angles α, β, γ , sont concentriques et homothétiques : l'une d'elle est circonscrite au triangle, elle est le lieu des points pour lesquels les trois pieds sont en ligne droite, et le grand axe $2a$ de cette dernière est lié au grand axe $2a'$ de l'ellipse relative à une valeur donnée de σ par la formule :

$$\frac{\sigma}{S} = \pm \frac{a'^2 - a^2}{4a^2}$$

Relations métriques entre certaines lignes d'un triangle

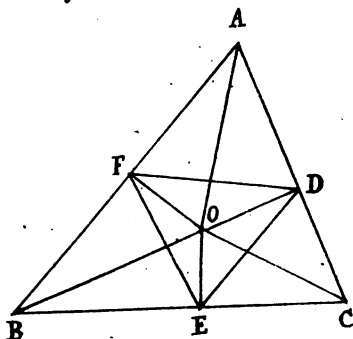
La relation $\frac{\sigma}{S} = \pm \frac{R'^2 - R^2}{4R^2}$ nous donne un moyen de trouver la distance d'un point du plan d'un triangle au centre du cercle circonscrit : On cherchera en effet à déterminer la surface du triangle qui aurait pour sommets les projections du point sur les trois côtés : on aura ainsi σ et par suite R' se déduira facilement de l'équation posée.

Je vais faire usage de cette remarque pour obtenir certains résultats dont la recherche directe présente quelques difficultés.

1° Distance du centre du cercle circonscrit aux centres des cercles inscrits et ex-inscrits.

Considérons d'abord le cercle inscrit dont le centre est O ; nous le projetons en D, E, F , alors la surface σ du

Triangle DEF aura pour valeur :



$$S = \frac{x^2}{2} (\sin A + \sin B + \sin C.)$$

or, en désignant par p le demi-périmètre on sait que

$$\frac{p}{R} = \sin A + \sin B + \sin C$$

$$\text{donc } S = \frac{p x^2}{2R} \text{ ou } S = \frac{S R}{2R}$$

Appliquons notre formule elle nous donnera :

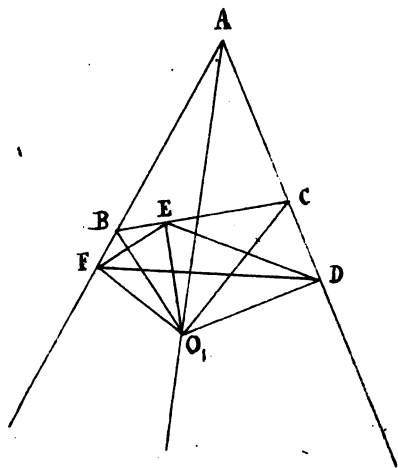
$$\frac{r}{2R} = \frac{R^2 - x^2}{4R^2}$$

$$\text{donc } x^2 = R(R - 2r).$$

ce qui peut s'interpréter ainsi :

La distance x du centre du cercle inscrit dans un triangle au centre du cercle circonscrit est une moyenne proportionnelle entre le rayon du cercle circonscrit et l'excès de ce rayon sur le diamètre du cercle inscrit. Ce qui conduit visiblement à cette conséquence :

Le diamètre du cercle inscrit est toujours inférieur au rayon du cercle circonscrit.



Soit en second lieu O , le centre du cercle ex-inscrit aux côtés b, c , dont je désigne le rayon par r_1 ; je le projette sur les côtés et j'obtiens le triangle DEF dont la surface S a pour expression

$$S = \frac{r_1^2}{2} (\sin B + \sin C - \sin A).$$

or on sait que $\sin B + \sin C - \sin A = \frac{p-a}{R}$

$$\text{donc } S = \frac{(p-a)r_1^2}{2R} \text{ ou mieux } S = \frac{S r_1}{2R}$$

En appliquant notre formule nous trouvons donc :

$$\frac{r_1}{2R} = \frac{x_1^2 - R^2}{4R^2}$$

$$\text{d'où } x_1^2 = R(R + 2r_1)$$

en considérant de même les deux autres cercles ex-inscrits on obtiendrait :

$$x_2^2 = R(R + 2r_2)$$

$$x_3^2 = R(R + 2r_3)$$

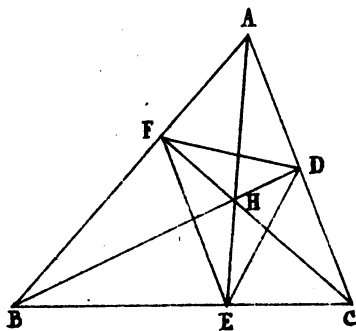
ce qui peut s'écrire ainsi :

La distance de l'un des centres des cercles ex-inscrits au centre du cercle circonscrit est une moyenne proportionnelle entre le rayon du cercle circonscrit et la somme de ce rayon et du diamètre du cercle ex-inscrit.

Comme conséquence de ces quatre dernières formules on démontre très aisément la valeur suivante du rayon du cercle circonscrit en fonction des distances de son centre aux centres des cercles inscrits et ex-inscrits :

$$R^2 = \frac{x^2 + x_1^2 + x_2^2 + x_3^2}{12}$$

2°. Distance du centre du Cercle Circonscrit au point de rencontre des Hauteurs.



Soit H le point de rencontre des hauteurs ; le triangle EAD a pour expression $(S \cos^2 A)$, par suite :

$$S - G = S(\cos^2 A + \cos^2 B + \cos^2 C)$$

$$\text{d'où } G = S(1 - \cos^2 A - \cos^2 B - \cos^2 C)$$

c'est-à-dire $G = 2S \cos A \cos B \cos C$.

Je suis ainsi conduit incidemment à calculer la fonction

$$\cos A \cos B \cos C$$

qui est souvent utile dans la théorie analytique du triangle.

Je pose des formules :

$$\sin \frac{A}{2} = \sqrt{\frac{r_1}{bc}}, \quad \cos \frac{A}{2} = \sqrt{\frac{r_2 r_3}{bc}} \quad \text{d'où } \cos A = \frac{r_2 r_3 - r_1 r_1}{bc}$$

ce qui nous conduit à

$$\cos A \cos B \cos C = \frac{(r_2 r_3 - r_1 r_1)(r_1 r_3 - r_2 r_2)(r_1 r_2 - r_3 r_3)}{a^2 b^2 c^2}$$

et, en développant :

$$a^2 b^2 c^2 \cos A \cos B \cos C = r_1^2 r_2^2 r_3^2 - r r_1 r_2 r_3 (r_1^2 + r_2^2 + r_3^2) + r^2 (r_1^2 r_2^2 + r_1^2 r_3^2 + r_2^2 r_3^2) - r^3 r_1 r_2 r_3.$$

Or nous connaissons les relations

$$r_1 + r_2 + r_3 = 4R + r \quad \text{et} \quad \frac{1}{r_1} + \frac{1}{r_2} + \frac{1}{r_3} = \frac{1}{r}$$

Nous en déduisons :

$$r_1^2 + r_2^2 + r_3^2 = (4R + r)^2 - 2(r_1 r_2 + r_1 r_3 + r_2 r_3)$$

$$\text{ou} \quad r_1^2 + r_2^2 + r_3^2 = (4R + r)^2 - 2 r_1 r_2 r_3$$

de même nous obtenons

$$r_1^2 r_2^2 + r_1^2 r_3^2 + r_2^2 r_3^2 = \frac{r_1^2 r_2^2 r_3^2}{r^2} - 2 r_1 r_2 r_3 (r_1 + r_2 + r_3)$$

ce qui peut s'écrire

$$r_1^2 r_2^2 + r_1^2 r_3^2 + r_2^2 r_3^2 = \frac{r_1^2 r_2^2 r_3^2}{r^2} - 2 r_1 r_2 r_3 (4R + r).$$

Substituons ces deux résultats et nous trouvons :

$$a^2 b^2 c^2 \cos A \cos B \cos C = r_1^2 r_2^2 r_3^2 - r r_1 r_2 r_3 (4R + r)^2 + 2 r_1^2 r_2^2 r_3^2 + r_1^2 r_2^2 r_3^2 - 2 r^3 r_1 r_2 r_3 (4R + r) - r^3 r_1 r_2 r_3.$$

Ce qui se réduit visiblement à :

$$\cos A \cos B \cos C = \frac{r_1 r_2 r_3 - r (2R + r)^2}{4R^2 r}$$

Cette dernière formule qui est simple relativement aux expressions connues peut encore être mise sous la forme :

$$\cos A \cos B \cos C = \frac{S^2 - r^2 (2R + r)^2}{4R^2 r^2}$$

Ce résultat secondaire obtenu, nous retournerons à l'expression de la surface σ du triangle DEF : elle devient :

$$\frac{\sigma}{S} = \frac{S^2 - r^2 (2R + r)^2}{4R^2 r^2}$$

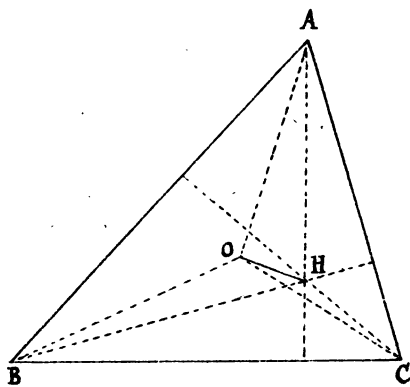
Donc, en désignant par y la distance du point H au centre du cercle circonscrit nous pouvons écrire l'équation :

$$\frac{R^2 - y^2}{4R^2} = \frac{S^2 - r^2 (2R + r)^2}{4R^2 r^2}$$

D'où nous déduisons :

$$y^2 = R^2 + 2(2R + r)^2 - \frac{2S^2}{r^2}.$$

3°. Distance du point de rencontre des Hauteurs au centre du cercle Inscrit



Soit H le point de rencontre des hauteurs, O le centre du cercle Inscrit
proposons-nous de calculer la distance $OH = Z$

Le triangle OAH donne

$$Z^2 = \overline{OA}^2 + \overline{HA}^2 - 2 OA \times HA \cos \widehat{OAH}$$

Or, sur la figure nous trouvons les valeurs :

$$OA = \frac{c \sin \frac{B}{2}}{\cos \frac{C}{2}}, \quad AH = \frac{c \cos A}{\sin C}, \quad \cos \widehat{OAH} = \sin \left(B + \frac{A}{2} \right).$$

D'ailleurs en fonction des rayons r, r_1, r_2, r_3 on connaît les expressions :

$$\sin \frac{B}{2} = \frac{r}{\sqrt{(r_1-r)(r_3-r)}}, \quad \sin C = \frac{2r \sqrt{r r_1 r_2}}{\sqrt{r_3} (r_1-r)(r_2-r)} \quad c = \sqrt{\frac{r_1 r_2}{r r_3}} (r_3-r)$$

$$\cos A = \frac{r(r_2 r_3 - r r_1)}{r_1(r_2-r)(r_3-r)}, \quad \cos \frac{C}{2} = \sqrt{\frac{r r_1 r_2}{r_3 (r_1-r)(r_2-r)}}$$

$$\sin \left(B + \frac{A}{2} \right) = \sin B \cos \frac{A}{2} + \cos B \sin \frac{A}{2} = \frac{r^2 (2 r_2 r_3 - r_1 r_3 - r r_2)}{r_2 (r_1-r)(r_3-r) \sqrt{(r_2-r)(r_3-r)}}$$

et en substituant dans Z^2 ces valeurs :

$$Z^2 = \frac{r_1 r_2 (r_3-r)^2}{r r_3} \left[\frac{r r_3 (r_2-r)}{r_1 r_2 (r_3-r)} + \frac{r r_3 (r_2+r_3-r_1)^2}{4 r_1 r_2 (r_3-r)^2} + \frac{r^2 r_3 (r_2 r_3 - r r_1) (2 r_2 r_3 + r_1 r_3 - r r_2)}{r_1^2 r_2^2 (r_3-r)^3} \right]$$

LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES COMPOSANT LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST ⁽¹⁾

BUREAU

Président. — *M. DU TEMPLE (L.), Capitaine de frégate.

Vice-Présidents. — M. JOUBERT, Avoué-Licencié près le Tribunal civil, suppléant du Juge de paix. — M. COMBETTE, Professeur de mathématiques au Lycée.

Secrétaires. — M. CHARBONNIER, Vérificateur de l'Enregistrement et des Domaines. — M. GAUTIER, Inspecteur de l'Instruction primaire.

Bibliothécaire-Archiviste. — M. MAURIES, Sous-Bibliothécaire de la ville.

Trésorier. — M. ROUGET (P.), Directeur de la Compagnie du Gaz.

(1) Les noms des membres fondateurs sont précédés d'un astérisque.

COMITÉ DE PUBLICATION

MM.

L'inspecteur de l'Académie de Rennes, à Quimper.

*ALLANIC, Professeur de philosophie au Lycée.

GARDIN DE LA BOURDONNAYE, Juge au Tribunal civil.

DUVAL, ancien Professeur de rhétorique.

*GUICHON DE GRANDPONT, Commissaire général de la marine.

DUPUY, Professeur d'histoire au Lycée.

LEMONNIER, Chef de bataillon d'infanterie en retraite.

*VERRIER, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

MEMBRES RÉSIDANTS

MM.

*ALLAIN, Docteur-Médecin.

*ALLANIC, Professeur de philosophie au Lycée.

ALLARD, ex-Greffier du Tribunal civil.

*ANTOINE, Ingénieur en chef des Constructions navales.

*AUDIBERT, Professeur d'hydrographie du Port de Brest.

*BARILLÉ, Architecte.

*BELLAMY, Notaire, Conseiller municipal.

BOUYER, Capitaine de frégate.

BRINDEJONC DE BERMINGHAM, Lieutenant de vaisseau.

BONAMY, Propriétaire.

BONAMY, Professeur au Lycée.

BRICHET, ancien Commissaire-Priseur.

BIGOT, Architecte.

BRÉMAUD, Architecte.

CAROF, Docteur-Médecin.

*CHABAL, Pasteur protestant.

CHARBONNIER, Vérificateur de l'Enregistrement et des Domaines.

*CHASSANIOU, Médecin en chef de la marine en retraite.

CHIC, Chef de musique des équipages de la flotte.

COMBETTE, Professeur de mathématiques au Lycée.

*CONSTANTIN, Pharmacien.

CUZENT, ancien Pharmacien.

*CROUAN, ancien Pharmacien.

COIRON, Commis de direction.

CROUAN, Propriétaire.

DAVID, Employé à l'Etat-Civil.

*DELAPORTE, Avocat.

DESPINOY, Conseiller municipal.

DUCHATEAU Aîné, Conseiller municipal.

DUPUY, Professeur d'histoire au Lycée.

DUVAL, ancien Professeur de rhétorique.

*DUVAL, Directeur du service de Santé en retraite.

EICHOFF, Tailleur.

FREUND, Commis greffier au Tribunal civil.

FLAGELLE, Expert-Géomètre, à Landerneau.

*FLEURY, Bibliothécaire de la ville.

GOSSIN, Censeur des études au Lycée.

GHILINO, Négociant.

GAUTIER, Inspecteur de l'Instruction primaire.

GADREAU, Imprimeur.

GARDIN DE LA BOURDONNAYE, Juge.

*GARNAULT, Professeur de physique à l'Ecole navale.

*GOLIAS, Médecin principal de la marine en retraite.

*GUICHON DE GRANDPONT, Commissaire général de la marine.

LE GUEN, Chef d'escadron d'artillerie.

GUÉRANDEL, Négociant.

GODEBERT, Commis de comptabilité.

HOMBRON, Propriétaire.

*HOUITTE, ancien Pharmacien civil.

*HUET Père, Négociant.

HUET Fils, Négociant.

JAOUEN, Commis à la Direction des Travaux.

JARDIN, Professeur de mathématiques au Lycée.

*JARDIN, Inspecteur de la marine.

JOUBERT, Avoué-Licencié près le Tribunal civil, suppléant du Juge de paix.

JOUVEAU-DUBREUIL, Négociant.

KERSAUSON DE PENNENDREFF (DE), Notaire.

KOCH, Professeur d'allemand au Lycée.

LABREVOIR, Directeur de la succursale de la Banque de France.

*LEFOURNIER (L.), Imprimeur.

LEFOURNIER (A.), Libraire.

LEMONNIER, Directeur du Comptoir du Finistère.

LEMONNIER, Chef de bataillon en retraite.

*LEVOT (P.), Conservateur de la Bibliothèque du Port.

LEVOT-BÉCOT, Propriétaire.

LÉCUREUX, Professeur de musique.

LE NÉE, Notaire à Lesneven.

LELOUP-VARENNE, ancien Négociant.

LEJEUNE, Avocat.

LAVISE, Aide-Commissaire de la marine.

*MAURIÈS, Sous-Bibliothécaire de la ville.

*MER, Architecte.

MICHEL (E.), Négociant.

*MILIN, Commis de comptabilité.

MILLOUR, Chef de bureau de la Sous-Préfecture.

*MONTJARET DE KERJÉGU (Louis), Négociant.

MONTJARET DE KERJÉGU (Francis), Député.

MARCHARD, Avocat.

MÉVEL, Propriétaire.

MIRIEL, Employé des lignes télégraphiques.

*PENQUER, Docteur-Médecin.

*PESRON, Président de la Chambre de commerce.

LE PIVAIN, Négociant.

ROUGET (P.), Directeur de la Compagnie du Gaz.

ROUGET (E.), Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz.

RONIN, ancien Officier supérieur d'artillerie.

ROSUEL, Négociant.

ROSSI (DE), Avocat.

RAILLARD, Notaire.

ROGER, Imprimeur.

ROUVIER, Lieutenant de vaisseau.

*SCHIAVETTI-BELLIENI, Opticien.

TRITSCHLER, Architecte.

*DU TEMPLE, Capitaine de frégate.

LE TERSEC, Docteur-Médecin.

*VERRIER, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

VILLIERS, Propriétaire.

VITASSE, Professeur de mathématiques au Lycée.

VILMER (Alexis), Artiste peintre.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

DARBOIS DE JUBAINVILLE, ancien Élève de l'École des Chartres, archiviste de l'Aube, correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

ARNAUD, ancien Percepteur à Lyon.

***BLÉAS**, Inspecteur des écoles primaires à Loches (Indre-et-Loire).

BESNOU, Pharmacien de première classe de la Marine, en retraite, à Avranches.

BONNESŒUR, Inspecteur de l'Académie de Rennes, officier de l'instruction publique, à Quimper.

BOURDAIS, Ingénieur civil à Paris.

DE CARCARADEC, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à La Roche-sur-Yon.

DU CHATELLIER (A.), correspondant de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), à Pont-l'Abbé.

LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, Inspecteur-Adjoint de la Marine, à Cherbourg.

COURBEBASSE, Sous-Ingénieur des Constructions navales, à Paris.

DALIMIER, Professeur de physique au Lycée de Rennes.

DELAUUD (R.-E.), Pharmacien professeur de la Marine, à Rochefort.

DENNIÈRES (Auguste), Archéologue à Paris.

DUVAL Fils, Littérateur, à Paris.

FALLOY, Commissaire de l'Inscription maritime, à Royan.

DE LA FAYE, Commis à l'Inspection centrale, à Paris.

FIERVILLE, Professeur de morale à **Mont-de-Marsan** (Landes).

***HENRÏ**, Ingénieur des Ponts et Chaussées, à **Romorantin**.

JOUAN (H.), Capitaine de frégate, à **Cherbourg**.

JOUVIN, premier Pharmacien en chef de la Marine, à **Rochefort**.

KOCK, Professeur au Lycée Saint-Louis, **Paris**.

LAUGIER, Membre de l'Académie des Sciences et du Bureau des longitudes, Examinateur de classement et de sortie à l'École navale, à **Paris**.

LECLERT (E.-A.), Sous-Ingénieur des Constructions navales, Professeur à l'École impériale d'application du Génie maritime, à **Paris**.

LE MEN, Archiviste du Finistère, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, à **Paris**.

LEMIÈRE, Secrétaire en chef de la Mairie, à **Morlaix**.

LEPISSIER, Astronome-Adjoint de l'Observatoire impérial, à **Paris**.

LIAIS, Astronome à l'Observatoire impérial de **Paris**.

LOUDUN (E.), Sous-Bibliothécaire honoraire de la bibliothèque de l'Arsenal, à **Paris**.

MALAGUTTI, Recteur de l'Académie de **Rennes**.

LE MESL DE PORZOU, Directeur des Contributions indirectes au Puy (**Haute-Loire**).

MENIÈRE (Ch.), Pharmacien de première classe, à **Angers**.

MILLIEN (Ach.), Lauréat de l'Académie française, à **Beaumont-la-Ferrière (Nièvre)**.

MIORCEC DE KERDANET, Docteur en droit, archéologue et historien, à **Lesneven**.

MITRÉCÉ, Général de brigade d'artillerie.

DE MONTIFAULT, ancien Sous-Préfet de **Sarreguemines (Moselle)**.

NICOLAI, Chef d'institution.

PESCHELOCHE, Architecte, à Montauban.

PIET (Jules), ancien Notaire, à Neirmontiers.

PODEVIN, ancien Pharmacien, à Morlaix.

POL DE COURCY, Archéologue, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, à Saint-Pol-de-Léon.

PRUGNAUD, Commissaire de la Marine, à Rochefort.

DE RASLIER (E.), Homme de lettres et journaliste, à Bordeaux.

REYNALD, Docteur ès-lettres, Agrégé, élève de l'École normale et de l'École d'Athènes, Professeur suppléant à la faculté de Caen.

RICHARD (Baron), ancien Préfet, Officier de l'Instruction publique.

ROBERT (Eug.), D.-M., Géologue et Archéologue, à Belle-Vue, près Meudon (Seine-et-Oise).

***ROCHARD (J.-E.)**, D.-M., premier Chirurgien en chef de la Marine, Président du Conseil de santé, à Lorient.

SAULNIER, Juge au Tribunal civil de Louviers.

SAUVION, Proviseur du Lycée impérial à Angers (Maine-et-Loire).

ZACCONE, Chef de bureau de l'Administration des Postes, à Paris.

MEMBRES HONORAIRES

Président honoraire. — ***M. LEVOT (P.)**, Conservateur de la Bibliothèque du Port, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, Officier d'Académie.

Membre. — **M^{me} PENQUER**, Poète.

LISTE

DES

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

EN 1870



Aisne. — Saint-Quentin : Société académique des sciences, belles-lettres et agriculture. — Château-Thierry : Société historique et archéologique.

Alpes-Maritimes. — Nice : Société des lettres, sciences et arts.

Aveyron. — Rodez : Société des lettres, sciences et arts.

Calvados. — Caen : Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres.

Charente. — Angoulême : Société archéologique et historique.

Charente-Inférieure. — Rochefort : Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts. — Saintes : Société archéologique. — Saint-Jean-d'Angély : Société historique et scientifique.

Côte-d'Or. — Dijon : Académie des sciences, arts et belles-lettres.

Côtes-du-Nord. — Saint-Brieuc : Société d'émulation.

Deux-Sèvres. — Niort : Société de statistique, sciences et arts.

Eure. — Évreux : Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.

Finistère. — Brest : Société d'agriculture ; Société de prévoyance et de secours mutuels des Médecins de l'arrondissement ; Chambre de Commerce.

Gard. — Nîmes : Académie.

Gironde. — Bordeaux : Commission des monuments historiques.

Haute-Garonne. — Toulouse : Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres.

Haut-Rhin. — Colmar : Société d'histoire naturelle ; Société des bibliothèques communales du Haut-Rhin ; Société départementale d'agriculture du Haut-Rhin.

Ille-et-Vilaine. — Rennes : Société archéologique ; Société des sciences physiques et naturelles ; Société aérostatique et météorologique de Rennes.

Indre-et-Loire. — Tours : Société archéologique de Touraine ; Société médicale ; Société des antiquaires de Touraine.

Isère. — Grenoble : Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels.

Loire-Inférieure. — Nantes : Société archéologique ; Société académique ; Société météorologique de Nantes et du département.

Maine-et-Loire. — Angers : Société académique.

Manche. — Avranches : Société archéologique ; Cherbourg : Société académique.

Meurthe. — Nancy : Académie de Stanislas.

Morbihan. — Vannes : Société polymatique ; Société archéologique.

Moselle. — Metz : Académie impériale.

Nord. — Lille : Commission historique du département ; Société impériale des sciences, agriculture et arts. — Dunkerque : Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, belles-lettres et arts.

Pas-de-Calais. — Boulogne-sur-Mer : Société académique. — Saint Omer : Société des antiquaires de la Morinie.

Rhône. — Lyon : Société des sciences, belles-lettres et arts.

Saône-et-Loire. — Mâcon : Société des arts, sciences, belles-lettres et agriculture. — Châlon-sur-Saône : Société d'histoire et d'archéologie.

Seine. — Paris : Association scientifique de France ; Institut des provinces ; Société d'encouragement pour l'industrie nationale ; Société aérostatique et météorologique de France ; Société française pour la conservation des monuments historiques ; Société de médecine fondée en 1868 ; Société philotechnique.

Seine-Inférieure. — Rouen : Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts. — Le Havre : Société havraise d'études diverses.

Seine-et-Marne. — Melun : Société d'archéologie, sciences, belles-lettres et arts.

Somme. — Amiens : Société des antiquaires de Picardie ; Académie des sciences, belles-lettres, arts, agriculture et commerce de la Somme. — Abbeville : Société d'émulation.

Tarn. — Castres : Société littéraire et scientifique.

Tarn-et-Garonne. — Montauban : Société des sciences, belles-lettres et arts.

Var. — Marseille : Société académique ; Société de statistique. — Draguignan : Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan. — Toulon : Société des sciences, belles-lettres et arts.

Vendée. — La Roche-sur-Yon : Société littéraire.

Vosges. — Épinal : Société d'émulation.

Yonne. — Auxerre : Société des sciences historiques et
naturelles.

Île de la Réunion. — Saint-Denis : Société des sciences et
arts.

Norvège. — Christiania : Université royale.

Amérique. — Annual report Washington.

RÈGLEMENT

ARTICLE 1^{er}. — Une Société est établie à Brest, sous le nom de *Société Académique de Brest*, dans le but de s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques et historiques, de ceux surtout qui concernent la ville de Brest et le département du Finistère.

Toute discussion religieuse ou politique est interdite.

ART. 2. — La Société se compose de Membres résidants, correspondants et honoraires. Les Membres résidants sont ceux qui habitent Brest ou dans l'arrondissement. Les Membres correspondants sont ceux dont le domicile est situé hors de l'arrondissement. Les honoraires sont ceux à qui la Société juge convenable de conférer ce titre.

ART. 3. — La Société est administrée par un bureau composé d'un Président, de deux Vice-Présidents, deux Secrétaires, un Archiviste-Bibliothécaire et un Trésorier. Ils sont élus annuellement au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. Le Bureau fixe l'ordre du jour de toutes les séances.

ART. 4. — Le Président dirige les séances et les travaux, dépouille les scrutins, en proclame les résultats, et signe les procès-verbaux ainsi que les autres actes émanés de la Société dont il est le représentant et l'organe.

ART. 5. — Les Secrétaires rédigent les procès-verbaux des séances de la Société et les délibérations du Bureau. Ils font les convocations ordinaires et extraordinaires, et

sont chargés de la correspondance. L'un d'eux rend compte, tous les ans, dans une séance spéciale, qu'elle soit publique ou non, des travaux de l'année.

ART. 6. — L'Archiviste-Bibliothécaire a la garde des livres, mémoires, manuscrits, plans et dessins composant la Bibliothèque et les Archives de la Société, ainsi que des objets d'art et d'antiquités lui appartenant. Il peut mettre à la disposition d'un Sociétaire, pour un mois au plus, et sur son récépissé, les livres et mémoires imprimés dont il est dépositaire. Les autres objets sont communiqués sans déplacement.

ART. 7. — Le Trésorier effectue les recettes et acquitte les dépenses autorisées par le Bureau et ordonnancées par le Président.

ART. 8. — Le Bureau est chargé : 1° de prendre et d'exécuter les mesures propres à assurer la conservation des objets appartenant à la Société ; 2° d'autoriser les dépenses du Trésorier, de recevoir et d'arrêter ses comptes ; 3° de déterminer, après avoir pris l'avis d'une commission nommée par lui, ceux des travaux de la Société qui seront publiés, de passer à cet effet les traités voulus avec les Imprimeurs et les Libraires, et de déléguer un de ses Membres pour surveiller les impressions.

ART. 9. — Nul n'est admis dans la Société que sur la présentation de deux Membres, préalablement communiquée au Bureau, et portée à l'ordre du jour de la séance suivante. Tout candidat, pour être élu, devra réunir les suffrages des deux tiers des Membres présents.

ART. 10. — Les Membres résidants sont seuls assujettis à une cotisation annuelle. Elle est fixée à dix francs.

ART. 11. — La Société a une séance mensuelle, dont le jour, le lieu et l'heure seront déterminés ultérieurement. Elle y reçoit les communications qui lui sont transmises,

les dons qui lui sont faits, discute les propositions qui lui sont soumises, et entend la lecture, soit des mémoires présentés par ses Membres, soit des rapports auxquels ils donnent lieu. Les commissions d'examen sont nommées par le Bureau.

La première partie de chaque séance sera consacrée, autant que possible, à l'audition des rapports écrits ou verbaux présentant la revue des faits scientifiques et autres que des Membres de la Société jugeraient dignes de lui être signalés.

Tout travail écrit devra être préalablement communiqué au Président.

ART. 12. — Il peut y avoir, chaque année, une séance publique dont la Société fixe le jour, le lieu et l'heure. Après que l'un des Secrétaires a présenté le résumé des travaux de l'année, il y est donné lecture, en tout ou en partie, et de l'agrément des auteurs, de ceux de ces travaux dont le Bureau aura jugé la communication opportune.

— ART. 13. La Société, sur le rapport du Bureau, détermine par un arrêté spécial, le mode de publication de ses travaux. Elle a le droit de publier, avec le consentement des auteurs, ceux qu'elle a sanctionnés de son approbation.

ART. 14. — En cas de dissolution de la Société, ou d'interruption de ses travaux pendant deux années consécutives, les livres, manuscrits et autres objets lui appartenant, seront remis à la Bibliothèque publique de la Ville, et en deviendront la propriété, à moins qu'une nouvelle Société, constituée dans le cours des trois années suivantes, ne soit considérée par M. le Maire comme apte, en raison de son but, à être mise en possession de ces divers objets.

ART. 15. — Toute proposition de modification au présent Règlement devra être faite par écrit et signée de cinq Membres au moins. Elle sera renvoyée à une commission chargée de faire dans la séance annuelle un rapport sur les diverses propositions de cette nature qui auront été faites dans l'année. Elles seront ensuite discutées dans une séance spéciale, et ne pourront être adoptées que si elles réunissent les suffrages de la majorité absolue des Membres résidants, et dans le cas où cette majorité ne pourrait être obtenue, celle des deux tiers des Membres présents.

Brest, le 25 Mai 1868.

Suivent les signatures des Membres fondateurs.

Nous, Préfet du Finistère, Chevalier de la Légion d'honneur.

Vu le présent Règlement de la Société Académique de Brest;

Vu la liste des Membres fondateurs de ladite Société et la liste des Membres du Bureau;

Vu l'avis favorable de M. le Sous-Préfet de Brest, en date du 12 Juin 1858;

Vu l'autorisation de M. le Ministre de l'Intérieur, en date du 19 Juin 1858;

Vu l'article 291 du Code pénal et le décret du 23 Mars 1852;

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS :

ARTICLE 1^{er}. — La Société Académique de Brest est autorisée.

ART. 2. — Les Statuts de ladite Société sont ceux à la suite desquels est inscrit le présent arrêté ; nul changement ne pourra y être fait sans être soumis à l'approbation de l'autorité supérieure.

ART. 3. — Toute expédition de ces Statuts devra être revêtue de la copie du présent arrêté.

ART. 4. — M. le Sous-Préfet de Brest demeure chargé de l'exécution du présent arrêté.

En Préfecture, à Quimper, le 22 Juin 1858.

Le Préfet du Finistère,

Signé : CH. RICHARD.



STATUTS

ARTICLE 1^{er}. — Une Société est établie à Brest, sous le nom de *Société Académique de Brest*, dans le but de s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques et historiques, de ceux surtout qui concernent la ville de Brest et le département du Finistère.

Toute discussion religieuse ou politique est interdite.

ART. 2. — La Société se compose de Membres résidants, correspondants et honoraires. Les Membres résidants sont ceux qui habitent Brest ou dans l'arrondissement. Les Membres correspondants sont ceux dont le domicile est situé hors de l'arrondissement. Les Membres honoraires sont ceux à qui la Société juge convenable de conférer ce titre.

Le Recteur de l'Académie et l'Inspecteur départemental sont, de droit, Membres de la Société.

ART. 3. — La Société est administrée par un bureau composé d'un Président, de deux Vice-Présidents, deux Secrétaires, un Archiviste-Bibliothécaire et un Trésorier. Ils sont élus annuellement au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. Le Bureau fixe l'ordre du jour de toutes les séances.

ART. 4. — Le Bureau est chargé : 1^o de prendre et d'exécuter les mesures propres à assurer la conservation des objets appartenant à la Société ; 2^o d'autoriser les dé-

penses du Trésorier, de recevoir et d'arrêter ses comptes ; 3° de déterminer, après avoir pris l'avis d'une commission nommée par lui, ceux des travaux de la Société qui seront publiés, de passer à cet effet les traités voulus avec les Imprimeurs et les Libraires, et de déléguer un de ses Membres pour surveiller les impressions.

ART. 5. — Nul n'est admis dans la Société que sur la présentation de deux Membres, préalablement communiquée au Bureau, et portée à l'ordre du jour de la séance suivante. Tout candidat, pour être élu, devra réunir les suffrages des deux tiers des Membres présents.

ART. 6. — La Société a une séance mensuelle, dont le jour, le lieu et l'heure seront déterminés ultérieurement. Elle y reçoit les communications qui lui sont transmises, les dons qui lui sont faits, discute les propositions qui lui sont soumises, et entend la lecture, soit des mémoires présentés par ses Membres, soit des rapports auxquels ils donnent lieu. Les commissions d'examen sont nommées par le Bureau.

ART. 7. — Il peut y avoir, chaque année, une séance publique dont la Société fixe le jour, le lieu et l'heure. Après que l'un des Secrétaires a présenté le résumé des travaux de l'année, il y est donné lecture, en tout ou en partie, et de l'agrément des auteurs, de ceux de ces travaux dont le Bureau aura jugé la communication opportune.

ART. 8. — La Société, sur le rapport du Bureau, détermine par un arrêté spécial, le mode de publication de ses travaux. Elle a le droit de publier, avec le consentement des auteurs, ceux qu'elle a sanctionnés de son approbation.

L'Inspecteur départemental de l'Académie fait partie, de droit, du comité de publication.

ART. 9. — En cas de dissolution de la Société, ou d'interruption de ses travaux pendant deux années consécutives, les livres, manuscrits et autres objets lui appartenant, seront réunis à la Bibliothèque publique de la Ville, et en deviendront la propriété, à moins qu'une nouvelle Société, constituée dans le cours des trois années suivantes, ne soit considérée par M. le Maire comme apte, en raison de son but, à être mise en possession de ces divers objets.

Brest, le 25 Mai 1858.

Suivent les signatures des Membres fondateurs.

Le Ministre Secrétaire d'Etat au département de l'Instruction publique et des Cultes ;

Vu la demande formée par la Société Académique de Brest ;

Vu les Statuts et le Règlement de ladite Société ;

Vu l'avis de M. le Préfet du Finistère et celui de M. le Recteur de l'Académie de Rennes ;

ARRÊTE :

La Société Académique de Brest est autorisée. Les Statuts en sont approuvés, selon la teneur de la copie

jointe au présent arrêté. Aucune modification n'y pourra être introduite qu'avec l'agrément du Ministre de l'Instruction publique et des cultes.

Fait à Paris, le 20 janvier 1859.

Signé : ROULAND.

POUR AMPLIATION :

Le Directeur du Personnel et du Secrétariat général,

Signé : ROULAND.

POUR COPIE CONFORME :

Le Préfet du Finistère,

Signé : RICHARD.

POUR COPIE CONFORME :

Le Sous-Préfet de Brest,

Signé : E. SOUMAIN.



PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE BREST

SÉANCE DU 5 JUILLET 1869

PRÉSIDENTE DE M. JOUBERT, VICE-PRÉSIDENT

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1° Diverses brochures de M. Besnou, pharmacien en chef de la Marine, traitant d'agents chimiques appliqués à l'industrie et à l'agriculture.

2° *Catalogue des plantes vasculaires de l'arrondissement de Cherbourg*, par le même.

3° *Revue des Sociétés savantes des départements*.

4° *Histoire naturelle du Morbihan*, par M. Taslé père.

5^e *Mémoires de la Société impériale d'agriculture d'Abbeville*, 1867, 1868.

Le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Conseil, ancien député du Finistère, donne sa démission de membre de la Société. M. le Président, tout en acceptant la démission, exprime les regrets qu'elle lui inspire, et rappelle que M. Conseil a longtemps représenté la Société aux Congrès de la Sorbonne et près de l'Institut des provinces.

Le Président rend compte d'une lettre du Président de la *Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts, de Lille*, et aussi d'une lettre du Président de la *Société des architectes du département du Nord*, par lesquelles ces Sociétés demandent à se mettre en rapport avec la nôtre pour l'échange des travaux.

La proposition est adoptée.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. le Recteur de l'Académie de Rennes, concernant le prix annuel de 1,000 francs destiné à un ouvrage intéressant le ressort académique. M. le Recteur nous prie de nommer un membre pour se rendre à Rennes et faire partie du jury d'examen. Personne ne se présente pour remplir cette mission, et il est décidé que l'on désignera un membre correspondant, ou un officieux, qui prendra ce titre.

M. le Président remet sous les yeux de la Société la lettre par laquelle M. Levot déclare ne plus pouvoir, à son grand regret, continuer ses fonctions de Président de la Société.

Après avoir rendu hommage au zèle déployé par M. Levot pendant onze années d'exercice, c'est-à-dire depuis la fondation de la Société, à la prospérité de laquelle il a contribué de tous ses efforts et de toute son érudition ;

après avoir déploré les tristes circonstances qui nous privent du concours des lumières de notre honorable Président, condamné au repos par une santé compromise ; après avoir exprimé, avec les siens propres, tous les sentiments de reconnaissance de la Société, M. Joubert propose de décerner à M. Levot le titre de Président honoraire.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

On procède alors au renouvellement annuel du bureau et du comité de publication.

Après un second tour de scrutin,

M. L. DU TEMPLE, capitaine de frégate, est nommé Président de la Société.

On procède alors à la nomination du bureau. Sont élus :

MM. JOUBERT, avoué,

BOUYER, capitaine de frégate, *Vice-Présidents* ;

CHARBONNIER, vérificateur des Domaines,

MILIN, employé des subsistances, *Secrétaires* ;

MAURIÈS, sous-bibliothécaire de la ville, *Archiviste* ;

BELLAMY, notaire, *Trésorier*.

Enfin l'ancien comité de publication est renouvelé en entier.

SÉANCE DU 26 JUILLET 1869

PRÉSIDENCE DE M. JOUBERT, VICE-PRÉSIDENT

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Brun, rédacteur de l'*Armoricaïn*, est présenté comme membre résidant, par MM. Du Temple et Charbonnier.

Le Président communique : 1° une lettre par laquelle M. Levot remercie la Société du titre de Président honoraire qu'elle lui a décerné ; 2° une lettre de M. Goury du Roslan, annonçant l'envoi fait à M. le Trésorier des 100 fr. qu'il avait promis de donner pour le Congrès international.

Sur l'avis conforme du bureau, la Société revient sur une question précédente, de laquelle il résulte que les ouvrages offerts à la Société ne devaient plus être l'objet de rapports spéciaux.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1° *Revue des Sociétés savantes des départements.*

M. Mauriès, rapporteur.

2° *Procès-verbaux des séances de la Société havraise.*

M. Combette, rapporteur.

3° *Bulletin de la Société météorologique de Nantes.*

M. Milin, rapporteur.

4° *Société académique des sciences et arts de Saint-Quentin.*

M. Duval, rapporteur.

5° *Société d'émulation des Côtes-du-Nord, bulletin et mémoires.*

M. Le Guen, rapporteur.

6° *Conférences de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*

M. Dupuy, rapporteur.

7° *Rapport sur le camp de Mauchamps*, par M. Geslin de Bourgogne.

8° *Musettes et Clairons*, par M. Achille Millien.

M. de Bermingham, rapporteur.

9° *Essai sur la faune de la Nouvelle-Zélande*, par M. Jaouen.

M. Crouan, rapporteur.

Sur la proposition de M. Joubert, M. Millien est nommé membre correspondant.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Charbonnier, au nom de M. Du Châtellier, donne lecture du compte-rendu des travaux du Congrès des délégués des Sociétés savantes, sous la direction de M. de Caumont, et des lectures faites à la Sorbonne, sous le patronage de M. le Ministre de l'Instruction publique.

Les principales questions traitées ont été le progrès de l'agriculture, l'archéologie et les moyens de développer en France l'initiative individuelle. Sur cette dernière question, M. Du Châtellier a pris lui-même la parole au Congrès pour rappeler l'ancienne organisation des provinces, organisation qui lui semble plus favorable que celle des départements à l'extension de l'activité individuelle.

M. Dupuy étudie le *Don Carlos*, de Schiller; il analyse l'intrigue parfois embarrassée du drame, puis les personnages, les uns pris dans l'histoire, alors réels et vivants, les autres créés par l'imagination enthousiaste du poète, et souvent exagérés et faux dans leurs idées et dans leurs passions. Mais le style éblouissant de Schiller couvre les quelques défauts que M. Dupuy signale.

M. Bouyer lit une nouvelle en prose : *Un Chasseur comme on n'en voit guère*, et certes son chasseur, le docteur C^{***}, mérite le titre excentrique qu'il lui donne.

SÉANCE DU 6 SEPTEMBRE 1869

PRÉSIDENTE DE M. DU TEMPLE, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Chic, Lécureux, Roger sont présentés comme membres résidants par MM. Mauriès et Du Temple.

Le Président explique les causes qui ont empêché la réunion du Congrès international celtique pour cette année. Il lit ensuite une lettre de M. Goury du Roslan, qui prie de garder les 500 francs jusqu'à ce qu'il ait donné une nouvelle destination à cette somme.

Il prévient que M. le Ministre de l'Instruction publique lui donne avis qu'une allocation de 300 francs va être envoyée à la Société à titre d'encouragement.

M. Crouan, ayant renvoyé l'ouvrage de M. Jouan, pour lequel il avait été nommé rapporteur, ce travail est remis à M. Bouyer, qui en rendra compte.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1° *Mémoires de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (1869).

Rapporteur, M. Rouget aîné.

2° *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. (Année 1867. — 23^e vol. — 1^{er} trimestre.)

Rapporteur, M. Allanic.

3° *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, séance du 5 Mai 1869. — *Recherches sur les voies romaines dans les Côtes-du-Nord*, par M. Gaultier du Motton.

Rapporteur, M. Charbonnier.

4° *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XVIII, 1868.

5° *Registres consulaires*, tome II, feuilles 21 à 31.

6° *Nobiliaire de Nadaud*, tome II, feuilles 26 à 37.

Rapporteur, M. Joubert.

7° *Notions, Mémoires et Documents*, publiés par la Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche, 1^{er} vol, 2^e partie, 2^e et 3^e vol.

Rapporteur, M. de la Bourdonnaye.

8° *Mémoires sur l'histoire du Cotentin et de ses villes*, par Messire René de Billy, 1^{re} partie, villes de Saint-Lo et de Carentan.

Rapporteur, M. Villiers.

10° *Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire*, tome 23. — *Lettres et Arts*, tome 24. — *Sciences*, 1868.

Rapporteur, M. Bonamy, ancien magistrat.

11° *Société française de numismatique et d'archéologie*. Les feuilles 4, 5 et 6 des comptes-rendus de ses séances.

Rapporteur, M. Le Guillou-Pénanros.

12° *Société impériale havraise d'études diverses*. Procès-verbaux des séances.

13° *Annales de l'Académie de Mâcon*, tome 8.

Rapporteur, M. Moreau.

Le Président a accusé réception de tous ces ouvrages, qui seront remis aux divers rapporteurs.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Mauriès lit la dernière partie de son rapport sur les ouvrages reçus par la Société depuis sa création. Tout en passant en revue cette grande collection, il appelle l'attention des membres sur ceux qui lui ont paru les plus remarquables, et pour justifier ses observations, il fait de nombreuses citations.

M. de Bermingham remet, avec des notes contenant ses observations personnelles, notes dont il donne lecture, les deux ouvrages pour lesquels il avait été nommé rapporteur.

M. Bouyer lit la *Légende de l'Eldorado des Amazones*, tirée de l'un de ses ouvrages.

SÉANCE DU 27 SEPTEMBRE 1869.

PRÉSIDENCE DE M. DU TEMPLE, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Réclamation au sujet de la non-exécution de l'article 8 des Statuts. L'assemblée décide que l'on reviendra sur le vote de la dernière séance, le nom du candidat n'ayant pas été mis à l'ordre du jour.

Le Président donne lecture de plusieurs lettres reçues depuis la dernière séance.

M. Millien remercie de l'honneur qu'on lui a fait en le nommant membre correspondant.

Le Président de la Société académique du Var annonce que la Société qu'il dirige souscrit pour le Congrès international celtique.

L'Académie de Stanislas donne avis que l'on peut retirer un exemplaire de ses mémoires.

La Société académique de Saint-Quentin envoie la liste des sujets qu'elle met au concours pour l'année 1870.

La Société Smithsonian Institution annonce l'envoi de divers ouvrages.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1^o Smithsonian Institution : *Rapport annuel du Comice des régents, 1867.* — *Quarante-neuvième Rapport annuel du Conseil des contrôleurs des Ecoles publiques.*

Rapporteur, M. Bonamy, professeur.

2° *Revue des Sociétés savantes des Départements*, tome ix, Juin 1869.

Rapporteur, M. Lemonnier.

3° *Société des antiquaires de la Morinie, Bulletin historique*, 18° année, 1869 et 1870.

Rapporteur, M. Dupuy.

4° *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1^{er} semestre 1869.

Rapporteur, M. Delaporte.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Du Temple lit un travail sur l'historique de la navigation aérienne. Après avoir donné une idée générale des moyens employés jusqu'à ce jour, il montre que le problème peut être résolu de plusieurs manières. Employant les ballons, il ne semble pas indispensable de les diriger ; on peut toujours, suivant lui, trouver des courants d'air favorables. En prenant modèle sur les oiseaux, on peut arriver à construire un véhicule capable de glisser sur l'air comme le navire glisse sur les eaux. Cette dernière idée a été mise à exécution et a déjà donné quelques résultats précieux. Il termine par quelques aperçus philosophiques sur les époques, presque toujours marquées d'avance, de l'apparition des grandes découvertes qui doivent avoir une certaine influence sur l'état social de l'humanité.

M. Dupuy continue ses études sur les drames de Schiller. Il parle de *Marie Stuart*. Après avoir analysé l'œuvre du poète et indiqué les caractères qu'il met en scène, M. Dupuy montre les différences qui existent entre les héros de Schiller et ceux de l'histoire. Les lacunes que le poète s'est permises n'ont pas toujours été heureuses ; Elisabeth, surtout, manque de grandeur.

SÉANCE DU 25 OCTOBRE 1869.

PRÉSIDENCE DE M. DU TEMPLE, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communication d'une lettre par laquelle M. Bellamy donne sa démission de Trésorier. (L'ouverture d'un scrutin pour l'élection d'un Trésorier a été mise à l'ordre du jour de la séance.)

Le Président donne communication de plusieurs lettres qui lui ont été adressées par les personnes suivantes :

1^o M. Guichon de Grandpont, offrant à la Société la nouvelle édition, publiée sous ses auspices, des poètes latins Edschlager et Vionnet;

2^o M. Chervin, chef de l'Institution des Bègues à Paris, qui envoie diverses brochures sur le bégaiement, et réclame le concours de la Société pour qu'elle lui transmette des renseignements locaux concernant l'infirmité qu'il combat ;

(M. le Président annonce qu'il propose M. Chervin pour membre correspondant.)

3^o M. Koch, qui sollicite pour son fils, professeur agrégé au Lycée Saint-Louis, le titre de membre correspondant ;

4^o Le Président de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, annonçant que cette Société reprend ses travaux.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1° Les poèmes latins des Pères Edschlager et Vionnet sur la *Numismatique*, offerts par M. Guichon de Grandpont.

Rapporteur, M. Duval.

2° Brochures de M. Chervin sur le *Bégaïement*.

Rapporteur, M. Penquer.

3° *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*.

Rapporteur, M. Le Dantec.

4° *Le Sanctuaire celtique du Mont de Ballencourt*, par M. Henri Martin.

5° *Les Taï-pings*, poème par M. Armand Thérule. (HEURTEL.)

Rapporteur, M. David.

6° *Bulletin de la Société académique du Var*.

Rapporteur, M. Charbonnier.

LECTURE DE TRAVAUX

MM. Duval et Charbonnier lisent les rapports dont ils ont été chargés, sur les Bulletins de la Société académique de Saint-Quentin et de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

M. Du Temple, au nom de l'auteur, M. Pol, donne lecture d'une poésie consacrée à l'éloge du cardinal de Granvelle.

M. le Président fait ensuite connaître que, depuis l'origine de la Société, on s'est préoccupé de la séance publique prévue par l'article 12 des Statuts. Diverses causes y ont mis obstacle jusqu'à présent; mais il est temps que la Société s'affirme au grand jour. Il propose, en consé-

quence, de fixer à un mois environ la date de cette séance, que le bureau devra préparer.

La Société adopte cette proposition.

Le Scrutin pour la nomination d'un Trésorier est dépouillé; M. Le Dantec est élu Trésorier.

Enfin l'on dépouille le scrutin ouvert, conformément à l'ordre du jour, pour la nomination de MM. Brun, Chic, Roger et Lécureux, comme membres résidants, et de MM. Chervin et Koch, comme membres correspondants.

Tous ces candidats sont admis.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1869.

PRÉSIDENCE DE M. DU TEMPLE, PRÉSIDENT.

La Société, sur la proposition du bureau, fixe à 500 francs au maximum le chiffre des dépenses de la séance publique.

Le Président invite les membres de la Société à présenter au bureau, pour le 15 Novembre courant au plus tard, les ouvrages dont ils désirent qu'il soit donné lecture dans cette séance, et à faire connaître pour le 20, le nom des personnes pour lesquelles ils réclament des invitations. Chaque membre aura droit d'amener trois invités.

MM. Du Temple et Joubert présentent M. Le Née, notaire à Lesneven, comme membre résidant.

SÉANCE DU 29 NOVEMBRE 1869.

PRÉSIDENCE DE M. DU TEMPLE, PRÉSIDENT.

M. le Président donne lecture :

1° D'une lettre de M. Le Guillou Pénanros, qui donne sa démission de Sociétaire ;

2° D'une lettre de M. Le Dantec, qui donne sa démission de Trésorier et de Sociétaire ;

3° D'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, qui accuse réception des Bulletins et Annales, qu'il fera parvenir aux diverses Sociétés destinataires.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1° *Bulletin de la Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère*, 3^e série, tome 1.

Rapporteur, M. Combette.

2° *Annales de la Société historique et archéologique de Chateau-Thierry*, année 1868.

Rapporteur, M. Le Guen.

3° *Mémoires de l'Académie du Gard*, Novembre 1867, Août 1868.

Rapporteur, M. Jardin.

4° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, année 1868, nos 3 et 4 ; année 1869, nos 1 et 2.

Rapporteur, M. Lefournier (L.).

5° *Procès-verbaux des séances de la Société impériale havraise d'études diverses.*

6° *Mémoires de l'Académie impériale de Metz*, 49^e année, 1867 et 1868.

Rapporteur, M. Millour.

7° *Procès-verbaux des séances du Conseil général du département du Finistère*, session de 1869.

8° *Revue des Sociétés savantes*, 4^e série, tome x, Juillet, Août, Septembre et Octobre.

Rapporteur, M. Allain.

9° *Observations sur l'emplacement du camp romain de Mauchamps*, par le docteur Robert, membre correspondant.

10° *Préservation de la pierre de l'action dégradante des cryptogames, par l'emploi du deutoxyde et des sels de cuivre*, par le même.

Rapporteur, M. Constantin.

11° *Le port et le commerce maritime de Dunkerque au XVIII^e siècle*, par M. Raymond de Bertrand, avec des notes de M. Bonvalet Davin.

Rapporteur, M. Bareiller.

M. Duchâteau est nommé, en remplacement de M. Villiers non acceptant, rapporteur des *Mémoires sur l'histoire du Cotentin et de ses villes*. (Voir la séance du 6 Septembre 1869.)

A la suite de deux scrutins indiqués sur l'ordre du jour, M. Rouget aîné est élu Trésorier, et M. Le Née, notaire à Lesneven, membre résidant.

SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1869.

PRÉSIDENCE DE M. DU TEMPLE, PRÉSIDENT.

Les procès-verbaux de la séance mensuelle du 29 Novembre et de la séance annuelle du 6 Décembre 1869 sont lus et adoptés.

Le Président donne lecture à la Société :

1^o De lettres adressées par MM. Dubois, Troude, Moreau, E. Michel, donnant leur démission de sociétaires, et par M. Milin donnant sa démission de Secrétaire ;

2^o D'une communication de l'Académie de la Sonime, faisant connaître qu'elle décernera, pour le Concours de 1870, un prix d'éloquence à l'auteur de la meilleure étude sur Boucher de Perthes.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1^o *Mémoires de l'Académie supérieure des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 7^e série, tome 1.

Rapporteur, M. Du Temple.

2^o *Procès-verbaux des dernières séances de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*.

3^o *Bulletin de la Société départementale d'agriculture du Haut-Rhin*, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestre de 1869.

Rapporteur, M. Mauriès.

1^o *Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons*, tome xx, 1^{re} série; tome i, 2^e série.

5^o *Le Siège de Soissons en 1814*, par M. Maxime Laurendeau.

Rapporteur, M. Charbonnier.

LECTURE DE TRAVAUX

M. de Bermingham lit deux pièces de vers de sa composition : *La Française; Le Mendiant et le Chien*.

La première est l'éloge de la femme française, comparée aux femmes des autres pays; la seconde est un apologue destiné à opposer la reconnaissance du chien à l'ingratitude qui trop souvent souille le caractère de l'homme.

M. Duval donne lecture du rapport dont il a été chargé sur les poèmes latins des Pères Edschlager et Viounet, édités par M. de Grandpont.

M. David lit une poésie intitulée : *La Prière du soir*. Après avoir parcouru les sentiers arides du scepticisme, le poète est ramené à Dieu et à la prière par le spectacle enchanteur d'une belle soirée; il entré aussitôt dans une humble église de village, et son âme chante son enthousiasme nouveau, devant lequel s'enfuient pour jamais ses erreurs passées.

Le Président communique une proposition émanant de son initiative, d'après laquelle la société serait partagée en trois sections :

1^o Section historique ;

2^o Section des inscriptions, belles-lettres et beaux-arts ;

3^o Section des sciences.

Dans chaque section, suivant l'importance des différentes parties, il pourrait être formé des sous-sections.

Chaque section ou sous-section nommerait son Président et son Secrétaire. Les membres du bureau de la Société pourraient faire partie des sections, mais ils n'occuperaient ni les fonctions de Président ni celles de Secrétaire.

Tout travail destiné à être lu aux séances mensuelles devrait passer d'abord par le scrutin de la section de laquelle l'auteur ferait partie; il serait ensuite soumis au bureau de la Société.

Les Présidents et les Secrétaires des sections pourraient composer le Comité de publication.

Une commission est nommée au scrutin pour étudier cette proposition, et présenter son rapport à la prochaine séance. Elle est composée de MM. Combette, Dupuy et de Bermingham.

MM. Rouget présentent comme membre résidant, M. Mével.

MM. Joubert et Charbonnier présentent comme membres résidants, MM. Le Jeune, avocat, et Leloup-Varennes, ancien négociant.

M. Mauriès présente comme membre correspondant, M. Favé, professeur à Landerneau.

Ces présentations seront mises à l'ordre du jour de la prochaine séance.

SÉANCE DU 31 JANVIER 1870.

PRÉSIDENCE DE M. DU TEMPLE, PRÉSIDENT.

Le Président annonce qu'il a payé une traite de 87 fr. 50 tirée sur la Société pour les dépenses faites en prévision du Congrès international celtique projeté l'année dernière.

Il donne ensuite lecture :

1° D'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique relative au Concours des Sociétés savantes, années 1869 et 1870, qui se tiendra à la Sorbonne le 4 avril prochain ;

2° D'un programme des sujets que la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences et arts met au Concours pour l'année 1870.

OUVRAGES REÇUS

1° *Bulletin de la Société académique de Boulogne*, année 1868. — *Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer*, tome III, 1868-1869.

Rapporteur, M. de Rossi.

2° *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, séance d'administration. — *Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, 1869, 1^{er} semestre.

Rapporteur, M. de Grandpont.

3° *Société impériale harraise d'études diverses*, procès-verbaux des séances.

4° *Société française de numismatique et d'archéologie*, feuilles 7, 8, 9 et 10.

Rapporteur, M. de Grandpont.

5° Brochure de M. Le Guen, *Sur une ancienne coutume bretonne*, offerte par l'auteur.

M. Combette donne lecture du rapport de la commission qui a étudié la division de la Société en sections. Ce rapport conclut à la formation de quatre sections, savoir :

- 1° Littérature et beaux-arts,
- 2° Sciences exactes et sciences d'observation,
- 3° Sciences historiques et géographiques,
- 4° Sciences morales.

M. Hombron lit un mémoire sur l'utilité de former une section des beaux-arts et de créer un musée de peinture.

Les conclusions du rapport de la commission sont mis aux voix, et il est décidé :

1° Que la Société sera divisée en quatre sections, lesquelles porteront les qualifications proposées ;

2° Que les membres de la Société choisiront eux-mêmes les sections auxquels ils devront appartenir, à moins qu'ils préfèrent ne faire partie d'aucune ;

3° Que chaque section dirigera ses travaux et réglera son organisation individuelle avec la liberté la plus complète, sans toutefois porter atteinte aux Statuts fondamentaux de la Société ;

4° Que les travaux des membres des sections pourront, au choix des auteurs, être présentés au bureau de la Société, soit par l'intermédiaire des Présidents de section, soit directement par les auteurs eux-mêmes.

Le Bureau de la Société se charge des mesures nécessaires à l'exécution de ces dispositions.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Allanic lit son rapport sur le Bulletin de Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, année 1867, 1^{er} semestre.

M. Charbonnier lit son rapport sur le Bulletin de la Société académique du Var; sur le Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons.

M. de Grandpont lit une étude antique sur le *Carmina nautica*, du père N. P. Giannetasius.

ÉLECTIONS

A la suite du scrutin annoncé dans l'ordre du jour, M. Combette est nommé Secrétaire du Bureau; MM. Le Jeune et Leloup-Varennnes sont élus membres résidants; M. Favé est nommé membre correspondant.

PRÉSENTATIONS

MM. Dupuy et Combette présentent comme membre résidant M. Vitasse, professeur agrégé de l'Université.

MM. Rouget présentent comme membre résidant M. Marchard, propriétaire.

MM. du Temple et Joubert présentent comme membre résidant M. Lavise, aide-commissaire de la marine.

SÉANCE DU 28 FÉVRIER 1870

PRÉSIDENTE DE M. DU TEMPLE

M. Bouyer, Vice-Président, propose la création de cartes pouvant être accordées aux sociétaires et leur donnant le droit de faire assister aux séances mensuelles des personnes invitées, étrangères à la Société. Le Bureau pourrait dans certains cas suspendre cette faveur, en vue de la nature des discussions prévues. — On votera sur cette proposition dans la prochaine séance.

M. Jardin, inspecteur de la marine, rentre dans la Société comme membre résidant.

Le Président donne lecture d'une lettre qui lui a été adressée par M. le Sénateur de Sacy, administrateur de la Bibliothèque Mazarine, demandant l'envoi du Bulletin à la Bibliothèque de l'Institut. Droit a été fait à cette demande.

M. le Président communique une circulaire de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, donnant les sujets de diverses conférences qui seront faites à Saint-Brieuc en 1870.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1^o *Revue des Sociétés savantes des départements*, 4^e série, tome x, Novembre 1869.

Rapporteur, M. Mauriès.

2° Plusieurs exemplaires du discours prononcé par M. Alfred, secrétaire du Jury chargé de décerner le prix annuel de 1,000 fr., avec le rapport de M. du Châtellier sur le même objet (envoi de M. le Recteur de l'Académie).

3° *Bulletin de la Société départementale d'agriculture du Haut-Rhin*, 4^e trimestre 1869, 2^e série, tome III, n^o 4.

4° *Vœu en faveur de l'inscription dans les lois françaises du principe de l'obligation de l'instruction primaire*, émis à l'occasion d'un nouveau projet de loi sur la gratuité, par le groupe havrais de la Ligue de l'enseignement.

Rapporteur, M. Dupuy.

5° *Notice sur M. Pilven*, par M. Levot, Président honoraire.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Combette, secrétaire, donne lecture, en l'absence de l'auteur, d'une boutade en vers, de M. Le Guen, adressée à un musicien ignorant et vaniteux.

M. du Temple, dans une étude sur les réalités de la vie, présente des considérations de haute morale sur la nécessité d'un but dans l'existence. Il condamne avec une grande sagesse le matérialisme écœurant de certains hommes, et oppose au tableau de l'égoïsme le désintéressement, le dévouement du prêtre, de l'instituteur et du médecin.

M. Bouyer présente à la Société une remarquable causerie sur les oiseaux. L'auteur détaille avec un brillant coloris toutes les richesses emplumées des îles Auckland ; il dépeint chaque espèce avec quelques mots d'une extrême justesse et en employant des comparaisons des

plus heureuses. Cette spirituelle étude se termine par le récit de la découverte d'un oiseau gigantesque, encore vivant dans la cinquième partie du monde, et dont on ne connaissait, il y a quelques années, que quelques débris.

M. du Temple donne lecture de son rapport sur les mémoires de l'Académie impériale des sciences, inscriptions et belles lettres de Toulouse, 7^e série, tome 1.

ÉLECTIONS

Le dépouillement du scrutin annoncé dans l'ordre du jour de la séance donne les résultats suivants :

MM. Vitasse, Marchard, Mével, Lavise, sont élus membres résidants.

PRÉSENTATIONS

MM. Dupuy et Combette présentent comme membres résidants MM. Gautier, inspecteur primaire, et Guérandel, négociant.

SÉANCE DU 28 MARS 1870.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1^o *La Harpe de Guingamp*, offert par l'auteur, M. Lescour, membre correspondant ;

2^o *Journal d'agriculture du Haut-Rhin* ;

3^o *Mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences et des arts*, 1868-1869.

Rapporteur, M. Lavise.

4° *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, tome ix, 3° trimestre 1869.

Rapporteur, M. Mauriès.

5° *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar*, 1869.

Rapporteur, M. Bouyer.

6° *Racines et éléments simples, dans le système linguistique indo-européen* de M. Abel Hovelacque, envoi de M. Maisonneuve.

Le président donne lecture du sujet que la Société industrielle d'Angers met au concours pour cette année.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Combette lit un travail dont il est l'auteur, sur la Géométrie analytique : *Note sur un lieu géométrique et ses applications*.

M. Joubert donne lecture d'un travail de M. Limon, membre correspondant : c'est un dialogue en vers entre un médecin et un poète sur la nécessité de créer à Brest une Société académique. Cet ouvrage est dédié aux fondateurs de la Société académique de Brest.

M. Joubert lit ensuite une notice biographique sur Grandchain, écrite par M. Levot, président honoraire.

M. Charbonnier donne lecture d'un proverbe dont il est l'auteur, intitulé *L'habit ne fait pas le moine*.

M. Guichon de Grandpont communique son rapport sur les annales de la Société académique de Nantes.

La Société procède à la nomination des membres qui doivent la représenter au Congrès des délégués des Sociétés savantes, rue Bonaparte. Sont nommés : MM. de Kerjégu et P. Rouget, membres résidants, du Chatellier, membre correspondant.

Nomination de délégués au Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne. Sont nommés : MM. de Kerjégu et Le Guen, membres résidants, du Chatellier, membre correspondant.

DISCUSSIONS ET PROPOSITIONS

M. Guichon de Grandpont propose l'achat d'un album photographique destiné à recevoir les portraits des sociétaires. La proposition est adoptée.

La proposition de M. Bouyer indiquée à l'ordre du jour de la séance est soumise à une discussion, de laquelle il résulte que la Société désire que ses séances mensuelles conservent le caractère privé qu'elles ont eu jusqu'à ce jour.

M. Combette propose à Société d'autoriser des conférences faites par les membres en dehors des séances mensuelles, et dans lesquelles pourraient être invitées, par cartes spéciales, des personnes étrangères. Le Bureau présiderait comme dans les séances ordinaires et resterait chargé de proscrire tout sujet politique ou religieux.

La proposition est adoptée en principe.

ÉLECTIONS

Le dépouillement du scrutin annoncé dans l'ordre du jour donne les résultats suivants :

MM. Gautier, inspecteur de l'Instruction primaire, et Guérandel, négociant, sont élus membres résidants.

PRÉSENTATION

MM. du Temple et Lavise présentent comme membre résidant M. Godebert, commis de comptabilité.

Cette présentation sera mise à l'ordre du jour à la prochaine séance.

SÉANCE DU 2 MAI 1870

PRÉSIDENTE DE M. JOUBERT, VICE-PRÉSIDENT

Le Président communique les lettres de démission de MM. Ollivier et Foucard.

Il donne ensuite lecture d'une lettre envoyée par le Comité international d'archéologie et d'histoire, qui se tiendra à Bâle, du 20 au 24 septembre 1870.

Communication d'une lettre de M. le Recteur de l'Académie de Rennes, fixant au 31 mai 1870 le terme dans lequel on doit expédier l'ouvrage ou le mémoire d'archéologie présenté au concours du prix de 1,000 francs institué dans chaque ressort académique. La Société est invitée, par la même lettre, à nommer un membre devant la représenter dans le jury chargé de décerner le prix.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1° *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de Draguignan*, tome VIII.

2° *Mémoire de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts, de Lyon*, tome XVII.

3° *Comptes-rendus de la Société française de numismatique et d'archéologie*, feuilles 11 à 17.

4° *Journal d'Agriculture du Haut-Rhin*, mois de mai.

5° *Revue des Sociétés savantes des départements*, tome x, Décembre 1867.

6° *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 2° semestre 1869.

7° *Note sur les archipels des Comores et des Seychelles*, par M. Jouan.

8° *Mémoire de la Société impériale d'agriculture, des sciences et arts*, de Douai, tome iv, 1866-69.

9° *Bulletin de la Société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne*, 1869, 23° volume.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Joubert lit son poëme intitulé *Le pavé de la rue*.

M. Lavise lit son rapport sur les mémoires de la Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, lettres et arts.

M. Charbonnier donne lecture de son étude moyen-âge, inspirée par le tableau du peintre Penguilly Lharidon, et à laquelle il a donné pour titre *Le Routier*.

ÉLECTIONS

Le dépouillement du scrutin annoncé dans l'ordre du jour confère le titre de membre résidant à M. Godebert, commis de comptabilité.

M. Dalimier, professeur agrégé de physique au Lycée de Rennes, est nommé membre correspondant. Il est délégué par la Société pour la représenter dans le jury chargé de décerner le prix annuel de 1,000 francs au meilleur mémoire d'archéologie présenté dans le ressort académique.

PRÉSENTATIONS

MM. Hombron et Joubert présentent comme membres résidants :

MM.

Collot, Henri, commissaire-adjoint de la marine.

Coiron, Paul, commis de direction.

Miriél, Gilbert, employé des lignes télégraphiques.

Crouan, Henri, propriétaire.

Ces présentations seront mises à l'ordre du jour de la prochaine séance.

SÉANCE DU 30 MAI 1870.

PRÉSIDENCE DE M. DU TEMPLE, PRÉSIDENT.

Le président communique : 1^o une lettre du Recteur de l'Académie de Rennes qui annonce que le jury chargé de décerner le prix de 1000 fr. en 1870, se réunira à Rennes le 16 juin ; 2^o une lettre de M. Ponton d'Avrecourt, qui demande que la Société de Brest fasse une pétition au Préfet de la Seine et une démarche auprès des députés du Finistère pour la conservation des Arènes de la rue Monge.

La Société, consultée sur cette dernière question, décide que le Président répondra à cette lettre en exprimant au nom de la Société, un vœu pur et simple, sans envoyer aucune pétition,

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

1° *Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses*, 1868, 25^e année.

2° *Journal d'agriculture du Haut-Rhin*, avril.

3° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, année 1869, n° 4.

4° *Bulletin et Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, année 1870.

5° *Bulletin de la Société des sciences et arts de l'île de la Réunion*, année 1865.

6° *Revue des Sociétés savantes*, 5^e série, tome I, Janvier et Février 1870.

7° *Programme du Concours d'architecture de la Société des architectes du département du Nord*.

8° *Annuaire de la Société philotechnique de Paris*, année 1869.

9° *Recueil de la Société des sciences, lettres et arts du Tarn-et-Garonne*, 1868-1869.

PROPOSITIONS

Dans le but d'encourager les membres de la Société à produire des travaux en plus grand nombre, l'auteur propose d'offrir des médailles d'or, d'argent ou de bronze, aux auteurs des travaux faits pour la séance annuelle. A cet effet, la Société ferait exécuter un coin à la Monnaie, lequel permettrait de faire frapper ultérieurement des médailles en nombre indéfini.

M. Penquer propose d'étendre la faveur à tout sociétaire auteur d'un travail remarquable.

Les deux propositions sont mises aux voix et adoptées. On discutera dans la prochaine séance les moyens d'exécution.

M. Penquer propose à la Société de souscrire au dernier volume de M. Levot ; la proposition est adoptée à l'unanimité.

LECTURE DE TRAVAUX

M. de Rossi donne lecture de la suite de son travail intitulé : *Considérations générales sur la philosophie spiritualiste au XIX^e siècle.*

M. P. Duval, lit un poème ayant pour titre : *Élégie et Adieux de la Poésie et de la Gloire.*

M. Combette communique la généralisation qu'il a faite de la démonstration du théorème de Cauchy, par Gauss.

M. Dupuy donne lecture de son rapport sur le vœu émis par le Groupe havrais de la Ligue de l'enseignement, en faveur de l'inscription dans les lois françaises du principe de l'instruction obligatoire. Ce rapport combat dans une certaine mesure le vœu du Groupe havrais, en montrant que le principe de l'obligation ne pourra pas être appliqué tant qu'on n'aura pas créé un grand nombre d'écoles nouvelles. On ne peut, en effet, imposer à beaucoup de familles rurales le devoir d'envoyer leurs enfants, par de mauvais chemins, à des écoles quelque fois distantes de 8 ou 10 kilomètres. La première chose à faire, c'est de multiplier les écoles, de façon que toutes les familles en aient une à leur portée. Il faut en même temps multiplier les cours d'adultes, les bibliothèques scolaires, et en général tous les moyens propres à élever le niveau intellectuel de la nation. Alors on pourra décréter sûrement le

principe de l'obligation, si tant est que cette mesure soit encore nécessaire.

A la suite de ce rapport, M. Gautier prend la parole pour appuyer les conclusions de M. Dupuy, et sur l'invitation du Président, il donne de nombreux détails sur la statistique de l'instruction primaire.

La plupart des membres présents prennent une part active à la discussion engagée, et apportent d'intéressants renseignements, contrôlant les idées émises par M. Dupuy.

ÉLECTIONS

Le dépouillement du scrutin annoncé dans l'ordre du jour donne les résultats suivants :

MM. Collot, Coiron, Miriel et Créau sont élus membres résidants.

PRÉSENTATIONS

MM. Du Temple et Combette présentent comme membre résidant, M. Gossin, agrégé de l'Université, censeur du Lycée de Brest.

MM. Penquer et Joubert présentent comme membre résidant, M. Rouvier, lieutenant de vaisseau.

MM. Hombron et Combette présentent comme membres résidants, MM. Vilmer, artiste peintre, et Ghilino, négociant.

MM. de Rossi et David présentent comme membres résidants, MM. Freund jeune, commis-greffier au Tribunal civil, et Eichoff, tailleur.

Ces présentations seront mises à l'ordre du jour de la prochaine séance.

SÉANCE DU 27 JUIN 1870.

Le Président communique une lettre du Directeur de la Monnaie, donnant les renseignements qui lui ont été demandés au sujet des médailles que la Société doit faire frapper. La dépense première, nécessaire pour l'achat d'un coin, n'excédera pas 20 francs. La Société accepte ces conditions, et le Président est autorisé à faire fabriquer le coin.

Le Président lit ensuite une lettre de M. Levot, Président honoraire, offrant à la Société son *Histoire de la Ville et du Port de Brest pendant la Terreur*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1° Différentes brochures envoyées par l'Université de Norwége, à Christiania.

2° *Séance de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, 8 Juin 1870.

3° *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, années 1868 et 1869.

4° *Opinion de la Province sur la question des Arènes gallo-romaines*.

5° *Société impériale havraise d'études diverses*. Procès-verbaux des séances.

6° *Réfutation du prétendu cannibalisme des races anciennes*, par le Docteur E. Robert.

7° *Notes de voyage sur Aden, Pointe-de-Galles, Singapour et Tchi-Fou*, par M. Jouan.

8° *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.*

9° *Géographie physique, historique, industrielle et commerciale du département de l'Orne*, par M. Gautier.

10° *Le Novice*, pièce de vers, par M. Pol, membre correspondant.

PROPOSITIONS

Après quelques développements sur la nécessité de s'occuper de la recherche des eaux minérales qui peuvent exister dans le département, M. Joubert soumet à la Société les quatre propositions suivantes :

1° La Société ouvre un Concours destiné à récompenser le meilleur rapport qui lui sera adressé concernant les eaux minérales, chaudes ou froides, du département du Finistère, et dont l'emploi pourrait être utilisé par la médecine.

2° Le rapport devra indiquer la situation des sources qui en feront l'objet, et les éléments constitutifs de leurs eaux.

3° Un délai d'un an sera accordé pour la remise des rapports, qui seront soumis à une commission composée d'hommes spéciaux et compétents.

4° Une médaille d'or de 100 fr. sera la récompense du meilleur travail.

Les conclusions de M. Joubert sont mises aux voix. La Société adhère en principe au vœu exprimé, et renvoie à la prochaine séance la discussion de cette question.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Le Guen, délégué au Congrès des Sociétés savantes,

lit le compte-rendu qu'il a fait des réunions de la Sorbonne, et termine par des détails intéressants sur les Arènes de la rue Monge.

M. de la Bourdonnaye donne lecture de son rapport sur quelques ouvrages offerts à la Société.

M. Lécureux lit une revue musicale de l'année 1869.

ÉLECTIONS

Le dépouillement du scrutin annoncé dans l'ordre du jour confère le titre de membres résidants à MM. Freund, Eichhoff, Vilmer, Ghilino, Rouvier, Gossin.

Lecture du rapport du Trésorier.

On procède ensuite au renouvellement du Bureau. Le scrutin a donné les résultats suivants :

MM.

Du Temple, Président.

Joubert et Bouyer, Vice-Présidents.

Combette et Charbonnier, Secrétaires.

Mauriès, Bibliothécaire-Archiviste.

P. Rouget, Trésorier.

On procède enfin à l'élection des membres du Comité de publication. Sont élus : MM. Allanic, Verrier, de Grandpont, Lemonnier, de la Bourdonnaye, Duval, Dupuy.

SÉANCE DU 1^{er} AOÛT 1870.

Le Président communique à la Société les lettres suivantes :

1^o Une lettre de M. le Sous-Préfet de Brest demandant au nom du Ministre les renseignements ci-après : Dénomi-

nation de la Société, — époque de l'autorisation ministérielle, — noms des membres du bureau, — si la Société a été déclarée d'utilité publique;

2° Une lettre de M. Bouyer, appelé à servir à la mer, et donnant sa démission de Vice-Président;

3° Une lettre de M. Dufour, directeur du service de santé, donnant sa démission de membre résidant.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

1° *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*, tome XIII, 2° cahier.

2° *Bulletin de la Société académique de Laon*, tome XVIII.

3° *Journal d'agriculture du Haut-Rhin*, mois de Juin.

4° *L'expédition de Corée en 1866*. — Episode d'une station navale dans les mers de Chine, par M. Jouan.

5° *Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, séance du 15 Juillet 1870.

6° *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres, arts, agriculture et commerce du département de la Somme*, 2° série, tome VII.

7° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, 1870, n° 1.

8° *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, 3° série, tome IX, années 1864, 1865, 1866, 1867, 1868.

9° *Bulletin de la Société Académique du Var*, nouvelle série, tome III.

10° *Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*, 1869, 2° semestre.

11° *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, tome XIX, année 1869. — *Suite du nobiliaire du Limousin*, tome II, feuilles 38 à 57.

LECTURE DE TRAVAUX

M. Duval lit un travail en prose intitulé : *Union de la poésie et de la prose dans les œuvres de Regnard.*

DISCUSSIONS

La proposition de M. Joubert relative à la recherche des eaux minérales dans le département du Finistère, présentée dans la séance mensuelle précédente, est soumise à une discussion détaillée. Le résultat de cette discussion est que le Bureau sera chargé de rédiger une circulaire donnant tous les renseignements utiles aux personnes, même étrangères à la Société, qui auraient le désir de s'occuper de cette importante question. On devra adresser cette circulaire imprimée aux Maires, aux Médecins et aux Instituteurs de toutes les communes du département, en les priant de donner la plus grande publicité possible aux avis qu'elle renferme. Un exemplaire sera également envoyé aux divers journaux de la localité.

M. Gautier fait une proposition relative aux bibliothèques scolaires. Dans un certain nombre d'écoles est établie une bibliothèque destinée aux élèves, aux adultes et aux familles. Cette utile institution est l'œuvre du ministre Rouland, qui l'a fondée en 1862. Les adultes des campagnes, n'ayant aucune occasion de cultiver les connaissances acquises à l'école, ne tarderont pas à retomber dans l'ignorance. Il est donc très-important de leur fournir les moyens de conserver ce qu'ils ont appris dans leur enfance. Le meilleur moyen, c'est de leur inspirer le goût de la lecture, en mettant à leur disposition des ouvrages instructifs et intéressants.

Le Finistère compte environ 50 bibliothèques de ce genre, dont 35 pour l'arrondissement de Brest. Malheureusement la plupart sont fort pauvres, les communes n'ayant pas de ressources pour les augmenter, et le Ministre ne pouvant, dans les limites de son budget, accorder les subventions qui seraient nécessaires.

M. Gautier propose à la Société de s'associer à cette œuvre d'un si grand intérêt, en formant un Comité chargé de recueillir des dons, d'acheter des livres, et d'en faire la répartition entre les bibliothèques les plus nécessiteuses. La Société accepte les conclusions, et décide que le Comité sera composé de la section des sciences morales, avec M. Gautier pour Président.

ÉLECTION

Il est procédé à la nomination d'un Vice-Président, en remplacement de M. Bouyer démissionnaire.

Le dépouillement du scrutin confère ce titre à M. Combette, l'un des Secrétaires.

PRÉSENTATION

MM. Hombron et Coiron présentent comme membre résidant, M. Jaouen, commis à la Direction des Travaux.

Cette présentation est mise à l'ordre du jour de la prochaine séance.

SÉANCE DU 3 OCTOBRE 1870

Le Président communique à la Société la proposition du Bureau de consacrer à la défense nationale une partie des fonds disponibles qui existent en caisse. La somme totale que M. le Trésorier a en mains s'élève à 3,700 fr., sur lesquels environ 1,200 fr. seront employés à payer l'impression du Bulletin en cours de publication ; il reste conséquemment une somme de 2,500 francs.

La Société décide : 1° Que 1,000 fr. seront versés à la Mairie de Brest pour achat de fusils ; 2° qu'elle souscrira pour 1,000 fr. à l'emprunt départemental de 600,000 fr., destiné à des achats d'armes.

La Société autorise ensuite le Bureau à ne pas faire de convocations mensuelles pendant la durée de la guerre.

Sur la proposition de M. de Grandpont, elle fait appel à tous ses membres, pour qu'ils contribuent, au moyen de dons individuels, à reconstituer la Bibliothèque de Strasbourg. M. de Grandpont offre, pour sa part, 100 volumes ; M. Flagelle, 50.

ÉLECTIONS

M. Gautier est nommé Secrétaire en remplacement de M. Combette, nommé Vice-Président. — M. Jacuen est nommé membre résidant.

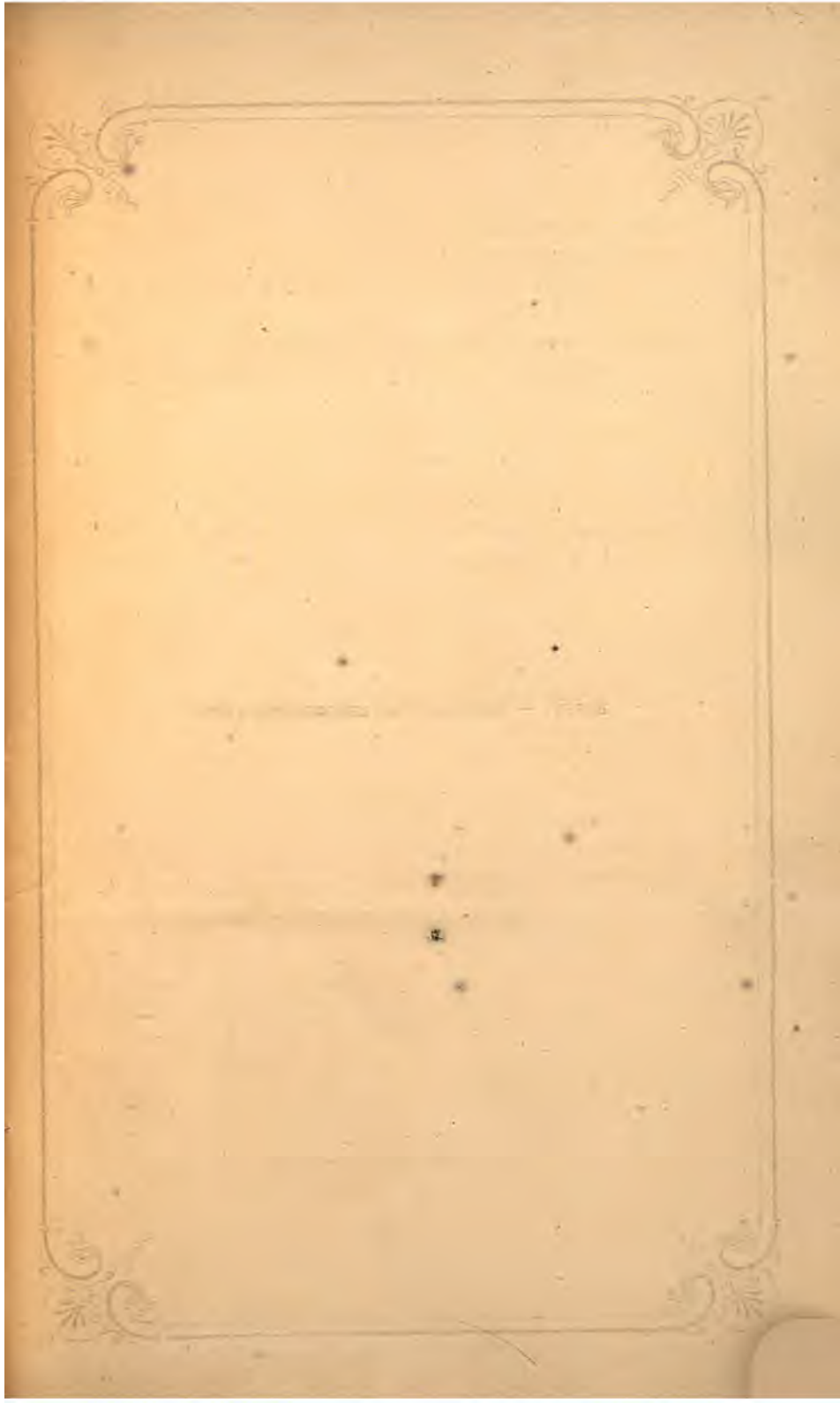
TABLE DES MATIÈRES

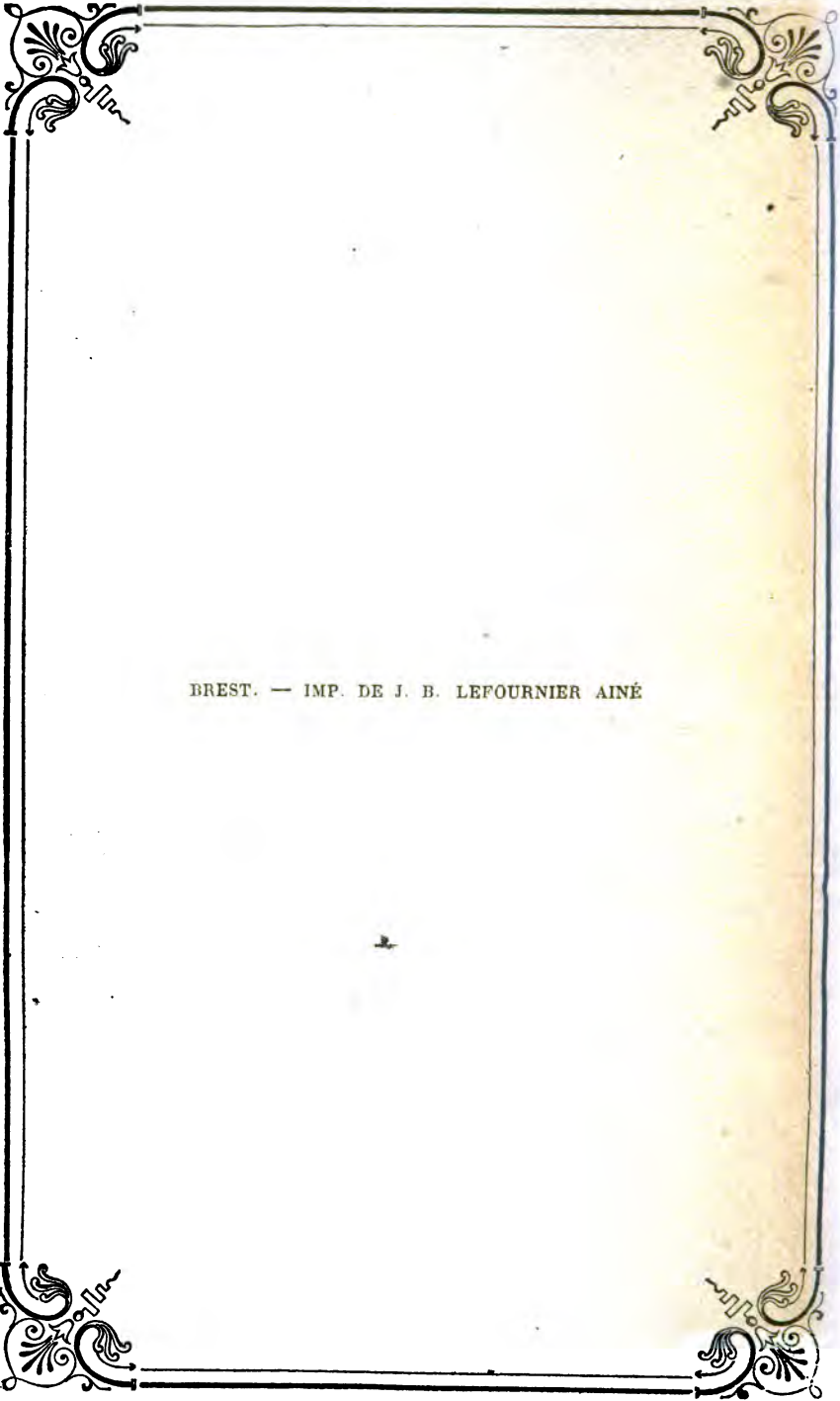
	PAGES
Procès-Verbal de la Séance annuelle du 6 Décembre 1869.....	1
Discours du Président de la Société à la Séance annuelle.....	5
Dix minutes dans le Ciel, par M. Combette.....	18
L'Épouse du Croisé, traduction d'une chanson bretonne, par M. Charbonnier.....	29
Le Séjour de Madame de Sévigné en Bretagne, par M. Dupuy...	32
Adieux d'un jeune soldat breton : Imitation de la pièce intitulée <i>Kimiad eur Zoudard Iacouank</i> , de M. Prosper Proux, par M. Mauriès.....	54
Rapport sur le Congrès des Sociétés savantes pour l'année 1869, par M. du Chatellier.....	60
Le Mendiant et le Chien, apologue, par M. E. de Bermingham.	76
Historique de la Locomotion aérienne et son avenir, par M. du Temple.....	79
La Prière du soir, poème par M. David.....	99
Notice sur MM. La Touche de Tréville, officiers généraux de la marine française, par M. P. Levot.....	105
Le Pavé de la Rue, poésie par M. Joubert.....	125
Analyse du poème <i>Carmina Nautica</i> du R. P. Nicolas Parthenius Giannetasius, par M. Guichon de Grandpont.....	130
Les Réalités de la Vie, par M. du Temple.....	160

	PAGES
Élégie et Adieu à la Poésie et à la Gloire, par M. P.-G.-P. Duval..	177
Notice biographique sur Charles Errard, peintre Nantais, premier directeur de l'Ecole française à Rome, par M. P. Levot.....	184
L'Habit ne fait pas le Moine, proverbe en vers, par M. Charbonnier.....	194

Note sur un lieu géométrique, par M. Combette.....	I
Généralisation de la démonstration donnée par Gauss, du théorème de Cauchy, par M. Combette.....	28

Composition du Bureau de la Société.....	I
Comité de publication.....	II
Noms des Membres résidents.....	II
Membres correspondants.....	VI
Sociétés correspondantes.....	IX
Règlements et Statuts.....	XIII
Procès-Verbaux des Séances mensuelles.....	XXIII





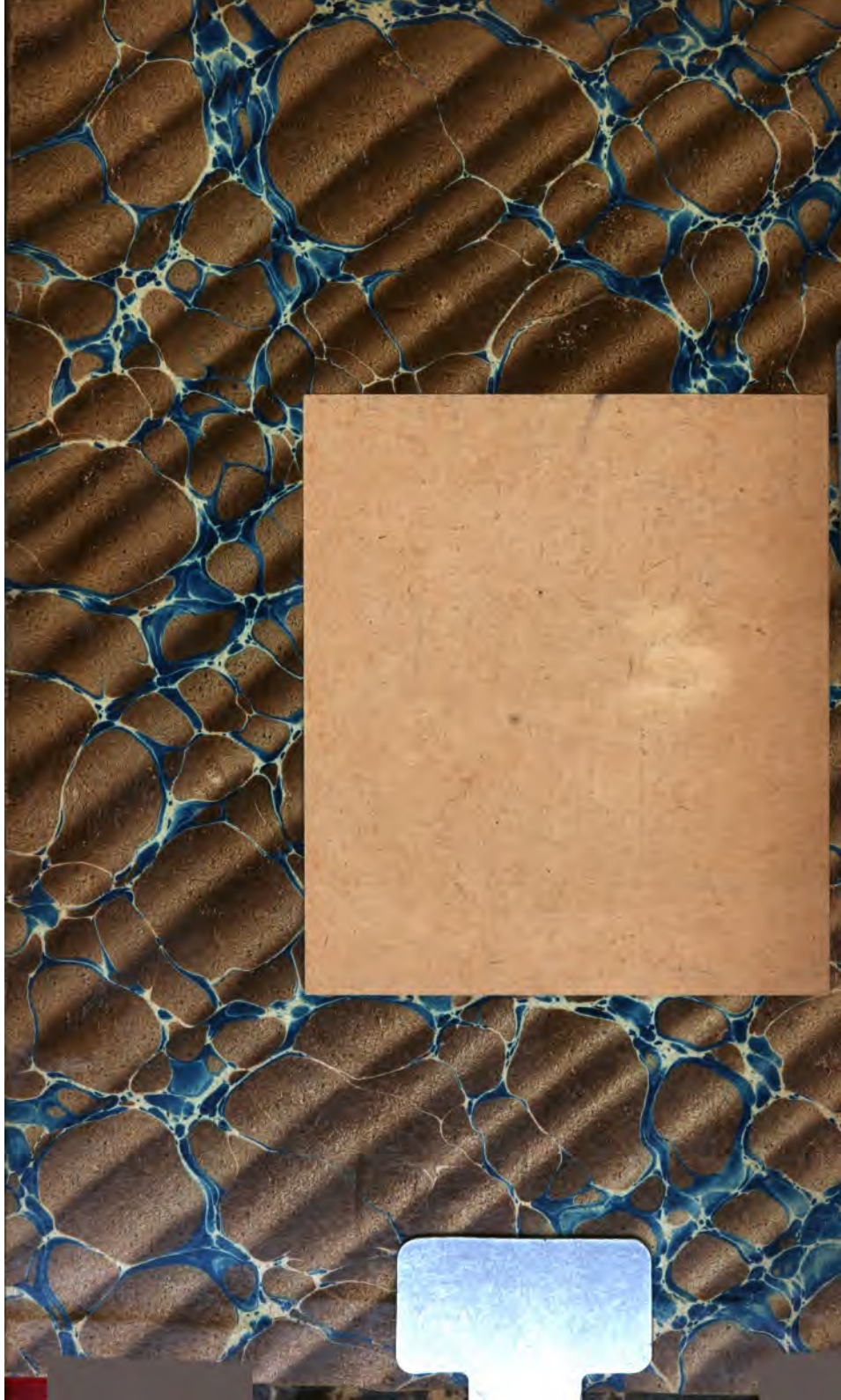
BREST. — IMP. DE J. B. LEFOURNIER AINÉ











Widener Library



3 2044 100 905 017